LA POÉSIE
DE
SULLY PRUDHOMME

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE

A la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes

PAR

HENRI MORICE

PARIS
PIERRE TÉQUI, Éditeur
82, RUE BONAPARTE

1920

LA POÉSIE
DE SULLY PRUDHOMME

LA POÉSIE
DE
SULLY PRUDHOMME

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE

A la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes

PAR

HENRI MORICE

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

PARIS
PIERRE TÉQUI, Éditeur
82, RUE BONAPARTE

1920

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41543513_0025

A Monsieur ANATOLE LE BRAZ

Professeur a la Faculté des Lettres
de l'Université de Rennes

HOMMAGE RESPECTUEUX ET RECONNAISSANT

H. M.

AVANT-PROPOS

Les vers d'amour de Sully Prudhomme, ceux qui l'ont rendu célèbre, se lisent facilement : il suffit pour les bien entendre d'avoir quelques renseignements sur le caractère et la vie de leur auteur. Mais Sully Prudhomme n'est pas seulement un élégiaque tendre et un peu mélancolique. Après les Solitudes *il a composé les* Destins *et la* Justice. *S'il s'est plaint du mal qui vient d'aimer, il a aussi exprimé en vers sa conception personnelle du monde et de la vie : en d'autres termes, c'est un poète philosophe.*

Son cas est exceptionnel et peut-être unique dans la littérature française. Il y a dans Lamartine et dans Vigny de beaux poèmes philosophiques. Mais les idées qu'ils contiennent ne se rattachent pas à une vue synthétique de l'univers ; elles sont l'expression d'un tempérament, le résumé d'une expérience personnelle, et non le fruit d'une réflexion patiente et méthodique sur les problèmes de notre origine et de notre destinée. Au contraire les théories éparses dans les ouvrages de Sully Prudhommes peuvent s'ordonner en système : sa psychologie, sa morale, son esthétique dérivent d'une sorte de panthéisme évolutioniste. Il a longuement médité sur toutes les questions que discutent les philosophes. Non qu'il ait fait de la spéculation sa principale affaire et versifié à ses heures perdues. Chez lui, pas de scission entre le philosophe et le poète. Il confie au vers ses préoccupations intellectuelles, ses doutes et le résultat de ses laborieuses recherches. Mainte idée qu'il a longuement dévelop-

pée en prose se retrouve dans ses œuvres poétiques, condensée en quelques formules précises. Il a des raccourcis d'expression dont ceux-là seuls pénètrent tout le sens qui ont pris la peine de s'initier à sa philosophie.

Cette philosophie, il l'a exposée lui-même en de doctes ouvrages, notamment l'Expression dans les Beaux-Arts. Que sais-je ? *et la* Vraie Religion selon Pascal. *Mais ces traités ont un aspect un peu rébarbatif et scolastique. Procédant parfois à la façon de Spinoza, il pose des définitions et des axiomes dont il déduit les conséquences. Il a des séries de paragraphes numérotés comme les théorèmes de l'Ethique. A l'occasion il emprunte à l'algèbre son langage et met sa pensée en équation. Sa phrase est embarrassée d'une terminologie personnelle qui déroute le lecteur non prévenu. Dès qu'il quitte le vers pour la prose, il n'a plus la même aisance : c'est un cygne à terre, et l'on oublie parfois qu'il a des ailes.*

De là vient que la plupart de ses admirateurs, ceux qui ne connaissent de lui que les Stances, *les* Solitudes *et les* Vaines tendresses, *sont tout désappointés quand d'aventure ils ouvrent un de ses traités philosophiques. Ces pages substantielles où les idées les plus abstraites sont exprimées en un style dense et, comme on l'a dit, incompressible, demandent un sérieux effort pour être bien comprises ; et tout le monde n'a pas le loisir ou la patience de les étudier.*

C'est donc un service à rendre aux amis de Sully Prudhomme que d'interpréter ses poèmes à l'aide de ses traités philosophiques. Notre dessein n'est pas de faire un exposé complet de ses théories et de les réduire en un corps de doctrine. Cette entreprise délicate a été menée à bien par M. Camille Hémon (1) *qui a eu l'avantage de travailler pour ainsi dire sous les yeux de Sully Prudhomme et avec son approbation. Son volumineux et savant ouvrage contient des renseignements précieux et sera toujours consulté avec fruit. Mais ayant pour but de montrer que la philosophie de*

(1) *La Philosophie de M. Sully Prudhomme*, par C. Hémon, Alcan.

Sully Prudhomme est originale, profonde et qu'elle mérite d'être prise en considération par les spécialistes, il ne s'adresse qu'à un public fort restreint. C'est à tous les admirateurs de Sully Prudhomme que nous voudrions offrir un commentaire, relativement court et simple, qui leur permette d'entrer plus avant dans sa pensée. De toutes ses spéculations philosophiques nous n'avons donc retenu que celles qui facilitent l'interprétation de sa poésie.

La biographie de Sully Prudhomme a été faite par son ami, Gaston Paris (1). *Elle est bien connue et il n'y a pas lieu de la reproduire ici. Mais nous lui emprunterons des détails quand il sera utile pour mieux comprendre le caractère et l'âme du poète.*

Cette âme est extrêmement complexe : elle ressemble à ces mondes en voie de formation dont les matériaux, n'ayant pas encore trouvé leur équilibre, se mêlent et se heurtent confusément. Elle est formée d'éléments hétérogènes : idées de son temps, vestiges du romantisme, principes empruntés à diverses philosophies, tendances natives. De là un conflit douloureux qui dura autant que la vie du poète. Nous verrons par quelle méthode il tenta de le résoudre et dans quelle doctrine il chercha, mais en vain, l'apaisement. Ce combat intime, cet effort obstiné vers une paix introuvable explique les autres traits de sa physionomie morale : l'intensité de sa vie intérieure, le sentiment de la solitude, une tristesse chronique et une sorte de pessimisme tempéré par l'aspiration vers l'idéal et la foi au progrès.

Pour ce qui est du poète, la question se posera de savoir si c'est à tort ou à raison qu'on le classe parmi les Parnassiens et si, par ses qualités de composition et de style, il ne se rapprocherait pas plutôt de nos classiques.

Pour traiter à fond un sujet aussi vaste, il faudrait, comme dit Molière, avoir des clartés de tout, bien connaître l'histoire de la littérature et celle de la philosophie, être versé dans la sociologie, la morale, l'esthétique, la théologie,

(1) G. Paris, *Penseurs et Poètes*, Calmann-Lévy.

que sais-je encore ! Nous ne prétendons point à la compétence universelle : aussi notre ouvrage n'est-il qu'un modeste essai. Que les historiens et les critiques de Sully Prudhomme l'utilisent pour faire mieux, l'auteur n'ambitionne pas davantage.

Cette étude à la fois psychologique et littéraire, doit beaucoup aux conseils et aux encouragements de M. Anatole Le Braz : qu'il nous permette de lui offrir ici l'expression de notre gratitude. Les amis de M. Le Braz connaisssaient depuis longtemps son beau talent littéraire qui fait tant d'honneur à la Bretagne. Mais, pendant la grande guerre, le poète s'est révélé homme d'action. Par ses missions aux États-Unis, il a servi efficacement la cause française et contribué pour sa part à nous concilier l'amitié d'un grand peuple. Romancier, professeur, conférencier, agent de la propagande française, n'a-t-il pas réalisé à sa manière l'idéal de Sully Prudhomme qui rêvait de mettre son art au service de la cité et d'unir : « le laurier du poète à la palme du juste ? »

PREMIÈRE PARTIE

L'AME

LA
POÉSIE DE SULLY PRUDHOMME

CHAPITRE I

Complexité de sa nature.

I. Oscillations de la pensée de Sully Prudhomme soit d'un poème a l'autre, soit dans le même poème. Ses idées de reflet.
II. Fluctuations de sa sensibilité. A travers toutes ces variations il reste sincère.

I

Un des thèmes favoris de Sully Prudhomme, c'est que les âmes sont encore plus impénétrables que ces corpuscules matériels dont parlent les physiciens. Heureux les corps ! ils peuvent se toucher, tromper du moins par les caresses et l'étreinte leur besoin de s'unir.

Mais, oh ! bien à plaindre les âmes !
Elles ne se touchent jamais :
Elles ressemblent à des flammes
Ardentes sous un verre épais.

De leurs prisons mal transparentes
Ces flammes ont beau s'appeler,
Elles se sentent bien parentes,
Mais ne peuvent pas se mêler (1).

Par ces vers mélancoliques le poète ne semble-t-il pas décourager les indiscrets qui, non contents de sentir son charme, tenteraient de se l'expliquer ?

(1) *Les Solitudes.* Corps et âmes.

Comprendre un auteur, s'identifier à lui par l'intelligence et la sympathie, est-ce possible ? Une personne vivante est le terme actuel de l'évolution de sa race. En elle se combinent d'innombrables éléments de toute provenance : exemple, éducation, hérédité. Et ces dépôts multiples, les uns récents, les autres fort anciens, ne sont pas superposés comme les différentes couches des terrains sédimentaires : ils ont été mêlés et fondus comme sous l'action d'un feu intérieur. On voit bien le grain de la roche, sa couleur ; mais sa constitution elle-même est d'une complexité qui défie toute analyse. C'est à peine un paradoxe de dire que, pour comprendre parfaitement un homme, pour saisir jusqu'aux moindres nuances de sa sensibilité, il faudrait avoir la même origine, le même caractère, la même histoire, en un mot il faudrait être lui. Sully Prudhomme ne l'ignorait pas ; et, quand il notait certaines impressions particulièrement subtiles, il se résignait d'avance à n'être compris que de ses frères d'âme.

J'ai peur d'Avril, peur de l'émoi
Qu'éveille sa douceur touchante ;
Vous qu'elle a troublés comme moi,
C'est pour vous seuls que je la chante (1).

Tout homme est ondoyant et divers. Chaque esprit cultivé est comme un vaste caravansérail où se presse et se heurte la multitude bigarrée des opinions humaines. Chaque sensibilité a comme la mer ses flux et ses reflux, ses périodes d'orage et d'accalmie, ses jours sombres et ses heures ensoleillées. Comment mettre de l'ordre et de l'unité dans ce chaos ? Il en est qui ne regardent pas cette tâche comme impossible. Parmi les idées de toute nuance et de toute origine qui affluent dans leur cerveau, ils font un

(1) *Les Vaines Tendresses.* Douceur d'Avril.

triage : ils donnent aux unes droit de cité et traitent les autres en hors venues. Dans la mêlée de leurs désirs et de leurs émotions, ils distinguent ce qui vient d'eux-mêmes, de leur vraie nature, et ce qui s'insinue en eux malgré eux. Ils n'approuvent et n'adoptent que les sentiments où ils croient reconnaître la marque de leur personnalité : ils subissent les autres ou les chassent, quand ils le peuvent. Grâce à cette élimination systématique, ils parviennent à se simplifier dans une certaine mesure.

Faisant allusion au mot bien connu de saint Paul, le Père de Ravignan disait :

— Nous étions deux : j'ai pris l'un de nous au collet et je l'ai jeté par la fenêtre.

Cette décision n'est pas le fait de Sully Prudcomme (1). Il n'est pas un homme de parti-pris ; il est même exactement le contraire. Ce qu'on remarque en lui du premier coup d'œil, c'est un état presque habituel d'irrésolution et de perplexité. Il s'est représenté lui-même comme suspendu dans le vide au bout d'un câble et oscillant, tel qu'un pendule, au-dessus de la vérité qu'il ne peut atteindre (2). C'est une image originale et fort juste. Sur bien des points l'intelligence de Sully Prudhomme a hésité, oscillé, sans jamais trouver l'équilibre.

C'est surtout dans la Justice qu'on peut observer les hésitations du penseur et ses tâtonnements anxieux. Ce poème est un débat pénible entre deux personnages symboliques ; le Chercheur qui représente la science positive et une Voix qui interprète les aspirations du cœur. Comme dans les argumentations scolastiques, chaque partie défend sa thèse et réfute les objections

(1) Le véritable nom du poète est René-François-Armand Prudhomme. Sully est un surnom qu'il a hérité de son père et qu'il a choisi comme prénom littéraire.

(2) *Les Epreuves*, Le Doute.

de l'adversaire. Simple procédé d'exposition, pourrait-on croire. Mais si c'est un procédé, le choix n'en est pas arbitraire. Il s'est en quelque sorte imposé au poète soucieux d'enregistrer fidèlement le colloque de ses voix intérieures. Il y a en lui plusieurs hommes toujours en querelle et il n'a fait que résumer leurs débats. Comme un penseur célèbre, il fait converser entre eux les lobes de son cerveau. Mais ce n'est point par dilettantisme, pour suivre d'un regard amusé le choc des idées contraires : c'est par scrupule. Sur aucune question il ne se prononce sans avoir instruit la cause, pesé le pour et le contre ; et, comme à certains juges très consciencieux, il lui arrive de changer plusieurs fois d'avis au cours du procès et finalement de laisser l'affaire pendante.

De là les nombreuses contradictions qu'on relève chez lui et qui rendent assez difficile l'interprétation de son œuvre. De ces balancements de sa pensée je me bornerai pour l'instant à citer un exemple. Tout le monde connaît l'admirable petit poème intitulé les Yeux. La croyance à une vie future s'y affirme avec une émotion contenue et persuasive.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore...

Oh ! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible !
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible...

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore (1).

(1) *Stances et Poèmes.*

Voilà qui est net et catégorique. Mais dès les Solitudes la foi en la survivance de l'âme semble déjà plus vacillante : la belle assurance du début fait place au doute.

Toi qui m'entends sans peur te parler de la mort,
Parce que ton espoir te promet qu'elle endort
Et que le court sommeil commencé dans son ombre
S'achève au clair pays des étoiles sans nombre,
Reçois mon dernier vœu pour le jour où j'irai
Tenter seul, avant toi, si ton espoir dit vrai (1).

Quelques années se passent, et le doute à son tour devient négation.

Hélas ! j'ai trop songé sous les blêmes ténèbres
Où les astres ne sont que des bûchers lointains,
Pour croire qu'échappé de ses voiles funèbres
L'homme s'envole et monte à de plus beaux matins (2)...

Pour moi qui n'ose point sous mon front éphémère
De l'immortalité caresser la chimère (3)...

Il semble bien que le poète ait abjuré sa foi première. Mais c'est une illusion sans doute, car dans son dernier grand poème, le Bonheur, il nous trace un tableau édénique de la vie d'outre-tombe. Ses héros, Fastus et Stella, sont immortels. Après s'être aimés longtemps sur leur planète idéale, ils émigrent dans un autre monde plus paradisiaque encore.

Y a-t-il lieu de s'étonner de ces variations où l'on peut voir les étapes successives d'une pensée en marche ? Ce qui nous déconcerte davantage, ce sont les contradictions qu'on croit remarquer dans le même recueil, parfois dans le même poème. Ainsi dans le Bonheur il est dit qu'après la mort chacun reçoit une récompense proportionnée à ses mérites.

(1) *Le Volubilis.*
(2) *Les Vaines Tendresses.* Sur la Mort.
(3) *Le Prisme.* La Corde raide.

Mais la Divinité, ni proche ni lointaine,
Règne immanente au monde, et, sans faveur ni haine,
Des destins mérités mûrit le juste choix.
Elle laisse vaguer tout ce vain bruit de voix
Dans l'espace peuplé des séjours transitoires
Qu'aux émigrants mortels assignent les victoires
Ou les relâchements de leur libre vertu,
Par delà leurs tombeaux, où rien n'en est perdu (1).

Cette considération devrait mettre à l'aise la conscience de Fastus ressuscité. Il ne peut se reprocher son indignité sans accuser Dieu d'arbitraire et de partialité en sa faveur. Pourtant nous le voyons tourmenté par le remords. A-t-il mérité son bonheur lui qui a fui, par le suicide sans doute, les maux terrestres ?

Et moi, dont nul bienfait n'a racheté les fautes,
Qui même ai fui les maux au lieu de les guérir,
J'usurpe ici la paix si rude à conquérir !... (2)

Aussi n'a-t-il plus qu'une pensée : redescendre au plus vite sur son ancienne planète afin de se dévouer au salut des hommes et mériter par ce sacrifice de vivre en paix avec sa bien-aimée. Son bonheur est donc à la fois mérité et immérité. On ne voit pas très bien comment arranger cela.

Une autre source de difficultés pour l'interprète de Sully Prudhomme, c'est ce qu'on pourrait appeler les idées de reflet. Quand sur l'eau calme d'un lac se reflète une caravane de nuages cheminant dans l'azur, le regard, captivé par cette belle image, ne voit plus le miroir qui la lui renvoie. Le lac réel a disparu pour lui : ce n'est plus « qu'un ciel intérieur où nagent les oiseaux ». Ainsi sur l'âme du poète flottent parfois des idées adventices qui nous dérobent pour un temps ses convictions vraies. Au

(1) *Le Bonheur.* Saveurs et parfums.
(2) *Le Bonheur.* L'Aiguillon.

sortir d'un long tête-à-tête avec quelque philosophe, si ses doctrines ont fait sur lui une vive impression, il les exprime à sa manière et nous les donne comme siennes. Nous trouvons par exemple dans la Justice toute une théorie de l'amour à la Schopenhauer. Le Chercheur nous déclare que l'amour n'est qu'un piège inventé par la nature pour assurer la perpétuité de la vie. Elle se sert comme d'appâts de l'idéal et de la pudeur. Pour mieux séduire l'amant, elle fait briller une étoile dans les yeux de la vierge. Quant à la beauté, elle n'est que le moule pur des races. Le regard charmé par elle révèle au sang sa préférence obscure. L'œuvre de la nature s'accomplit, et l'individu berné s'aperçoit que c'est à son préjudice ; mais qu'importe si le Génie de l'espèce en est venu à ses fins ?

Amour, qui, façonnant ta victime à sa tâche,
La rends brutale et souple, aventureuse et lâche,
Pour abattre ou tourner la barrière à tes vœux,

Amour, ne ris-tu pas des roucoulants aveux
Que depuis tant d'avrils la puberté rabâche,
Pour en venir toujours (triste après) où tu veux ? (1)

Ce serait une erreur de croire que cette métaphysique brutale et affreusement pessimiste représente la vraie pensée du poète. Comme nous le verrons plus tard, il se fait de l'amour une autre conception, toute ingénue et romantique. Mais certaines de ses déclarations, si on les prenait à la lettre, pourraient donner le change. Il importe donc de faire le départ entre ses idées personnelles et celles qu'il emprunte, entre la couleur naturelle de son esprit et les reflets qui se jouent à sa surface (2).

(1) *La Justice*. Troisième veille.

(2) Remarquons toutefois que sur plusieurs points l'opinion de Sully Prudhomme n'a point changé. Ainsi le problème de

II

Le défaut de cohérence si apparent dans la philosophie de Sully Prudhomme, l'est davantage encore dans sa sensibilité. L'homme n'est pas, comme on l'a dit, un théorème qui marche. La vie n'est pas un déroulement logique de toutes les conséquences enveloppées dans quelques principes. Rien de plus capricieux au contraire que ses manifestations. Ceux-là même qui connaissent le mieux un homme peuvent-ils prévoir à coup sûr ce qu'il fera dans une circonstance donnée ? Tel qui s'était endormi doux et patient, se réveille nerveux et irritable : on ne peut le toucher qu'il ne se hérisse. Qui de nous n'a éprouvé de ces sautes d'humeur? Qui n'a connu de ces moments où il lui semblait qu'une personne étrangère s'insinuait en lui pour supplanter son moi véritable ? Chacun de nous pourrait s'écrier avec saint Augustin : quelle différence entre moi-même et moi-même ! Quand nous considérons la série de nos états passés, nous avons peine à croire que tant d'actes et de sentiments si disparates soient sortis d'une source unique.

Dans un poète qui note avec la même sincérité tous ses états d'âme, du moins les plus singuliers et les plus caractéristiques, il y aura donc nécessairement plus d'une dissonance. Sa voix exprime tour à tour la tendresse et l'indignation, la crainte et l'espoir, l'enthousiasme et l'abattement. Tantôt elle souhaite un accroissement de vie et chante un hymne au désir, principe d'activité et de joie.

> Ne meurs pas encore, ô divin Désir,
> Qui sur toutes choses
> Vas battant de l'aile et deviens plaisir
> Dès que tu te poses.

la connaissance est exposé et résolu de la même manière dans la préface à la traduction de Lucrèce publiée en 1869, dans le Bonheur (1888) et dans le Problème des causes finales (1899).

Couvre de baisers la face du Beau,
Jusqu'au fond du vrai porte ton flambeau,
Fils de la jeunesse !

Encor des pensers, encor des amours !
Que ta grande soif s'abreuve toujours
Et toujours renaisse ! (1)

Tantôt elle aspire à cette paix morne qui dédommage le stoïcien de son renoncement.

C'est fini, m'écriai-je, il faut n'aimer personne.
En moi tout ce qui brûle et tout ce qui frissonne,
Je le veux refroidir et je le veux figer !
Je serai comme un spectre à la terre étranger (2)...

De ces états par où passe la sensibilité du poète lesquels expriment le mieux sa vraie nature ? C'est un problème à résoudre. Il faut reconnaître et suivre le chant profond de son âme à travers toutes les variations que sa fantaisie exécute.

Mais voici un autre embarras. Les écrits d'un auteur nous renseignent-ils exactement sur son caractère ? Quand il n'est pas absolument muet sur sa personne, quand il nous fait des confidences, n'est-il pas tenté de présenter de lui-même une image embellie ? Qu'on se rappelle les aveux de Sully Prudhomme à ses amis inconnus :

Vous qui m'aurez donné le pardon sans le blâme,
N'ayant connu mes torts que par mon repentir,
Mes terrestres amours que par leur pure flamme,
Pour qui je me fais juste et noble sans mentir,
Dans un rêve où la vie est plus conforme à l'âme ! (3)

A l'en croire, le poète aurait donc flatté son portrait. Ses écrits nous le feraient voir non tel qu'il est, mais tel qu'il voudrait être. Il y aurait chez lui deux personnages : le personnage littéraire qui se

(1) *Les Epreuves*. Au Désir.
(2) *Le Prisme*. Souvenir d'une soirée de musique.
(3) *Les Vaines Tendresses*.

compose en vue du public et le personnage réel, celui qui lit les journaux, va dans le monde et plaisante avec ses amis. S'il en était ainsi, les ouvrages de Sully Prudhomme n'auraient aucune valeur documentaire. Mais deux remarques vont nous rassurer. D'abord la partie de sa correspondance que nous connaissons, ne nous le montre pas sous un jour nouveau : il est tel dans ses lettres intimes que dans ses poèmes. Notons ensuite que l'impression qu'il faisait sur ses familiers ne diffère pas sensiblement de la nôtre. Ceux qui l'approchèrent de près s'accordent dans leur jugement avec ceux qui ne le connaissent que par ses livres. Ainsi, dès la première entrevue, Paul Bourget remarqua dans sa conversation ce je ne sais quoi de tâtillon et de minutieux qui nous frappe dans certaines de ses œuvres en prose (1).

La sincérité de Sully Prudhomme ne fait donc pas de doute. Comme il l'assure lui-même, il n'a jamais menti à sa muse. En lui l'homme et l'auteur ne font qu'un. Il n'est pas de ces virtuoses qui, moins soucieux de la vérité que leur gloriole et presque indifférents aux sujets qu'ils traitent, ne songent qu'à faire parade de leurs talents. Il ne chante que s'il est inspiré et l'inspiration ne dépend pas uniquement de lui. Ce sont des circonstances fortuites qui lui indiquent ses sujets et lui soufflent ses idées.

De nos songes le sort dispose,
Le poème est à sa merci...

Ainsi ma Muse emprunte au monde
Et ne reçoit que du hasard
Son inspiration féconde
Que n'égale jamais son art (2).

(1) L'Art de Sully Prudhomme. *Revue hebdomadaire*, 17 février 1912.

(2) *Le Prisme.* L'Inspiration.

En d'autres termes, il ne fait que noter l'impression qu'il reçoit des choses. Sa poésie n'est donc pas un rêve, une idéalisation de sa personne, comme il semble le dire. Elle est sentie, vécue ; et, sans nous arrêter davantage à des scrupules inspirés par une excessive modestie, nous pouvons accepter le témoignage qu'il a porté sur lui-même.

Mais parmi tant de contradictions et de fluctuations, comment discerner la vraie pensée, les vrais sentiments de Sully Prudhomme ? Pour cela il faut recourir aux règles ordinaires de l'interprétation, dont la première est d'expliquer les textes obscurs par des textes plus clairs. Or la prose est généralement plus exacte, plus précise et plus explicite que le langage poétique. Il ne sera donc pas sans utilité de rapprocher certains vers difficiles des passages qui leur correspondent dans les ouvrages philosophiques.

D'autre part, une idée sur laquelle Sully Prudhomme revient souvent et avec insistance doit être considérée comme sienne plutôt qu'une opinion qu'il émet une fois en passant. Nous lisons par exemple dans le poème intitulé la Beauté :

> ... Quand malgré soi l'on regarde
> Une femme en ce spectre blanc,
> A lui parler, l'on se hasarde,
> Et bientôt, sans y prendre garde,
> Dans la pierre on coule du sang !
>
> On appuie, on rêve, sur elle
> Ses lèvres pour les apaiser,
> Mais, amante surnaturelle,
> Tu dédaignes cet amant frêle,
> Tu ne lui rends pas son baiser (1).

D'après ces vers, une statue de marbre peut trou-

(1) *Les Vaines Tendresses.*

bler les sens et exciter au cœur une impure flamme. Mais dans maint autre passage Sully Prudhomme affirme que la statuaire épure le regard, qu'elle donne des émotions chastes et religieuses, qu'elle n'offre que le Divin dans les lignes du beau. Nous avons donc tout lieu de croire que, s'il avait été mis en demeure de choisir entre les deux opinions, il eût adopté la seconde (1).

Ajoutons que ce travail d'interprétation est des plus délicats. Sully Prudhomme compare les lois de l'univers à un écheveau embrouillé dont mille marmots tirent les bouts ensemble. Son œuvre touffue et complexe donne un peu la même impression. Nous avons essayé de la démêler, d'y mettre de l'ordre et de la suite, en un mot de la comprendre ; mais nous ne pouvons nous flatter d'y avoir réussi. Sully Prudhomme est de ces écrivains qui font le désespoir des commentateurs, car un grand nombre de textes qu'ils invoquent à l'appui de leurs jugements semblent infirmés par des textes contradictoires.

(1) Voir en particulier le poème : *Devant la Vénus de Milo*.

CHAPITRE II

Ce que Sully Prudhomme tient de son temps.

I. Le Positivisme : Influence générale du positivisme. Sully Prudhomme lui emprunte quelques-unes de ses idées sur les limites du savoir humain, sur la méthode pour atteindre le vrai, sur l'avenir et les bienfaits de la science. Il s'en faut pourtant qu'il soit positiviste.
II. L'hypothèse de l'évolution. Sully Prudhomme s'en inspire dans sa théorie de l'aspiration, sa morale et son esthétique.

En explorant des terrains sédimentaires qui n'ont pas été bouleversés par des éruptions, le géologue rencontre des couches d'autant plus résistantes qu'elles sont plus anciennes. Ainsi lorsqu'on sonde un caractère pour s'en expliquer la formation, on distingue plusieurs systèmes d'idées, de sentiments, d'habitudes dont la combinaison ou le conflit donne à l'individu son originalité. Parmi les éléments dont se compose le génie de Sully Prudhomme, il en est qu'il emprunte à l'atmosphère intellectuelle de son époque, d'autres qui proviennent du romantisme ou de la philosophie allemande, et ces alluvions qui tour à tour ont enrichi son âme, reposent elles-mêmes sur le fond primitif de ses tendances innées.

Etudions d'abord les plus récentes de ces acquisitions, à savoir les emprunts qu'il a faits à la doctrine positiviste et à la théorie de l'évolution.

I

Dans la seconde moitié du dernier siècle, il y eut une remarquable efflorescence des idées positivistes. Les progrès merveilleux réalisés par les sciences expérimentales, en même temps qu'ils inspiraient une légitime fierté, donnaient une apparence de fondement aux espoirs les plus chimériques. Que de jeunes savants ont fait alors des rêves semblables à ceux que Renan a consignés dans l'Avenir de la science ! Puisqu'on avait réussi à identifier le magnétisme et l'électricité, à démontrer l'équivalence de la chaleur et du mouvement, à faire la synthèse des substances organiques, pourquoi n'arriverait-on pas quelque jour à réduire à l'unité toutes les forces naturelles, y compris l'affinité chimique et la vie elle-même ? Pourquoi l'esprit humain, à force de ramener les faits à des lois, les lois générales à des lois plus générales encore, ne s'élèverait-il pas jusqu'à la loi suprême, jusqu'au sommet de cette pyramide intellectuelle d'où l'on voit « frissonner la première des causes et ce frisson courir au dernier des effets » ?

Et ce que l'on cherchait dans cette ascension à la fois méthodique et enthousiaste, ce n'était pas seulement la joie de la curiosité satisfaite, la gloire d'arracher au sphinx quelques-uns de ses secrets : c'était aussi un accroissement de bien-être et de puissance. L'homme, roi de la planète, a dû jusqu'à présent peiner comme un esclave : il ne mange son pain qu'à la sueur de son visage. Mais qui sait si la chimie n'inventera pas bientôt un aliment si nutritif, si agréable et d'une production si facile que la culture et l'élevage n'auront plus de raison d'être ? Cette manne donnera aux paysans et aux manœuvres les précieux loisirs qui font les philosophes et les artistes. Dispensé de travailler la terre, l'homme

n'aura plus qu'à l'embellir et qu'à s'y promener comme un propriétaire dans son jardin.

Pour réaliser ce rêve, conquérir l'Éden perdu, la science n'a qu'à rester fidèle à la méthode qui depuis Bacon lui a si bien réussi. Constater des faits, découvrir entre ces faits des relations constantes, telle est la consigne du savant moderne. Consigne rigide assurément, consigne gênante mais salutaire. On ne l'outrepasse jamais sans choir dans le faux ou l'indémontrable. L'homme ne peut voir plus loin que ses yeux. Il n'a pour observer l'univers qu'un instrument d'une portée restreinte : ce qu'il ne peut apercevoir dans le champ de sa lunette est inconnaissable et n'existe pas pour lui. Quelle est l'origine du monde ? l'âme est-elle immortelle, et d'abord y a-t-il une âme au sens où les spiritualistes entendent ce mot ? il n'en sait rien. Le sage gardera donc sur de telles questions une prudente réserve ; il évitera même de se les poser et laissera les métaphysiciens se creuser la tête pour résoudre des problèmes insolubles.

Mais si le savoir humain a des limites, il s'en faut que ces limites aient été atteintes. En deçà de ses bornes il lui reste une immense carrière à parcourir. La chimie et la biologie progressent tous les jours ; et plus d'une science depuis longtemps stationnaire peut, grâce à la méthode positive, se renouveler et prendre un rapide essor. C'est ainsi que la psychologie a fait de réels progrès depuis qu'elle est devenue purement expérimentale, c'est-à-dire depuis qu'elle traite les sensations, les idées, les sentiments, non pas précisément comme des nombres et des figures, mais comme des faits dont il s'agit de déterminer les connexions nécessaires. Il en est de même de l'esthétique qui, laissant de côté les vaines spéculations sur la nature du beau, se borne à caractériser les

différentes périodes de l'histoire de l'art dont elle explique l'évolution par la triple influence de la race, du milieu et du moment. C'est dans le même esprit que le savant aborde l'étude des religions, de leurs croyances et de leurs cultes. Il les regarde comme des faits d'un ordre spécial, mais dont l'explication est toute naturelle. Sans se prononcer sur leur valeur respective, c'est assez pour lui d'en chercher la genèse et la filiation.

Enfin il n'est pas jusqu'à la littérature que la méthode positive ne doive transformer. Le romancier qui s'en inspire dédaignera ces contes bleus qui faisaient les délices de nos aïeules. Il observera l'homme et la société ; et, témoin fidèle, il rapportera ce qu'il aura vu. Son récit, bien qu'imaginaire, aura pour la postérité la valeur d'un document historique. Comme le roman, la poésie moderne sera réaliste ou ne sera pas. Plus semblable à la fourmi qu'au papillon, elle amassera des observations, des notes et collectionnera des petits faits précis. D'une main savante elle tracera le portrait de l'humanité à ses différents âges. Elle fera tenir dans le raccourci d'un sonnet tout un siècle d'histoire. Elle n'aura désormais d'autre muse que la science, muse austère qui n'envoie l'inspiration qu'à ceux qui l'ont méritée par un sérieux labeur.

*
* *

Toutes ces idées, Sully Prudhomme les respira dans l'atmosphère intellectuelle de son temps. C'est là une formule assez vague et fort banale : mais en est-il de meilleures pour exprimer une loi de psychologie sociale encore mal définie ? On sait que chaque génération a ses tendances et ses opinions particulières. Elle pose à sa manière et revise bien des questions d'ordre religieux, moral ou politique. Surtout de nos jours où l'évolution humaine semble

plus rapide, il y a une grande divergence de vues entre les pères et les enfants. Expliquer l'éclosion de cette couvée nouvelle n'est pas un petit embarras. Comment se fait-il que des jeunes gens que parents et éducateurs croyaient former à leur image, se règlent sur des modèles tout différents ? D'où vient cette spontanéité, cette orientation personnelle à un âge où l'instinct d'imitation semble prévaloir ? Quelle que soit la raison du fait, qu'il nous suffise pour l'instant de le rappeler. Il est constant et général. Même dans les pays qui passent pour les plus arriérés, dans ce que les Parisiens appellent la province, les grands courants intellectuels se font sentir par quelques remous. Les âmes en sont obscurément touchées ; elles entrent en communication avec leur époque et participent, on ne sait comment, à son esprit. Mais dans les grandes villes où la circulation des idées est plus active, une intelligence naissante s'en imprégnera plus facilement encore et, à son insu même, elle prendra la couleur de son temps.

Ce fut le cas de Sully Prudhomme. Il naquit et fut élevé à Paris, l'usine géante où s'élaborent les doctrines nouvelles. Ce fut dans un établissement universitaire, au lycée Bonaparte, qu'il fit ses études ; et l'on sait comme l'Université est hospitalière à toutes les formes de la pensée moderne. Au sortir de la quatrième, le jeune Prudhomme fut orienté vers les sciences. Il se préparait même à l'Ecole polytechnique quand une ophtalmie assez grave l'obligea d'interrompre ses études. Il fit ensuite un stage au Creusot, cet « enfer de la Force obéissante et triste ». Toutes ces influences l'inclinèrent vers le positivisme dont il adopta les vues sur les limites de la connaissance humaine, sur la méthode d'investigation scientifique, sur l'avenir et les bienfaits de la science.

*
* *

Nous sommes affligés d'un désir immodéré de savoir, d'une curiosité insatiable. Impatients de toute limite, nous voudrions franchir le mur qui borne notre esprit. Comme ces enfants fureteurs et touche-à-tout qui grillent d'envie de savoir ce qu'il y a dans les armoires fermées, le mystère nous intrigue d'autant plus qu'il est plus impénétrable. A chaque objet nouveau qui se présente nous faisons subir un muet interrogatoire ; nous le questionnons sur son origine, sa destination, sa nature. Et bien que l'univers, dédaigneux de notre curiosité enfantine, ne nous ait jamais fait de réponse, nous ne laissons pas de lui poser toujours les mêmes questions : D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Qui sommes-nous ? Mais son mutisme obstiné avertit le penseur que ces questions sont indiscrètes ou mal posées, et l'incite à chercher dans quelle mesure notre soif de savoir peut être satisfaite.

Voici en quelques mots comment Sully Prudhomme résout ce problème (1). Selon lui, nous ne connaissons que nous-mêmes, ou plus exactement les modifications de notre être. Que nous révèle le sens intime ? Des besoins, des émotions, des représentations, bref des états de conscience. Il y a bien un principe qui relie entre eux ces états et en forme un tout que j'appelle moi. Mais si le sens intime nous atteste l'existence de ce principe, il reste muet sur sa nature. Quant à la perception externe, elle n'atteint son objet que par l'intermédiaire de l'impression. Au fond la sensation n'est qu'un signe à l'occasion duquel nous inférons l'existence d'une

(1) Pour plus de développements, voir la *Préface de la traduction de Lucrèce*, l'ouvrage intitulé : *Que sais-je ?* et le *Problème des Causes finales*.

réalité extérieure. Parmi nos sensations, les unes sont subjectives comme la couleur et le son. Rien n'y correspond au dehors que des vibrations de l'air ou d'un éther hypothétique. Elles ne ressemblent pas plus aux mouvements qui les produisent que l'étincelle ne ressemble au silex d'où elle jaillit. Ce sont des rêves, des mirages que notre âme projette sur le monde.

Chaque sens fait un rêve : harmonie et parfum,
Saveur, couleur, beauté, toute forme en est un ;
L'homme à ces spectres vains prête un corps qu'il invente.

Emu, je ne sais rien de la cause émouvante ;
C'est moi-même ébloui que j'ai nommé le ciel,
Et je ne sens pas bien ce que j'ai de réel (1).

D'autres données sensibles, par exemple la résistance, sont objectives, en ce sens qu'il y a parité de nature entre le sentant et le senti. La résistance que m'oppose le ressort que je veux tendre est de même ordre que l'énergie déployée par mon bras. Ces dernières sensations servent de support aux autres : elles sont comme l'écran où se meuvent les spectres de nos sens hallucinés.

Mais si nous ne pouvons sortir de nous-mêmes, si nous ne percevons de l'univers que ce qu'il a de commun avec nous, il s'ensuit qu'un être organisé autrement s'en ferait une idée toute différente. Nous situons chaque objet dans l'espace et le temps ; nous lui prêtons de l'activité, de l'énergie, et parfois de l'intelligence, du sentiment, de la volonté. En d'autres termes, nous le concevons à notre image ; nous le formons au moyen d'éléments empruntés à notre conscience. Mais qui sait si le vaste et mystérieux univers n'a pas d'autres attributs que les nôtres, des propriétés aussi inconcevables pour nous

(1) *Les Epreuves.* A. Kant.

que la couleur rouge pour un aveugle-né ? Cela n'existe pas pour nous, qui n'a pas quelque échantillon dans notre nature. Notre connaissance est donc relative et bornée. Nous n'avons sur le monde qu'un petit nombre d'ouvertures dont la forme et l'étendue délimitent le champ de notre vision.

C'est pour cette raison que l'homme ne peut avoir une idée adéquate de l'infini. Borné lui-même, comment peut-il se représenter ce qui est sans borne ? Ainsi raisonne Pascal dans le Bonheur. Pascal, que Sully Prudhomme salue du nom de maître, a ici l'air d'un écolier répétant une leçon apprise.

J'avais compris, Faustus, que toute créature
A son partage utile et clair de vérité,
Mais qu'aux natures sœurs de sa propre nature
Le champ de son savoir est toujours limité.

Comme la force aveugle ignore ce qui pense,
Comme la masse inerte ignore ce qui meut,
L'homme ignore à son tour la plus sublime essence,
Dieu, plus riche que lui, pouvant ce qu'il ne peut.

Son cerveau pour domaine a les faits qui l'entourent :
Il en devine l'ordre et les fidèles nœuds,
Il décrit les chemins que les astres parcourent,
Etant force lui-même et matière comme eux ;

Mais ce domaine, l'Etre infini le déborde,
Car il embrasse tout d'une étreinte qui fuit.
Sa profondeur échappe à l'ancre dont la corde
S'épuise, et qui sans mordre oscille dans la nuit (1).

Décidément ce Pascal ressemble à Sully Prudhomme comme un frère : même tour d'esprit, même langage, même accent. C'est qu'avant de lui donner la parole, le poète lui a fait la leçon. Il est de ces esprits personnels et jaloux de leur indépendance qui

(1) *Le Bonheur*, La Curiosité.

veulent bien prendre un maître à penser, mais à condition que ce maître pense comme eux.

Connaître ce que l'univers a de commun avec nous, c'est à quoi se réduit toute notre science. Encore faut-il prendre garde d'attribuer indistinctement à tout objet toutes nos propriétés. Nous avons de bonnes raisons de croire que l'animal a des tendances et des émotions analogues aux nôtres. Mais c'est à tort que l'enfant prête une intention malveillante à l'ardoise qui du haut d'un toit lui tombe sur la tête. Aussi puérile est l'erreur de ces attardés qui, même après l'avènement du positivisme, s'obstinent à chercher dans la nature des causes et des fins. L'idée de cause nous est fournie par l'expérience interne. Il nous semble que dans certains cas nous nous déterminons nous-mêmes à agir ; et, par une illusion naturelle, nous étendons à toute activité ce privilège de la nôtre. Mais ce que nous prenons pour une cause n'est le plus souvent qu'un ensemble de conditions déterminées elles-mêmes par d'autres conditions. Dans cette chaîne sans fin des phénomènes, où trouver place pour une cause véritable ?

Non moins trompeuse est la croyance à la finalité. De ce que nous combinons parfois des moyens en vue d'un but à atteindre, pouvons-nous conclure que tout a une fin? Ce serait un illogisme énorme. Quand nous agissons d'une manière machinale, automatique, ceux qui nous voient aller et venir nous supposent des intentions et appellent dessein ou projet ce qui n'est qu'un résultat. Telle est l'illusion des finalistes qui s'imaginent que la nature veut ce qu'elle produit. Mais c'est là une hypothèse gratuite. Si la nature est prévoyante, nous n'en savons rien, car l'organisation de l'univers s'explique aussi bien par le jeu des forces aveugles que par l'intervention d'une intelligence ordonnatrice.

« Nous ne percevons en effet que la contiguïté, la succession ou la simultanéité de nos sensations ; tout ce que nous pouvons en conclure, c'est que tels groupes de sensations sont toujours précédés, accompagnés ou suivis de tels autres, mais il n'en résulte en aucune façon qu'ils soient raison d'être, c'est-à-dire cause et fin les uns des autres... Etant données des forces quelconques, n'agissant que pour agir, pour persévérer respectivement dans leur essence, de leur rencontre résultera nécessairement un système, soit équilibré, soit en voie d'équilibre, qui ne différera en rien d'un système prémédité dont les forces auraient été calculées pour l'harmonie obtenue » (1).

*
* *

De ces considérations sur les limites du savoir humain se déduisent les principales règles de la méthode positive. Le monde tel que nos sens le perçoivent n'est en somme qu'un rêve ou, comme disait Taine, une hallucination vraie, mais c'est un rêve cohérent. Entre certains phénomènes, la chaleur par exemple et la dilatation des corps, il y a des rapports constants qui rendent la prévision possible. Tout le rôle de la science consiste à découvrir une par une ces relations qu'elle nomme des lois. Or comment les découvrir si ce n'est par l'observation ? Le seul moyen de connaître les habitudes de la nature, c'est de la voir à l'œuvre.

Les anciens philosophes faisaient fi de l'expérience :

Ils dédaignaient leurs sens, ils ne pouvaient pas croire
Qu'ayant l'intelligence ils dussent regarder (2).

Les paupières closes, le front entre les mains, ils se plongeaient dans les abîmes de la spéculation pour y chercher l'explication dernière des choses. Mais

(1) *Préface de la traduction de Lucrèce*, p., LXXXV.
(2) *Le Bonheur*. La Philosophie Antique.

l'expérience a fait voir combien cette tentative était vaine. Ces ambitieux chercheurs n'étaient que des songe-creux. Depuis tant de siècles qu'il y a des philosophes et qui argumentent et qui discutent, la métaphysique n'a pas avancé d'un pas. Elle tient tout entière dans l'idée de l'être par soi, nécessaire, éternel, absolu. Tout ce que les philosophes ont prétendu ajouter à cette notion élémentaire, n'est que conjecture et fantaisie.

Assagi par tant d'insuccès, le penseur moderne a renoncé aux envolées périlleuses pour s'établir sur le terrain solide de l'observation. Il n'y marche que pas à pas, avec une prudente lenteur.

L'essor nous a déçus, sachons ramper sans honte...
L'infini nous déborde, et ceux-là sont des fous
Qui pensent d'un coup d'aile en toucher les deux bouts
Ou prétendent porter sur leur humaine épaule
De l'univers entier le formidable poids !
A dégager des faits le fil tenu des lois
Nous bornons désormais nos vœux et notre rôle (1).

Les songeurs de Milet et d'Elée voulaient conquérir en un jour tout l'inconnu. Nous sommes aujourd'hui plus modestes. Incapables d'embrasser le sphinx d'un seul regard, c'est assez pour nous de saisir quelques-uns de ses traits et de les relier par de justes raccords. Ce que les aéronautes du Zénith vont chercher dans leur ascension héroïque, ce n'est pas le dernier mot de la science, le secret de la sagesse et du bonheur : c'est un chiffre seulement. Mais cet humble chiffre a son prix : il peut donner aux savants des indications utiles et les mettre sur la voie d'importantes découvertes. Tout se tient. La vérité est semblable à un python géant caché dans des broussailles : il suffit qu'une de ses écailles luise au soleil pour révéler au chasseur sa présence.

(2) *Le Bonheur.* Les Sciences,

*
* *

Observer, expérimenter, induire, cette méthode d'investigation est lente mais sûre. Chaque découverte est une acquisition définitive, une assise nouvelle ajoutée à l'édifice de la science. Sous l'effort combiné des générations successives, cet édifice s'agrandit peu à peu, monte et approche de son couronnement. Le verra-t-on jamais achevé ? Trouvera-t-on quelque jour cette loi suprême qui rendra intelligibles tous les événements de l'univers ? Le poète semble l'espérer. Pascal dans l'Eden a mis le monde en équation ; il l'a réduit à une formule algébrique, formule à la fois simple et compréhensive qui explique les révolutions des astres et le va-et-vient des atomes dans les combinaisons chimiques. Faustus qui l'apprend de sa bouche, en est émerveillé. Partant de ce premier principe, il descend de déduction en déduction jusqu'aux faits particuliers, ou plutôt il aperçoit d'une seule vue et comme dans un éclair toute la série des causes et des effets.

Une fois en possession de ce grand secret, il n'a rien de plus pressé que de le communiquer aux hommes. Il s'imagine qu'avec la science il leur apportera le bonheur. Et quand, de retour sur la terre, il s'aperçoit que l'humanité a disparu, il en est navré.

A ces désespérés combien eût pu servir,
Combien leur eût sauvé d'échelons à gravir
Vers la paix où plus d'un peut-être est loin d'atteindre,
Le Vrai dont nous laissions l'éclair en nous s'éteindre ! (1)

Sully Prudhomme avait foi en la science, et de là sa vénération extrême pour les savants. Quand il compose ses traités philosophiques, il a l'œil sur eux et se demande non sans inquiétude : « Comment

(1) *Le Bonheur.* Le Triomphe.

prendront-ils ceci ? » Hasarde-t-il une hypothèse sur l'objet de l'aspiration, il se rassure en pensant que cet objet métaphysique est hors des prises de la science et par suite à l'abri de ses critiques. Ce qu'affirment les savants est pour lui parole d'Evangile. Helmholtz a critiqué l'organe de la vision, instrument d'optique défectueux et bon à rendre au fabricant : Sully Prudhomme en convient. Une seule fois il a osé tenir tête à un savant, le docteur Richet (1). Mais après avoir soutenu contre lui que l'organisation des êtres vivants n'a été ni prévue ni voulue, il s'étonne et s'alarme de son audace. Comment a-t-il pu contredire un représentant de la science ? Aussi s'empresse-t-il d'ajouter : Il est vrai que vous êtes partisan des causes finales et que j'en suis l'adversaire ; mais au fond nous sommes d'accord. Et le voilà d'interpréter, de manipuler, de torturer la pensée de M. Richet jusqu'à ce qu'il l'ait conformée à la sienne. Cela est tout à fait curieux.

Plein de respect pour la science, Sully Prudhomme ne souffre pas qu'on la dénigre. Il faut voir avec quelle piété filiale il défend son crédit et proteste contre ceux qui parlent de sa banqueroute (2). Non, la science ne peut faire faillite pour cette raison très simple qu'elle ne prend aucun engagement. Elle ne fait pas de découvertes sur commande et poursuit jour par jour son patient labeur. Que des savants se soient trompés, il se peut ; mais cela ne prouve rien contre l'infaillibilité de leur méthode. Il les compare à des boulangers qui ne vendent que du bon pain, tandis que leurs adversaires, Brunetière sans doute et avec lui les théologiens, ne sont que des débitants de haschisch. Soit dit en passant, voilà qui n'est guère aimable.

(1) Cf. *Le Problème des Causes finales.*
(2) Cf. *Le Crédit de la Science.*

*
* *

N'allons pas croire cependant que Sully Prudhomme soit amoureux de la science au point de fermer les yeux sur ses lacunes. Son admiration n'est pas aveugle. Il reconnaît volontiers que même la science positive a ses limites. Sans parler de l'absolu, océan immense pour lequel nous n'avons ni barque ni voile, il est à croire que le domaine du connaissable ne sera jamais complètement exploré. Si Pascal découvre le théorème fondamental, premier anneau de la chaîne des lois, c'est dans un Eden chimérique. Encore ce principe qui expliquerait toutes choses, ne s'explique pas lui-même. Ses fondements se perdent dans des abîmes où nos sondes trop courtes ne peuvent atteindre.

Quant aux lois qui en dérivent, elles n'ont pas ce double caractère de nécessité et d'éternité qu'on leur attribue généralement. Elles résultent des propriétés des corps. Or qu'est-ce que les corps ? Des combinaisons d'accidents ou, si l'on veut, des manifestations de l'activité de l'être. Mais il n'est pas prouvé que ces combinaisons soient stables, et l'activité de l'être peut prendre d'autres formes. Les lois que formule la science sont donc provisoires. Il y a des chances pour qu'elles ne survivent pas à notre système stellaire ; mais comme notre vie est excessivement brève si on la compare aux périodes astronomiques, elles nous paraissent immuables et éternelles.

On le voit, Sully Prudhomme n'est pas un fanatique de la science. Ce serait lui faire tort que de le qualifier de scientiste. Il n'est pas davantage positiviste, ou du moins ne l'est qu'à demi. Du positivisme il exalte la méthode, mais c'est à peu près tout. Il ne s'y tient pas et se garde de l'appliquer dans toute

sa rigueur. Outre le raisonnement et l'expérience, nous verrons qu'il admet une autre source de connaissance qu'il appelle le cœur. Le positiviste intégral trace sur le monde réel un cercle relativement étroit et s'interdit de regarder par delà. Tout ce qui ne relève point des mathématiques, des sciences expérimentales ou de l'histoire, il le tient pour inexistant. Or c'est précisément cela qui intéresse Sully Prudhomme. Il sort à tout instant de la geôle où il a promis de s'enfermer. Dans une lettre où il l'égratigne gentiment (1), un de ses correspondants lui écrit :

« Je vous supçonne d'être un peu théologien. »

Au lieu de théologien, lisons métaphysicien, et nous aurons la note juste. Qui le croirait ? l'auteur des Solitudes et des Vaines tendresses, le poète inquiet et délicat si goûté des jeunes filles mélancoliques, est un fervent admirateur de Platon, de Spinoza de Hegel ; et, comme ses maîtres, il a fait de la métaphysique jusqu'à son dernier souffle. Qu'on se rappelle les sujets traités ou effleurés dans ses écrits en prose : Quelle est l'origine de la vie ? Quels rapports y a-t-il entre l'être, le monde accidentel et le monde phénoménal ? N'y a-t-il pas identité foncière entre le bien et le beau ? L'être est-il un ou multiple ? Comment le contingent peut-il dériver du nécessaire, le changeant de l'immuable, l'éphémère de l'éternel ? Voilà bien, n'est-il pas vrai ? des problèmes métaphysiques : dans les traités d'ontologie il n'est pas question d'autre chose. Pourtant notre poète ne veut pas en convenir. A l'en croire, la métaphysique n'est qu'un fossile dont l'historien étudie les formes curieuses, et ce n'est pas lui qui essaiera de la ranimer. Il fait de la logique, de la dialectique, mais de la métaphysique, non pas. S'il affirme l'existence de

(1) Lettre de M. Adolphe Boschet, *Testament Poétique*.

l'absolu, il ne préjuge rien de sa nature. Et quand vous lui représentez qu'il donne à l'être certains qualificatifs, qu'il lui prête tous les attributs métaphysiques de Dieu, à savoir la nécessité, l'éternité, la perfection, l'infinité, il répond que ce ne sont pas là des attributs, mais des conditions d'existence.

La distinction paraît bien subtile. Il n'en reste pas moins que Sully Prudhomme s'est préoccupé d'une foule de questions que les positivistes dédaignent ou déclarent insolubles. Et l'on voit déjà s'annoncer un de ces conflits intérieurs dont il a tant souffert. Il se pose des problèmes et s'entête d'une méthode qui ne permet pas de les résoudre. Il a un regard pénétrant qui se porte d'instinct sur les plus hautes cimes et, bourreau de lui-même, il se met des œillières pour s'empêcher de voir.

II

Parmi les hypothèses imaginées par la philosophie moderne, il n'en est pas qui ait été accueillie avec plus de faveur que la théorie de l'évolution. Sully Prudhomme la connut de bonne heure et ce n'est pas exagérer de dire qu'il en fit l'inspiratrice de sa pensée.

Evolution veut dire déroulement. Le propre de la doctrine évolutionniste est de concevoir toutes choses sur le modèle d'un germe qui se développe. C'est dans ce sens que l'on parle de l'évolution du langage, de la religion, de la société. On se représente l'univers lui-même comme un être vivant qui déploie graduellement toutes ses virtualités. Mais sur cette conception première est venue se greffer la croyance au progrès indéfini. Les êtres vivants passent par des périodes de croissance, de maturité et de décrépitude ; mais il n'en serait pas ainsi de l'humanité dont la puissance ne connaîtrait pas de déclin.

D'après Sully Prudhomme, l'embryon du monde est une masse énorme et incandescente qu'il appelle soleil des soleils. De cet astre primitif toutes les étoiles se sont détachées, comme la pierre se détache de la fronde, en vertu de la force centrifuge. C'est de la même façon que notre planète a pris naissance. La terre est un astre éteint, refroidi, figé ; cependant elle n'a rien à envier au soleil car, loin de se perdre, sa splendeur s'est transformée en pensée.

Un astre n'est vivant qu'en cessant d'être étoile :
Il vit par les vertus que son énorme voile,
Non par l'éclat que nous voyons ;
Il ne vaut que du jour où, transformant ses flammes,
Il change sa chaleur et sa lumière en âmes,
En regards ses propres rayons (1) !

Depuis le temps déjà lointain où la terre est sortie des flancs du soleil, elle n'a cessé d'aspirer vers plus d'ordre, plus de vie, plus de conscience. Dans les couches superposées de son écorce, le géologue suit la trace de ses progrès. Il voit apparaître la beauté dans les lignes harmonieuses du premier cristal. Puis se succèdent des formes vivantes de plus en plus complexes. Et à mesure que par la division du travail, l'organisme s'adapte à un plus grand nombre de fonctions, la pensée se dégage et se libère. Dans la plante il y a déjà comme un pressentiment de la clarté qui va croissant de l'animal à l'homme.

Aube intime du monde, âme de toute chose,
Sans cesse la Pensée en quête d'horizon
Monte de forme en forme, avec la vie éclose,
Tour à tour songe obscur, pâle image et raison (2) !

Le poète compare cet éveil progressif de la conscience à un office de nuit dans une cathédrale. Après

(1) *La Justice*. Neuvième veille.
(2) *Le Prisme*, Le Tourment Divin.

les lampes de fer de la crypte, s'allument les cierges de la nef ; le maître-autel s'éclaire à son tour et resplendit comme un buisson ardent. Ainsi l'univers, ce temple aux arches énormes, s'illumine peu à peu. Le dernier flambeau allumé, c'est l'homme ; mais l'ambitieuse pensée en cherche un autre plus radieux encore. N'en doutons point, une race naîtra dont l'intelligence l'emportera autant sur la nôtre que la raison l'emporte sur l'instinct des bêtes. Son esprit sera comme un miroir où se réfléchira l'univers. Et ce suprême cerveau auquel le monde entier travaille, ce surhomme que l'humanité voudrait enfanter, le poète le salue déjà et l'adore comme son Dieu.

Quand donc sur la dernière assise enfin gravie,
Après avoir monté tous les degrés du ciel,
Trônera la Pensée au faîte de la Vie,
Conscience du monde et phare universel !

Tant de rêveurs sont nés dont ne reste plus trace !
Quand donc aura trouvé sa figure et son lieu
Le prince et le dernier de la plus haute race,
Le vivant idéal qu'on doive nommer Dieu ! (1)

Voilà qui va bien. Mais en attendant que l'homme devienne Dieu, il meurt : volontiers ou par force, il restitue à la terre ce qu'il lui a emprunté. Un peu de pourriture, est-ce donc là le dernier terme de cette glorieuse évolution qui se poursuit depuis le premier âge du monde ? Sully Prudhomme ne le pense pas : à certaines heures du moins, il semble croire à l'immortalité. Tandis que la société humaine continuera de progresser sur la terre, les morts émigreront dans d'autres planètes plus ou moins belles selon leurs mérites respectifs. S'ils se tirent à leur honneur de cette nouvelle épreuve, ils seront pro-

(1) *Le Prisme.* Le Tourment Divin.

mus à une sphère supérieure. Ils monteront ainsi d'étoile en étoile jusqu'à ce qu'ils aient fait retour au soleil primitif d'où toute vie émane. Leur périple achevé, ils reviendront à leur port d'embarquement.

N'allez pas croire que ce soient là des fantaisies dont le poète s'amuse et qu'il oublie l'instant d'après. Non, il prend ce grand rêve au sérieux, il y revient sans cesse, il en fait comme le centre où aboutissent toutes les avenues de sa pensée. Il s'en est inspiré dans sa conception personnelle de l'amour, ainsi que dans sa théorie de l'aspiration, dans sa morale et son esthétique.

*
* *

Nous étions bien avant de naître. Les matériaux de notre corps sont contemporains des premières étoiles et notre âme est vieille comme le temps. La vie présente n'est qu'un des stades de son évolution. Avant de se poser sur la terre, qui sait si elle n'a pas visité d'autres globes? Avant de parvenir à la vie raisonnable, qui sait si elle n'a pas mené des existences plus humbles? A chaque étape de son voyage elle a connu deux sortes d'amour, l'amour de possession et l'amour de désir. Tout en jouissant des biens qui étaient à sa portée, elle en rêvait d'autres qu'elle ne devait goûter que plus tard dans un monde meilleur. De là vient que l'amour humain est troublé par le ressouvenir d'amours bestiales et le pressentiment d'un amour céleste. Il ne peut être pleinement assouvi puisqu'il aspire à un objet supra-terrestre et, présentement du moins, inaccessible.

Je crois que dans une autre sphère,
Où je me sentais déjà mal,
J'aimais, ne pouvant pas mieux faire,
Avec des instincts d'animal,

Là je rêvais déjà sans doute
L'amante qu'amant orgueilleux
A la brute qui me dégoûte
Je préfère en espérant mieux,

Et je suis traité d'infidèle
Par la plus belle d'ici-bas,
Parce que j'aime son modèle
Où mes lèvres n'atteignent pas.

Ainsi, de la poussière immonde
A l'éther qu'on n'étreint jamais,
Mon idéal de monde en monde
Me devance au monde où je vais (1).

Mais si l'homme ne meurt que pour revivre, si dans l'ensemble l'humanité progresse indéfiniment, n'est-il pas permis de songer à la Terre promise où nous émigrerons bientôt, à la Cité future que pour notre humble part nous contribuons à édifier ? Ce songe traversé de vagues désirs, c'est proprement l'aspiration. Le raconter, telle est la plus haute fonction du poète, et l'on sait avec quel zèle Sully Prudhomme s'en est acquitté. Il a composé ses deux grands poèmes, la Justice et le Bonheur, pour nous apprendre sur quel fondement doit se bâtir la Cité idéale et nous dépeindre les transmigrations successives des âmes.

Mais c'est peu de contempler l'idéal et de le figurer par l'art : encore faut-il le réaliser, autant du moins que le permet notre condition terrestre, et cela par l'effort sur soi-même et l'action sociale. Notre devoir est de maintenir et d'accroître en nous-mêmes et dans les autres la dignité, c'est-à-dire l'acquis de notre race, l'avance énorme qu'elle a prise sur les êtres inférieurs. Toujours plus loin ! toujours plus haut ! c'est le mot d'ordre que nous recevons de

(1) *Les Vaines Tendresses*, Evolution.

notre conscience et que nous ne pouvons oublier sans déchoir.

Que nous voilà loin du positivisme et de sa prudente méthode ! Fervent admirateur de Bacon et de Comte, Sully Prudhomme voulait comme eux s'attacher aux pieds des semelles de plomb afin de marcher pesamment et sûrement. Mais deux grandes ailes lui battaient sur le dos, deux ailes d'archange qui, presque malgré lui, l'ont emporté dans les nues. Il s'est épris d'une conception grandiose qui emprunte des éléments à l'astronomie, à la géologie, à l'histoire naturelle, à la sociologie. Il a tenté de fondre les résultats les plus généraux des sciences dans une vaste synthèse qui embrasse tout le passé de l'univers, son présent et son avenir : rien que cela. Que voulez-vous ! on ne peut aller contre sa nature, et Sully Prudhomme était de ces esprits synthétiques qui voudraient embrasser l'univers d'un seul regard.

CHAPITRE III

Ce qu'il tient du romantisme.

I. Généralités sur l'individualisme. Ses manifestations dans les premiers poèmes de Sully Prudhomme.

II. L'aspiration romantique, comme celle de Sully Prudhomme n'est peut-être en son fond qu'un mysticisme sans Dieu. Son objet est vague et son influence sur la pratique assez médiocre.

III. Chez Sully Prudhomme, comme chez plus d'un romantique, l'amour se détourne de sa fin naturelle : ce n'est plus qu'une adoration mutuelle, exclusive et ombrageuse. Aspirant a une possession complète, il est inassouvissable. Les amants sont prédestinés l'un a l'autre : d'ou fatalité du choix et de la rencontre, constance et perpétuelle fidélité.

A l'époque où Sully Prudhomme composa ses premiers poèmes, le romantisme passait pour mort. Mais il y a des morts qui ne le sont jamais qu'à demi. Sainte-Beuve disait à propos des tendances païennes de notre société :

> Paganisme immortel, es-tu mort? On le dit,
> Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

On pourrait dire de même à propos du romantisme que, longtemps après ses funérailles, il a continué de vivre. Longtemps après que le naturalisme eut proclamé sa déchéance, il a continué à régner sur les esprits. C'est qu'une époque littéraire ne peut

rompre complètement avec la précédente. Dans le courant d'idées et de sentiments qui se transmet de l'une à l'autre il n'y a pas d'interruption totale. La génération de Sully Prudhomme fut en réaction contre le romantisme, en ce sens qu'éprise de la méthode scientifique, elle prétendit substituer au lyrisme, à la fantaisie, au libre épanouissement de la personnalité, l'observation exacte et la soumission aux faits. Mais Flaubert, Leconte de Lisle et les autres avaient trop admiré Châteaubriand et Victor Hugo pour s'en détacher tout à fait. Evadés du romantisme, ils en emportèrent quelques débris, comme au sortir de l'œuf le jeune poulet traîne après lui des morceaux de sa coque.

Dans quelle mesure ces considérations générales s'appliquent-elles à Sully Prudhomme, c'est ce que nous allons examiner. Voyons d'abord si nous retrouvons chez lui le trait essentiel du romantique, à savoir l'individualisme.

I

L'INDIVIDUALISME

Rousseau fut, dit-on, le père et le parrain du romantisme : il a créé la chose et le nom (1). Dans les Rêveries d'un promeneur solitaire, il appelle romantique un paysage de montagne, un site inculte et sauvage où l'industrie humaine n'a pas laissé de trace. Misanthrope farouche, il se plaît dans ce désert qui lui fait oublier la société inique et corruptrice. Il croit y éprouver les mêmes impressions que l'homme primitif, seul devant la nature. Mais que sait-il de l'homme primitif? Exactement rien. Les idées ou émotions qu'il lui prête ne sont donc

(1) Voir *Le Romantisme français*, par Pierre Lasserre. Mercure de France.

que les siennes. Dans la solitude son imagination rêveuse se donne carrière, il repaît tous ses instincts d'une satisfaction chimérique, il jouit d'être délivré de toute contrainte sociale : c'est cet état d'âme individualiste provoqué, puis reflété par le paysage, qu'il qualifie, on ne sait trop pourquoi, de romantique.

Sous cet amour de la solitude, ce retour à la nature, cet enthousiasme pour l'homme primitif, se dissimule mal un esprit d'indépendance et de révolte. Dans aucune société l'individu n'est absolument libre. Comme les cellules qui s'agrègent en un tissu vivant, il doit s'adapter à son entourage, modifier plus ou moins sa forme naturelle. Il n'est qu'un élément minuscule dans un vaste organisme qui le domine et l'assujettit à sa fin qui est de croître ou du moins de persévérer dans l'être. La société ne la réalise que si chaque génération conserve l'acquis du passé et le transmet, accru s'il se peut, à la suivante. De là pour l'individu une double dépendance ; il dépend du passé dont il hérite et de l'avenir qu'il doit préparer. Le développement de sa personnalité a pour limites naturelles le respect de la tradition et la subordination de son activité à la fin commune. Qu'il s'élève tant qu'il pourra, mais comme un phare pour répandre plus loin sa lumière.

Or cette double condition de toute vie en commun, l'individualisme la rejette. Ce qui le caractérise, c'est d'abord le mépris de la tradition. Il prend du passé ce qui est à sa convenance, ce dont il peut tirer un profit immédiat, les découvertes scientifiques par exemple et les procédés industriels. Mais tout ce qu'il regarde comme une entrave, institutions, usages, doctrines, il le met au rebut. Tout ce qui lui déplaît dans l'édifice social, il prétend le jeter bas pour y substituer des constructions toutes neuves dont la raison sera l'architecte.

Répudiant le passé, l'esprit individualiste ou révolutionnaire, c'est tout un, se soucie peu de l'avenir. S'il restait conséquent avec lui-même, il se désintéresserait de toute entreprise à long terme, de toute association qui doit profiter surtout aux générations futures. En effet puisque l'individu est à lui-même sa propre fin, il peut revendiquer son indépendance vis-à-vis de tout groupement social, famille, corporation, patrie. Sous l'ancien régime, le mariage était indissoluble et le domaine familial indivisible. Mais de quel droit enchaîner pour jamais les époux l'un à l'autre ? De quel droit dépouiller les cadets au profit de l'aîné ? De quel droit l'Etat exige-t-il des citoyens l'impôt du sang ? Supprimons ces frontières qui coûtent trop à défendre. C'est une folie que le sacrifice, qu'il soit offert à un Dieu ou à la collectivité. Chacun pour soi. Jouissons tant que nous pourrons de cette vie éphémère. Quant à l'avenir, n'en soyons pas en peine : il aura soin de lui-même.

* * *

Ce serait une erreur de croire que Sully Prudhomme ait adopté ces extrêmes conséquences de l'individualisme, mais il n'en a pas toujours répudié le principe. La grande ondulation qui a traversé son siècle l'a remué dans ses fibres les plus intimes. Voyons quelles traces elle a laissées dans les poèmes de sa jeunesse.

L'un d'entre eux porte ce titre significatif : le Joug (1). On y sent frémir l'indignation du jeune poète condamné à une besogne qui lui répugne. Il sait qu'il a droit au bonheur. Puisqu'il n'a ni demandé ni désiré la vie, n'est-il pas juste qu'il en use à son gré ? S'il était libre, il irait promener ses rêves

(1) *Stances et Poèmes.*

à travers champs; mais une dure nécessité l'enchaîne à son bureau. Oh ! copier des rôles pour un notaire pendant que les fleurs s'épanouissent et que les oiseaux chantent ! Si encore il avait un métier conforme à ses goûts ! Il est né poète : pourquoi les vers ne seraient-ils pas son gagne-pain ? Mais la société répond qu'elle n'a que faire des rêveurs : ce qu'il lui faut, ce sont des ouvriers et surtout des soldats. Elle met sur lui sa rude main et impose à sa jeunesse fringante l'humiliation du harnais.

Comme Rousseau, ce laquais de génie, il se console de sa servitude présente en songeant à la liberté primitive. Un jour dans le faubourg Saint-Antoine il voit un chêne traîné par quatre percherons. Cet arbre mort dont le pavé meurtrit la ramure, éveille en lui de lointaines réminiscences et de vagues regrets. O liberté des premiers âges du monde où l'on pouvait satisfaire sans honte tous ses instincts ! Où est le temps des nudités dansantes, des droits sans loi, des devoirs sans rigueur? L'homme civilisé n'y pense qu'en soupirant. Il est encore tout près de la nature ; « et quand du bout du sein sa nourrice le touche, comme un enfant sevré, il se souvient du lait (1). »

Il n'y a pas si longtemps que l'âge d'or a pris fin. Il régnait encore en Amérique avant l'arrivée des Européens. Oubliant que les Iroquois suivaient trop souvent le sentier de la guerre et que dans les temples du Mexique coulait à flots le sang des victimes humaines, le jeune poète, oh ! qu'il est jeune ! se représente le Nouveau-Monde comme un paradis terrestre. Heureux les habitants de cet Eden ! La chasse et la pêche suffisaient à leurs besoins. Le chant, la danse, quelques plumes pour orner leur tête, c'était là tout leur art. La nature était pour eux

(1) *Stances et Poèmes.* Dans la rue.

si caressante et si prodigue qu'ils l'adoraient dans l'arbre et dans la pierre. Jamais leur imagination ne s'égarait au delà des limites de leurs forêts ou de leurs prairies : pouvaient-ils seulement concevoir un monde plus riche et plus beau que le leur ?

Mais depuis Colomb quelle transformation ! La vieille Europe communique au Nouveau-Monde sa fièvre ambitieuse, son orgueil, sa soif immodérée de science et de puissance. Avec l'agriculture et l'industrie, elle apporte dans ses caravelles l'esclavage et les luttes politiques. La hideuse civilisation, on dirait que c'est Rousseau qui parle, s'étend sur cette terre vierge et la ronge comme un cancer. C'est fait de l'âge d'or. Adieu les doux loisirs et la liberté des savanes ! Celle dont les Américains sont si fiers n'est qu'un simulacre de la liberté ancienne (1).

Maintenant la terre entière nous est connue. Partout la servitude, partout l'âpre combat pour l'existence. Aussi quand le poète veut situer quelque part son rêve de vie indépendante, doit-il le transporter avec lui dans un monde chimérique. Sully Prudhomme a beaucoup voyagé dans ce pays bleu. Il l'a même décrit tout au long dans son poème du Bonheur qu'on prendrait pour un conte de fées s'il n'était si terriblement philosophique. Une fois il a fait le même rêve que la Fontaine dans la conclusion de sa fable la Laitière et le Pot au lait. Il se voit siégeant sur un trône, le front ceint d'un diadème, souverain absolu d'un immense royaume. Mais la pourpre royale pèse à ses épaules : il la rejette. Se dépouillant de tout pour trouver la liberté, il distribue aux pauvres ses trésors, il émancipe ses esclaves et fait de ses sujets des citoyens. Tant pis si la république tourne en démagogie ! Pour lui, il se retire

(1) *Stances et Poèmes.* L'Amérique.

seul avec sa bien-aimée dans une île. Quelle île ? On ne sait trop ; mais quelle délicieuse retraite !

Et moi qui fuis même la gêne
Des pactes librement conclus,
Moi qui ne suis roseau ni chêne,
Ni souple, ni viril non plus,

Je m'en irais finir ma vie
Au milieu des mers, sous l'azur,
Dans une île, une île assoupie
Dont le sol serait vierge et sûr,

Ile qui n'aurait pas encore
Senti l'ancre des noirs vaisseaux,
Dont n'approcheraient que l'aurore,
Le nuage et le pli des eaux.

Dans cette oasis embaumée,
Loin des froides lois en vigueur,
Viens, dirai-je à la bien-aimée,
Appuyer ton cœur sur mon cœur ;

Des lianes feront guirlandes
Entre les palmiers sur nos fronts,
Et tu verras des fleurs si grandes
Qu'ensemble nous y dormirons (1).

Les poètes qui, à l'exemple de Rousseau, récriminent contre la société, ont par contre une tendresse d'âme pour les êtres simples que la civilisation n'a pas déformés, pour les sauvages qu'ils appellent des naturels, pour les enfants, pour les gens du peuple, voire pour les bêtes. C'est ainsi que Vigny nous propose comme modèle le loup, ce sage taciturne, ce stoïque qui souffre et meurt sans parler. Au sentiment de Victor Hugo, l'âne si décrié, si ridicule, est plus humain que l'homme : ce bon Sa-

(1) *Les Vaines Tendresses*. Abdication.

maritain s'apitoie sur le crapaud que le prêtre a repoussé du pied. Sully Prudhomme se fait à son tour le panégyriste des animaux. Il nous parle avec attendrissement du lion et du tigre, ces frères ennemis qu'une servitude commune a réconciliés. Ah! ne leur reprochons pas leur férocité native : s'ils sont cruels, c'est par besoin, tandis que la cruauté elle-même est un besoin pour nous, Les fauves ne versent le sang que par nécessité : l'homme le fait par plaisir. Et les anciens rois du désert songeant aux lâches artifices des chasseurs, à leur liberté irrémédiablement perdue, protestent à leur manière contre leur souffrance imméritée et se parlent de justice à travers les barreaux de leur cage (1).

II

L'ASPIRATION

Comme nous l'avons remarqué, l'hypothèse évolutionniste tient une grande place dans la pensée de Sully Prudhomme. C'est sur elle qu'il fonde sa théorie de l'aspiration qui prend ainsi une apparence scientifique. Cette théorie lui appartient en propre, mais non le sentiment qu'il essaie d'expliquer. L'aspiration, en tant qu'état d'âme, est un fond commun à toute la poésie romantique. Lamartine entre autres l'a exploitée avec bonheur, et Sully Prudhomme a continué la tradition. Il n'a fait que marquer d'une empreinte personnelle un sentiment assez banal.

*
* *

L'aspiration romantique est d'origine religieuse : ce n'est pas autre chose que l'espérance chrétienne laïcisée. Le christianisme a fait de l'espérance un

(1) *Stances et Poèmes*, Le Lion.

devoir et une vertu. Il fait attendre des biens infiniment précieux qui sont la grâce et la gloire. La grâce est comme la promesse et l'avant-goût de la gloire. Dès cette vie le fidèle s'unit à Dieu par la prière, il le possède sous les apparences de l'hostie. Mais quand la mort aura déchiré le voile qui le dérobe à ses yeux, il le contemplera face à face ; et à cette vue il tombera dans un ravissement inexprimable. L'éternité entière ne sera qu'un éblouissement ; la vie des bienheureux ne sera qu'un continuel Hosanna, un long cri d'admiration s'échappant sans fin de leur âme extasiée. Quelle perspective ! Jamais l'ambition la plus folle eût-elle osé concevoir ce qu'au nom de Dieu la religion promet ?

Tel est l'idéal que pendant des siècles se sont pieusement transmis les générations chrétiennes. Les sarcasmes de Voltaire et l'habile campagne des encyclopédistes l'obscurcirent pour un temps sans étouffer les aspirations qu'il avait fait naître. Le désir d'une béatitude éternelle survécut chez plusieurs à la perte des croyances. Ils ne tardèrent pas à se trouver à l'étroit dans les doctrines matérialistes. Le monde sans Dieu, sans échappée de vue sur l'au-delà, leur fit l'effet d'un cachot ; et, comme une plante enfermée dans l'obscurité, ils sentirent frémir en eux un désir éperdu de la lumière.

Pour ces délicats qui ne pouvaient se résigner au malheur irrémédiable et à la mort définitive, le plus simple eût été de revenir au christianisme. De fait, à l'époque du Concordat, il y eut un mouvement de retour assez sensible. Mais beaucoup de ces convertis s'arrêtèrent à mi-chemin. Ne voulant pas adorer le Dieu de l'Evangile, ils trompèrent par le rêve les exigences d'une âme naturellement chrétienne. Ils substituèrent au Christ rédempteur un je ne sais quoi de lointain et d'indéfini, l'inconnue d'un problème dont les données étaient les besoins de leur

cœur, une sorte d'x supposé capable de les satisfaire. Ils gardèrent l'espérance après avoir retranché la foi qui en est la racine. Ce furent des chrétiens sans croyances positives ou, comme le dit Hello, des mystiques sans Dieu.

Le plus célèbre de ces rêveurs, ce fut René. Si René est chrétien, il n'y paraît guère. Il fait profession de croire en Dieu, mais il s'arrange de manière à se passer de lui. Pourtant rien de ce qui n'est pas l'infini ne peut le satisfaire. Ni les voyages, ni l'amitié, ni la solitude n'ont pu dissiper son ennui. Que lui faut-il donc ? Il ne sait trop et soupire après un bien inconnu dont l'instinct le poursuit. Errant sur la bruyère bretonne, il voit des oiseaux migrateurs qui passent au-dessus de sa tête. Ah ! s'il pouvait s'envoler comme eux vers des bords ignorés, des climats lointains ! Mais une voix du ciel semble lui dire :

« Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. Levez-vous vite, orages désirés qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! (1) »

Le malaise qu'exprime ici Chateaubriand fut assez commun à son époque. On en retrouve des traces chez plusieurs de ses contemporains. En lisant cette phrase de Senancour, ne croirait-on pas entendre un écho affaibli des plaintes de René ?

« ... Dans la paix de la nuit, j'interrogeai ma destinée incertaine, mon cœur agité, et cette nature inconcevable qui, contenant toutes choses, semble pourtant ne pas contenir ce que cherchent mes désirs (2). »

Senancour situe son idéal en dehors de la nature ;

(1) Chateaubriand. *René.*

(2) De Senancour, *Obermann.* Lettre 4. Voir aussi lettre 30.

Mme de Staël croit l'entrevoir sur la terre, par delà l'horizon visible.

« Quand, le soir, à l'extrémité du paysage, le ciel semble toucher de si près à la terre, l'imagination se figure, par delà l'horizon, un asile de l'espérance, une patrie de l'amour ; et la nature semble répéter silencieusement que l'homme est immortel (1). »

Le simple rapprochement de ces textes fait ressortir les principaux caractères de l'aspiration romantique. D'abord son extrême imprécision. L'objet de l'espérance chrétienne est suffisamment défini. C'est un Dieu vivant, un Dieu incarné dont l'Evangile nous rapporte les discours et les actes. Si le bonheur du ciel est au-dessus de toute conception, du moins les théologiens nous disent qu'il consiste dans la vision de Dieu. Dans l'idéal romantique aucune de ces précisions. Il apparaît à Lamartine dans un lointain vaporeux : c'est quelque chose d'infiniment désirable, mais sans contour et sans contenu.

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !

Vague objet de mes vœux : c'est la définition la plus claire que les poètes romantiques aient donnée de leur idéal.

Faut-il s'étonner que cet idéal ait si peu d'influence sur leur conduite ? C'est un thème à rêveries, non une fin qu'on puisse atteindre. Où est leur Terre promise ? Ils n'en savent rien. Le chemin qui y mène ? Mystère. Existe-t-elle seulement ? Ils ne voudraient pas en répondre. Dès lors pourquoi se mettre en peine de la chercher ? Le chrétien au contraire considère l'éternité bienheureuse comme une réalité prochaine et accessible. Il n'y a que l'intervalle de la vie terrestre, c'est-à-dire quelques années ou

(1) *De l'Allemagne*, IV, 9. De la Contemplation de la nature.

quelques jours, à l'en séparer. Chaque effort sur lui-même, chaque action méritoire est comme un pas en avant qui l'en rapproche. De là le stimulant et le réconfort qu'il trouve dans la pensée du ciel.

Au fond le romantique se soucie moins de courir après l'idéal que d'en jouir. Quand il en aperçoit l'ombre ou le reflet, il éprouve un étonnement ravi, une attente à la fois poignante et délicieuse, comme un ange déchu à qui l'on ouvrirait soudain la porte du paradis. Mais il ne se donne pas la peine d'y entrer. Un pressentiment, un espoir, il ne lui faut pas davantage. Que le vulgaire s'approche du mirage pour en prendre possession, pour le palper de ses mains avides : il préfère l'admirer de loin. Attitude distinguée, mais qui suppose beaucoup de scepticisme, de lassitude et même un certain désarroi moral. Le mouvement naturel de l'homme en présence du bien, c'est d'étendre la main pour le saisir ; mais se contenter de le voir en image, goûter le plaisir en se désintéressant de l'objet qui le procure, substituer au travail la contemplation oisive, rêver au lieu d'agir, n'est-ce pas une anomalie et un désordre ?

*
* *

De ce mal du siècle Sully Prudhomme ne fut pas indemne. Comme c'était un esprit ferme et un cœur droit, il réagit énergiquement contre l'esprit romantique, mais sans pouvoir l'éliminer tout à fait. Qu'il ait été un frère de René, ce serait trop dire ; mais il lui ressemble par plus d'un trait. Tourmenté comme lui, il chercha comme lui dans le vague de l'aspiration un remède à son inquiétude.

Mais qu'entend-il au juste par l'aspiration ?

Quand un objet nouveau se présente aux regards du poète, au lieu de l'observer de près pour s'en faire une idée exacte ; il le construit par l'imagination. Le

peu qu'il en voit est si beau : le reste doit être ravissant, délicieux, adorable. Il pense avec son cœur, il façonne l'inconnu au gré de ses désirs, il comble avec de l'idéal les vides de la réalité. N'est-ce pas là un des traits de l'esprit romantique ou simplement romanesque ?

Mais la réalité est hostile au rêve et le chasse impitoyablement. Quand on est aussi clairvoyant que Sully Prudhomme, on n'est pas longtemps dupe d'un mirage. On a vite fait de démêler la forme vraie des choses sous les apparences prestigieuses dont la fantaisie les pare. Que faire alors ? S'il ne veut renoncer aux caresses de l'illusion, le songeur n'a plus qu'une ressource : projeter ses rêves, non plus dans un objet proche, limité, observable, mais dans un lointain si reculé qu'il défie le contrôle de la raison. Dans ce refuge inaccessible l'idéal est en sûreté : il n'y a plus de désenchantement à craindre.

Ce refuge peut être, dans les profondeurs du passé, le temps de l'âge d'or. Nous avons le désir d'un bonheur infini. Comment notre cœur de chair l'a-t-il pu concevoir ? Si l'homme n'est qu'un peu de matière organisée, pourquoi cherche-t-il autre chose que la satisfaction de ses instincts corporels ? Pourquoi la terre ne lui suffit-elle pas ? Où a-t-il pris l'idée d'une vie meilleure ? C'est peut-être qu'il en est déchu. Oui, nous sommes de grands seigneurs dépossédés, des rois en exil. Echappés au naufrage de quelque merveilleuse Atlantide, nous en gardons au cœur la douce image et, penchés sur la mer où elle s'est engloutie, nous soupirons au souvenir de la patrie perdue. Telle est la donnée de l'admirable sonnet qui a pour titre l'Etranger.

A mes vagues regrets d'un ciel que j'imagine,
A mes dégoûts divins, il faut une origine :
Vainement je la cherche en mon cœur de limon ;

Et, moi-même étonné des douleurs que j'exprime,
J'écoute en moi pleurer un étranger sublime
Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom (1).

Ici l'aspiration est un regret, mais elle peut prendre aussi la forme de l'espoir. Au sortir du Paradis perdu, l'on songe à la Terre promise. L'idéal est loin encore, très loin dans l'avenir ; mais il se rapproche de nous chaque jour. Sa lumière voyage avec une telle rapidité qu'elle finira bien par atteindre notre atmosphère. Oh ! vienne l'heure bénie où elle éclairera les yeux et réjouira les âmes ! Salut à l'astre nouveau qui n'apparaîtra que dans un autre âge !

Quand luira cette étoile un jour,
La plus belle et la plus lointaine,
Dites lui qu'elle eut mon amour,
O derniers de la race humaine ! (2)

Comme le passé, comme l'avenir, l'espace offre au songe de lointaines et sûres retraites. Dans les nues empourprées par le couchant ne peut-on voir une cité féerique ou encore la frontière d'un pays merveilleux ? L'âme que meurtrit la vie réelle, s'échappe et s'envole avec joie vers ces régions ensoleillées.

Te souvient-il du parc où nous errions si tristes ?
Dans un sentier tout jonché de lilas
La solitude alanguissait nos pas,
Le crépuscule aux fleurs mêlait ses améthystes.

Où sombrait le soleil, dans un lointain pays,
Nos cœurs rêvaient une patrie absente (3).

Enfin quand l'idéal serait banni de toutes parts, il trouverait encore refuge au pays des rêves, dans le

(1) *Les Vaines Tendresses.* L'Etranger.
(2) *Stances et Poèmes.* L'Idéal.
(3) *Le Bonheur.* Harmonie et Beauté.

royaume de l'utopie. Royaume illimité, pays sans frontières où se complaît l'imagination romanesque. C'est là que trouve place tout ce que le réel exclut.

> Ici-bas tous les lilas meurent,
> Tous les chants des oiseaux sont courts ;
> Je rêve aux étés qui demeurent
> Toujours (1).

Quand sur la mer s'allongeaient des nuages sombres chaperonnés de feu, les anciens Celtes croyaient voir les murailles du monde derrière lesquelles fleurissent « les mystérieux jardins de la mort » (2). Parvenue de migration en migration jusqu'à l'extrémité de la terre, la race celtique continua par la pensée ses pérégrinations. Son imagination aventureuse partit à la conquête de l'inconnu et occupa ces pays fabuleux que devait visiter saint Brendan. Ainsi l'humanité n'interrompt jamais sa marche en avant. Tandis que les espèces inférieures se sont attardées le long de la route, elle s'obstine à progresser. La voici maintenant sur les confins de la vie terrestre comme au bord d'un océan infranchissable. Pourtant, nous dit le poète, elle ne désespère point de passer outre. La grève où elle s'agite n'est qu'un lieu d'attente, un chantier où elle arme le navire qui doit la transporter plus loin et comme « un quai d'embarquement au seuil de l'infini ». En attendant qu'elle aborde sur une autre rive, elle s'y élance en rêve ; et ce pressentiment d'un monde meilleur que du reste elle ne peut se représenter, c'est ce que Sully Prudhomme appelle l'aspiration.

Pour sortir de cette incertitude vaporeuse qui était comme l'atmosphère naturelle du romantisme, le poète a fait de louables efforts. Comme nous l'a-

(1) *Stances et Poèmes.* Ici-bas,
(2) A. Le Braz.

vons dit, il a tenté d'expliquer l'aspiration et de lui donner un fondement rationnel en la rattachant au système évolutionniste. Selon lui, le mystérieux élan qui des êtres rudimentaires jusqu'aux animaux supérieurs a soulevé la vie, doit la porter plus loin. Quelqu'un de grand va naître qui sera par rapport à nous ce que nous sommes par rapport aux anthropoïdes. Mais quel sera l'aspect de ce surhomme? Quelle sera sa manière de vivre? S'il n'est qu'un homme perfectionné, pourquoi en faire tant de mystère? Et s'il a des facultés nouvelles, comment nous les représenter? Autant de questions assez embarrassantes. Le poète n'a fait que compliquer le problème qu'il voulait résoudre ; au lieu de sortir du dédale, il s'y est engagé plus avant.

Pas plus que la perfection, il ne se représente le bonheur idéal. Quand il entreprend de le décrire, c'est en des termes qui attestent la confusion de ses idées. Au sortir de leur existence édénique qui était comme la nôtre un mélange de joies et de peines, Faustus et Stella parviennent à la béatitude suprême, au dernier terme des transmigrations astrales. A vrai dire, ce n'est qu'un brouillard doré où ils se plongent avec ivresse.

L'Idéal n'a pour eux plus rien d'imaginaire,
Car leur demeure même en est le sanctuaire ;
L'Ordre, qu'ils ont servi, leur sourit à son tour,
Et l'admiration dilate en eux l'amour !

Mais surtout, oh ! surtout, quels mots sauraient décrire
L'auguste accueil, le doux et superbe sourire
Que leur font la Justice et la Fraternité
Dans le temple où le culte en fut ressuscité,
Dans l'invisible temple où luit leur conscience (1).

(1) *Le Bonheur*, Le Triomphe.

Voilà une description qui ne pèche point par excès de clarté. Qu'est-ce que cela veut dire? Saint Paul, descendu du troisième ciel, disait simplement qu'il y avait supris des secrets qu'il n'est pas permis à un homme de révéler. Sully Prudhomme n'eût-il pas bien fait d'imiter cette réserve? Il nous eût épargné cette finale du Bonheur qui rappelle par endroits les poèmes énigmatiques des Symbolistes.

Vague comme celui des romantiques, son idéal a-t-il plus d'efficace? Donne-t-il à l'activité une orientation plus heureuse? Il faut s'entendre. Assurément la morale de Sully Prudhomme ne manque pas de noblesse. Il se fait une haute idée du bien et du devoir. Le bien, c'est ce qu'il y a d'irréductible dans notre nature, en d'autres termes ce qui nous distingue de la brute. Le devoir, c'est d'accentuer cette différence en élargissant toujours l'intervalle qui nous sépare des êtres inférieurs. Fort bien; mais si ces vues concordent avec la théorie de l'aspiration, elles n'en découlent point logiquement. Elles s'appuient sur l'expérience qui nous révèle les prérogatives actuelles de notre espèce, et non sur une intuition prophétique de l'humanité future. Ce que sera l'humanité dans quelques milliers de siècles, le poète n'en sait rien, et de rien que peut-on déduire?

Cet appétit du vague et de l'indéfinissable, Sully Prudhomme prétend l'avoir hérité de sa mère, et voici comment. Les émotions de la grossesse ne sont pas sans influence sur la complexion physique et morale de l'enfant : elles le marquent parfois d'un signe indélébile. Or un stigmate de ce genre est resté gravé, non sur le visage, mais dans le cœur du poète. Pendant que sa mère le portait, un désir la prit de s'envoler vers les nuages. Essor impuissant, frisson douloureux qu'elle communiqua au petit être qui alors ne faisait qu'un avec elle.

Quand tu m'aimais sans me connaître,
Pâle et déjà ma mère un peu,
Un nuage voguait peut-être
Comme une île blanche au ciel bleu.

Et n'as-tu pas dit : « Qu'on m'y mène !
C'est là que je veux demeurer ! »
L'oasis était surhumaine,
Et l'infini t'a fait pleurer.

Tu crias : « Des ailes, des ailes ! »
Te soulevant pour défaillir...
Et ces heures-là furent celles
Où tu m'as senti tressaillir.

De là vient que toute ma vie,
Halluciné, faible, incertain,
Je traîne l'incurable envie
De quelque paradis lointain (1).

Nous pouvons accepter cette explication. Oui, l'âme du poète s'est allumée à l'âme maternelle ; mais la flamme que celle-ci lui transmit ne fut pas une ardeur passagère, une envie folle. La mère de Sully Prudhomme était une chrétienne très attachée à sa religion. Quand parurent les Stances et Poèmes, elle s'informa anxieusement auprès de Gaston Paris s'il n'y avait rien là contre Dieu. C'est dans des sentiments semblables qu'elle éleva le jeune Sully. Cette piété devait être bien éphémère : avant la vingtième année elle disparut sans retour. Mais une âme qui s'est élargie et creusée pour recevoir l'infini, en reste toujours affamée. Privée des réalités de la foi, elle se repaît comme elle peut. Pour satisfaire ses puissances d'adoration, elle invente un idéal chimérique où elle aspire. Comme cette folle qui demandait aux passants une fleur qu'elle avait vue jadis en Allemagne,

(1) *Les Solitudes.* Le Signe.

elle songe à la rose mystique qu'elle a déracinée et se meurt du regret d'un parfum (1). Ce fut l'histoire des romantiques et celle de Sully Prudhomme.

III

L'AMOUR

L'amour tient dans la littérature moderne une place considérable et hors de proportion avec son importance réelle. Il entre dans la trame de tous les romans et de toutes les pièces de théâtre, quand il n'en est pas l'étoffe même. Il n'est pas de sujet plus cher aux poètes qui, depuis Virgile, n'ont guère fait que transposer sur tous les tons la chanson de Tytire à Amaryllis. A ne juger des hommes que par leurs productions littéraires, il semblerait que l'amour excerce sur eux tous un empire tyrannique. Il n'en est rien, Dieu merci ! Dans la vie réelle l'amour n'est pas tout à fait aussi encombrant que dans les livres. Si impétueux qu'il soit, il doit composer avec d'autres penchants qui le contiennent et le limitent, avec le sentiment religieux ou familial, avec la crainte du qu'en dira-t-on, avec le respect des convenances et surtout avec l'intérêt, maître du monde. Loin de régner en maître, il est le plus souvent dominé, assujetti, réduit à la portion congrue. Il est absent de plus d'une existence humaine et dans combien d'autres n'est-il qu'un intermède, un rayon furtif dans une journée uniformément grise ? Sans aller jusqu'à dire qu'elle soit aussi rare que le génie, il est sûr que la grande passion ne foisonne pas dans la vie comme dans le roman.

D'où vient donc que les écrivains et surtout les poètes lui attribuent tant d'importance ? C'est que

(1) *Les Epreuves*, La Folle. Comparer la Goutte de nectar dans le *Prisme*.

mieux que toutes les muses elle sait les inspirer. Telle est sa puissance qu'elle remue et parfois bouleverse tout l'être : le cœur, l'imagination et, paraît-il, la raison elle-même. Elle anime, elle échauffe, elle exalte et, grâce à sa violence, se prête merveilleusement aux développements oratoires ou lyriques. Ajoutez qu'elle est fort complexe. Les éléments dont elle se compose, comme l'instinct du sexe, la pure tendresse, l'admiration pour la beauté, se combinent en diverses proportions. De là des nuances sans nombre qui offrent à l'analyse une riche matière. Enfin l'amour est souvent contrarié. Le conflit est fréquent entre le cœur et la loi, entre la passion et l'honneur. Tant que la société subsistera, bien des couples revivront pour leur malheur la tragique histoire de Roméo et de Juliette. Les aventures de ce genre qui défraient la chronique de Paris et de la province, excitent un intérêt sur lequel nos auteurs, sans en excepter les classiques, n'ont pas dédaigné de spéculer.

Il est vrai que dans la poésie de Sully Prudhomme un sentiment très vif le dispute à l'amour : c'est le culte de la vérité. Le Zénith, les Destins, la Justice sont des œuvres austères où n'apparaissent que les graves figures de la science et de la philosophie. Mais ces poèmes mis à part, presque tout le reste n'est qu'un hymne à l'amour. A ce dieu perfide et chéri, cruel et adoré, Sully Prudhomme a consacré des vers immortels. Les cœurs que ses cantilènes ont délicieusement caressés, n'en perdent jamais le souvenir. Dès les premiers accords, sa lyre éveilla des échos profonds et sympathiques, sans doute parce qu'elle était à l'unisson de la sensibilité contemporaine et que, dans son harmonie pénétrante et nuancée, bien des âmes reconnurent l'accent de leur propre souffrance. Disons-le tout de suite et sans ambages, cette souffrance venait en grande partie

d'une fausse conception de l'amour héritée de Rousseau. Sous ce rapport, Sully Prudhomme est encore un romantique révolté, non libéré. Il ne s'est émancipé qu'à demi et, comme les affranchis antiques, il a toujours porté les marques de sa première servitude.

*
* *

L'amour tel que Sully Prudhomme le conçoit, est d'abord vicié à sa racine par l'individualisme. L'amour, l'amour vrai, loin d'isoler l'homme et de l'arracher à la société, l'y implante davantage. En effet qu'est-il autre chose sinon la voix des morts qui réclament une postérité, l'appel des générations futures pressées de naître ? Avec de la tendresse mutuelle il fait de la vie. Il répare les pertes incessantes de l'humanité et assure sa propagation. Il travaille pour la cité qu'il recrute et, si l'on se place au point de vue religieux, pour Dieu même dont il multiplie les adorateurs. Ainsi compris, il n'a rien d'égoïste, car s'il trouve quelques satisfactions, il ne les cherche point pour elles-mêmes. Du reste il n'y a aucune proportion entre ses peines et ses joies, entre ses fatigues et son salaire. Que de malaises, de douleurs, de privations et d'inquiétudes suppose l'éducation d'un seul enfant ! Aussi le véritable nom de l'amour, non de l'amour sans frein et sans règle, mais de l'amour subordonné au devoir et mis à sa place dans la hiérarchie des sentiments, le véritable nom de cet amour là, c'est le sacrifice.

Malheureusement il en est un autre, bien différent et même contraire, qui emprunte ses traits et usurpe son nom. Les théologiens l'appellent la concupiscence. Or la concupiscence, c'est-à-dire l'inclination déréglée vers les voluptés sensuelles, est de sa nature avide et destructrice. Que de gens aiment, mais comme le loup aime la brebis, uniquement pour se

satisfaire ! Cet amour qui déflore et qui profane ressemble singulièrement à de la haine.

L'amour tendre et délicat qu'a chanté Sully Prudhomme n'est pas l'égoïsme à peine déguisé du séducteur et de l'homme à bonnes fortunes. Il n'est pas davantage l'amour sain et franc qui rêve de se faire un nid. On le définirait assez bien : un égoïsme à deux, ou encore un contrat d'adoration mutuelle. Faustus et Stella, les parfaits modèles de l'amour tel qu'il l'entend, sont « comme emparadisés dans les bras l'un de l'autre ». Suivant le conseil du bon La Fontaine, ils se tiennent lieu de tout et comptent pour rien le reste. Ils n'ont pas d'autre affaire que de s'admirer, et ils trouvent dans cette idolâtrie réciproque de suaves délices dont l'amour-propre fait presque tous les frais.

Quant à l'enfant qui est la justification de l'amour et sa raison d'être, ils n'ont pas le loisir d'y songer. Près de leur couche nuptiale il n'y a pas de berceau. Sully Prudhomme a bien vu que, dans l'Eden où il les fait vivre, il ne peut y avoir de naissance. Puisqu'il est une récompense, tous ses habitants, pour le mériter, ont dû passer par une vie d'épreuves. Mais alors pourquoi y introduire l'amour charnel ? Sur ce point l'Evangile est plus logique. Pour prendre en défaut le Christ, les Sadducéens lui soumirent le cas d'une femme qui s'était mariée sept fois.

— Quel sera, dirent-ils, son époux après la résurrection ?

Et le Christ de répondre :

— Au ciel il n'y aura point de mariage, mais les élus y seront comme des anges.

Cette vie angélique, abîmée dans la contemplation de l'essence divine, ne sourit point à Sully Prudhomme. Il ne conçoit pas le ciel sans la volupté, une volupté stérile qui est à elle-même sa fin. Son paradis ressemble moins à celui du Christ qu'à celui

de Mahomet. Aussi quand Stella, redescendue sur la terre dépeuplée, projette de fonder une humanité nouvelle et qu'elle s'écrie :

La femme est chaste en moi, la mère sera forte (1).

nous ne pouvons nous empêcher de sourire et de trouver qu'elle abuse un peu des mots.

L'amour qui se détourne de sa fin naturelle est comme un amour en l'air, sans lien avec le passé et l'avenir de la race. Il se suffit à lui-même, ignore la société ou en fait abstraction. Il se crée une solitude réelle ou imaginaire où les bruits du monde n'arrivent plus qu'amortis et vagues comme le soupir d'une mer lointaine. Comme Vigny, Sully Prudhomme voudrait emporter son Eva très loin, sur de hautes cîmes, et vivre seul avec elle dans la poétique maison du berger.

Dans ce nid furtif où nous sommes,
O ma chère âme, seuls tous deux,
Qu'il est bon d'oublier les hommes,
Si près d'eux...

Toute la vie ardente et triste
Semble anéantie alentour,
Plus rien pour nous, plus rien n'existe
Que l'amour...

... O mon amoureuse,
Dormons dans nos légers linceuls,
Pour l'éternité bienheureuse
Enfin seuls ! (2)

Seuls au monde ! tous les amants ont fait ce rêve, qui au lieu de regarder la vie qu'ils avaient mission de propager, ne voulaient rien voir au delà d'eux-

(1) *Le Bonheur.* Le Triomphe.
(2) *Les Vaines Tendresses.* Un Rendez-vous.

mêmes. Ils étaient l'un pour l'autre l'univers, univers mesquin qui leur faisait oublier ce monde immense, où, selon le mot du sage antique, nous devons nous insérer.

Quand l'amour est exclusif à ce point, il lui arrive de dégénérer en passion violente. Il accapare toutes les forces de l'âme ; il s'élève sur les ruines des sentiments qui devaient le contenir. Il devient inquiet, soupçonneux, exigeant. Une ombre passe sur le bonheur de Stella parce qu'elle voit son Faustus préoccupé de certains problèmes. Le croirait-on ? elle est jalouse de la métaphysique. Elle veut que son amant ne pense qu'à elle ; elle entend le posséder tout entier et sans réserve.

Son ambition va même plus loin, jusqu'au chimérique et à l'absurde. L'amour normal, pour idéalisé qu'il soit, n'est pas impossible à satisfaire. La sûreté de l'affection conjugale, la grâce et les caresses des enfants suffisent à le combler. Mais qu'est-ce que tout cela pour un cœur assoiffé d'infini ? Ce qu'il rêve, ce n'est pas seulement un mariage bien assorti, mais une sorte d'union mystique, la complète fusion de deux êtres en un seul. L'homme ne demande pas seulement à la femme d'être une compagne fidèle, une mère dévouée, une sage conseillère, un réconfort aux heures d'épreuve. Il en attend bien autre chose. Quoi donc ? Qu'elle se dépouille de son individualité et qu'elle se perde en lui, comme une goutte de rosée dans sa voisine, si bien qu'il n'y ait plus de distinction entre leurs personnes. Désir de fiévreux, souhait insensé qui a inspiré ces stances douloureuses :

Heureuses les lèvres de chair !
Leurs baisers se peuvent répondre ;
Et les poitrines pleines d'air !
Leurs soupirs se peuvent confondre...

Mais, oh ! bien à plaindre les âmes !
Elles ne se touchent jamais :
Elles ressemblent à des flammes
Ardentes sous un verre épais.

De leurs prisons mal transparentes
Ces flammes ont beau s'appeler,
Elles se sentent bien parentes,
Mais ne peuvent pas se mêler.

On dit qu'elles sont immortelles ;
Ah ! mieux leur vaudrait vivre un jour,
Mais s'unir enfin !... dussent-elles
S'éteindre en épuisant l'amour (1).

Qu'est-ce que cette union rêvée par le poète? Il ne s'agit pas de l'association familiale ni de la simple affection mutuelle, mais d'une identification qu'il aurait sans doute quelque peine à expliquer. Que la sympathie accorde les âmes, on le comprend ; mais que deux ne fassent plus qu'un, c'est là un grand mystère.

Cet amour exclusif, ardent, tourné vers l'indéfinissable et l'impossible n'est au fond qu'une piété fourvoyée. Il tient de l'adoration et divinise, autant qu'il le peut, son objet.

Las de ses vaines recherches sur l'essence de la matière et la nature de l'être, le docteur Faust sort dans la campagne. C'est la fête pascale : un joyeux carillon annonce le retour du printemps et la résurrection du Christ. Des toits encadrés de verdure miroitent au soleil ; un aigle plane très haut dans la lumière. A ce spectacle, il se fait dans le cœur morne et vide du vieil alchimiste comme un appel d'espérance. Il aspire au bonheur parfait, à la possession de la vérité suprême. Mais voici Méphistophélès qui a tôt fait de détourner vers la terre cette pensée qui se portait d'elle-même vers l'infini. L'absolu descend des hauteurs sereines où Faust l'avait cherché : il

(1) *Les Solitudes*. Corps et âmes.

se détermine, se précise et prend enfin la forme de Marguerite.

Que de drames individuels sont résumés dans cet admirable symbole ! Quand la foi disparaît, le sentiment religieux ne meurt pas pour autant. Il se transforme parfois, comme chez Obermann, en aspiration vague. Mais il se lasse vite de courir après de vains fantômes. Il lui faut un objet qu'il puisse voir et saisir, une idole qu'il installe sur les autels du Dieu pur esprit. Le passage d'un de ces cultes à l'autre est nettement marqué dans ces vers de Leconte de Lisle qui fut, comme on sait, un des maîtres à écrire de Sully Prudhomme.

Mais si le ciel est vide et s'il n'est plus de dieux,
L'amère volupté de souffrir reste encore,
Et je voudrais, le cœur abîmé dans ses yeux,
Baigner de tout mon sang l'autel où je l'adore ! (1)

Sully Prudhomme trouve aussi dans l'amour une sorte de dérivatif à d'autres besoins inassouvis. En vain il a sondé les profondeurs du ciel : nulle part il n'a vu sourire la forme idéale. Ce lys adorable ne fleurit pas dans les jardins de la nuit. Heureux le paysan qui croit le voir et qui l'admire dans la paysanne qu'il aime ! Celui-là n'a que faire de contempler les astres il n'est pas au ciel d'étoile comparable à celle qui brille dans son cœur (2).

L'amour est donc une méprise, une confusion plus ou moins volontaire entre ce qu'on rêve et ce qui est. Ses hommages vont plus loin et plus haut que la personne jusqu'à la beauté parfaite dont elle porte la ressemblance. Que les femmes ne tirent point vanité de leurs conquêtes : il n'y a pas de quoi en être si fières, car c'est l'idéal qu'on admire en elles comme c'est la patrie qu'on salue dans le drapeau.

(1) *Derniers Pèmes*, Le Sacrifice.
(2) *Les Vaines Tendresses*. L'Etoile au cœur.

Ne vous vantez jamais, ô femmes, d'être belles,
Car ce n'est pas à vous que l'homme en fait honneur.
Le jour pur et lointain qui luit dans vos prunelles
Ne prend pas sa lumière au feu de votre cœur ;...

N'ayez jamais d'orgueil de la douleur des hommes,
Quand vous les avez vus pleurer à vos genoux ;
Dieu, l'idéal rêvé, voit la peine où nous sommes :
Il sait bien que c'est lui qui nous tourmente en vous (1).

Pour que cette apothéose soit possible, il faut que la femme ait au moins un semblant de mérite : sans cela comment l'identifier avec l'idéal, comment la vénérer et l'adorer ? Aussi, quand elle est par trop dénuée et qu'on veut l'aimer quand même, on est bien obligé de lui prêter ce qui lui manque. On l'embellit à plaisir, on la corrige, on la transfigure : curieux travail dont le cœur est l'agent et la raison le complice. Sully Prudhomme l'opère sur son élue, cela va de soi, mais aussi sur la femme en général, sur l'éternel féminin dont il sent l'attrait. Pour lui, la femme est un chef-d'œuvre dont la nature est l'ébauche. La formation des êtres inférieurs n'a été pour le divin modeleur qu'un exercice, une occasion de se faire la main. C'est la femme qu'il avait en vue quand il esquissait le profil des collines et recourbait les flots en volute. Les fleurs sont les palettes où il essayait les tons dont il devait parer sa chair. Enfin Eve sort des mains du Créateur, bouquet vivant où sont rassemblées toutes les beautés éparses dans le monde. Tout ce qui nous émerveille au ciel et sur la terre, elle le possède à un degré éminent. Heureux l'exilé qu'une épouse chérie accompagne ! Il retrouve en ses yeux l'azur du ciel natal, sur son front la pureté du lis, et dans sa chevelure blonde l'or des moissons mûres. Il n'est exilé qu'en apparence puisque le meilleur de la patrie le suit sur la

(1) *Stances et Poèmes*, Inconscience.

terre étrangère (1). Molière disait, par manière de rire, que la femme est « un abrégé des merveilles des cieux ». Sully, qui a un grand fond de candeur, dit la même chose, mais le plus sérieusement du monde. Il est plein de dévotion pour son idole et ne lui ménage pas l'encens.

Outre la beauté corporelle, il lui attribue les plus rares qualités morales. Il ennoblit et idéalise son âme afin de pouvoir « l'adorer encore quand le désir s'est tu ». Elle est tendre et généreuse, délicate et enthousiaste. C'est une poétesse, une inspirée : mieux que cela, une héroïne. Sa grandeur d'âme s'élève jusqu'au dévouement le plus sublime. L'amour à la Sully Prudhomme se rapproche par là de l'amour cornélien : ce n'est du reste qu'un point de contact qui laisse subsister de notables différences. Dans les tragédies de Corneille, l'honneur exige des sacrifices qui, loin d'amortir la passion, ne font que l'exalter. Les amants se séparent de leur plein gré, ils se font souffrir cruellement et n'en sont que plus chers l'un à l'autre. Après avoir tué le père de son amante, Rodrigue apparaît plus grand, plus noble, plus chevaleresque. Ses mains sont belles du sang qu'elles ont versé, et Chimène l'aimerait moins si, par crainte de la perdre, il avait reculé devant le devoir. Polyeucte met au-dessus de tout les intérêts de Dieu. Il s'arrache aux embrassements de sa jeune femme pour aller au martyre ; et en dépit ou plutôt à cause de ce sacrifice qu'il lui demande, jamais Pauline ne l'a trouvé si aimable. De même Faustus délibère de quitter sa bien-aimée afin de porter à l'humanité souffrante la vérité qui sauve. Quand il lui fait part de son dessein, Stella s'étonne d'abord et se trouble ; mais comprenant la noble pensée qui l'inspire, elle s'élève sans peine à sa

(1) Lire dans *Les Solitudes*, Un Exil ; dans les *Stances et Poèmes*, la Femme ; dans *Epaves*, la Vénus de Milo.

hauteur et rivalise avec lui de générosité. Ensemble ils sortiront de l'Eden, ensemble ils descendront vers les régions de la souffrance : sacrifice magnanime qui leur donnera le droit de s'admirer davantage et de s'aimer plus tendrement.

C'est par pitié que Fautus s'immole. Il est généreux assurément ; mais son amour pour Stella, n'étant subordonné en aucune manière au recrutement de l'humanité, n'en reste pas moins entaché d'individualisme. Il forme un domaine séparé, un système clos, sans relation avec l'ordre social. Son unique fin est la volupté ou, si l'on veut, une possession mutuelle absolue et stérile. Or comme il y a des hauts et des bas et même des temps d'arrêt et des vides dans la jouissance, comme la possession parfaite est impossible, l'amour ainsi entendu tourne fatalement en souffrance. Même dans l'Eden, il s'alarme d'une ombre, il s'affole et se pâme : qu'est-ce donc en ce bas monde où toute possession est précaire, où sans cesse un doute, un soupçon menace l'idole d'argile ? Si l'on en juge par ses vers, Sully Prudhomme a cruellement pâti de l'amour : c'est au point que parfois il ne peut se défendre de le maudire. Dans un de ses plus sombres poèmes, il le représente comme un instrument de torture imaginé par le Génie du mal, sorte de démiurge férocement ingénieux.

Oh ! l'amour, mon chef-d'œuvre, admirable assassin
Que le supplicié choie en son propre sein,
A qui lui-même il dit sans pitié : Recommence ! (1)

Oui, l'amour est un dur lien qui à chaque secousse nous arrache un lambeau du cœur, c'est une prison, c'est un enfer ; mais il n'y a rien au monde de si délicieux. Rien n'égale la joie de deux êtres qui se donnent l'un à l'autre. Béni soit donc cet exécrable

(1) *Les Destins*, I.

amour ! Vive ce bourreau dont on ne peut se passer ! C'est à ses bons offices que le Génie du bien a recours tout d'abord quand il organise pour le mieux notre planète. Le bonheur suprême, n'est-ce pas une volupté intense qui se prolongerait indéfiniment sans fatigue et sans défaillance ?

Je ferai du chaos, ce solitaire énorme,
Deux âmes en deux corps distincts pour s'embrasser,
Et que je vêtirai d'une adorable forme
D'où naisse un pur désir qui jamais ne s'endorme,
Et se comble sans se lasser.

Je veux que tout en eux diffère et se ressemble,
L'un pour l'autre nouveaux, l'un par l'autre complets,
Afin que, s'admirant tous les deux, il leur semble
De leurs êtres fondus n'en former qu'un ensemble,
Beaux de leurs mutuels reflets.

Ils existeront seuls, couple tout à soi même,
Pour que nul ne puisse être infidèle ou jaloux,
Afin que l'un à l'autre ils soient le bien suprême,
Afin que l'être aimé soit de l'être qu'il aime
Le générateur et l'époux.

Et je veux que ce couple, alors qu'il se procrée,
Echange dans l'extase un effluve divin,
Qu'habitant immortel d'un sublime empyrée
Il ait pour ambroisie une fleur respirée
Et pour vie un baiser sans fin (1).

Que penser, je vous prie, de cette union inféconde qui n'est qu'un spasme continu, de cet amour qui n'est qu'une admiration mutuelle, de cette volupté qui est un supplice ? Disons seulement que c'est du romantisme et non du meilleur. En rapprochant les vers cités au cours de cette étude, de certains passages d'Albertus et des Nuits, on verrait qu'en un sens Sully Prudhomme n'est pas si différent de Mus-

(1) *Les Destins*, II.

set et de Gautier. Comme eux il aime l'amour pour lui-même, pour les émotions intenses qu'il procure. Quant au prix qu'elles coûtent, il n'y regarde pas.

*
* *

« Ces deux belles âmes sortirent l'une pour l'autre des mains de la nature.... » Cette phrase de la Nouvelle Héloïse pourrait servir d'épigraphe à plus d'une poésie amoureuse de Sully Prudhomme. Il croit en effet comme Rousseau qu'il y a des mariages écrits au ciel, des cœurs prédestinés l'un à l'autre. Prédestinés par qui ? Par un Dieu sage et prévoyant, par une Providence telle que la conçoit le christianisme ? Non pas, mais par cet être abstrait qu'on nomme la Nature, fantôme métaphysique qui prend toutes les formes qu'on veut. Sully Prudhomme nous dit à propos de Faustus, cet autre lui-même :

> Cet idéal de grâce et de vertu rêvé,
> Celle qu'avait daigné lui choisir la Nature,
> De toute éternité, pour compagne future,
> Pour fiancée unique, en la formant exprès,
> Il avait pu la voir et l'adorer de près (1).

Il est donc bien entendu que la convenance personnelle qui motive le choix dans l'amour n'est pas un effet du hasard. C'est une harmonie préétablie, une concordance voulue et préparée depuis toujours. Nous allons voir tout ce que le poète a tiré de ce principe.

D'abord la fatalité du choix. N'aime pas qui veut et on n'aime pas qui on veut. Il n'y a de véritable amour qu'entre les couples assortis par la Nature elle-même. Dans le vieux temps une distinction était communément admise entre les affections qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent pas,

(1) *Le Bonheur*, Résurrection.

entre la famille où le sort nous a fait naître et les amis que nous avons la liberté de choisir. Mais le romantisme a changé tout cela. Il n'admet point que les cœurs puissent disposer d'eux-mêmes. Les affinités électives qui rapprochent les amants tiennent à leur tempérament et non à leur volonté. Ils croient suivre leur fantaisie, mais c'est la nature qui les mène. C'était écrit qu'ils se donneraient l'un à l'autre. En un mot ils n'ont pas le choix.

... L'amante que j'ai, je ne l'ai pas choisie ;
Je ne pourrais pas plus la changer que ma sœur (1).

La même fatalité qui préside au choix, devrait aussi présider à la rencontre. Pourquoi la Nature aurait-elle fait deux êtres l'un pour l'autre si elle ne leur permet pas de s'unir ? Ou bien elle manque d'esprit de suite, ou bien elle leur ménage des rendez-vous. Maîtresse des événements, elle les combine de manière à préparer les rencontres. C'est du moins ce qu'affirme le poète dans les quatrains suivants :

Nos yeux se sont croisés et nous nous sommes plu.
Née au siècle où je vis et passant où je passe,
Dans le double infini du temps et de l'espace
Tu ne me cherchais point, tu ne m'as point élu ;

Moi, pour te joindre ici le jour qu'il a fallu,
Dans le monde éternel je n'avais point ta trace,
J'ignorais ta naissance et le lieu de ta race :
Le sort a donc tout fait, nous n'avons rien voulu (2).

Mais nos déductions les plus logiques sont parfois démenties par les faits : le poète l'a expérimenté

(1) *Les Epreuves*, Fatalité.

(2) *Les Vaines Tendresses*. Les Amours terrestres. Ce sonnet serait un pur chef-d'œuvre s'il ne manquait d'unité. Par malheur il n'y a pas de lien bien apparent entre les deux idées qu'il développe : la rencontre des amants est fatale ; quand nous croyons aimer une personne, c'est notre idéal que nous aimons en elle.

à ses dépens. Celle que le sort lui destinait en a suivi un autre. Pauvre âme dépareillée, il a connu de bonne heure la solitude : il s'est trouvé veuf avant le mariage. Dès lors comment croire que la capricieuse Nature se préoccupe de rapprocher les couples qu'elle assortit ? Ces notes qui formeraient ensemble un accord parfait, elle les donne séparément. La vierge idéale, celle qui répond aux aspirations du poète, a paru sur la terre, mais il y a longtemps de cela. Peut-être aussi qu'elle ne verra le jour qu'après qu'il sera lui-même dans le tombeau. Enfin, à supposer qu'elle vive en ce moment, il peut se faire qu'il ne la rencontre jamais.

Et dire que ma vie est cependant déserte,
Que mon bonheur peut aujourd'hui
Passé tout près de moi dans la foule entr'ouverte
Qui se refermera sur lui,

Et que déjà peut-être elle m'est apparue,
Et j'ai dit : « La jolie enfant ! »
Peut-être suivons-nous toujours la même rue,
Elle derrière et moi devant...

A moins que, me privant de la jamais connaître,
La mort déjà n'ait emporté
Ma femme encore enfant, toi qui naissais pour l'être
Et ne l'aura jamais été (1).

Ainsi le bonheur passe auprès de nous sans que nous y prenions garde. Quand nous courons après lui, il se dérobe et semble jouer à cache-cache. Nous sommes dans le cas d'un mendiant qui aurait un trésor dans sa cabane et ne pourrait mettre la main

(1) *Stances et Poèmes*. Ma fiancée. Voir encore dans *Le Bonheur*, Résurrection, le passage qui commence par ces vers :

Quel homme n'a parfois dans un vague regret
Senti comme un appel lointain qui l'attirait...

On croirait lire la traduction poétique du texte précité de la *Nouvelle Héloïse*. Deuxième partie. Lettre 2.

dessus. C'est donc que la Nature nous mystifie. Elle nous donne des aspirations avec défense de les satisfaire ; elle destine l'un à l'autre des êtres qui seront éternellement séparés : n'est-ce pas affolant ?

Mais supposons que la recontre ait lieu et que les amants puissent s'unir : goûteront-ils enfin la félicité qu'ils se promettaient ? Ils se conviennent sans doute puisqu'ils sont faits l'un pour l'autre. Mais cette convenance est-elle si parfaite qu'elle ne laisse rien à désirer ? Sur ce point Sully Prudhomme hésite. Il nous confie quelque part que, s'il était Dieu, il abolirait le travail forcé, la séparation, la mort ; il réformerait tout dans le monde, tout, excepté sa bien-aimée. C'est donc une perfection et dans son composé on ne trouve rien à redire.

> Si j'étais Dieu, pour toi, celle que j'aime,
> Je déploirais un ciel toujours frais, toujours bleu,
> Mais je te laisserais, ô mon ange, la même,
> Si j'étais Dieu (1).

Mais nous avons beau avoir l'illusion facile, un temps vient où la vérité se fait jour. Nul n'est parfait de tout point. Les meilleurs ont des faiblesses, des lacunes, ou tout au moins quelques-uns de ces petits défauts qui font souffrir plus que les grands. Impossible de les confondre avec l'idéal qui les dépasse et les domine. Ils nous apparaissent comme l'ombre d'une réalité plus belle, comme la copie bien imparfaite de quelque modèle suprasensible. Leur rôle est d'évoquer cet idéal, de le mettre sous nos yeux, de l'incarner en quelque sorte : et c'est uniquement pour cela que nous les aimons. Tel est du moins le sentiment de ce Faustus que nous avons cité tant de fois parce qu'il n'est autre que le poète lui-même. En termes forts galants, il dit à son amie

(1) *Stances et Poèmes.* Si j'étais Dieu.

une chose qui ne l'est guère, à savoir qu'en la voyant il pensait à une autre.

Je sentais se mêler une angoisse inconnue,
Un vague et téméraire espoir
Au céleste émoi de te voir.

Et Stella de répondre en précisant sa pensée :

Tu rêvais la Stella qui n'était pas venue,
Tu l'attendais sans le savoir (1).

Mais allons encore plus avant dans cette dialectique subtile qui, au moyen-âge, eût fait la joie des cours d'amour. S'inspirant à la fois de la théorie évolutionniste et de la métempsycose. Sully Prudhomme admet qu'au sortir de ce bas monde, les justes seront promus à une vie supérieure. Il se fera en eux une transformation profonde. Leur âme épurée, ennoblie, sera par là même plus difficile, plus exigeante et ne se portera que vers des objets dignes d'elle. Dans ces conditions, que deviendront les amours terrestres ? Les unions contractées en ce monde subsisteront-elles dans l'autre ? Roméo continuera-t-il d'adorer Juliette?

Ce problème ne comporte que deux solutions: ou bien Juliette se transformera comme son amant, ou elle sera répudiée. Entre ces deux partis qui pourtant semblent s'exclure, le poète ne s'est pas astreint à faire un choix: il les adopte tous les deux. Dans le *Bonheur* nous voyons que Stella se transfigure sous les yeux de son époux extasié ; sa beauté s'épanouit enfin et se dégage, comme une fleur superbe, de sa forme antérieure. Mais ailleurs Sully Prudhomme compare les amours terrestres à ces liaisons éphémères qui se forment entre les passagers d'un même navire. La vie en commun, l'ennui, une sympathie légère les rapprochent ; mais à peine débarqués, ils

(1) *Le Bonheur.* Harmonie et Beauté.

oublient cette intimité d'un jour pour courir où les appellent leurs affections profondes. De même, en abordant sur les rives de l'autre monde, les amants les plus épris deviendront infidèles. Ils se lâcheront sans vergogne pour convoler à de nouvelles alliances.

Je t'aime, en attendant mon éternelle épouse,
Celle qui doit venir à ma rencontre un jour...

Et nous nous oublirons, comme les passagers
Que le même navire à leurs foyers ramène,
Ne s'y souviennent plus de leurs liens légers (1).

Mais quelle que soit son destin dans l'au-delà, le véritable amour est durant cette vie constant et fidèle. Cela résulte de sa prédestination. Du moment que Stella est faite exprès pour Faustus, elle seule est à sa mesure, elle seule lui est assortie. Comme ces fragments d'obole que dans l'antiquité les hôtes se partageaient et qu'ils rapprochaient pour se reconnaître, seuls les véritables amants s'ajustent l'un à l'autre. Il y a convenance entre leurs goûts, leurs idées, leurs caractères, et même entre les parcelles dont leur corps est composé. Mues par une attraction réciproque, ces molécules se cherchaient avant même de s'être agrégées en des organismes humains, et elles se chercheront encore après que la mort les aura dispersées.

Les innombrables éléments
Dont ta bouche est pétrie ont depuis ta naissance,
Par une mutuelle et secrète puissance,
Ceux de mes lèvres pour amants (2).

Il s'ensuit que Stella est pour Faustus « la fiancée unique » : il n'en est pas d'autre qui lui convienne.

(1) *Les Vaines Tendresses*. Les Infidèles. Cf. Les deux tercets des Amours terrestres.
(2) *Epaves*. Dans l'Eternité.

Si donc un caprice du sort s'oppose à leur union, c'est fait de son bonheur. Sa vie est manquée ; il est voué pour jamais à la solitude.

Ce fut, comme on sait, le cas de Sully Prudhomme. Il eut une mésaventure assez semblable à celle que raconte le Dominique de Fromentin ; mais il ne s'en tira pas aussi virilement. Après s'être vu préférer un autre, Dominique ne perd pas tout espoir. Il continue à fréquenter chez celle qu'il aime ; il l'obsède de ses hommages, il en fait patiemment le siège. Enfin il va triompher de ses résistances ; mais, comme il arrive, la faute toute proche lui inspire plus d'horreur que d'attrait. Il n'ose y précipiter sa victime. Il l'épargne par pitié ; et, pour oublier tout à fait, pour guérir de sa passion, il prend le seul parti raisonnable qui est de se marier.

Sully Prudhomme n'a ni la même audace, ni la même sagesse. Prétendant évincé, il accepte le refus sans s'y résigner. Son amour ne cherche pas à se satisfaire et néanmoins il s'obstine à vivre. Renoncer à celle que la Nature lui destinait, c'est un sacrifice au-dessus de ses forces. En aimer une autre, ce serait une trahison et une déchéance. Qui a connu et compris la Beauté demeuré à jamais sous le charme. Il regarderait comme un sacrilège d'éteindre l'œil bleu pâle qui luit dans son cœur solitaire. Plutôt l'isolement perpétuel qu'un amour inférieur !

Mais en quoi consiste au juste cette fidélité du poète ? Est-ce seulement de l'amitié qu'il éprouve pour l'ingrate qui l'a éconduit ? Non pas, car il sent toujours l'aiguillon du désir. Entre elle et lui il imagine des rencontres fortuites, des rapprochements invraisemblables, rêves fous comme en peut faire un amoureux de quinze ans. Les larmes qui jaillissent de son cœur meurtri, s'évaporent et vont grossir les nuées. Un oiseau s'y mouille les ailes ; et, quand sa bien-aimée le baise, elle essuie sans le savoir les

pleurs qu'elle a fait couler (1). Voilà, n'est-il pas vrai ? des songes fort peu consolatifs. Ils ne font qu'irriter une passion malheureuse. Le grand cœur du poète n'est pas épargné par la jalousie ; il en sent parfois les morsures et, ne voulant pas étouffer une passion qu'il ne peut satisfaire, il se condamne lui-même au supplice de Tantale.

Le sentiment qu'il éprouve n'est donc pas une simple amitié ni un pur regret : il se tourne vers l'avenir autant que vers le passé. On ne peut pas dire non plus que sa fidélité ne soit qu'une gourmandise qui attend, car d'espoir il en a si peu ! Le soir, après les plaisirs ou les fatigues de la journée, quand il se recueille et se replie en lui-même, il voit au fond de son âme assombrie poindre et luire son premier amour. Mais comme toutes les étoiles, celle-là est inaccessible. Il la contemple et l'aime, mais de très loin, « avec le sentiment qu'elle est à l'infini (2) ».

Parfois cependant un rayon d'espoir éclaire sa morne solitude. Il lui semble que l'étoile descend du ciel et se rapproche de lui. Qu'un demi-siècle se passe : quand l'âge aura mis celle qu'il aime à l'abri de tout soupçon, quand elle sera bien vieille, toute ridée, toute cassée, seule peut-être, il ira lui porter ses hommages. Il lui dira avec l'accent le plus tendre :

Je viens vous rapporter votre jeunesse blonde :
Tout l'or de vos cheveux est resté dans mon cœur,
Et voici vos quinze ans dans la trace profonde
De mon premier amour patient, et vainqueur ! (3)

Il est vrai que cette pensée bizarre ne fait qu'effleurer l'esprit du poète. Voyant bien qu'en ce monde son amour ne sera pas exaucé, il se rabat sur l'espoir d'une vie meilleure. Plus tard, sur la

(1) *Le Prisme*, Hasards.
(2) *Les Solitudes*, De loin.
(3) *Stances et Poèmes*, Jalousie.

terre éternelle où tout est pur, stable et parfait, il retrouvera sa bien-aimée et la possédera sans crainte de la perdre. En attendant, il ne peut que soupirer après elle, lui tendre les bras et bercer sa peine en des cantilènes dolentes.

Ne jamais la voir ni l'entendre,
Ne jamais tout haut la nommer,
Mais, fidèle, toujours l'attendre,
Toujours l'aimer.

Ouvrir les bras et, las d'attendre,
Sur le néant les refermer,
Mais encor, toujours les lui tendre,
Toujours l'aimer.

Ah ! ne pouvoir que les lui tendre,
Et dans les pleurs se consumer,
Mais ces pleurs toujours les répandre,
Toujours l'aimer (1).

Montesquieu disait de la poésie que « c'est une extravagance harmonieuse ». Si donc on la dépouillait de son harmonie, elle ne serait qu'une extravagance tout court. Il m'est pénible de rappeler ce mot cruel à propos d'un poète si sincère, si délicat et au demeurant si sympathique. Mais la vérité oblige à reconnaître que sous la grâce subtile et l'élégante simplicité de ses élégies, se cache une conception de l'amour la plus romantique et la plus fausse qui soit. Un homme raisonnable qui se trouverait dans le cas de Sully Prudhomme s'en voudrait de sentir et surtout de parler comme lui. Il s'inclinerait devant l'inévitable et s'efforcerait d'oublier. Tout au plus se permettrait-il de brefs retours sur le passé, quelques larmes furtives sur son rêve malchanceux. Mais nourrir un amour sans espoir, prendre une attitude de saule pleureur abritant des regrets éternels, c'est

(1) *Les Solitudes*. Soupir.

se mettre volontairement dans une situation fausse et se martyriser sans profit pour personne. La fidélité est une bonne chose : encore faut-il qu'elle ait sa raison d'être. Or celle qui a coûté tant de larmes au poète des Vaines tendresses, ne se justifie ni par un intérêt personnel ni par le devoir. Elle n'a de compensation d'aucune sorte. C'est un sacrifice qui ne sert à rien, une souffrance parfaitement inutile et, à parler franc, peu digne d'un homme.

En comparant Sully Prudhomme à quelques-uns de ses contemporains, Dumas fils, par exemple, on saisira mieux encore le caractère romantique de sa conception de l'amour. Dans les drames d'Alexandre Dumas l'amour se présente comme une des formes de la lutte pour l'existence. La femme y apparaît cupide et artificieuse : c'est une araignée qui ourdit savamment ses pièges et dévore sans pitié la proie qui s'y jette. L'homme n'est plus, comme au moyen-âge, un bon et féal chevalier qui mourrait avec joie pour un sourire de sa dame. Le libertinage précoce lui a desséché le cœur ; l'esprit d'analyse a tari en lui la source des illusions, et mainte déception cruelle lui a enseigné la méfiance. Le jeune de Ryons que sa maîtresse a dévalisé, se met pour jamais en garde contre la femme : il la tient pour un vampire qu'on ne peut écarter tout à fait, mais qu'il est nécessaire de rationner. Chez lui plus de tendresse confiante, plus d'intimité, plus de libres épanchements : l'amour, c'est de la haine (1).

Il ne semble pas que ce pessimisme outrancier soit beaucoup plus vrai que son contraire. Tout au moins se réclame-t-il de l'expérience ; il en invoque le témoignage, et c'est là un acte de soumission à la vérité. Le romantique au rebours crée de toutes

(1) Voir Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, Tome II.

pièces ses conceptions : il pense avec son cœur et façonne la réalité au gré de ses désirs. Avant toute expérience, Sully Prudhomme conçoit la femme comme un être angélique, paré de toutes les grâces, capable de satisfaire toutes ses aspirations. Il a besoin de cordialité, de tendresse, de protection : sa douce sylphide lui donnera tout cela. Il a au cœur un vide immense ; ses puissances d'adoration laissées intactes par la disparition de la foi, ne savent où se prendre : il priera sa bien-aimée d'en accepter l'hommage. Sa tendresse pour elle a tous les caractères d'un culte : elle est admirative, éperdûment fidèle et mêlée de crainte. Il se trouble devant Stella comme devant une divinité qui peut lui donner ou lui refuser le bonheur suprême.

C'est le propre de la passion d'être indéfiniment extensible et d'occuper toute la place qu'on lui laisse. Quand donc elle n'est pas contenue et refoulée par d'autres sentiments, elle tend à envahir l'âme toute entière. Elle devient exigeante, impérieuse ; et, comme elle demande à son objet plus qu'il ne peut lui donner, elle se voue à des mécomptes sans fin. Cet amour qui, dans son fond, est une piété pervertie, un mysticisme sans Dieu, fait songer au « pêcheur grave et théorique » dont parle Verhaeren. C'est un homme excessivement candide qui, voyant glisser sur l'eau des ombres d'ailes, essaie de les prendre et s'étonne de ramener son filet vide. Il ne sait pas que ce sont là de fuyantes images et que les vrais oiseaux passent là-haut, très haut dans le ciel. Ainsi la Beauté suprême se reflète en ce monde visible. Ce qu'il a de gracieux ou d'admirable nous invite à lever les yeux et à regarder par delà les apparences. Mais ne cherchons pas à saisir l'infini dans le fini, l'immensité du soleil dans un de ses miroitements fugitifs ; en un mot, ne soyons pas des pêcheurs d'ombres.

CHAPITRE IV

Ce qu'il tient de la philosophie antique et moderne.

I. Platon et l'idéal. Lucrèce et la poésie philosophique. Marc-Aurèle et la soumission a la nature.
II. Spinoza : l'unité de substance, distinction entre l'être métaphysique et le monde accidentel.
III. Kant : le relativisme, l'impératif catégorique. Hegel : le principe de contradiction. Schopenhauer : le pessimisme.

Le livre des Pensées de Marc-Aurèle s'ouvre par un prologue où l'empereur philosophe salue tour à tour ses parents, ses précepteurs, ses amis, tous ceux qui lui ont fait quelque bien. Il dresse en quelque sorte l'inventaire de ses richesses morales ; il se demande comment il les a acquises ; et, avec une modestie remarquable, il reconnaît que ses qualités, ses vertus, ses idées elles-mêmes proviennent soit de la naissance, soit de l'éducation, soit des exemples qu'il a eus sous les yeux.

Si Sully Prudhomme avait fait pour lui-même un travail semblable et qu'il eût recherché pour leur rendre hommage ses ancêtres spirituels, il aurait dû énumérer un grand nombre de philosophes anciens et modernes. Il doit beaucoup à ces bienfaiteurs posthumes. Parmi les idées qu'il leur emprunte, il en est qu'il se borne à exposer : il les traduit, il s'en inspire sans les reconnaître pour sienne. Il s'en est as-

similé d'autres au point de les convertir en sa propre substance. Loin d'être adventices et étrangères, elles font corps avec l'ensemble de sa philosophie.

Mais à quel signe reconnaître ces divers emprunts? Sully Prudhomme s'est enrichi par la méditation personnelle autant que par la lecture : comment distinguer les idées qu'il doit à ses maîtres de celles qu'il a tirées de son propre fond? Pour faire ce triage, il ne faudrait pas se fier uniquement à l'analogie. Ressemblance n'est pas filiation : parce que Sully Prudhomme a un air de famille avec certains philosophes, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il soit leur disciple. Mais il est convenu qu'une idée appartient à celui qui le premier l'a exprimée ou mise en circulation. Si donc nous savons, d'après les confidences de Sully Prudhomme, qu'il a longtemps fréquenté certains maîtres dont il reproduit les idées, il est vraisemblable que ces idées ne sont pas de lui : on ne découvre pas deux fois l'Amérique.

Voyons donc, sans autre préambule, ce qu'il a hérité des philosophes grecs, latins et modernes. Cette étude demanderait une compétence qui nous fait défaut. Nous croyons cependant que quelques indications sommaires, mais précises, aideront à mieux comprendre la poésie philosophique de Sully Prudhomme.

I

Dans le Panthéon spirituel qu'il élève en l'honneur des maîtres de la pensée humaine, le premier qu'il introduit, c'est Platon. Il aimait ce génie aventureux et subtil qui fut, comme lui, mathématicien et poète. Amant de l'idéal, Platon lui attribue plus de consistance et de solidité qu'aux objets sensibles. Pour lui, les idées générales ne sont pas de simples conceptions de l'esprit, mais des réalités. Le Beau par exemple existe en soi, indépendamment des objets

particuliers auxquels nous donnons ce qualificatif. Ce n'est pas une représentation abstraite que nous avons dégagée de l'expérience, une copie des choses ; ce sont plutôt les choses qui se conforment tant bien que mal à ce modèle divin. Si admirables qu'elles nous semblent, elles n'en sont qu'une pâle image, une reproduction imparfaite. Elles sont belles pour les uns, non pour tous ; belles sous un rapport, non sous un autre. Leur nature est sujette au changement et leur existence éphémère. Seul le Beau intelligible est immuable, éternel, absolu, parfait. Nous l'avons contemplé dans une vie antérieure, quand nos âmes planaient avec les dieux sur la convexité du ciel ; et de ce spectacle qui jadis nous a émerveillés, nous avons gardé un vague souvenir qui se ravive pour un instant à la vue des chefs-d'œuvre de l'art ou de la nature. De là vient qu'en présence des beautés périssables, nous éprouvons une joie trouble, mêlée de désir et de regret. Nous soupirons comme « un dieu tombé qui se souvient des cieux ». Il y a de la piété dans l'admiration, car ce que nous admirons dans les choses passagères, c'est un reflet de l'absolu. L'amour même, pour Platon, est quelque chose de religieux et de sacré. Le désir qu'il provoque est tempéré et sanctifié par la vénération. Il n'est pas cet enfant aux yeux bandés dont les flèches empoisonnent les malheureux mortels, mais un guide céleste qui, de degré en degré, nous fait monter jusqu'aux sommets d'où l'on découvre les choses éternelles.

Ce sont là de poétiques idées dont Sully Prudhomme s'est inspiré plus d'une fois. Il se demande ce que deviennent les formes que nous admirons dans la nature. Tandis que les atomes sont éternels, leurs composés sont fragiles et instables. Pourtant toute la beauté du monde est dans ces combinaisons éphémères. Ce qu'il y a de plus précieux, de plus

séduisant dans les choses disparaît-il donc à jamais ? Non, car si les formes individuelles passent, leurs types ou essences demeurent.

Vos modèles sont quelque part,
O formes que le temps dévore !
Plus pures vous brillez encore
Au paradis profond de l'art,
Où Platon pense et vous adore (1) !

Puisque la beauté sensible est une participation de la beauté absolue, il y a en elle quelque chose d'impérissable. Ici j'avoue ne pas comprendre, car si les choses créées participent des choses éternelles, cette participation elle-même peut n'être que temporaire ; le reflet peut s'éteindre sans que le foyer pâlisse. Mais écoutons le poète :

.. Ce qui pour l'âme embellit la prunelle,
C'est un rayon d'en-haut ici-bas reflété.

Et, modèle incréé de toute créature,
Le Beau, dans ce qui passe attestant ce qui dure,
Imprime à la fleur même un sceau d'éternité (2).

Comme Platon, Sully Prudhomme croit, au moins un peu et par intervalles, à la métempsycose (3). Il croit encore que l'objet de l'aspiration poétique est quelque chose de réel et de transcendant (4). Faut-il ne voir dans ces rencontres qu'un simple hasard, ou admettre que Sully Prudhomme a puisé comme tant d'autres à la source platonicienne ? Question délicate et embarrassante. Il serait difficile de prouver que Sully Prudhomme procède de Platon, car

(1) *Stances et Poèmes.* La Forme.

(2) *Epaves.* Immortelle.

(3) Sur la transmigration en général, voir le Poème intitulé : Evolution; sur les vies antérieures, la Mémoire, le Conscrit, la Trace humaine; sur la vie future, Toujours, les Yeux, le Bonheur...

(4) Cf. *La Vraie Religion selon Pascal.* Introduction.

entre leurs conceptions il n'y a pas de similitude parfaite. Pour Sully Prudhomme, l'idéal n'est pas une « immuable idole assise dans l'ennui des stériles sommets », mais un aigle volant sans repos dans l'espace sans borne (1). Ce n'est pas un point fixe, mais un but qui recule à mesure qu'on s'en approche. Pour Platon, l'idéal est réalisé pleinement et depuis toujours ; pour Sully Prudhomme, il est en voie de réalisation. La réminiscence platonicienne est un regret nostalgique ; Sully Prudhomme regarde vers l'avenir et songe à la Terre promise plutôt qu'au Paradis perdu. Platon sépare nettement le monde sensible de la sphère intelligible ; d'après Sully Prudhomme l'idéal est intimement mêlé à la matière qu'il travaille et façonne à son image. A en croire l'auteur du *Banquet*, la beauté corporelle nous fait songer à la Beauté suprême, au modèle divin dont elle est une image ; pour Sully Prudhomme, elle est le resplendissement de l'Etre, la manifestation sensible du principe divin qui l'a formée. Voilà, n'est-il pas vrai ? des différences profondes et qui font douter que Sully Prudhomme ait demandé à Platon autre chose que des inspirations poétiques.

*
* *

Il ne doit pas davantage à Lucrèce qu'il salue pourtant comme l'un de ses maîtres. Il a traduit en vers le premier livre de son poème, il l'imite quelquefois (2), mais il est très éloigné de son esprit et de ses croyances. La tâche que Lucrèce se propose, c'est d'étouffer au cœur de l'homme le sentiment religieux. Pourquoi s'occuper des dieux qui ne s'occupent pas de nous ? Puisque le monde n'est pas leur œuvre,

(1) *Stances et Poèmes.* L'Art.

(2) Cf. *La Justice.* Première Veille.

Atomes éternels aux éphémères jeux...

nous ne leur devons rien. Laissons-les dans leur repos, et imitons, autant qu'il est en nous, leur sérénité olympienne. Pourquoi encore redouter le Tartare qui n'est qu'un mythe ? Ce que nous trouverons après le dernier soupir, ce n'est pas une vie ténébreuse et misérable, mais la paix profonde du néant. Une fois délivrés de la crainte des dieux et de l'enfer, nous pourrons mener une vie exempte de trouble. La félicité, récompense du sage, ressemble à une clarté permanente et pure plutôt qu'à une succession de rapides éclairs. Nous la chercherons donc dans le repos de l'esprit et non dans les voluptés ardentes et brèves.

Cette morale égoïste et courte devait répugner singulièrement à l'âme généreuse de Sully Prudhomme. Pour le poète de la Justice et du Bonheur, le souverain bien n'est pas le plaisir et la tranquillité, mais le désintéressement et l'effort. Il nous prêche une morale de héros. Loin de nous confiner dans la vie présente, il nous invite à regarder par delà. Lui-même, se sentant exilé sur la terre, s'inquiète et s'agite comme un oiseau captif qui, au temps de la migration, se heurte aux barreaux de sa cage, attiré vers des régions lumineuses qu'il n'a jamais vues.

La morale épicurienne a pour fondement une doctrine métaphysique, reprise et renouvelée par la science moderne, je veux parler de l'atomisme. Lucrèce divise l'être en innombrables fragments éternels et inaltérables. La forme et le poids de ces atomes, leur mouvement dans le vide, telle est la raison dernière des choses. C'est de ces éléments que tout est fait : l'air, le feu, les corps vivants et l'âme elle-même. Il s'en faut que Sully Prudhomme approuve cette doctrine. Il combat fortement l'atomisme, pure hypothèse que démentent un grand nombre de faits, comme la vie de relation et l'unité du moi. Il n'y a rien dans la résultante qui ne soit

dans les composantes. Si donc tout est formé d'atomes, il faut bien admettre dans chacun de ces corpuscules un rudiment de vie, de sentiment, de pensée. Mais comment ces consciences élémentaires peuvent-elles se fondre en une conscience unique ? C'est là un grand mystère. Il serait aussi facile de concevoir des nombres s'additionnant eux-mêmes de manière à former une somme (1).

Mais s'il est vrai que Sully Prudhomme a peu d'affinité avec Lucrèce, comment donc se fait-il qu'il l'ait étudié de si près et traduit avec tant de peine ? C'est, nous dit-il, pour s'exercer à mettre en vers les pensées les plus abstraites. A l'âge où Sully Prudhomme entreprit la traduction de Lucrèce, il avait vingt ans, il rêvait pour la poésie de grandes destinées : il voulait en faire l'interprète des idées philosophiques, politiques et sociales de sa génération. Quoi d'étonnant qu'il ait pris pour guide un poète, le seul peut-être qui ait exposé dans une forme, sinon toujours élégante et harmonieuse, du moins robuste et précise, un système complet de philosophie ? Ajoutons que pendant sa première jeunesse Sully Prudhomme fut presque un révolté. Il subissait avec impatience « le harnais de la vie et ses jougs nécessaires ». Il revendiquait pour les individus et les peuples le droit d'être eux-mêmes, de satisfaire leurs aspirations ou, comme il dit encore, de conformer leur vie aux indications de leur essence. C'était une autre raison de s'attacher à Lucrèce : comment n'eût-il pas aimé ce grand souffle d'indépendance qui traverse et soulève sa poésie ? Malgré tout il ne semble pas qu'il ait eu pour lui une sympathie profonde. Il l'estimait, le vénérait comme un maître ; mais il réservait sa tendresse à d'autres penseurs en qui il voyait des proches et des frères.

(1) Cf. Préface à la traduction de Lucrèce, La Théorie atomique.

*
* *

Le « divin Marc-Aurèle » fut un de ceux-là. Chaque fois que Sully Prudhomme a parlé de lui, c'est avec un accent ému. Il se sentait apparenté à ce sage antique, et de fait il lui ressemble étrangement. Chez le poète français et l'empereur romain, c'est le même repliement sur soi, le même souci de la dignité humaine, la même délicatesse de conscience, le même besoin de se rendre utile, et aussi la même tension de volonté et la même tristesse. Tous deux font songer à un ciel calme mais voilé d'où tombe un jour pâle qui éclaire sans réjouir.

A cette similitude de nature s'ajoute une remarquable analogie dans les croyances. Marc-Aurèle se représente le monde comme un corps immense dont Dieu est l'âme. Les individus sont avec le Tout dans le même rapport que les feuilles avec l'arbre qui les porte et les nourrit. Leur vie éphémère est une participation de la vie universelle. La raison humaine est comme une étincelle du feu divin.

De ces principes théoriques découle toute une morale. Puisque les hommes participent de la nature divine, leur dignité est éminente : ils doivent respecter en eux-mêmes et dans les autres ce par quoi ils ressemblent à Dieu, c'est-à-dire leur qualité d'êtres raisonnables. Puisqu'ils ont tous la même origine et la même essence, il existe entre eux un lien de parenté : au lieu de s'arrêter aux limites de notre patrie, notre bienveillance doit donc s'étendre à l'humanité entière. Puisque nous sommes les membres d'un corps dont Dieu est l'âme, notre bien se confond avec le bien de l'univers. Or le Tout ne peut se vouloir du mal à lui-même et rien ne se fait sans lui. Ce qui arrive nécessairement est donc l'expression d'une volonté souveraine et juste devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner. Le sage ne fait pas de dis-

tinction entre la fatalité et la Providence. En toute circonstance il tâche de se mettre d'accord avec Dieu, en d'autres termes, de se conformer à la Nature. Si la Nature veut qu'il vieillisse et qu'il meure pour que le monde se renouvelle, bénies soient la vieillesse et la mort ! Si elle le met au supplice pour des raisons qu'il ignore, bénie soit la souffrance ! Il consent à tout, il se renonce, il s'immole, trop heureux de servir ainsi les intentions de la cause universelle.

« Tout ce qui t'accommode, ô Monde, m'accommode moi-même. Rien n'est pour moi prématuré ni tardif, qui est de saison pour toi. Tout ce que m'apportent les heures est pour moi un fruit savoureux, ô Nature ! Tout vient de toi ; tout est dans toi ; tout rentre dans toi. »

« Tout vient de l'univers ; tout est parti de ce commun principe qui gouverne les êtres, ou en est la conséquence nécessaire. Même la gueule du lion, les poisons mortels, tout ce qui peut nuire, comme les épines, la boue, sont des accompagnements de ces choses si nobles et si belles. Ne va donc pas t'imaginer qu'il y ait là rien d'étranger à l'être que tu révères (1). »

En lisant ces passages de Marc-Aurèle, les familiers de Sully Prudhomme se rappelant involontairement la finale des Destins, et des vers bien connus chantent dans leur mémoire :

Oui, Nature, ici-bas mon appui, mon asile,
C'est ta fixe raison qui met tout en son lieu...

Pour nourrir une fleur, de tout mon sang dispose...

... Puisque tes arrêts, pour moi respectueux,
M'ont laissé le vouloir qui choisit et qui crée,
Je veux que mon effort se concerte avec eux...

(1) *Pensées de Marc-Aurèle*, Livre IV, 23. Livre VI, 36.

... Je voue, atome dans l'abîme,
Mon humble part de force à ton chef-d'œuvre entier (1).

Comme le stoïque empereur, Sully Prudhomme professe donc une soumission absolue à la Nature. Il reconnaît qu'il n'a aucun droit contre elle et que toutes ses œuvres sont justes. Il ne parlera donc plus de bons ou mauvais destins, car ce qui est bien pour le Tout ne saurait être un mal pour lui.

Est-ce à dire que Sully Prudhomme soit un autre Marc-Aurèle ? Non ; il avait trop de compassion pour la souffrance humaine et aussi trop d'attachement à la vie pour être un véritable stoïcien. Pour les disciples de Zénon, le bien suprême, c'est la sagesse, c'est-à-dire la conformité de notre raison au vrai et de notre volonté à la Nature. C'est aussi le seul bien qui dépend de nous. Tout le reste, comme la santé, la richesse, la gloire, en un mot tout ce qui nous est extérieur et étranger doit nous être indifférent. Qu'un incendie consume notre maison, qu'un ami nous trahisse ou meure, il n'y a pas là de quoi nous émouvoir. A plus forte raison ne convient-il pas au sage de s'apitoyer sur ceux qui se lamentent sur la perte de leur fortune ou de leurs proches. Ce sont des enfants qui pleurent pour un hochet ; dans une heure ils n'y penseront plus.

De cet endurcissement volontaire Sully Prudhomme n'était point capable, lui dont le cœur était si largement ouvert à la pitié. Loin de séparer sa cause de celle de ses compatriotes, il assumait sa part de leurs torts et épousait généreusement leur misère. Lorsqu'en 1871 il vit les Allemands entrer à Paris, ce fut avec une stupeur mêlée de rage. Si quelqu'un lui avait dit alors que son chagrin était puéril, que

(1) *Les Destins*, III. Il se peut que Sully Prudhomme ait emprunté à Marc-Aurèle l'idée qu'il développe dans ce poème. Cf. *Pensées*. Livre VI, 38.

la patrie n'est pas un bien puisqu'il ne dépend pas de nous de la conserver, je crois bien que sa colère se fût tournée contre cet importun consolateur. Il n'était pas de ces stoïques « impitoyables en leur sérénité » (1) qui, pour échapper aux agitations du dehors, se réfugient en eux-mêmes comme dans un asile inviolable. Il tenait si peu à sa tranquillité qu'il livrait son âme en proie à tous les événements extérieurs. Les guerres, les révolutions, nos discordes civiles avaient dans le cœur de cet homme de bien un retentissement profond et douloureux (2).

Il n'a pas davantage mis en pratique le détachement stoïcien. Lui qui a chanté un hymne au divin Désir, ne pouvait se résoudre à sacrifier des inclinations naturelles. Sans doute quand l'amour le tourmentait trop cruellement, il jurait de le combattre et de l'étouffer. Mais c'était là un de ces serments écrits sur le sable et qu'un souffle efface. Pareil en cela au commun des hommes, il aimait mieux souffrir que d'être insensible. On sait qu'il a entretenu, exaspéré peut-être son premier amour, longtemps après qu'il eut perdu tout espoir de le satisfaire. Un de ses sentiments habituels était l'aspiration, qui est un vœu stérile, un vain soupir vers des biens inaccessibles. Encore qu'il se fût prouvé à lui-même que les questions métaphysiques sont insolubles, il les scrutait inlassablement, et ne pouvait empêcher sa curiosité de franchir les bornes où il prétendait la contenir. Comme le fait remarquer Sainte-Beuve, il ne dit non à rien, ni au cœur, ni à la raison, ni à la poésie, ni à la science, ni à la patrie, ni à l'humanité. Il aurait voulu tout concilier, satisfaire pleinement toutes ses tendances : et de là l'étrange complexité de sa physionomie morale.

(1) *Les Epreuves.* Homo sum.
(2) Cf. *Epaves.* A un jeune poète Boer.

II

« Il n'y a qu'un seul monde, qui comprend tout, un seul Dieu, qui est dans tout, une seule matière, une seule loi (1). »

Cette pensée de Marc-Aurèle pourrait servir d'épigraphe au traité de l'Ethique. Comme les stoïciens, Spinoza pense que le monde a en lui-même sa raison d'être. Il n'est pas l'œuvre d'un créateur ou d'un démiurge, mais il s'accomplit tout seul, en développant le contenu de son essence. Seulement les stoïciens admettaient deux substances éternelles, l'une active, l'autre passive, s'unissant comme l'âme et le corps pour former l'univers vivant. Spinoza au contraire soutient qu'il n'y a qu'une susbtance, fond commun de tous les individus, principe de tous les événements. De tous les attributs qu'elle possède, ils sont en nombre infini, nous ne connaissons que deux : l'étendue et la pensée. Ces attributs ne dépendent point l'un de l'autre, comme le vulgaire s'imagine : la matière et l'esprit sont deux aspects d'une même réalité, deux manières d'être différentes d'une même donnée première.

Les stoïciens attribuaient au principe actif du monde, autrement dit à leur Dieu, la raison et la sagesse. Marc-Aurèle n'est même pas éloigné de croire à la bonté divine : c'est cette foi qui donne du prix à l'existence, et peu lui importerait de « vivre dans un monde vide de Dieu et de Providence. » Quant à Spinoza, il refuse à l'être l'intelligence, *intellectus*, et lui laisse seulement la pensée, *cogitatio*. Qu'est-ce que cette pensée si différente de la nôtre et qui sans doute est inconsciente ? Sully Prudhomme va nous l'expliquer.

A mesure qu'on descend sur l'échelle des êtres, il

(1) *Pensées*. Livre VII, 9.

est plus difficile de se représenter leurs états de conscience. Comment la nature se réfléchit-elle dans les yeux aux mille facettes d'un papillon ? Quelles impressions peut avoir une abeille, un scarabée, une bactérie ? Les végétaux eux-mêmes n'ont-ils point des perceptions confuses, une sensibilité rudimentaire ? Quel instinct les fait éviter l'obstacle et se tourner vers la lumière ? Tout se passe en eux comme si un génie invisible créait d'innombrables cellules et les agençait d'après un plan déterminé : que peut être ce plan, cette idée directrice, en dehors de l'intelligence humaine ? Longtemps avant l'apparition de la vie, le monde obéissait à des lois. Si l'on croit à un Dieu créateur, l'ordre de la nature s'explique de lui-même : c'est la conformité de l'œuvre au dessein de l'ouvrier. Mais si l'univers est son propre architecte, comment s'est-il donné des lois sans les connaître ?

Où rencontrer un point de départ et d'appui?
Pas de commencement ! les lois sont éternelles ;
Pas de création ! le monde est vieux comme elles,
Et son enfantement dure encore aujourd'hui.

Or à quelle consigne obéissaient en lui,
Depuis longtemps, les lois, ces fixes sentinelles,
Avant l'éclosion des premières prunelles
Et des premiers cerveaux où l'idée en a lui ? (1)

Voici comment Sully Prudhomme résout cette difficulté. Puisque tout procède de l'être, tout doit s'y retrouver à l'état virtuel. Quelque chose en lui correspond à ce qu'on appelle chez l'homme l'intelligence : c'est la pensée. Mais comme l'être est à la fois matériel et spirituel, sa pensée participera aux caractères de la matière, c'est-à-dire qu'elle sera inconsciente. C'est cette pensée obscure qui explique l'or-

(1) *La Justice.* Première veille.

ganisation de la matière, la vie végétative, l'instinct et les mouvements réflexes. Telle est l'explication de Sully Prudhomme : je ne prétends point qu'elle soit claire, mais elle prouve à quel point son esprit s'était imprégné de la philosophie de Spinoza (1).

C'est encore à l'Ethique que Sully Prudhomme emprunte la distinction, capitale pour lui, entre l'être métaphysique et le monde accidentel, l'un nécessaire et éternel, l'autre contingent et variable. D'après Spinoza, les modes existent dans et par la substance ; Sully Prudhomme nous dit également que le monde accidentel procède de l'être métaphysique, qu'il est pour ainsi dire « un geste de l'Inconnaissable ». Il croit que l'esprit et la matière ne sont pas deux entités distinctes, mais deux manifestations d'un même principe fondamental. Leur connexion n'est pas une dépendance mutuelle, mais une sorte de parallélisme. Il se les représente comme deux rayons lumineux émis par le même foyer et dont les vibrations seraient parfaitement isochrones.

Il se peut enfin que la lecture de l'Éthique n'ait pas été sans influence sur la méthode d'investigation et d'exploration de Sully Prudhomme. Au début de ses traités en prose, il s'attarde en de longs préliminaires où il multiplie et parfois entasse les définitions. Cette précaution n'est pas inutile pourvu que l'auteur ne rappelle que des définitions communément admises, des principes sur lesquels il soit d'accord avec son lecteur. Mais il arrive que, préoccupé par l'idée qu'il veut mettre en évidence, il l'introduit à son insu dans une formule complaisante d'où il se donnera la joie de l'extraire par un beau raisonne-

(1) Cf. *Le Problème des Causes finales*. Lettre VII. *Psychologie du Libre Arbitre*. Ch. III. *Les Epreuves*. Un Bonhomme. *Le Bonheur*. La Philosophie moderne.

ment. C'est là un petit jeu dont tout le monde n'est pas dupe (1).

Est-il besoin d'ajouter qu'entre le plus abstrait des métaphysiciens et le poète des Solitudes il n'y a pas que des ressemblances ? Spinoza est un géomètre qui déduit avec rigueur toutes les conséquences impliquées dans ses définitions et ses axiomes. Sa faculté maîtresse est la raison raisonnante. Il semble totalement dépourvu de ce que Sully Prudhomme appelle le cœur ou encore le sens poétique. Ce sens du beau et du juste a des intuitions qui s'opposent aux évidences rationnelles. C'est lui par exemple qui, sans s'émouvoir des difficultés soulevées par l'intelligence pure, affirme que nous sommes libres et responsables. Tantôt Sully Prudhomme accepte ses affirmations, tantôt il les rejette, d'autres fois il essaie de les concilier avec les enseignements de la raison. De là des perplexités, des compromis, tout un drame moral dont il n'y a point trace chez Spinoza.

L'auteur de l'Ethique est un esprit rigide et rectiligne : poussé par une logique irrésistible, il renverse tout ce qui lui fait obstacle et piétine indistinctement les préjugés surannés et les croyances les plus saintes. Sully Prudhomme est plus timide : quand le cœur élève une objection, il l'écoute avec déférence et parfois lui donne raison contre sa raison. Encore qu'elle soit difficile à entendre, l'œuvre de Spinoza a une simplicité géométrique ; celle de Sully Prudhomme est complexe et ondoyante comme la vie. L'une est éclairée d'un jour uniforme ; dans l'autre la lumière qui se brise et se réfracte de mille manières produit des reflets et des irisations d'une variété infinie.

(1) Voir surtout l'*Expression dans les Beaux-Arts*, Livre II, Ch. 1-6. Ce goût de la formule précise se remarque aussi dans le traité qui a pour titre : *Définitions fondamentales*.

III

Au temps que le jeune René Prudhomme étudiait au lycée Bonaparte, la philosophie germanique était déjà en vogue. Taine lisait Hegel avec une sorte d'ivresse, et Renan séminariste en prenait une infusion dont l'effet fut puissant et durable. C'était une opinion assez répandue que, pour compléter sa formation scientifique ou philosophique, tout bon étudiant devait faire un stage à Berlin, Iéna ou Heidelberg. L'invasion militaire de 1870 fut précédée d'une lente et sournoise pénétration intellectuelle. L'esprit germanique conquit des intelligences d'élite et, par elles, devait s'infiltrer peu à peu jusque dans la masse.

Sully Prudhomme qui partagea toutes les tendances de son époque, ne réagit point contre celle-là. Il donna sa confiance aux philosophes allemands et les choisit, avec Spinoza, pour ses maîtres à penser. Ceux qui déteignirent le plus sur lui furent Kant, Hegel et Schopenhauer.

On sait que dans l'*Espoir en Dieu* Musset passe en revue, avec assez de désinvolture, les plus illustres philosophes. Il les caractérise à grands traits et superficiellement, comme pourrait le faire un candidat au baccalauréat. Est-ce Kant qu'il désigne par ce tercet?

> Enfin sort du brouillard un rhéteur allemand
> Qui, du philosophisme achevant la ruine,
> Déclare le ciel vide et conclut au néant.

Sans doute, mais il faut convenir que cette formule, assez vague du reste, ne convient guère à l'auteur de la Raison pratique qui croit à un Dieu législateur et rémunérateur. Sully Prudhomme est beaucoup plus précis. Le portrait qu'il trace de Kant dans sa Philosophie moderne suppose une connaissance approfondie du modèle. Avec un art savant il met

en relief les points essentiels de sa doctrine, à savoir le relativisme, les antinomies et l'impératif catégorique.

... Kant fouille aussi l'âme et, cruel, lui murmure :
« Le monde, c'est toi-même, et le temps et l'espace
Ne sont que ta prunelle où ta vision passe.
Tu te fais ton soleil, ton sol, ton horizon !...

Les sens vont témoigner, la raison va répondre ;
Elle niera toujours ce qu'ils affirmeront :
L'Univers est borné, mais il ne saurait l'être ;
Il a dû commencer, mais il n'a pas pu naître ;
Rien n'est sûr que la voix qui commande ou défend. »
Puis il daigne ajouter dans sa miséricorde :
« Un Dieu te fait plaisir ? Hé bien ! je te l'accorde,
Comme avec une image on console un enfant » (1).

Sully Prudhomme croit avec Kant que toute connaissance est relative au sujet : nous ne voyons pas les choses telles qu'elles sont, mais telles qu'elles nous apparaissent ; toutes différentes seraient nos idées si nous étions organisés autrement. C'est ce qui l'amène à distinguer entre le monde accidentel et le monde phénoménal. Le premier, c'est l'ensemble des individus et des événements, tels qu'ils sont produits par l'être métaphysique, autrement dit par la substance unique, nécessaire et éternelle. L'autre, c'est la représentation que nous nous formons de la réalité. Sully Prudhomme le compare à un masque qui s'applique sur un visage, mais sans en reproduire tous les traits. La connaissance sensible n'est qu'une hallucination, un mirage imposteur. La connais-

(1) *Le Bonheur*. La Philosophie moderne. Dans les derniers vers Sully Prudhomme fait allusion à une plaisante anecdote contée par Henri Heine. Kant remarquant que son domestique est tout triste, lui demande la raison de sa peine. « C'est, dit-il, que vous avez enlevé aux pauvres gens l'espoir du ciel. » Emu de pitié, le philosophe entreprend de consoler son vieux serviteur et compose à cette fin la Raison pratique.

sance intellectuelle est plus vraie, car, si nous n'atteignons point les choses elles-mêmes, nous pouvons du moins apercevoir leurs rapports. Qu'est-ce en soi que la chaleur, qu'est-ce qu'un métal ? nous n'en savons rien ; mais nous sommes sûrs que sous un soleil ardent une barre de fer se dilate. Or la science découvre chaque jour des rapports de ce genre ; elle multiplie donc les points de contact entre le monde accidentel et le monde phénoménal sans parvenir à les identifier tout à fait.

Comme Kant, Sully Prudhomme affirme encore qu'il faut chercher dans la conscience le fondement du devoir. « Quelque chose, dit-il, commande dans l'Univers en dehors de la nécessité spinosiste et autrement qu'elle. Nous le sentons dans la mise en demeure faite à la liberté humaine par je ne sais quoi de sauvegarder la dignité de l'espèce dans la conduite individuelle » (1). Nous pouvons résister à cette puissance mystérieuse, enfreindre les ordres de ce « je ne sais quoi » ; mais notre désobéissance est châtiée par le remords, la honte, la mésestime de nous-mêmes. A peine affranchis, nous regrettons nos entraves ; en agissant à notre guise, nous nous reconnaissons obligés. Or l'obligation suppose le libre arbitre. Si le déterminisme absolu était le vrai, l'impératif catégorique deviendrait inintelligible. Est-ce qu'on commande à une pierre qui tombe de dévier de la verticale ? En dépit des objections de la raison raisonnante, nous devons donc croire à la liberté, condition nécessaire de la vertu et du mérite.

Dans sa Critique de la raison pratique, Kant prend également pour point de départ les données du sens intime. Mais voici la différence. Kant se borne à opposer des jugements moraux qu'il tâche ensuite

(1) A.-E. Sorel, *Sully Prudhomme intime*. Revue hebdomadaire, 17 décembre 1910.

d'accorder. Nous devons obéir à la loi parce que c'est la loi, sans aucune considération d'intérêt personnel ; mais d'autre part la conscience nous affirme que la vertu doit avoir sa récompense. Il n'est qu'un moyen de résoudre cette antinomie : c'est d'admettre une vie future où chacun sera rétribué selon ses mérites. Au lieu d'analyser des concepts, Sully Prudhomme considère de préférence les sentiments moraux, comme l'indignation devant le crime, les joies d'une conscience pure, le désir de la perfection. C'est sur des faits d'ordre affectif que se fonde sa morale. Il ne peut croire que ces émotions ou tendances ne répondent à rien. La respiration prouve une atmosphère, et puisqu'il aspire à une vie meilleure, c'est que le progrès moral n'est pas impossible.

*
* *

Bien qu'il doive beaucoup à Kant, Sully Prudhomme ne lui assigne pas la première place parmi les philosophes. Celui qu'il honore le plus, c'est Hegel dont la statue couronne son panthéon philosophique.

A la différence de Schelling qui place l'absolu, principe commun du moi et du non-moi, dans une sphère transcendante, Hegel l'identifie à l'univers. L'absolu est l'essence de la nature, et la nature une manifestation de l'absolu. Il suit de là que notre raison n'est qu'une forme de la pensée divine. L'idée qui se réalise dans l'univers prend chez l'homme conscience d'elle-même. Les lois de notre esprit sont les mêmes que les lois des choses. Pour découvrir la vérité, pas n'est besoin de recourir à l'expérience : il suffit de regarder dans notre âme.

Désormais fatigué d'interroger les choses,
L'esprit ferme les yeux et dit : Je concevrai... (1)

Conformément à ce principe, Hegel explique la

(1) *Stances et Poèmes*, L'Art.

genèse de l'univers en faisant la généalogie des concepts. Il part de l'idée la plus abstraite et la plus générale, l'idée d'être qui dans sa compréhension implique le non-être. Ces deux éléments contraires se combinent pour former le devenir qui tient de l'un et de l'autre. Le devenir n'est pas un pur rien ; il n'est pas non plus quelque chose de réel et d'actuel. Capable d'un développement illimité, il est à la fois fini et infini : nouvelle antinomie qui se résout dans l'idée d'individu. Les anciens philosophes avaient donc tort de croire qu'une chose ne peut être elle-même et son contraire. Loin d'être la mort de la pensée, la contradiction est la condition même de son progrès. C'est grâce à elle que les idées s'engendrent les unes les autres et deviennent de plus en plus riches et compréhensives.

C'est elle encore qui explique le progrès de l'art, de la religion et de la philosophie. Le développement de ces différentes formes de l'activité humaine suit toujours le même rythme : une conciliation après une opposition, la thèse, l'antithèse, puis la synthèse. Ainsi dans l'art égyptien où dominait le symbolisme, l'idée éclipsait en quelque sorte la matière. Inversement dans l'art grec la forme était si belle qu'elle captait l'attention au détriment de l'idée. Il était réservé à l'art moderne ou chrétien de combiner ces principes contraires en une synthèse harmonieuse. De même, dans les religions hindoues l'individu était comme absorbé dans la Divinité. Les religions polythéistes, en prêtant à Dieu la forme et les passions humaines, le rapetissaient singulièrement. Là Dieu était tout et l'homme rien ; ici l'homme était tout et Dieu peu de chose. Seul le christianisme maintient les droits respectifs du fini et de l'infini en les unissant dans la personne du Christ, à la fois vrai Dieu et vrai homme.

Dans l'ordre social, la contradiction prend la forme

de la guerre. Il n'en est pas de la guerre comme des querelles entre particuliers : celles-ci sont souvent le résultat d'un caprice, tandis que la guerre est une phase nécessaire dans l'évolution des peuples. Chaque Etat incarne et défend une idée. Quand ces idées entrent en conflit et prennent les armes, c'est la plus viable qui l'emporte. Quels que soient les moyens qu'il ait employés, le vainqueur représente donc le droit, le progrès, l'avenir. Il n'y a qu'à s'incliner devant lui, l'acclamer ou le subir. Maudire la défaite, c'est protester contre le jugement de Dieu et s'opposer, vainement du reste, à la marche ascendante de la civilisation (1).

Comme Hegel, Sully Prudhomme rejette le principe de contraction tel que l'ont formulé Aristote et Leibnitz, ou du moins il en restreint la portée. A l'en croire, ce principe n'a de valeur que dans le monde phénoménal. Lorsqu'il entreprend de déterminer les relations de ce monde avec l'être métaphysique, l'esprit humain se heurte à des antinomies irréductibles. A toute proposition qu'il énonce on peut en opposer une autre toute contraire et non moins vraisemblable, si bien qu'il est mis en demeure de les accepter toutes deux ou de suspendre son jugement. Pas de milieu entre la contradiction et l'agnosticisme.

« Je fonde la distinction foncière, irréductible, entre l'objet scientifique et l'objet métaphysique sur ce fait aisément constatable que toute proposition formulant dans l'esprit humain une relation entre le premier et le second est contradictoire... Lors même qu'une donnée métaphysique n'est pas illusoire, lors même qu'elle est réelle, elle ne peut être conçue et formulée par l'esprit humain qu'en termes

(1) Weber, *Histoire de la Philosophie européenne*, pages 483-521.

incompatibles, contradictoires, comme si l'homme était averti par là qu'il abuse de sa puissance intellectuelle limitée en l'exerçant sur des objets qui en passent la portée (1). »

Il n'est pas douteux qu'en métaphysique les antinomies abondent. Comment par exemple concilier la liberté humaine avec la prescience divine ? Avant même que nous n'ayons commencé à délibérer, Dieu sait le parti que nous allons prendre : et si cette décision est prédéterminée dans l'intelligence infinie, nous est-il possible d'en prendre une autre ? Mais nous croyons avec le sens commun que ces difficultés tiennent surtout à notre ignorance et à la faiblesse de notre esprit. Elles ne sont pas insolubles en elles-mêmes. A défaut de solutions définitives, il nous est permis de proposer des hypothèses ou conjectures ; non contents de tenir fermement chaque bout de la chaîne, nous cherchons à découvrir l'entre-deux. En d'autres termes, nous n'acceptons pas la contradiction, tandis que Sully Prudhomme s'y résigne et la déclare inévitable.

On pourrait signaler d'autres analogies entre Sully Prudhomme et Hegel. Tous deux par exemple croient à l'immanence du principe divin et au progrès indéfini ; ils ont des idées communes sur les rapports de l'idée et de la forme. Mais ces ressemblances sont-elles autre chose que des coïncidences fortuites ? Dans quelle mesure Sully Prudhomme est-il débiteur de la philosophie hégélienne ? Il est difficile de le savoir. On peut même se demander si ses idées sur le principe de contradiction ne viennent pas d'une autre source. Pour Schelling, les contraires s'identifient dans l'absolu, principe commun de la pensée et des choses ; et avant lui, Kant soutenait au sujet de l'espace et du temps, de la matière, de l'âme, de

(1) *La Vraie religion selon Pascal*, p. 408.

Dieu, des thèses contradictoires qu'il déclarait également vraies. Sully Prudhomme a pu s'inspirer de ces philosophes aussi bien que de Hegel. Sans doute, pendant sa jeunesse, il s'émerveillait devant l'œuvre de ce grand métaphysicien. Il la comparaît à une Babel prodigieuse qui, étage par étage, s'élève et finit par dominer un immense horizon. Mais ce qu'il admirait dans cette construction cyclopéenne, c'était peut-être moins sa solidité que l'audace et le génie inventif de l'architecte.

*
* *

Dans sa galerie des philosophes modernes, Sully Prudhomme a mis un portrait de Schopenhauer, mais ce portrait est anonyme. Craignant sans doute que ce nom trop tudesque n'appesantisse son vers, il le désigne par une périphrase.

> Héraclite renaît, prouvant que tout conspire
> Dans ce monde mauvais à le vouer au pire (1).

On voit par son esquisse qu'il a lu le Monde comme volonté et comme représentation, ou qu'au moins il s'en est assimilé les idées essentielles. Il s'en inspire visiblement dans le poème de la Justice. Selon le Chercheur qui représente un des aspects de sa pensée, la vie n'est qu'une entremangerie sans fin. L'égoïsme se cache au fond des sentiments les plus délicats et les plus purs. Pourquoi par exemple une mère se dévoue-t-elle sinon pour satisfaire un impérieux penchant ?

> C'est l'intérêt du cœur qui pousse au sacrifice (2).

Quant à l'amour proprement dit, c'est une machiavélique invention du Génie de l'espèce. Person-

(1) *Le Bonheur.* La Philosophie moderne.
(2) *La Justice.* Troisième Veille.

nellement l'individu n'a aucun intérêt à se reproduire. Il faut donc l'allécher, l'affoler au besoin par la perspective d'un bonheur inexprimable. Quand il l'a vue de près, cette félicité surhumaine, il s'aperçoit qu'elle n'est qu'un mirage ; mais c'est trop tard. Il a donné dans le piège ; il a propagé l'espèce à son grand détriment (1).

D'après Schopenhauer, le fond de l'être, c'est la volonté. Or la volonté suppose l'effort et l'effort la souffrance. Etre, c'est donc souffrir. La vie est mauvaise, foncièrement, irrémédiablement mauvaise. Nul moyen de salut que le renoncement. Que la volonté se nie elle-même, qu'elle abdique, qu'elle cesse de créer, de produire, et le monde trouvera le repos dans l'anéantissement.

Sully Prudhomme ne prend pas à son compte toute cette métaphysique, mais il en a retenu l'esprit. Il ne lui déplairait point de voir disparaître la vie. Il sourit parfois à la pensée d'un cataclysme qui la détruirait en quelques instants. Pour empêcher la propagation de l'humanité, il se fie moins au Vouloir absolu qu'à sa volonté personnelle. Résolu de ne pas fonder de famille, il fait grâce à l'enfant qui lui demande à naître ; il s'en voudrait de jeter au malheur cette proie nouvelle. Mais s'il croît bien faire en arrêtant le cours de la vie, il ne peut désapprouver ceux qui l'imitent. Professer de tels principes, c'est donc vouloir à brève échéance la mort de l'humanité et commencer le suicide cosmique.

Nous avons vu sur quel ton Sully Prudhomme parle de Hegel dans ses premiers poèmes. Il était jeune alors et prompt à l'enthousiasme. Mais, à mesure qu'il avance en âge, l'esprit critique se développe en lui. Comme les savants positivistes, il n'adhère pleinement qu'aux vérités démontrées et indéfini-

(1) *La Justice*, Deuxième et troisième Veille.

ment contrôlables. Il ne se fie pas sans réserve à la géologie ni à l'histoire, et la philosophie lui inspire une défiance invincible. Puisque les différentes écoles sont en désaccord sur tant de points, laquelle devons-nous croire ? Nous savons que l'être métaphysique existe, qu'il est éternel, absolu, nécessaire : tout le reste n'est qu'hypothèses et conjectures.

Les philosophes allemands ne sont donc que des penseurs subtils qui ont échafaudé d'admirables et fragiles constructions intellectuelles : bref, ce sont des assembleurs de nuées. Il faut rendre hommage à leur génie ; mais qu'y a-t-il de solide dans leurs ingénieuses conceptions ? Eux-mêmes étaient-ils bien assurés de la vérité de leurs doctrines ? Auraient-ils voulu risquer, pour en répondre, leur traitement et leur avoir ? Et s'il est vrai qu'on peut mesurer la certitude d'une opinion à la somme que l'on consentirait à parier pour elle, que faut-il retenir de toute la métaphysique hégélienne ?

Ainsi parle Sully Prudhomme dans le plus aride et le plus désenchanté de ses ouvrages (1). Et dans le Bonheur, lorsqu'il expose la doctrine de Hegel, il n'en parle plus, comme au temps de sa jeunesse, avec un accent enthousiaste. L'expérience et la réflexion l'ont singulièrement refroidi. Dans cette métaphysique qui lui apparaissait jadis comme un monument grandiose, il ne voit plus qu'un rêve, un rêve cohérent, mais sans consistance, un palais de brouillards (2).

(1) *Que sais-je ?* p. 49.
(2) *Le Bonheur.* La Philosophie moderne.

CHAPITRE V

Ce qu'il tient de sa nature.

I. La Pitié. Sa pitié est universelle et profonde. Causes diverses qui ont développé en lui ce sentiment.
II. La Tendresse. Nature de la tendresse : ses rapports avec la bienveillance pure et la passion. Chez Sully Prudhomme, elle se nuance de mélancolie.

Quand on essaie d'analyser le génie d'un écrivain, on y reconnaît d'abord des éléments empruntés : ce sont les idées et les sentiments qu'il tient de son éducation première, les traits qu'il a en commun avec sa génération ou la génération précédente. Mais sous ces acquisitions relativement récentes, on découvre un fond plus ancien : le cœur que sa mère lui a donné, en d'autres termes les dispositions et tendances qu'il a reçues en naissant. Parmi celles dont se compose le caractère de Sully Prudhomme, il nous suffira d'examiner les plus caractéristiques, à savoir la pitié et la tendresse.

I

Ce qu'a de remarquable la pitié chez Sully Prudhomme, c'est qu'elle est universelle et profonde. Elle s'étend à la création tout entière, depuis l'homme jusqu'aux êtres les plus infimes. S'il n'avait renoncé à la prière, le poète s'écrierait : Ayez pitié de tout,

mon Dieu ! Tout ce qui vit est en effet la proie de la souffrance, et il ne peut entendre gémir sans que ses entrailles s'émeuvent.

Un jour, au Louvre, il aperçoit parmi les Vénus de marbre une femme misérablement accoutrée. Il oublie aussitôt les blanches statues dont les formes harmonieuses caressaient son regard, pour s'attendrir sur cette pauvresse et protester contre l'iniquité sociale. Est-il juste que les œuvres de l'homme soient mieux traitées que les créatures de Dieu ? Pourquoi les femmes de marbre ont-elles des temples tandis que les vivantes meurent de faim ? (1).

Il s'apitoie aussi sur le paysan qu'il a vu d'un peu loin et à travers une description assez fantaisiste de La Bruyère. Il l'appelle « une chose à face humaine ». Pieds nus dans ses sabots, le rustre fouille obstinément la terre. Quand pour un instant il se redresse, il a le regard de la bête qui, dételée enfin, flaire en allongeant le cou son vieux bât qu'elle a tant usé. Pourquoi ce malheureux est-il condamné aux travaux forcés tandis que lui, poète, a tant de loisirs ? Est-ce que l'aisance des uns ne serait pas faite de la misère des autres ? Cette pensée l'importune comme un remords. Il l'écarte ; et, pour dégager sa responsabilité, il s'en prend à un personnage allégorique, bénévole et fort patient, qui ne proteste jamais quand on l'accuse. C'est le Sort, pense-t-il, qui assigne à chacun sa condition. Il fait à l'aveugle le partage des biens et des maux : est-ce sa faute si cette répartition est scandaleusement inégale (2) ?

Comme le tendre Virgile qui compatissait aux plaintes du rossignol près de son nid vide, Sully Prudhomme n'exclut de sa sympathie ni les animaux ni même les plantes. Mais la pitié instinctive

(1) *Stances et Poèmes.* Les Vénus.
(2) *Ibid.* Paysan.

du bucolique latin s'est étrangement compliquée chez le poète moderne. Elle s'est mêlée de philosophie et a pris la forme d'un débat douloureux entre le cœur et la pensée.

Quand il voit des bêtes de somme écrasées sous la charge ou des carcasses saignantes à l'étal des boucheries, le poète se demande de quel droit nous sacrifions à nos besoins des créatures innocentes. Qui nous a donné notre brevet de bourreau ? « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même », dit l'Evangile. Nous admettons ce principe, mais nous avons une singulière façon de l'interpréter. Par autrui nous entendons l'espèce humaine à l'exclusion de toutes les autres. Pourquoi ? Est-ce que tout ce qui sent n'a pas quelque chose d'humain ? La loi ne punit le meurtre que quand ce meurtre est un homicide. Pourquoi encore ? Cette loi partiale a tout l'air d'un pacte entre complices.

Si tuer est un crime, toute vie doit nous être sacrée ; si c'est une action indifférente, ne nous privons pas d'égorger nos semblables quand cela nous fera plaisir. Ceci n'est pas une plaisanterie, et il faut le prendre très au sérieux.

Le même acte, en dépit des mots dont on le nomme,
S'il n'est crime envers tous, ne l'est point envers l'homme,
Et s'il est crime en haut, l'est à tous les degrés (1).

Après avoir donné la parole au cœur, le poète écoute la voix de la raison. Ses scrupules partent d'un bon naturel, mais que sert de récriminer contre une loi fatale ? Ou tuer, ou mourir, il n'y a pas de milieu. La plante emprunte à l'air et au sol des matériaux pour se construire ou se réparer ; mais chaque parcelle de l'animal est un débris d'êtres vivants. Il

(1) *La Justice*, Deuxième Veille.

ne subsiste qu'au préjudice des autres. Son estomac est un sépulcre béant où viennent s'engloutir d'innombrables victimes. Cependant qu'on ne lui fasse pas un crime de sa voracité : s'il est glouton, rapace, sanguinaire, c'est par une nécessité de sa nature.

> Aveugle exécuteur d'un mal obligatoire,
> Chaque vivant promène écrit sur sa mâchoire
> L'arrêt de mort d'un autre, exigé par sa faim (1).

Du reste, après avoir satisfait son appétit, il paiera sa dette en servant lui-même de pâture. Le banquet de la vie se termine par une métamorphose funèbre : celle du convive en aliment. Tôt ou tard son tour viendra d'être mangé. A cette règle pas d'exception. Le traitement est égal pour tous, grands et petits : nul ne peut donc crier à l'injustice.

Ce sont là des arguments dont le cœur est peu touché. Que lui parle-t-on de loi fatale, de nécessité naturelle ? C'est précisément contre cette nécessité qu'il s'indigne et se révolte. Bien qu'il soit lui-même partie de la nature, l'homme se sent meilleur qu'elle et se fait son accusateur. Il conçoit un ordre plus équitable que le sien, et d'après cet idéal il la juge et la condamne. S'il se résigne à tuer pour ne pas mourir de faim, c'est en faisant violence à son instinct de justice et à sa compassion. Il pleure sur les victimes qu'il égorge. Oh ! vienne le jour où la terre sera délivrée de sa tyrannie ! Les bêtes affranchies n'auront plus à craindre le couteau du boucher ni le plomb du chasseur. Si elles succombent encore sous la dent du tigre ou la serre de l'aigle, elles auront du moins la consolation d'être dévorées gravement, et non plus insultées par l'homme qui rit en faisant ripaille. Quant à leur seigneur et maître, il aura été transplanté sur une planète plus clémente où l'égor-

(1) *La Justice*, Deuxième Veille.

gement mutuel ne sera plus la loi. Quelques fruits nés sans culture, un ruisseau d'eau vive suffiront à entretenir sa vigueur. Il ne sera plus carnivore mais végétarien.

Sur cette terre maudite, la nécessité de la lutte pour l'existence sévit jusque dans le règne végétal. La paix des bois est menteuse : leur silence est fait d'impuissance à gémir. Comme dans la société humaine, les forts prospèrent aux dépens des faibles et accaparent l'air et la lumière. Que de germes mort-nés, étouffés dès leur éclosion par les géants de la forêt ! Et le poète se sent oppressé dans ces plantes martyres auxquelles il prête la sensibilité afin de pouvoir s'attendrir sur elles.

La pitié qui déborde de son cœur comme d'une vasque trop pleine, s'épanche même sur les morts. Il songe aux ouvriers qui traînèrent à travers les sables et dressèrent les obélisques. Combien d'entre eux sont morts à la tâche ! Ces humbles manœuvres figurent à ses yeux les espèces inférieures qui, selon la théorie évolutioniste, ont préparé l'avénement de la nôtre. Elles n'ont fait que souffrir et disparaître ; mais c'est grâce à elles, grâce à leur incessant effort vers le mieux que l'homme voit l'azur droit sur ses pieds. Encore n'est-ce qu'à force de temps qu'il est parvenu à son état actuel. La civilisation moderne suppose un long passé de sacrifices obscurs et de peines mal payées. Les inventeurs de la roue et du fer n'ont pas joui autant que nous des résultats de leurs découvertes. Dans nos champs tant de fois labourés la charrue passe sans peine ; mais ceux qui les ont défrichés, où sont-ils et quelle a été leur récompense ?

La tâche humaine est longue, et sa fin décevante :
Des générations la dernière vivante
Seule aura sans tourment tous ses greniers comblés ;

Et les premiers auteurs de la glèbe féconde
N'auront pas vu courir sur la face du monde
Le sourire paisible et rassurant des blés (1).

En somme toutes ces considérations s'inspirent d'un double principe : le respect de la vie et le partage égal des biens. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. D'abord la vie des bêtes est-elle aussi sacrée, aussi inviolable que le prétend Sully Prudhomme ? Plaindre un bœuf qu'on mène à l'abattoir, quitte à s'en réserver les meilleurs morceaux, c'est un sentiment qui fait honneur à celui qui l'éprouve. Mais si ce bœuf avait vécu en liberté dans les savanes, aurait-il échappé à la destinée commune de tous les vivants ? Il est vrai que le boucher tranche prématurément le fil de ses jours ; mais cela n'est point sans compensation. Outre que sa mort est utile à la conservation de l'espèce humaine, elle est plus prompte et plus douce : il eût souffert bien davantage s'il avait péri sous les crocs d'une panthère ou simplement de maladie ou de vieillesse.

Sully Prudhomme se figure que, si l'humanité venait à disparaître, les races que nous avons apprivoisées s'en trouveraient mieux. C'est sur quoi l'on peut contester. Je sais bien que l'homme n'est pas toujours tendre pour les animaux domestiques, mais il l'est encore moins pour les autres, pour les carnassiers et les rapaces qu'il extermine sans pitié. S'il n'était plus là, rien ne les empêcherait de pulluler et de nuire. La vie des bêtes que nous appelons utiles serait incomparablement plus précaire et plus menacée. Quant à l'avantage d'être mangées sans rire, je doute qu'elles y soient fort sensibles.

Partant de ce principe que la justice exige une égale répartition des biens dans le passé comme dans le présent, le poète déplore que les hommes de l'âge

(1) *La Justice*, Cinquième Veille.

de pierre n'aient pas joui des bienfaits de notre civilisation. Assurément ils n'avaient pas le téléphone chez eux, ni l'ascenseur, ni l'éclairage électrique ; mais peut-on dire qu'ils fussent privés de biens dont ils n'avaient pas la moindre idée ? Dans un siècle les sciences et l'industrie feront de merveilleuses découvertes dont nos petits-neveux bénéficieront. Tant mieux pour eux ! Nous ne leur envions pas des avantages qu'il n'est pas encore possible d'imaginer. Ainsi les premiers hommes se passaient volontiers d'une foule de choses que nous tenons pour indispensables. Ayant moins de besoins, ils avaient l'âme plus légère et plus facile à contenter.

Avaient-ils plus de peine que nous à se procurer le nécessaire ? C'est fort douteux si l'on songe qu'alors la terre était moins peuplée, que le poisson foisonnait dans les rivières et le gibier dans les forêts. Hérodote nous dépeint dans un de ses livres les mœurs d'une cité lacustre. La vie n'y était point chère et le ravitaillement extrêmement facile. De leurs cabanes juchées sur des pilotis, ces bons ichthyophages n'avaient qu'à plonger dans l'eau une corbeille et ils en retiraient assez de poisson pour la subsistance de la journée. Ils avaient beaucoup de loisirs et peu de soucis : il ne semble pas qu'ils aient été trop malheureux. Leur sort paraîtrait enviable à bien des familles ouvrières entassées dans des logements insalubres, ne respirant qu'un air fétide, avec cela dévorées d'envie, humiliées par le contraste entre leur misère et l'opulence voisine. Inversement si quelque troglodyte ressuscité pénétrait dans une de nos grandes manufactures et qu'il pût comprendre les avantages et les inconvénients de la vie moderne, le cabaret, le théâtre, les chemins de fer, mais par contre le travail discipliné, intense, continu, il se dirait en lui-même :

— Tout compte fait, nous étions plus heureux dans nos cavernes.

S'il est vrai que nos lointains ancêtres n'eussent pas échangé leur condition contre la nôtre, nous ne voyons pas qu'ils soient si à plaindre. Mais, dupe de son bon cœur, Sully Prudhomme se figure qu'ils endurèrent toutes les privations qu'il eût endurées lui-même si, avec son âme de civilisé, avec sa soif de connaître, ses goûts artistiques et sa délicatesse morale, il avait mené leur vie sauvage. Cette illusion vient d'une bonté excessive qui, après s'être beaucoup affligée sur des misères réelles, trouve encore des larmes pour des souffrances imaginaires.

*
* *

Universelle, cette compassion n'en est pas moins profonde. Ce n'est pas un émoi fugitif qui ride un instant la surface de l'âme et disparaît sans laisser de traces. Elle la pénètre jusqu'au fond en modifiant sa manière de voir et de sentir.

C'est une chose digne de remarque que l'athéisme ou, si l'on veut, l'agnosticisme de Sully Prudhomme se réclame de la pitié. Comme nous le verrons plus tard, ce qui le fait douter de la bonté divine, c'est le spectacle de la souffrance, ce gémissement que, depuis l'éclosion de la vie, pousse incessamment toute créature. Il voit les peuples faibles décimés ou exploités par des nations de proie. Aussi loin qu'il remonte dans le passé, il retrouve partout la guerre, partout le triomphe de la force. A qui donc demander la justice ? Ce n'est pas à la cause première, source commune du bien et du mal, et que nos revendications ne sauraient émouvoir. A l'homme seul appartient d'améliorer sa planète inclémente en y faisant régner la loi morale. Œuvre immense qui est encore loin de son achèvement ! Mais ne perdons pas espoir : avec de la patience nous en viendrons à bout. Le progrès des sciences

et de la sympathie nous achemine lentement et à travers mille vicissitudes vers un idéal de justice et de fraternité.

La pitié de Sully Prudhomme, et c'est encore une preuve de sincérité, a été pour lui une source continuelle de souffrance. A trente ans il possédait ce que les hommes ambitionnent le plus : la fortune et la gloire ; mais il découvrait autour de lui trop de misères pour se reposer dans un contentement égoïste. Il se sentait membre de la société humaine. D'innombrables liens, frêles et douloureux, l'unissaient à ses frères : à chaque ébranlement que la douleur causait en eux, il sentait un peu de lui s'arracher de lui-même. Jusque dans l'Eden où il a longtemps séjourné par l'imagination, les voix plaintives de la terre viennent troubler son bonheur. Il est en sécurité sur la grève céleste ; mais là-bas que de malheureux luttent désespérément contre la tempête ! Au lieu de les contempler de loin, comme le sage antique, pour jouir de la vue des maux dont il est exempt, il n'a qu'une pensée : voler à leur secours, sauver ou partager leur sort.

Si la terre pourtant souffrait de notre oubli ?
Si devant nous, Stella, ses passagers, nos frères,
Sur leur grossier radeau battus des vents contraires,
Vers l'infini muet dressaient leurs fronts meurtris
Et joignaient en pleurant leurs mains désespérées
Sans voir poindre aucun port dans les mers éthérées,
Ni luire aucun signal en réponse à leurs cris !
Pourrions-nous, entendant leur appel de détresse,
Lisant dans leurs regards l'effroi qui les oppresse,
Nous sentir dans la joie innocemment heureux,
Et, riches d'un savoir qui leur serait utile,
N'en faire qu'un usage infécond et futile,
Et, vivant pour nous seuls, ne rien tenter pour eux ? (1)

(1) *Le Bonheur*, Le Sacrifice.

Même dans le gouvernement de sa vie Sully Prudhomme a souvent pris conseil de la pitié. Puisque nous bénéficions d'un labeur mille fois séculaire, puisque des myriades d'êtres ont souffert pour nous élever au point où nous sommes, ce serait un crime de déchoir. A tout prix il faut conserver un héritage si chèrement acquis, garder notre rang et monter encore, s'il se peut : c'est là le fondement de la dignité humaine et de la morale qui en découle. Puisque tant de misérables sont en proie à la douleur, à l'ignorance, au vice, tous les privilégiés, riches, savants, artistes, poètes, devraient se concerter pour leur venir en aide : tel est le principe inspirateur de l'action sociale que Sully Prudhomme, répudiant l'individualisme de sa jeunesse, devait recommander chaleureusement.

Mais la pitié ne lui fut pas toujours aussi bonne conseillère. C'est elle qui a, sinon inspiré, du moins confirmé sa résolution de vivre seul. On peut rester célibataire pour bien des motifs plus ou moins honorables. Le plus commun est, dit-on, l'intérêt personnel, la crainte que le contrat de mariage ne soit un marché de dupe. Pour Sully Prudhomme, c'est une excessive délicatesse, la peur de nuire, non pas à lui-même, mais à celle qu'il prendrait pour épouse. Il est trop rêveur pour rendre une femme heureuse. Tourmenté qu'il est par la pitié, par le doute, par des aspirations impossibles à satisfaire, il créerait autour de lui une atmosphère de tristesse.

Si je n'avais peur de t'ouvrir
L'abîme où se perd ma pensée,
Si je pouvais, sans t'assombrir,
Te prendre, amie humble et sensée,
Pour fiancée,

Je te dirais : « Viens m'apaiser,
Viens, je n'aurai l'âme assouvie
Que par ton virginal baiser ;
Enseigne au songeur qui l'envie
Ta simple vie. »

Mais il me faut demeurer seul,
Penché sur des livres moroses ;
J'ai fait ma tente d'un linceul :
Laisse-moi le fond noir des choses,
Garde les roses (1).

C'est pour un motif semblable qu'il ne veut pas avoir de postérité. Il se rappelle ses désespoirs d'enfant, les larmes amères qu'il a versées pendant sa première nuit de collège ; il songe aux flammes dont une passion malheureuse a brûlé son cœur de jeune homme ; peut-il infliger ces tortures à un fils qui sans doute lui ressemblerait ? La vie, telle qu'il la voit, n'est qu'un maigre festin où les convives parcimonieusement servis se disputent autour des plats : a-t-il le droit d'y introduire de nouveaux affamés ? Il fera donc grâce à l'enfant qui lui demande à naître et maîtrisera le plus aveugle des instincts, non par vertu, hélas ! mais par compassion.

Ici encore on peut mettre le poète en contradiction avec lui-même. Il rêve pour l'humanité un avenir meilleur : peut-elle y atteindre si elle cesse de se propager ? Voudrait-il donc qu'elle disparaisse avant d'avoir achevé sa tâche ? Voudrait-il que tant de générations aient travaillé en pure perte ? Mais il est plus sensible aux misères proches et trop réelles qu'à une félicité lointaine et problématique. Que l'humanité progresse comme elle pourra : il n'a pas le cœur de lui sacrifier d'innocentes victimes. Il n'aura d'enfants qu'en rêve ; et ces créatures chéries, nées de son ima-

(1) *Epaves*. Peur de nuire.

gination et de son cœur, périront avec lui sans avoir partagé ses peines (1).

*
* *

Un philosophe que Sully Prudhomme a beaucoup fréquenté, Spinoza estime que la compassion est inutile et mauvaise. Inutile, parce que les actes louables qu'elle inspire, la raison les eût inspirés tout aussi bien. Mauvaise, parce que toute tristesse est l'indice d'une perfection moindre, et aussi parce qu'elle pousse à des actions inconsidérées, comme de s'attendrir sur des larmes feintes. Le sage fermera donc son cœur à la pitié et n'écoutera que la voix de la raison, guide austère mais sûr qu'on ne se repent jamais d'avoir suivi (2).

Si le poète n'a pas mis en pratique cette doctrine désenchantée, s'il ne s'est résigné que malaisément à la souffrance des autres, c'est que la pitié avait en lui de profondes racines. Il était naturellement sensible, humain, compatissant ; mais différentes causes contribuèrent à développer cette disposition native.

D'abord sa foi en la fraternité humaine. Dans les familles nombreuses il n'est pas rare de voir l'aîné tenir auprès des cadets le rôle d'un père vigilant et tendre. Il berce un frère plus jeune, le porte entre ses bras, s'inquiète de ses besoins et de ses malaises. Sully Prudhomme a connu ces préoccupations fraternelles. Il avait plus de biens et de science que la moyenne de ses semblables. C'est un avantage qui implique des obligations, une sorte de droit d'aînesse qui a pour rançon des devoirs, en particulier celui de venir en aide à des frères moins favorisés. Ce devoir, Sully Prudhomme ne l'a pas récusé. Commentant un mot célèbre de Plaute, *Homo sum*...

(1) *Les Vaines Tendresses*, Vœu.
(2) *Ethique*, Livre IV, Théorème 50.

il se reconnaît incapable d'imiter l'impassible sérénité du stoïcien. Il est homme : aucune souffrance humaine ne lui est étrangère. Comme une harpe éolienne il frémit au moindre souffle, et l'air qu'il respire vibre de tant de plaintes ! Comment n'en serait-il pas ému ?

> Quelque chose de l'homme a traversé mon âme,
> Et j'ai tous les soucis de la fraternité (1).

Non moins que la croyance à la fraternité universelle, le progrès des connaissances a développé chez les modernes le sentiment de la pitié. Du temps qu'Horace chantait Lydie, les relations entre peuples n'étaient ni faciles ni rapides. La nouvelle d'un désastre n'arrivait que longtemps après l'événement, atténuée et comme amortie par la distance. L'horizon des anciens était donc plus restreint que le nôtre ; et, quand aucun spectre menaçant n'apparaissait dans leur voisinage, rien ne troublait leur joie insouciante. Mais à notre époque un messager aussi prompt que la pensée met en communication tous les peuples. Chaque matin la gazette nous apprend ce qui s'est passé la veille dans les cinq parties du monde. Comment rester insensible à tant de crimes, d'injustices et de calamités ! Le cœur compatissant de Sully Prudhomme s'émeut de ces désastres quotidiens. Président un jour le banquet de l'Association générale des étudiants, il voudrait bien participer à l'exubérante gaîté de cette jeunesse. Mais quelques semaines auparavant le Bazar de la Charité a dévoré dans ses flammes l'élite de la société parisienne ; un pays qu'il aime, la Grèce, est en guerre avec la Turquie. Ces événements proches ou lointains l'assombrissent et il ne prend pas la peine de dissimuler sa tristesse (2).

(1) *Les Epreuves*, Homo sum.

(2) Cf. *Testament poétique*. Deuxième partie, Ch. VI, *Les Vaines tendresses*, Le Rire.

C'est sa pensée active et inquiète qui fait de lui un miroir réfléchissant l'univers avec ses rayons et surtout ses ombres. Encore que les bêtes ne nous aient jamais fait de confidences, nous pouvons croire que blessées ou malades, elles ne voient rien au-delà de leur peine actuelle. Mais l'esprit de l'homme, toujours en travail, projette dans le présent tout son passé. Il semble que chaque douleur nouvelle jette l'émoi dans les limbes de la mémoire. Elle évoque et rassemble autour d'elle une multitude d'images. Tout un peuple de fantômes se ranime à son appel, remonte au jour et se déploie en un long cortège de pleureuses. A nos souffrances personnelles viennent se joindre celles de nos proches, de nos amis, de la création entière, si bien que dans le moindre accident nous apparaît en raccourci la misère de la condition humaine. Tout le bruit des mers tient dans un coquillage, et dans le gémissement que nous arrache la douleur retentissent les plaintes de tous les malheureux.

A toutes ces causes qui avivèrent chez Sully Prudhomme le sentiment de la pitié, peut-être faut-il ajouter un certain penchant vers le panthéisme. L'individu humain est-il une substance distincte ou un mode de la substance universelle ? Sans se prononcer formellement, Sully Prudhomme incline vers la seconde hypothèse. Selon lui, le monde accidentel n'est que la manifestation de l'activité de l'être qui par suite serait la seule réalité consistante. Mais si nous sommes les parcelles d'un tout, les feuilles d'un même arbre, les cellules d'un même organisme, la pitié n'est pas seulement un écho de la souffrance d'autrui : elle est cette souffrance même ressentie fortement par une personne, plus confusément par les autres. La même ondulation partie d'un centre caché fait vibrer en même temps toutes les âmes. Celui qui croit à l'unité de substance peut dire à chacun de ses semblables :

— Je suis toi. Tout ce que tu sens, je le sens aussi, car c'est le même être qui pense, se réjouit et s'afflige en nous deux.

Il serait difficile d'établir par des textes précis l'influence de ces idées panthéistiques sur la sensibilité de Sully Prudhomme : nous croyons cependant qu'elles contribuèrent à développer chez lui cette sympathie universelle, cette compassion pour la misère, la laideur et le vice, ce que nos contemporains ont appelé la religion de la souffrance humaine.

II

A la différence de la pitié qui s'associe à toutes les souffrances, la tendresse est élective et se porte sur certains objets à l'exclusion des autres. Le philanthrope veut du bien à tous ses semblable ; peut-on dire cependant qu'il ait pour eux tous tendresse d'âme ? Dans son cœur vaste comme le monde il donne accès à tous les hommes ; mais tandis que la masse se presse confusément dans le parterre, quelques privilégiés s'installent aux premières loges : à eux tous les égards et les hommages.

La tendresse n'est pas une affection spéciale, mais une nuance que prennent parfois nos affections. Cette nuance peut leur faire complètement défaut. On voit par exemple des pères consciencieux, vigilants, dévoués même, mais tout à fait dépourvus de tendresse. Ils tiennent à ce que leurs enfants soient bien élevés, ils se préoccupent de leur avenir, mais ne sentent nullement le besoin de les caresser ou de les avoir près d'eux. Les cas de ce genre n'étaient point rares dans l'ancienne société française qui ne péchait point par excès de sensibilité. Une réserve qui passerait aujourd'hui pour de la froideur présidait alors aux relations familiales. Le tutoiement était à peu près inconnu. Mirabeau disait en parlant de son père : Jamais je n'ai eu l'honneur de toucher la joue de cet homme

vénérable. Un historien de Louis XV nous assure que, pour éviter des dépenses inutiles, il s'abstint pendant douze ans d'aller voir ses filles qui faisaient leur éducation à Fontevrault. Les méchantes langues ajoutent qu'il supporta cette privation d'un cœur léger.

La tendresse est donc parfois absente de l'amour paternel, filial, conjugal, et même de l'amour sans épithète. Dans la passion, quand elle s'exaspère, il y a plus de fureur que de bienveillance. Que d'amants jaloux ont tué leur maîtresse... parce qu'ils l'aimaient trop. La belle raison et qui fait bien voir ce qui trop souvent se cache au fond de ces passions qui semblent si généreuses ! Sully Prudhomme a exploré après tant d'autres ces régions ténébreuses du cœur humain, et il en est revenu tout attristé. Que l'amour se transforme en indifférence ou même en aversion, cela s'explique : c'est l'ombre qui succède au jour. Mais que la lumière se mêle avec les ténèbres, que l'amour le plus ardent, le plus sincère s'allie à des sentiments qui semblent l'exclure comme le ressentiment et la haine, voilà qui trouble et scandalise une âme bien située. Sully Prudhomme a éprouvé cette contradiction. Il a senti à la fois le double aiguillon de la colère et du désir. Divisé contre lui-même, tiraillé en sens contraires, il aurait pu dire comme cet autre à sa maîtresse :

— O femme que j'adore, que je te battrais bien !

Tantôt je lui découvre en entier ma faiblesse ;
Tantôt, rebelle injuste et jaloux, je la blesse
Et je sens dans mon cœur sourdre la cruauté.

Elle ne comprend pas, et je lui semble infâme.
Oh ! que je serais doux si tu n'étais qu'une âme !
Ce qui me rend méchant, vois-tu, c'est ta beauté (1).

Qu'est-ce donc que cette tendresse qu'on ne peut identifier ni à la bienveillance ni à la passion ? On

(1) *Les Epreuves*. Inquiétude.

ne saurait mieux la comparer qu'au timbre des instruments de musique. Les physiciens nous disent que ce timbre par quoi se distinguent deux notes d'égale hauteur et d'intensité équivalente, est formé d'harmoniques flottant autour de son principal. Ainsi autour de certaines affections élémentaires s'agrègent d'autres affections qui lui donnent un caractère et comme un timbre spécial. Nos puissances ou facultés ne sont pas séparées par des cloisons étanches : il est difficile que l'une s'exerce sans que les autres agissent de concert. Tout le corps s'intéresse au mouvement d'un membre et l'âme entière regarde par les yeux. Quand une de nos tendances trouve à se satisfaire, les autres ne restent pas indifférentes ; comme prises d'émulation, elles cherchent dans le même objet ce qui serait à leur convenance et le transfigurent au besoin pour se l'adapter. La nature n'est pas seulement pour le poète un promenoir, un lieu de repos, une combinaison de sensations agréables. Il voit en elle une confidente, une consolatrice ; il l'anime et la personnifie afin d'entretenir avec elle un commerce d'amitié. Pareillement la plupart des hommes demandent à l'amour autre chose qu'une satisfaction sensuelle. Ce qu'ils chérissent dans la femme, c'est la gardienne de leur foyer, ou encore un être faible qui a besoin de leur protection.

Vigny disait que le cœur de l'homme a gardé l'empreinte des caresses de l'enfance. Surtout quand il est las de ses travaux et de ses responsabilités, il regrette l'heureux temps où il s'endormait, sans souci du lendemain, entre deux bras caressants.

L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour ;
Sa mère l'en abreuve alors qu'il vient au jour,
Et ce bras le premier l'engourdit, le balance
Et lui donne un désir d'amour et d'indolence.
Troublé dans l'action, troublé dans le dessein,
Il rêvera partout à la chaleur du sein.

Rencontre fortuite ou réminiscence, deux courts poèmes de la Vie intérieure semblent inspirés par ces vers de la Colère de Samson. L'un d'entre eux note la survivance chez l'adulte d'un besoin de caresses, d'un instinct de vivre blotti, souvenir d'une enfance trop choyée.

> ... Maintenant que les caresses
> Ne me bercent plus quand je dors,
> J'ai d'inexprimables tendresses,
> Et je tends les bras comme alors (1).

Hélas ! cet alors ne reviendra jamais pour le poète. Son berceau mis au rebut achève de pourrir dans quelque coin. Mais qui sait si l'amour et l'amitié ne suppléeront point la tendresse maternelle ?

> Sur le cœur d'amis sûrs et bons,
> Femmes sans tache, sur le vôtre,
> C'est un berceau que nous rêvons
> Sous une forme ou sous une autre (2).

S'il se marie jamais, ce sera pour retrouver une mère : la femme qu'il rêve n'est pas un prodige d'esprit ni de beauté ; ce n'est pas un bas-bleu ni une idole, mais un ange tutélaire aux ailes suavement caressantes.

> Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
> Souple à leurs vains soupirs comme aux vents le roseau,
> Dont le cœur leur soit un asile
> Et les bras un berceau,
>
> Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
> Inépuisable en soins calmants et réchauffants,
> Soins muets comme en ont les mères,
> Car ce sont des enfants.

(1) *Comme alors.*
(2) *Les Berceaux.*

Il leur faut pour témoin, dans les heures d'étude,
Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser,
Il leur faut une solitude
Où voltige un baiser (1).

Mais voici une métamorphose étrange : la femme qui naguère était une bienfaitrice devient pour le poète une protégée. Ce n'est plus de la dévotion qu'il a pour elle, mais du dévouement. Sa fiancée future, il ne la connaît pas encore ; il ignore son nom sans cesse prononcé ; mais il sait qu'elle existe et qu'elle se prépare à devenir sa femme. Elle est pâle, délicate, lente à sourire : aussi comme il se préoccupe en rêve de sa précieuse santé !

Que veux-tu ? Le voici. Couvre-toi bien, prends garde
Au vent du soir, et ne sors pas (2).

Quand enfin elle sera son épouse, il continuera de veiller sur elle comme sur un joyau exquis et fragile. Il la traitera un peu comme son enfant, ménageant sa pudeur, évitant les caresses véhémentes qui risqueraient de l'effaroucher. Mais il n'eut pas à se donner ces soins : celle qu'il attendait ne vint pas. Cependant il ne lui tint pas rigueur : bien que rebuté, il lui garda toute sa tendresse. Si seulement il avait pu dire à son mari qui sans doute n'avait que faire de ces recommandations : Ayez soin d'elle ; donnez-lui des fleurs chaque jour ; ne la faites jamais pleurer !

En résumé la tendresse n'est pas essentielle à l'amour : c'est un élément surajouté qu'il emprunte soit à l'affection paternelle, soit à la piété filiale, soit même aux deux à la fois. Inversement la bienveillance pure tient de l'amour les signes qui l'expriment, comme les serrements de main, les em-

(1) *Les Vaines Tendresses.* Conseil.
(2) *Stances et Poèmes.* Ma fiancée. Cf. Si je pouvais.

brassements, les baisers, toutes manifestations qui appartiennent en propre à une passion plus vive. Outre ce langage symbolique, ce qu'elle a en commun avec l'amour, c'est le désir d'union. La mère et l'enfant n'ont fait qu'un pendant la gestation : c'est le même sang qui les a fait vivre tous deux. Séparés, ils voudraient revenir à cette unité primordiale, aspiration vaine qu'on nomme la tendresse.

Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
Infructueux essais du pauvre amour qui tente
L'impossible union des âmes par les corps...

O femme, vainement tu serres dans tes bras
Tes enfants, vrais lambeaux de ta plus pure essence :
Ils ne sont plus toi-même, ils sont eux, les ingrats !
Et jamais, plus jamais, tu ne les reprendras,
Tu leur a dit adieu le jour de leur naissance.

Et tu pleures ta mère, ô fils, en l'embrassant ;
Regrettant que ta vie aujourd'hui t'appartienne,
Tu fais pour la lui rendre un effort impuissant (1)...

En creusant plus avant dans la pensée de Sully Prudhomme, on retrouverait ici cette tendance au panthéisme que nous avons déjà signalée. S'il est vrai que notre individualité n'est qu'apparente, s'il est vrai que tous les êtres vivants sont des fleurs portées sur une tige commune, n'est-il pas naturel que nous cherchions à prendre conscience de notre identité foncière ? Il est des heures où nous sommes las de vivre pour nous-mêmes et d'affirmer, comme on dit, notre personnalité. Quelle douceur alors de nous oublier, de perdre pour un temps l'illusion du moi et de nous sentir bercés avec tous les êtres sur cet océan de la vie dont nous sommes les rides passagères ! Telle serait, selon les panthéistes, la raison profonde de la sympathie qui est une fusion des âmes, et des caresses qui rapprochent les corps.

(1) *Les Solitudes.* Les Caresses.

Ce qui caractérise encore la tendresse de Sully Prudhomme, c'est une tristesse calme et persistante. Il n'a pas l'amour gai, tant s'en faut : il suffit d'une caresse donnée ou reçue pour faire jaillir en lui la source des larmes.

> On a dans l'âme une tendresse
> Où tremblent toutes les douleurs,
> Et c'est parfois une caresse
> Qui trouble, et fait germer les pleurs (1).

Ces pleurs se forment comme la rosée. Même quand le ciel est sans nuages, l'air peut être chargé de vapeur d'eau que la main fraîche de la nuit dépose en fines gouttelettes sur le duvet des fleurs. Ainsi la sérénité apparente de l'âme cache souvent une tristesse profonde qui, pour la moindre cause, se condense en larmes.

Mais d'où vient cette tristesse elle-même ? Faite de toutes les déceptions passées, elle s'est accumulée lentement, jour par jour et heure par heure. Dans certaines grottes on entend toujours comme un bruit de larmes : ce sont des gouttes d'eau qui tombent des stalactites suspendues à la voûte. Poétique symbole de ces âmes en deuil, obsédées de souvenirs moroses, où quelque chose pleure toujours. Elles sont inquiètes et défiantes. Le sourire de la fortune les alarme plutôt qu'il ne les rassure, car il leur remet en mémoire toutes ses trahisons passées. Quand il leur naît un nouvel amour, au lieu de lui faire fête, elles pleurent sur lui en pensant qu'il sera aussi malheureux que les autres.

*
* *

En rapprochant tous ces caractères de la sensibilité de Sully Prudhomme, pitié universelle, répu-

(1) *Stances et Poèmes*, Rosées.

gnance à se nourrir de chair, peur d'augmenter par la génération le nombre des malheureux, tendresse excessive qui le porte à s'unir ou plutôt à s'unifier avec ceux qu'il aime, comment ne pas songer au fondateur d'une des grandes religions de l'Inde ? Je sais bien que le poète n'eût pas été médiocrement surpris de ce rapprochement : pourtant il n'est pas tout à fait arbitraire. Il y a dans la personnalité de Sully Pruhomme des côtés étranges, certains traits qui nous déconcertent, car ils ne sont pas généralement aussi accentués dans les âmes occidentales. Plus d'un sonnet de la Justice fait songer à Cakya-Mouni que les bouddhistes se représentent assis sous l'arbre de la méditation aux cent mille feuilles bruissantes et réchauffant entre ses bras une gazelle morfondue par le froid de la nuit. Ce sage avait résolu à sa manière le problème de la douleur. Il enseigna aux hommes que ce monde visible n'est qu'un mirage dont ils sont dupes, que tout désir est vain et que le secret du bonheur, c'est le renoncement. Sully Prudhomme n'a pas mené une vie d'anachorète, il ne s'est pas engagé à la suite des ascètes indiens dans les voies qui mènent au Nirvâna ; mais, profondément troublé par le spectacle de la souffrance, il a connu comme eux la peur de vivre et surtout de faire vivre.

CHAPITRE VI

Conflit de l'individualisme et des tendances sociales.

I. La Famille. — Chez le poète, l'instinct familial est combattu par la pitié.

II. La Patrie. — Manifestations de l'humanitarisme dans les premiers poèmes et la quatrième Veille de la Justice. — Nos malheurs de 1870 réveillent en Sully Prudhomme le sentiment patriotique. — Sa conception de la patrie, ses impressions de guerre. — Dans la suite, il essaie de concilier l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité ; il espère que, dans un avenir lointain, l'art et la science rapprocheront les peuples.

III. La Société. — L'état de nature est une utopie ; ou, s'il a jamais existé, il est impossible d'y revenir. Il faut donc accepter l'état social ; mais l'accepter, ce n'est pas l'approuver entièrement. — Sully Prudhomme s'efforce de l'amender par la diffusion de la vérité morale, l'exercice consciencieux de son art et enfin par l'action directe.

Les individus dont la multitude compose une génération humaine ne sont contemporains qu'en apparence. Parmi les passants qui défilent à la même heure dans la même rue, il peut y avoir des modernes excessivement raffinés et des primitifs à l'intelligence courte et aux passions brutales. Pour compléter cette remarque, on pourrait ajouter que dans le même homme cohabitent parfois des personnages fort divers. Chacun de nous est le produit et le résumé de sa race. Nous héritons du passé ; mais le patrimoine qu'il nous a légué est aussi disparate que

ces mobiliers d'anciennes maisons où voisinent des objets de tout âge et de tout style. Au cours des siècles, nos ancêtres se sont fait du monde et de la vie plusieurs conceptions qui, bien qu'inconciliables, coexistent dans certaines intelligences. Combien hésitent encore entre la théorie évolutionniste et la doctrine biblique sur l'origine de l'homme ! Quel cœur n'a été le théâtre d'une lutte cruelle entre la sensualité païenne et l'ascétisme chrétien, entre l'instinct de vengeance et la mansuétude évangélique ! On a dit de Shakespeare que c'était un cœur innombrable : myriad-minded man. Le grand dramaturge eut le don de créer une foule de personnages et il nous est possible de les comprendre parce que nous les sentons s'agiter confusément en nous. Nous avons tous plusieurs âmes, je veux dire plusieurs groupes d'idées et de sentiments qui s'opposent et se combattent. Ils luttent pour la vie comme les peuples et les espèces, et leur conflit peut se terminer de trois manières : ou bien les adversaires restent sur leurs positions, ou bien l'un d'eux triomphe, ou bien ils composent et se font des concessions réciproques.

Nous venons de passer en revue les principaux éléments qui constituent la personnalité de Sully Prudhomme. Entre des éléments si hétérogènes l'accord était difficile. Quand des liquides différents sont versés ensemble dans le même vase, ils se mélangent d'abord, puis se superposent suivant leurs densités respectives. Il y a un moment de trouble et de confusion suivi d'une harmonie durable. Les idées ou tendances que Sully Prudhomme reçut de l'hérédité, de l'éducation ou de son époque, cherchèrent aussi leur équilibre ; mais l'âme qui les contenait était trop inquiète, trop agitée, pour leur permettre un long repos. Des remous subits venaient fréquemment troubler leur arrangement précaire. C'est une histoire intime dont il n'est pas sans intérêt de suivre

les péripéties. Considérons d'abord les tendances sociales du poète, l'amour de la famille, de la patrie, de l'humanité, en lutte soit contre elles-mêmes, soit contre l'individualisme.

I

LA FAMILLE

Sully Prudhomme eût été un père de famille consciencieux et tendre. Il adorait les enfants. En amour il poussa la fidélité jusqu'à l'héroïsme. Pourquoi donc fit-il violence à son cœur ? Pourquoi renonça-t-il aux joies du foyer ? Il nous l'apprend lui-même dans les stances désolées du Vœu. C'est que sa tendresse était combattue par sa tendresse même. Il chérissait tellement ses enfants futurs qu'il ne voulut pas les exposer à la souffrance et, par excès d'amour, il s'abstint de leur donner la vie.

Mais que ce sacrifice lui a coûté ! Lui qui ne pouvait connaître que les amours illicites et réprouvées par la conscience, comme il a envié les couples unis par une affection légitime et leur tendresse commune pour l'enfant, chair de leur chair ! Mendiant d'amour, il ne le goûte que par aventure et à la dérobée : eux autres en jouissent constamment et au grand jour, comme d'un bien légitimement acquis. Quand il pénètre dans leur intérieur, c'est avec un attendrissement mêlé de regret. La paisible félicité dont il est témoin lui semble un paradis tout proche et cependant inaccessible. Sentiment bien naturel qu'ont éprouvé une fois ou l'autre tous les solitaires.

> Sous la lampe qui dort dans la paix de la chambre
> J'aime à passer la main sur le front des enfants...
>
> Et je tourne, en flattant leurs chevelures blondes,
> Le stérile soupir de mes sens indomptés
> Vers la couche bénie où les douleurs fécondes
> Ont accompli la fin des chastes voluptés...

Rebelle au joug sacré d'un penchant invincible,
Je vais seul, et je songe avec des pleurs aux yeux
A ce bonheur terrestre et cependant possible,
Désespoir des rêveurs et des ambitieux (1).

Le poème d'où ces vers sont extraits pourrait être dédié aux célibataires, à ceux du moins dont les motifs n'ont rien à voir avec l'intérêt social et la religion. En voici un autre qui est de nature à intéresser les oncles et les tantes, épris d'un neveu ingrat ou, ce qui est pis encore, indifférent. Ils cèdent à tous ses caprices, le cajolent, le gâtent. Ils lui prodiguent caresses et cadeaux ; mais que reçoivent-ils en échange ? Rien ou presque rien. La tendresse qui s'épanche à flots pressés de leur cœur ne remonte pas vers sa source. Parfois cependant ils ont la douce illusion d'être aimés : on croit si aisément ce qu'on désire ! Mais de cruelles expériences viennent parfois les désabuser.

J'ai mal placé mon cœur, j'aime l'enfant d'un autre ;
Et c'est pour m'exploiter qu'il fait le bon apôtre,
Ce petit traître ! je le sais ;
Sa mère, quand je viens, me devine, et l'appelle,
Sachant que je suis là pour lui plus que pour elle,
Mais elle ne m'en veut jamais.

Le marmot prend alors sa voix flûtée et tendre
(Les enfants ont deux voix), et dit, sans la comprendre,
Sa fable, avec expression ;
Puis il me fait ranger des soldats sur la table,
Et m'obsède, et je trouve un plaisir ineffable
A sa gentille obsession.

Je m'y laisse duper toutes les fois : j'espère
Qu'à force de bonté je serai presque un père :
Ne dit-il pas qu'il m'aime bien ?
Mais voici tout à coup le vrai père, ô disgrâce !
L'enfant court, bat des mains, lui saute au cou, l'embrasse,
Et le pauvre oncle n'est plus rien (2).

(1) *Epaves.* A un couple heureux.
(2) *Les Solitudes.* Passion malheureuse.

Si pénible est son isolement que le poète songe parfois à en sortir. Travaillé par ce désir, il voit dans les circonstances les plus fortuites une invitation à le suivre. Un de ces enfants qu'il se plaît à choyer lui dit un jour :

— Monsieur, puisque tu m'aimes, je te donnerai un nid.

Ce mot éveille en lui de riantes images et le remue délicieusement. Un nid, quelle divine chose ! N'est-ce pas précisément ce qui lui manque pour être heureux ?

Un nid ! c'est la chaleur intime et le murmure,
La tendresse et l'esprit dans l'ombre palpitant,
C'est le libre bonheur bercé par la ramure,
Bonheur bien enfoui, voisin du ciel pourtant...

Enfant, prends-moi la main, je me sens seul au monde,
J'approuve, les yeux clos, ton choix que Dieu bénit ;
Des vierges sur les prés dansent là-bas la ronde,
Choisis-moi la colombe et j'accepte le nid (1).

L'enfant craignit sans doute de mal servir le poète, car il ne lui choisit point sa colombe. On ne peut que louer sa prudence. Il est possible que ce mariage de raison n'eût pas été heureux. Sully Prudhomme était de ceux qui n'aiment qu'une fois. Le souvenir de son premier amour tenait trop de place dans son cœur pour permettre à un second d'y pénétrer. Quand on a regardé fixement le soleil, la vision est troublée par des spectres colorés que les physiciens nomment phosphènes. Ainsi la grande beauté éblouit ceux qui la contemplent avec trop de ferveur. Son image flotta longtemps devant les yeux du poète : elle s'interposait entre le monde et lui et accaparait son admiration. S'il avait aimé une autre femme, il se serait cru doublement infidèle : d'abord à celle qui était faite

(1) *Le Prisme.* Un mot d'enfant.

pour lui et qu'il ne pouvait oublier, puis à celle qu'il eût déçue par l'hommage d'un cœur qui ne s'appartenait pas.

En lisant ces confidences de Sully Prudhomme, on songe à ce mot de l'Ecriture : « *Væ soli !* Malheur au solitaire ! » L'homme est fait pour vivre en famille. Il peut résister aux penchants les plus naturels et les plus légitimes ; il peut ébrancher son cœur, mais ce n'est pas sans lui faire une entaille profonde qui ne se ferme jamais bien. La sève continue d'y affluer et coule en pleurs. Pour que le célibat ne soit pas une souffrance, il faut que cette sève utilisée se transforme en branches nouvelles. Autrement dit, ceux qui n'ont pas de descendance charnelle, doivent se créer une postérité spirituelle. C'est le cas du professeur qui se consacre tout entier à ses élèves, du savant que rien ne distrait de ses recherches, du prêtre qui adopte pour enfants ses ouailles, de la sœur de charité qui, après avoir quitté sa famille, en retrouve une autre dans sa congrégation, dans ses orphelins, ses vieillards ou ses malades. Pour ceux-là le sacrifice n'est pas une mutilation mais un accroissement de vie. Au lieu de se resserrer, leur cœur se dilate. S'ils renoncent aux joies de l'amour, ce n'est pas pour s'en épargner les peines, mais pour mieux servir l'humanité.

II

LA PATRIE

Les récents événements, qui ont modifié considérablement la situation politique de l'Europe, ont aussi transformé bien des âmes. Nous avons été témoins de conversions singulières. Tel qui, avant la mobilisation, faisait la guerre à la guerre et parlait de jeter à la voirie le drapeau tricolore, prêche maintenant le devoir patriotique. Après l'*Internationale* il entonne la *Marseillaise*. Les menaces de l'invasion

ont ranimé chez lui un instinct que l'idéologie n'avait pu étouffer. Sous l'antimilitariste il y avait un patriote que le premier coup de canon a révélé à lui-même. Les vertus de sa race ont soudain repris le dessus : il a communié, avec tous les bons Français dans l'amour du sol natal, l'ardeur guerrière et l'indomptable volonté de vaincre. Ce cas n'est pas isolé, tant s'en faut ! Combien de gens paisiblement égoïstes qui ne songeaient qu'à vivre leur petite vie, se sont résolus tout d'un coup à vivre pour la France et, s'il le faut, à mourir pour elle !

Il est curieux que pendant l'année que les témoins de la guerre actuelle n'appelleront plus l'Année terrible, pareille transformation s'est opérée dans beaucoup d'esprits. L'histoire est un perpétuel recommencement, surtout en France, hélas ! où nous faisons si peu de profit des cruelles leçons de l'expérience. Plus d'un contemporain, que l'imminence du péril a brusquement réveillé de ses songes humanitaires, peut reconnaître son histoire dans celle de Sully Prudhomme. Avec sa sincérité habituelle, le grand et noble poète a noté son état d'âme avant et après 1870. En comparant avec soin les témoignages qu'il a laissés sur lui-même, nous pouvons suivre en quelque sorte pas à pas l'évolution de sa pensée (1).

*
* *

Je n'ai point de patrie autre part qu'en mon rêve (2) :

ainsi s'exprime Sully Prudhomme dans un poème où respirent l'enthousiasme et aussi l'esprit d'indépendance de la jeunesse. C'est une profession de foi

(1) Voir en particulier les Impressions de la guerre, les Sonnets à la France, la Patrie, l'Épée, la Charpie, Palinodie, et dans les œuvres en prose l'étude intitulée : Sur les liens nationaux et internationaux.

(2) *Stances et Poèmes.* L'Ambition.

nettement humanitaire qui, dans l'esprit du poète, est déjà réfléchie et raisonnée. Voyons sur quel principe elle se fonde.

Ce serait une erreur de croire que l'humanitarisme ne soit qu'une variété de l'égoïsme. Il est vrai que, sans parler d'autres sentiments peu généreux, l'amour-propre y trouve son compte. On n'est point fâché d'être le prophète d'un ordre social nouveau. Tandis que la foule s'attarde dans les préjugés d'un autre âge et chemine les yeux pleins de nuit, on monte sur les sommets pour voir l'avenir qui se lève. On est un pionnier, on est un précurseur, et cela chatouille du cœur humain l'orgueilleuse faiblesse. Il est vrai encore qu'on peut faire la cour à l'humanité pour se dispenser de servir sa patrie. Surtout en temps de guerre, la patrie impose des obligations immédiates et précises : séparations cruelles, fatigues inouïes, abnégation de soi-même poussée jusqu'au sacrifice de la vie. Mais l'humanité se contente à moins de frais. Qu'est-ce que l'humanité ? Une idée abstraite, un être de raison. En fait il n'existe que des hommes. Comme il n'est pas en notre pouvoir de les assister tous, l'Evangile nous commande avec son admirable bon sens d'aimer notre prochain, c'est-à-dire ceux qui vivent près de nous, ceux que nous avons l'occasion et la facilité de secourir. Mais combien d'humanitaires planent au-dessus de ces contingences ! S'enquièrent-ils, ces bons utopistes, s'ils ont des malades dans leur rue, des pauvres dans leur quartier ? Savent-ils seulement s'ils ont une patrie ? Ils veillent aux intérêts de l'humanité, et cette grande affaire leur fait oublier tout le reste. Ils servent une divinité lointaine, vaporeuse et, pour tout dire, fort accommodante, car ils se tiennent quittes envers elle quand ils lui ont fait humer l'encens de leurs discours et de leurs beaux sentiments.

Néanmoins on aurait tort de généraliser. Parmi

les humanitaires, il s'en trouve de compatissants et de charitables à leur manière. La source de leur doctrine n'est donc pas l'égoïsme : elle émane plutôt d'une certaine philosophie qui considère l'homme en général, abstraction faite de tout ce qui le particularise, comme les aptitudes personnelles, la condition, le pays, la race. C'est sur ce fantôme métaphysique qu'ont disserté les philosophes du XVIII^e^ siècle ; c'est pour lui qu'ont légiféré les assemblées révolutionnaires. De ce truisme que la nature humaine est identique en tous les hommes, elles ont déduit le fameux principe de l'égalité des droits. En bonne logique, elles auraient dû proclamer également la fraternité des peuples et, comme conséquence, la suppression des frontières, et le désarmement général. En effet, puisque tous les hommes participent à la même essence, ce sont des semblables, des frères. Les regarder comme des étrangers et surtout les traiter en ennemis parce qu'ils sont nés de l'autre côté du fleuve, n'est-ce pas leur faire outrage ? Oublions donc nos anciennes querelles. Que le Saxon, le Latin, le Slave se donnent fraternellement la main, et qu'en attendant la formation de la république mondiale, ils se rallient autour du drapeau vert de la république européenne. Telles sont les idées généreuses mais chimériques que l'historiographe des Girondins proclama jadis en des strophes retentissantes :

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations ! mot pompeux pour dire barbarie.
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie.
La fraternité n'en a pas (1).

(1) Lamartine, *La Marseillaise de la paix.*

Ainsi l'humanitaire fidèle à ses principes n'a pas de patrie, ou s'en choisit une à son gré. Pourquoi s'attacherait-il à sa terre natale? On ne lui a pas demandé la permission de l'y faire naître : il n'a donc envers elle aucun engagement, aucune obligation. Cette patrie de hasard, il ne l'accepte que sous bénéfice d'inventaire, si elle est conforme à son idéal. Homme, il est concitoyen de tous les hommes. Il fraternise avec tous ses semblables; mais, s'il lui fallait marquer quelque préférence, il irait vers ceux qui lui conviennent davantage. Dans la grande cité du monde il choisirait le quartier qui lui plaît le mieux. Où l'on est bien, c'est la patrie. Cette doctrine humanitaire qui fut en vogue avant la grande commotion de 1870, le poète s'accusa plus tard de l'avoir trop bien accueillie.

J'aimais froidement ma patrie,
Au temps de la sécurité;
De son grand renom mérité
J'étais fier sans idolâtrie.

Je m'écriais avec Schiller :
« Je suis un citoyen du monde;
En tous lieux où la vie abonde,
Le sol m'est doux et l'homme cher !

« Des plages où le jour se lève
Aux pays du soleil couchant,
Mon ennemi, c'est le méchant,
Mon drapeau, l'azur de mon rêve !

« Où règne en paix le droit vainqueur
Où l'art me sourit et m'appelle,
Où la race est polie et belle,
Je naturalise mon cœur;

« Mon compatriote, c'est l'homme... (1) »

A la même inspiration peuvent se rattacher cer-

(1) Impressions de la guerre. *Repentir.*

tains sonnets de la Justice, notamment ceux qui composent la quatrième Veille. Les idées que le poète y développe nous semblent fortement teintées d'antimilitarisme. A l'en croire, la discipline militaire ne serait qu'une forme de la crainte. Qu'est-ce qu'un chef? Un homme aussi frêle que les autres, un roseau, et son ordre n'est qu'un peu de vent. Comment donc se fait-il qu'un simple mouvement de ses lèvres mette en branle des armées entières? Pourquoi des milliers d'hommes se font-ils tuer sur un signe de sa main? C'est qu'ils n'ont pas conscience de leur force. Ils sont comme des fauves apprivoisés que le fouet terrorise. Chacun d'eux se sent seul et ne comprend pas que la force du dompteur est faite de sa crainte. Mais qu'ils s'unissent contre lui, qu'ils opposent à ses menaces un refus obstiné, et ils verront que son prestige n'est qu'illusoire. Affranchis de la peur, ils le seront aussi de la servitude.

> La discipline est l'art de faire craindre une ombre,
> L'art de magnétiser la force par l'effroi,
> En trompant l'unité sur le pouvoir du nombre (1).

On reconnaît là le sujet *du Contre un ou de la Servitude volontaire*. Mais Sully Prudhomme a grandement tort d'appliquer à la discipline militaire les idées de la Boétie. Non, ce n'est pas toujours la crainte qui commande la soumission. Le désir de se signaler, la haine de l'envahisseur, le patriotisme ne sont pas, grâce à Dieu, des sentiments introuvables. La crainte fait obéir comme un cadavre, mais elle est impuissante à susciter l'héroïsme : or quel temps fut plus que le nôtre fertile en héros ?

Quant à la guerre, Sully Prudhomme pense qu'elle est née du besoin. Le tigre est un animal pacifique quand il a bien mangé , il est même tendre et caresse ses petits. Mais quand la faim le prend, il

(1) *La Justice*. Quatrième Veille.

redevient féroce. Ainsi des hommes. S'ils pouvaient vivre d'air pur et d'eau claire, s'ils ne sentaient jamais l'aiguillon de la nécessité, rien ne troublerait leur concorde. Par malheur les nations comme les individus ont plus d'appétit que de biens, plus de convoitises que de richesses. Chacun défend âprement ce qu'il a. Se croit-il lésé dans ses intérêts, « il montre à nu ses droits comme des incisives ». Et quand il lui prend envie de dépouiller un rival plus faible, l'expérience nous fait voir qu'il ne résiste pas toujours à la tentation.

La guerre n'est donc que la violence mise au service du besoin. Et comme ses arrêts ne s'inspirent jamais de la justice, ils sont tous viciés dans leur principe. Equitable ou non, « la sentence du meurtre est toujours immorale ». Pour légitimer la guerre, d'aucuns allèguent la nécessité de faire des coupes dans la forêt humaine. Si elle n'était éclaircie de temps à autre, il y a beau temps que la terre ne suffirait plus à contenir ses habitants, sans parler de les nourrir. Mais n'y a-t-il pas un autre moyen moins barbare de prévenir l'excès de la population ?

Nature, as-tu créé des races ennemies
Pour balancer l'excès de tes économies
Par des crédits ouverts brusquement à la mort ?

Ne valait-il pas mieux modérer les naissances
Que d'en abandonner l'équilibre au plus fort,
Qui décime sans choix les fronts que tu recenses ? (1)

Comme on le voit, presque toutes les théories malsaines qui ont failli empoisonner notre race sont en germe dans Sully Prudhomme. C'est qu'entre elles il y a une connexion étroite, et qui en pose le principe est amené par la force des choses à les professer toutes. Ajoutons, pour être juste, que le poète ne les accepte pas sans répugnance. A mesure qu'il

(1) *La Justice.* Quatrième Veille.

les expose, des scrupules lui viennent que sa loyauté parfaite ne lui permet pas de taire. C'est ainsi qu'après avoir représenté l'officier comme un dompteur qui fascine ses hommes pour les mater, il salue en lui une image vivante de la patrie. Les générations passées dont il défend l'héritage, combattent invisibles à côté de lui.

Il porte la patrie entière
Dans sa pensée et dans ses yeux ;
Toutes les âmes des aïeux
L'accompagnent à la frontière (1).

Belle pensée qui fait croire qu'en Sully Prudhomme le patriotisme ne s'est jamais complètement éteint : il a couvé comme une étincelle sous la cendre froide des systèmes.

* * *

La tourmente de 1870 balaya d'un coup toute cette idéologie humanitaire. Quand les hordes teutonnes envahirent sa patrie, Sully Prudhomme nous avoue qu'il se sentit mordu aux entrailles. Il en souffrit comme un homme qui, dans l'horreur de quelque mauvais songe, se croit mort et déjà rongé des vers. La douleur, cette grande révélatrice, l'éclaira sur ses véritables sentiments. Il comprit aux angoisses de son cœur français que le patriotisme n'est pas à la merci d'un système et qu'il n'est pas en notre pouvoir d'en tarir la source profonde. Le jeune penseur qui l'avait rejeté sous prétexte qu'il ne lui trouvait pas de place dans sa philosophie n'en fit pas moins son devoir et plus que son devoir. Au lieu de rester dans les rangs de la garde nationale comme son âge le lui permettait, il s'engagea dans un régiment de marche. Au fond il se défiait un peu de ses principes humanitaires ; et, quand le

(1) *La Justice*. Quatrième Veille.

moment fut venu d'agir, il prit conseil de son cœur plutôt que de sa raison raisonnante. Beaucoup de gens dont la tête est farcie d'idées fausses, font ainsi et ils font bien.

Humanitaire en théorie, Sully Prudhomme se comporta donc en bon patriote ; mais, comme il est naturel, il ne tarda pas à modifier ses opinions spéculatives pour les mettre d'accord avec sa conduite. L'instinct patriotique dont il éprouvait l'énergie singulière, s'imposait à lui avec l'évidence d'un fait. Pour l'expliquer et le justifier, il conçut une doctrine qui rappelle par plus d'un trait celle des nationalistes. L'homme est le produit et le résumé de sa race. Mais la race elle-même a été formée ou transformée par le sol dont elle vit. Comme les conditions géographiques et climatériques varient d'un pays à l'autre, chaque peuple a sa physionomie propre, sa personnalité, tout un ensemble de caractères irréductibles qui s'opposent à leur fusion complète. Le rêve d'une république universelle est donc parfaitement chimérique. Il suit encore de là qu'entre l'individu et son pays natal, il existe un lien naturel et nécessaire. Ce n'est pas l'humanité abstraite qui l'a façonné, mais sa terre et ses morts. Nous ne devons rien aux Esquimaux ni aux Papous : ce sont les Francais, nos ancêtres immédiats, qui nous ont faits ce que nous sommes. C'est eux qui ont élaboré notre langue, notre esprit, notre génie national : nous ne pouvons les renier sans renier le meilleur de nous-mêmes. Qu'il le veuille ou non, chacun porte l'empreinte de son pays. On naît Danois, Espagnol, Russe, comme on naît blond ou brun ; et l'on n'est pas plus libre de choisir sa patrie que de choisir sa mère. Toutes ces idées qui nous sont aujourd'hui familières, le poète les exprime en des formules qui ont la netteté et le relief de médailles nouvellement frappées.

Qu'est-ce que la patrie ? Est-ce un refuge heureux ?
Quelque molle oasis, à notre goût ornée,
Que par caprice un jour nous nous sommes donnée,
Où se parlent d'amour la terre et l'homme entre eux ?

Non, la patrie impose et n'offre pas ses nœuds ;
Elle est la terre en nous malgré nous incarnée
Par l'immémorial et sévère hyménée
D'une race et d'un champ qui se sont faits tous deux (1).

Malgré toi tous les morts t'ont fait leur héritier ;
La patrie a jeté le plus fier dans son moule (2).

J'oubliais que j'ai tout reçu,
Mon foyer et tout ce qui m'aime,
Mon pain, et mon idéal même,
Du peuple dont je suis issu,

Et que j'ai goûté dès l'enfance,
Dans les yeux qui m'ont caressé,
Dans ceux mêmes qui m'ont blessé,
L'enchantement du ciel de France (3) !

La même doctrine se retrouve, plus précise encore et plus complète, dans l'étude sociologique qui a pour titre : *Sur les liens nationaux et internationaux*. Sully Prudhomme ne s'est pas contenté de l'exprimer en vers : son esprit, avide de clarté, l'a soumise à une analyse minutieuse et a poursuivi ce travail de réflexion jusqu'à ce qu'il lui ait donné une forme philosophique. Les éléments dont se compose l'idée de patrie sont, nous dit-il, la solidarité et l'unanimité. Entre des compatriotes il y a un échange continuel de services. D'autre part une certaine sympathie les rapproche, que rendent plus facile l'identité du langage et leur participation commune au génie de la race. Mais le sentiment patriotique ne s'attache pas exclusivement aux personnes : il est

(1) *La France*. I.
(2) *Les Epreuves*. La Patrie.
(3) *Impressions de la guerre. Repentir*.

aussi l'amour du pays. C'est en effet leur cohabitation sur le même sol qui met les hommes en demeure de s'assister mutuellement. Plus le territoire national est exigu et la population dense, plus l'échange de services est actif et plus aussi le patriotisme est ardent. C'est encore le pays qui, par sa lente mais persistante influence, donne à tous ses habitants cet air de famille, cette conformité qui leur permet de sympathiser entre eux. Pays et patrie sont par suite deux termes inséparables. S'expatrier, c'est quitter tout à la fois ses compatriotes et la terre natale, et cette séparation ne va pas sans tristesse. Le lien qui nous attache à la patrie n'est jamais plus sensible qu'au moment où il va se rompre. Dans les pleurs involontaires de l'exilé se trahit un sentiment profond qui peut-être s'ignorait lui-même.

Le patriotisme de Sully Prud'homme a donc passé de l'état latent à la conscience la plus claire et la plus réfléchie. A force d'en scruter la nature et le fondement, il l'a légitimé à ses propres yeux, il s'est prouvé à lui-même que son cœur avait raison contre sa raison. Après un long détour, après bien des spéculations et des dissertations, il est revenu aux sentiments simples : il a aimé le drapeau comme le vulgaire qui sait mourir pour ses couleurs. C'est le cas de dire, en modifiant un mot célèbre, que si un peu de philosophie éloigne du patriotisme, beaucoup de philosophie y ramène.

Les sentiments du poète sont encore plus intéressants à suivre que l'évolution de ses idées générales. Ses impressions, nous les avons vécues nous-mêmes ; ses chants nous semblent un écho anticipé de nos angoisses patriotiques. Nous avons éprouvé comme lui l'obsession de la guerre, l'impossibilité de penser à autre chose. Qui de nous, en voyant un ruisseau limpide, n'a songé aux fleuves du Nord qu'ont rougis de sanglantes hécatombes ? La même image si-

nistre a hanté le poète devant les cascades pyrénéennes. Leur fraîcheur et leur transparence font un douloureux contraste avec les rivières de France qui roulent vers la mer tant de sang et de pleurs » (1).

Il a aussi noté, sous une forme symbolique, l'état d'accablement qui suit les grands désatres, quand devant les ruines accumulées on s'effraie de l'énormité de la tâche. Un vase ancien est oublié depuis des siècles au milieu d'un bois. Il s'incline sur sa base, la mousse le ronge, son cratère est plein d'eau de pluie et de bois mort. Quelle solitude autour de lui ! Qu'est devenu le flot soyeux des seigneurs et des grandes dames qui passait en murmurant dans les larges allées? Il lui tarde d'avoir des nouvelles de la cour. Justement voici un oiseau qui se pose sur sa lèvre pour boire. Ce manant du ciel lui apprend les vicissitudes politiques de la France, ses revers, l'incendie et le pillage des Tuileries. Les hommes des grandes villes font un singulier branle-bas. Rien n'est stable ; plus de sécurité nulle part. Il a voulu faire son nid sur la colonne de la Bastille, mais cet asile même a chancelé. Les peuples sont, comme ils disent, dans une période de transition : « le temps des palais n'est plus et celui des nids pas encore » (2).

Ce moineau philosophe voit juste et discerne parfaitement le grand mal de la société contemporaine. L'ancien ordre de choses est à terre et n'a pas été remplacé par une organisation durable. On a rasé jusqu'aux fondements la vieille maison de famille, et sur ses décombres on n'a élevé que des abris provisoire que la moindre tempête renverse.

Cependant le printemps a fait son œuvre. Dans les plaines meurtries par le piétinement des armées, des fleurs éclosent de toutes parts. Leur calice est aussi

(1) *Le Prisme.* Dans les Pyrénées.
(2) *Les Vaines tendresses.* Le Vase et l'oiseau.

pur, aussi frais que l'an passé. Oh ! comment la marguerite renaît-elle blanche quand la terre a bu tant de sang ? Se peut-il qu'elle ne ressente pas à sa manière la honte de l'invasion, l'humiliation de la défaite ? Est-elle à ce point oublieuse de nos désastres que de sourire à l'orgueilleux vainqueur ? Et le poète, navré de l'indifférence de la nature, l'adjure de prendre sa part de notre deuil.

O fleurs, de vos tuniques neuves
Refermez tristement les plis :
Ne vous sentez-vous pas les veuves
Des jeunes cœurs ensevelis ?

A nos malheurs indifférentes,
Vous vous étalez sans remords :
Fleurs de France, un peu nos parentes,
Vous devriez pleurer nos morts (1).

Mais il ne tarde pas à revenir de cette impression première et à reconnaître que le printemps fait œuvre bienfaisante et réparatrice.

Devant un champ de bataille jonché de cadavres, le prince de Condé s'écria, dit-on :

— Une nuit de Paris réparera tout cela.

L'amour est en effet un grand réparateur. Où la mort a passé, cette faucheuse ivre qui abat indistinctement les épis mûrs et les fleurs à peine épanouies, l'enfant ailé passe à son tour et, dans les champs ravagés, jette l'espoir des moissons futures. A ce jeune dieu qui n'est pas la personnification du caprice, de la cruauté et de la folie, mais le zélé recruteur de la société, le poète chante un hymne d'actions de grâces.

Fils de la nature éternelle
Par qui les champs ont refleuri,
Les amours, invaincus comme elle
Vont réparer le sang tari (2).

(1) *Impressions de la guerre.* Fleurs de sang.
(2) *Ibid.* Le Renouveau.

Mais son hommage sera-t-il agréé ! A-t-il le droit de parler des unions fécondes, de l'amour tendre et grave qui fonde les familles, lui qui a fait serment de n'avoir pas de postérité ? Assurément son vœu n'a rien d'égoïste puisqu'il s'inspire de la compassion : il a au cœur un germe de souffrance qu'il craindrait de transmettre avec la vie. Mais si, au lieu de considérer sa descendance immédiate, il songe aux intérêts de la France, il est tenté de revenir sur sa décision. La patrie a besoin de soldats, et une excellente manière de la servir, c'est de lui donner beaucoup de défenseurs. Il dit cela dans un poème daté de 1872 et qui est encore d'une actualité saisissante.

Pendant que du foyer tu récuses les charges,
Regarde pulluler l'ennemi des Latins,
Avec ses reins carrés et ses épaules larges
Prêt à lever tout seul le poids des grands destins ;

Celui-là ne craint pas que son sang surabonde,
Il ne s'attriste pas quand la maison s'emplit,
Mais de blonds émigrants il envahit le monde,
Des affamés qu'il fait n'accusant pas son lit !

Songe, quand les vainqueurs sous ton toit se prélassent,
Que le nombre, pour vaincre, est d'un puissant secours.
Dans les beaux yeux rougis des Françaises qui passent
Vois la patrie en pleurs commander les amours ! (1)

Ce n'est pas assez que la France se repeuple : que sert le nombre sans la valeur ? Il importe donc au plus haut point que la génération nouvelle soit nourrie dans des bons principes. Et Sully Prudhomme de se faire son conseiller. Avec Renan, Dumas et tant d'autres, il dit son mot sur la rénovation intellectuelle et morale de notre pays. Il en est, surtout parmi les militaires, qui parlent de revanche et se plaisent à discourir devant les dames

(1) *Epaves*, Palinodie.

en caressant leur lèvre aux poils soyeux ? Ne feraient-ils pas mieux d'accroître par des veilles laborieuses leur valeur professionnelle ? Nul ne met en doute leur bravoure : au premier appel de la patrie, ils seraient prêts à verser leur sang pour elle ; mais savent-ils tuer aussi bien qu'ils savent mourir ? Qu'ils écoutent donc la voix des morts, cette voix d'outre-tombe aux résonances si graves et si pénétrantes. Le mot d'ordre que leur donnent ceux qui sont tombés pour la France, c'est de tenir un juste milieu entre la torpeur et la fougue intempérante, entre l'oubli et la haine aveugle ; « c'est de grandir simplement sans reproche et sans peur » (1).

Quelle sera, après tant de catastrophes, la destinée de la France ? Se relèvera-t-elle de ses ruines ? Le poète l'espère, et sa raison, c'est que notre sang ne s'est pas appauvri. Nos énergies nationales sont encore intactes. Avant de se solidifier, l'écorce terrestre s'est disloquée bien des fois sans perdre une vertu de tous ses éléments. La force prodigieuse qui a soulevé les chaînes de montagnes gît encore dans les flancs de notre planète. L'immortelle vigueur des gerbes moissonnées passera cette année en de nouveaux épis. Ainsi avons-nous hérité de la vaillance de nos aïeux. En comparant les grands hommes dont la file glorieuse couronne la colonnade du Louvre avec les passants qui cheminent dans la rue, on pourrait croire que notre race s'est abâtardie. « Ces fermes esprits de fermes chair vêtus », nous reconnaîtraient-ils pour leurs descendants ? S'ils renaissent en nos corps chétifs habités par des âmes débiles, c'est comme dans un tombeau où ils sont ensevelis vivants. Pourtant tout leur génie fermente en nous. Viennent les justes lois, les justes mœurs, et ce germe à demi étouffé s'épanouira. Les hommes

(1) *La France*. II.

s'affranchiront de l'ignorance et du vice. La France, redevenue grande et forte, recevra le prix de ses sacrifices. Par toutes ses blessures elle a versé des flots de sang, mais c'est avec ce sang que doit se pétrir la suprême cité.

Les événements dont nous sommes témoins donnent raison au poète. Avant la déclaration de guerre, on pouvait craindre que l'esprit militaire n'eût été affaibli chez nous par la propagande anarchiste. On pouvait craindre que des hommes énervés par le bien-être et aussi par l'abus de l'alcool, ne fussent incapables de supporter les fatigues d'une campagne. Mais ces appréhensions se sont bientôt dissipées. Les exploits de nos soldats ont fait pâlir ce qu'on rapporte des héros antiques. Il y a même dans les formes modernes du courage, dans le sang-froid du marin qui plonge sous les flots ou de l'aviateur qui dirige son appareil au milieu de la mitraille, quelque chose de sublime qui dépasse l'admiration. Mais ce qui étonne encore davantage, c'est l'endurance de nos troupiers. On leur reconnaissait l'entrain, l'élan, ce que les Italiens ont appelé la furie française. Mais passer tout un hiver dans la boue des tranchées, c'était au-dessus de leurs forces. Ils l'ont fait cependant avec un courage simple et gai qui a émerveillé le monde. Non, ils n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres ; ils peuvent regarder sans envie les vétérans de Napoléon, les immortels grognards qui ont fait la campagne d'Egypte et la retraite de Russie, car ils ont supporté des fatigues égales et leur bravoure n'a pas été moindre.

*
* *

La guerre de 1870 réveilla donc chez Sully Prudhomme un patriotisme que les doctrines humanitaires n'avaient fait qu'engourdir. Mais sa conver-

sion ne fut pas complète et définitive : le vieil homme déconcerté par les événements ne tarda pas à se ressaisir et à reprendre une certaine influence. De là une nouvelle phase marquée par un essai de conciliation entre la patrie et l'humanité. Le poète reste toujours dévoué aux intérêts de la France et lui garde sa prédilection. Pourtant il ne peut s'empêcher de gémir sur les haines héréditaires qui divisent les peuples. A quelque race qu'ils appartiennent, blancs, noirs ou jaunes, ils sont tous frères : que ne se donnent-ils une bonne fois le baiser de paix ? Sans doute leurs dissemblances physiques et morales sont profondes et leurs intérêts souvent opposés. Les frontières ne seront jamais complètement abolies, mais si on pouvait les abaisser un peu ! Au lieu d'insister sur ce qui divise les hommes, portons plutôt notre attention sur ce qui les rapproche. Cherchons de bonne foi un terrain d'entente, une plate-forme qui puisse servir de base à une œuvre commune.

Déjà en 1870 le poète rêvait de voir les Françaises et les Allemandes, unies dans la même souffrance et la même pitié, laisser la haine aux combattants et faire ensemble de la charpie pour les blessés (1). Pacifiste convaincu, il fut président d'une société pour la paix internationale. Il applaudit à la convention de Genève qui reconnaissait implicitement le primat du droit sur la force, une règle de justice supérieure aux intérêts particuliers de chaque peuple. Dans cet effort pour humaniser la guerre, il voyait un gage, oh ! bien incertain encore, de son abolition définitive. Dans l'état actuel de la civilisation où les conflits sont tranchés par les armes et non par l'arbitrage, l'épée est encore nécessaire. Gloire à l'épée ! Mais chacun n'a qu'un désir, c'est qu'elle se rouille dans le fourreau. Quand viendra donc le

(1) *Le Prisme.* La Charpie.

jour où les hommes ne forgeront plus de fer homicide, mais se feront « des cuirasses plus fortes que le fer avec le droit sacré » ? (1)

Reste à savoir quelle puissance morale est capable de pacifier ainsi le monde. Au moyen-âge l'Eglise avait assumé cette tâche : l'unité de foi qu'elle avait établie en Europe favorisait singulièrement la concorde entre les peuples. Mais, à en croire le poète, la science a ruiné son crédit ; elle est même un principe de dissension dans tous les pays où des croyants attachés au dogme sont en présence d'esprits hostiles au mysticisme. N'ayant plus qualité pour remplir sa mission pacificatrice, elle doit céder la place à l'art et à la science.

Dans des stances fort belles composées pour une fête en l'honneur de Corneille, Sully Prudhomme explique comment la poésie appelle et fait régner la concorde. Son principal objet est de susciter l'aspiration ; elle fait pressentir la forme de vie supérieure où tend l'évolution progressive de l'humanité. Des hommes absorbés dans la contemplation de l'idéal, se souviennent-ils de leurs dissentiments? Des hauteurs où la poésie les élèvent, ils perdent de vue ce qui les divise. Leurs regards convergent vers le même point et leurs âmes s'y rassemblent et s'y confondent. Loué soit donc le grand Corneille dont la mâle poésie fait battre à l'unisson tous les cœurs français !

Quand de tes vers vibrants la salle entière tremble,
Les hommes ennemis pareillement émus,
Frères par le frisson du beau qui les rassemble,
Pleurant les mêmes pleurs, ne se haïssent plus !...

C'est ainsi qu'au-dessus des passions vulgaires,
Aux vertus qui s'en vont nous forçant d'applaudir,
Tu nous fais oublier nos misérables guerres
Dans un monde où tout l'homme aspire à se grandir.

(1) *Les Epreuves.* L'Epée.

Ah ! du moins, pour un jour, au pied de ta statue,
Imposant l'accalmie au forum agité,
La France, de sa gloire ancienne revêtue,
Peut jouir, grâce à toi, de l'unanimité ! (1)

Ce n'est pas seulement entre les concitoyens que l'art exerce son action. Il concilie les peuples rivaux ou du moins atténue leurs antipathies en les faisant penser et sentir de même. C'est un semeur de paix: il crée l'unité morale, condition et prélude de l'entente politique. Le passage où Sully Prudhomme développe cette idée ne manque pas d'intérêt : il révèle quel fond d'ingénuité il y avait chez cet analyste méticuleux.

« Rien ne contribue davantage à rapprocher, à mêler les âmes, que l'admiration partagée. Il est aisé d'en apercevoir la cause. En présence des actions et des formes qualifiées belles, devant un sacrifice héroïque ou devant le Parthénon, à l'aspect de la Vénus de Milo ou à l'audition d'une symphonie de Beethoven, nous nous sentons transportés d'une extase délicieuse et grave à la fois. Nous pressentons alors une félicité suprême innommable, révélée, dans la belle action, par le triomphe surnaturel du vouloir bienfaisant sur l'instinct égoïste, et, dans la belle œuvre d'art, par la réconciliation des sens avec le sens moral, avec le principe divin de la dignité, qui leur emprunte ses moyens d'expression. En un mot nous aspirons. Or, pendant qu'ils aspirent ensemble, les hommes ou bien confondent plus intimement leurs mutuelles affections, ou bien, s'ils sont ennemis, posent les armes ; ils renoncent à la haine pour répondre à un appel commun de leur destinée mystérieuse. Ils y répondent par des larmes pures qui lavent, pour un moment, les offenses. Il semble même que la communion morale engendrée par le culte du Beau efface entre ses adorateurs toutes les

(1) Stances à Pierre Corneille.

différences ethniques et individuelles pour ne laisser subsister en eux que la divination d'une même cité céleste refusée sur la terre à l'espèce humaine, mais entr'ouverte, un instant, pour eux. »

« De ce point de vue, les beaux-arts apparaissent comme des agents de civilisation quasi-religieux, et les artistes comme les ministres sacrés de la fraternité universelle ; ministres inamovibles, dont l'action pacifiante a, depuis Orphée, Ictinus, Apelle et Phidias, devancé l'influence de l'Evangile et des sciences morales et politiques sur les relations civiles ou internationales (1). »

Autant et plus que les artistes, les savants contribuent à l'établissement de la paix universelle. En facilitant les relations entre les peuples, la science favorise l'échange et la fusion des idées. La machine à vapeur et la télégraphie servent la cause de l'humanité non moins que la propagande doctrinale. Pour faire son œuvre, la science a besoin de paix : elle inspire donc à ceux qui l'aiment l'horreur des perturbations politiques et des conflits armés. Enfin les vérités qu'elle découvre étant incontestables et admises par tous, son progrès continu multiplie les points de contact entre les intelligences. Un jour viendra où les hommes auront tant d'idées communes qu'ils ne pourront plus se haïr, et ce sera la fin des guerres.

Tant de confiance nous fait sourire, nous que l'expérience a renseignés plus exactement sur les limites de la science. Un peuple s'est levé contre nous, qui se flattait d'être le plus civilisé du monde. Sa haute culture l'a-t-elle empêché de nous faire la guerre, et de la faire avec les méthodes que l'on sait? Voit-on que la science ait tempéré la haine qu'il nous porte? En vérité nos frères d'Outre-Rhin n'ont guère chan-

(1) *Testament poétique*. Discours d'inauguration de l'Institut National Américain.

gé depuis le temps des Goths et des Vandales. Leur récente invasion ressemble fort aux précédentes : pillages, incendies, massacres, destructions systématiques, rien n'y manque. Loin d'atténuer leurs convoitises brutales, la science leur procure des moyens inédits de les satisfaire. Ce sont des barbares instruits, les pires de tous.

Quoi qu'en dise Sully Prudhomme, l'action pacificatrice de la science est donc nulle ou à peu près. La raison en est que dans un état les esprits vraiment scientifiques ne sont qu'une infime minorité. Ce n'est pas eux qui détiennent l'influence et dirigent l'opinion. En dehors de leur cabinet ou de leur laboratoire, eux-mêmes oublient parfois leurs principes, leurs méthodes, et s'inspirent des mêmes passions que le vulgaire. La science n'est pas le tout de l'homme. Elle laisse subsister au-dessous d'elle une masse énorme d'opinions, de préjugés, de tendances provenant de l'hérédité et de l'éducation. Le savant n'est pas une monade sans rapport avec l'univers : il a une famille, une patrie. Dans les grandes commotions sociales son âme individuelle participe aux mouvements de l'âme collective. Il n'est alors qu'une vague dans un fleuve, et la multitude de ses connaissances positives ne pèse pas plus qu'un flocon d'écume à la surface d'un torrent.

Ce qui manque à la science pour accomplir la tâche que lui assigne Sully Prudhomme, c'est moins encore le prestige que l'autorité morale. Les notions dont elle enrichit l'intelligence n'ont qu'un rapport indirect avec la conduite. Elle se borne à constater des faits et des rapports et ne se mêle pas de formuler des préceptes : elle enseigne mais ne dirige pas. A une époque où les guerres étaient, sinon, plus meutrières, du moins plus fréquentes qu'aujourd'hui, l'Eglise parvint à établir la Trêve de Dieu. Avec tout son crédit la science moderne serait bien

empêchée d'en faire autant. Elle met d'accord sur certains points toutes les intelligences cultivées ; quant à réconcilier des belligérants ou simplement obtenir une suspension d'armes, c'est une autre affaire. Il ne suffit pas de connaître les lois de la chute des corps ou la généalogie des carbures pour imposer silence à l'intérêt et calmer les haines de races.

C'est là une évidence qu'un grand esprit comme Sully Prudhomme n'a pas reconnue. Il a cru jusqu'à la fin que l'art et la science étaient les messagers de la concorde et comme les fourriers du pacifisme. En attendant que les nations déposent les armes, il invite les penseurs, les savants, les artistes de tous pays à former entre eux une cité fraternelle, une sorte de Cosmopolis idéale d'où toute animosité sera bannie. C'est là qu'il donne rendez-vous aux Muses qu'effare le tonnerre des stupides canons.

Ah ! du moins renouez votre céleste ronde
Sur l'invisible Pinde où l'élite du monde
Se range sans drapeaux pour vous tendre la main.

J'ai beau faire, j'émigre où s'enfuit la concorde ;
Je tiens de ma patrie un cœur qui la déborde,
Et plus je suis Français, plus je me sens humain (1).

Ces derniers vers ont été fort goûtés et nous pourrions les louer sans réserve si le qualificatif humain signifiait bon, généreux, chevaleresque. Il est sûr que la plupart des nations civilisées, et notamment les peuples de race latine, regardent encore la France comme le champion du droit et de la justice. Que de guerres elle a faites sans intérêt d'aucune sorte, uniquement pour la défense des faibles et l'affranchissement des opprimés ! Le Français est donc humain en ce sens, mais je crains fort que ce ne soit pas celui qu'avait en vue l'auteur. Pour lui, humain

(1) *La France.* IX.

signifie à peu près la même chose qu'humanitaire. Si l'on se rapporte au contexte, il a voulu dire que la vocation de la nation française est de prêcher la concorde entre les peuples. Elle est le missionnaire attitré du pacifisme. Et si elle meurt victime de son apostolat ? Il ne faudrait pas trop la plaindre, répond le poète, car ce martyre serait un triomphe. On connaît la théorie de certains militaristes enragés sur la France, Christ des nations. Sully Prudhomme l'a esquissée d'avance, en termes voilés, il est vrai, et non sans quelque embarras. Si la France donnait au monde l'exemple de la générosité et désarmait la première, elle pourrait être la proie d'un voisin glouton, mais ce désastre ne serait un qu'en apparence. Ne faut-il pas que le grain de blé meure pour revivre ? Le Christ a été mis en croix pour ses idées ; mais c'est par cette mort ignominieuse qu'il est entré dans sa gloire. Les princes des prêtres et les docteurs de la loi se hâtaient trop de triompher, car ce qu'ils prenaient pour la fin n'étaient que le commencement. L'expansion de l'Eglise chrétienne n'a commencé qu'au Calvaire ; elle est née des larmes et du sang de son fondateur. De même il peut se faire que la France expie quelque jour le crime d'avoir été trop généreuse ; mais si elle tombe sous les coups des barbares, son dernier soupir ébranlera le monde, Elle aura le destin glorieux de la Grèce qui, subjuguée par Rome, la subjugua à son tour par l'ascendant de son génie. Elle se vengea noblement en greffant sur le sauvageon latin la civilisation hellénique.

Imitant la revanche éternelle d'Athènes
Dont l'âme, inaccessible au viol des capitaines,
S'exhale vierge encor de ses marbres épars ;

Et chacun baisera, pour y puiser l'exemple,
Le beau front de la morte, où, comme au front d'un temple,
L'homme a gravé ses droits sous le laurier des arts (1).

(1) *La France.* VIII.

C'est fort beau d'avoir comme la Grèce une mission posthume ; mais comment nous résigner à voir la France mourir ? Si, comme nous le croyons, elle a une mission providentielle, ne la remplira-t-elle pas d'autant mieux qu'elle sera plus grande et plus prospère ? Sans doute il y a des morts qui parlent, mais la voix des vivants n'est-elle pas plus écoutée ? Que la France vive donc et qu'elle grandisse pour le plus grand bien de l'humanité ! Si par malheur elle perdait son existence nationale, ce serait fait de son prestige. Elle ne serait plus qu'une esclave, et il manque à l'esclave la considération qui donne du poids à la parole et aussi la fierté qui est nécessaire à l'épanouissement du génie.

*
* *

En composant les Impressions de la guerre et les sonnets à la France, Sully Prudhomme mettait en pratique une maxime de son art poétique.

Viens ! ne marche pas seul dans un jaloux sentier,
Mais suis les grands chemins que l'humanité foule...

Laisse à travers ton luth souffler le vent des âmes,
Et tes vers flotteront comme des oriflammes,
Et comme des tambours sonneront dans les cœurs (1).

Mais il renonça vite à ce rôle d'interprète pour revenir à la poésie personnelle et philosophique. Au lieu de se faire l'écho des sentiments de la foule, il se remit à noter minutieusement les mouvements les plus imperceptibles de son âme et le résultat de ses méditations.

Presque tous les poètes contemporains l'ont suivi dans cette voie. C'est pour cela qu'à part un chansonnier célèbre, il n'en est point qui soit vraiment populaire. La première condition pour être populaire,

(1) *Les Epreuves*. La Patrie.

c'est d'exprimer à sa manière les sentiments de tous, c'est de frapper à son effigie personnelle un métal commun. Or ce qui intéresse la plupart de nos poètes, ce qu'ils s'ingénient à rendre, ce n'est pas ce qui les rapproche des autres hommes mais plutôt ce qu'ils ont dans leur personne de plus original et de plus singulier. De là une subtilité d'analyse et des raffinements de forme qui les rendent à peu près inaccessibles, je ne dis pas seulement au peuple, mais à ce qu'on est convenu d'appeler le public.

C'est pour la même raison sans doute que nous n'avons pas actuellement de très grands poètes. Les talents abondent ; mais, faute de communiquer avec la masse, ils n'ont pu prendre tout leur développement. Cicéron disait que l'orateur ne peut être éloquent sans une multitude qui l'écoute. On peut affirmer aussi qu'un poète ne peut donner toute sa mesure s'il n'est soutenu par la sympathie et les applaudissements d'un grand public. Victor Hugo le savait bien, lui qui toute sa vie s'est préoccupé de garder le contact avec l'âme populaire. Sa bouche d'airain a répété en les grossissant démesurément les rumeurs de la foule. Beaucoup de ses poèmes ne sont que des pièces de circonstance inspirées par les événements du jour et comme qui dirait des chroniques en vers.

Ce grand exemple n'a pas été suivi. Il est remarquable que les récents progrès de la science, l'invention de la télégraphie sans fil, des sous-marins, des aéroplanes, ou encore les tragiques épisodes de nos luttes religieuses aient inspiré si peu de vers dignes d'être retenus. Espérons que la guerre actuelle que l'histoire appellera sans doute la Grande Guerre, trouvera quelque jour son aède. Les exploits d'Achille ont été célébrés par Homère. Le cor d'ivoire que Roland pressait sur ses lèvres mourantes résonne encore dans la chanson du vieux trouvère. Les Achilles et les Rolands qui abondent dans notre armée

écrivent avec leur sang une épopée magnifique : ne surgira-t-il pas un poète pour l'écrire en des vers immortels ? *Exoriare aliquis !* Ce serait à désespérer de la poèsie française si après des événements si graves, après tant d'actions d'éclat et de dévouements héroïques, elle ne trouvait autre chose à nous conter que des rêveries futiles et des peines d'amour perdues.

III

LA SOCIÉTÉ

Dans les poèmes de sa jeunesse Sully Prudhomme accuse des tendances nettement individualistes. Il invective contre le pacte social qu'il appelle un joug. Pourquoi la société impose-t-elle aux individus des tâches qui leur répugnent, et cela sous peine de mourir de faim ? Pourquoi met-elle un fusil ou un marteau entre des mains faites pour la lyre ? Ce caprice de despote indigne le poète. A l'étroit dans la geôle sociale, écœuré des serviles besognes qu'on lui inflige, il se réfugie dans le rêve. Il s'évade dans la verte nuit des forêts vierges, dans le Nouveau-Monde tel qu'il était avant que la civilisation ne l'eût infesté. C'est là qu'est sa vraie patrie ; c'est dans cette libre nature qu'il respire à l'aise et que ses facultés s'épanouissent pleinement.

Ces idées nous semblent aujourd'hui bien chimériques, bien puériles, et nous pourrions en sourire si, instruits par l'expérience, nous ne savions trop quel poison elles recèlent. Pour juger de leur nocivité, il faut voir ce qu'elles deviennent dans les esprits simples qui, avec une vigoureuse logique, les pressent pour en exprimer tout le contenu. Elles font les libertaires, les anarchistes, ces énergumènes qui, croyant la société mauvaise, veulent d'abord l'abattre et verront ensuite ce qu'il convient de mettre à la

place. Or si les songeries d'un poète individualiste nous amusent, si ses invectives flattent un moment notre instinct d'indépendance, ces mêmes songeries et ces mêmes invectives nous semblent fort déplaisantes chez des hommes moins raffinés, mais plus énergiques, plus impulsifs et qui ne sont pas faits pour se repaître de rêves. C'est ainsi que les privilégiés de l'Ancien régime qui avaient accueilli avec faveur les doctrines de Rousseau, maudissaient les Jacobins qui leur coupaient la tête, sans se douter que ceux-ci ne faisaient que pousser à leurs extrêmes conséquences les principes de celui-là.

Il est donc vain de récriminer contre un ordre social dont on accepte les avantages et qu'on serait bien fâché de voir détruire. Quant à revenir à l'état de nature, cela n'est pas possible pour cette raison toute simple que l'état de nature n'a jamais existé. Bon de vivre dans une île lointaine à l'ombre des palmiers, au murmure caressant des vagues, sans autre affaire que d'admirer le paysage et de s'entr'aimer ! Mais où est cette Atlantide ? Ou trouver à la fois la solitude et l'abondance, la liberté complète et la sécurité ? En quel siècle les hommes ont-ils vécu sans contrainte, libres comme l'aigle des montagnes, et cependant à l'abri du froid et de la faim ? Si haut qu'on remonte dans l'histoire, on les trouve groupés en clans, en fratries, en tribus. Or aucune agglomération humaine ne peut se passer d'autorité. Le moindre village nègre a un chef, des lois ou des coutumes qui restreignent la liberté individuelle. Jamais la condition de l'homme n'a été absolument indépendante. Cette liberté sans limite qui a servi de thème à tant de déclamations, n'est donc qu'une utopie, utopie dangereuse qui irrite l'amour-propre et rend plus difficile une soumission indispensable.

A supposer même que, dans son enfance, l'humanité ait goûté les douceurs de l'état de nature, il lui

est bien défendu d'y revenir. Une force irrésistible l'emporte vers une civilisation de plus en plus compliquée. Ce n'est que dans les contes qu'on voit des bergers devenus princes reprendre la houlette et retourner aux pâturages. Nous ne pouvons renoncer aux arts, aux sciences, à l'industrie, et vivre sans penser comme l'homme des bois. Montés sur le faîte, nous aspirons à descendre. Il nous en coûte de progresser toujours, de nous affiner, de nous moraliser. Nous voudrions bien nous étendre au bord de la route, contents de respirer un air pur et d'écouter le chant des oiseaux ; mais quand une voix impérieuse nous crie : En avant ! nous nous remettons en marche ; c'est plus fort que nous.

O volupté calme et profonde
Des amours qui sont nés sans pleurs,
Volupté saine comme une onde
Qui chante sur un lit de fleurs !

Fraîche obscurité des cabanes
Humbles à l'ombre des sommets !
Les rêveurs sont donc des profanes
Qu'ils ne vous connaîtront jamais ?

Hélas ! ces biens sont en arrière ;
Laissons-les là-bas, insensés !
L'innocence en est la barrière ;
Marchons, nous les avons passés.

Jamais les songeurs n'y reviennent ;
Parfois du bonheur ingénu,
En soupirant ils se souviennent,
Mais ils marchent à l'inconnu.

Dans la forêt de l'ignorance,
Plaintifs, perdus comme le vent,
Ils vont, l'orgueil et l'espérance
Leur criant toujours : En avant ! (1)

(1) *Stances et Poèmes*. En avant.

Au reste les contraintes sociales ne sont pas sans dédommagement. L'individu qui accepte une fonction ou exerce un métier bénéficie du travail de tous les autres. Le soldat le défend, le maçon lui fait un abri, le tisserand lui fabrique des étoffes et le paysan laboure pour lui la terre. Qu'il se suppose isolé dans un désert, sans assistance d'aucune sorte, et il comprendra la nécessité de ce pacte social contre lequel il a regimbé peut-être.

Sans la société il n'y a pas de bien-être : il n'y a pas non plus de vie intellectuelle et morale. C'est d'elle que nous tenons notre science et notre vertu. Ce qu'un homme peut acquérir sans le secours d'autrui est fort peu de chose. S'il avait grandi dans un bois, nourri par une chèvre, il ne serait guère plus savant que sa nourrice. Sa volonté serait aussi inculte que son intelligence. Ce sont ses éducateurs qui lui ont fait prendre de bonnes habitudes et qui, par l'entraînement de leurs exemples, ont décuplé son énergie native. Il est donc vrai de dire avec le poète que « les hommes ne sont forts, bons et justes qu'en foule » (1). A peu près tout ce qu'ils possèdent leur a été donné ; et, si personnellement ils ont acquis quelque chose, c'est avec des facultés qu'ils ont reçues en naissant. Chacun d'eux est un parvenu qui doit sa fortune à d'innombrables bienfaiteurs.

Puisque l'état social présente de tels avantages, le plus sage est de l'accepter : soumettons-nous aux charges qu'il nous impose afin de jouir sans remords des biens qu'il nous procure. Mais autre chose est de l'accepter, autre chose de l'approuver. Il s'en faut en effet que la société actuelle soit parfaite : même dans notre Europe civilisée, il existe des abus dont s'indignent les cœurs droits et généreux. Révoltés par les injustices dont ils sont témoins, ils voudraient

(1) *Les Epreuves*. La Patrie.

les abolir, les corriger du moins et hâter selon leurs forces l'avènement de la Cité meilleure.

Sully Prudhomme n'a point négligé ce grand devoir. En écoutant la plainte des misérables, le long cri de détresse poussé par l'humanité souffrante, il comprit qu'il ne pouvait vivre pour lui-même et jouir sans scrupule d'une oisiveté honorable. Intelligent et riche, il avait pour les déshérités de la fortune les soucis d'un frère aîné, promu par la mort du père au rang de chef de famille (1). Comme s'il avait eu charge d'âmes, il se sentait tenu d'exercer une action bienfaisante. Mais comment remplir cet apostolat ? Comment introduire dans les relations humaines plus de justice et de bonté ? Sully Prudhomme s'acquitta de sa mission sociale par trois moyens principaux : la propagande de la vérité, la création de belles œuvres poétiques et enfin l'action directe.

Toute rénovation sociale est dirigée par des idées. Si ces idées sont justes, conformes aux vrais rapports des choses, les réformes auront chance d'être opportunes. Mais si ces idées sont fausses, chimériques, on aggravera le mal au lieu d'y porter remède. Il importe donc de définir et d'examiner avec soin les principes inspirateurs de l'action sociale.

Et d'abord faut-il renouveler de fond en comble la société ou se borner aux restaurations nécessaires ? Cette question si grave, Sully Prudhomme l'a traitée sous une forme symbolique dans l'Epilogue de la Justice. Avec son fouillis de lois, d'institutions, d'usages, la société contemporaine ressemble à une forêt vierge. Les uns ne veulent pas qu'on y touche. Ils s'y trouvent bien, ils vivent à l'aise : de quel droit vient-on troubler leur quiétude ? Les autres sont d'accord sur ce point que la forêt doit être défrichée ;

(1) Cf. *Les Epreuves*. Homo sum.

mais par quelle méthode ? Faut-il y mettre le feu et engraisser le sol de ses débris fumants ? Faut-il se contenter d'y percer des avenues, d'y ouvrir des clairières, de façon que les chênes antiques ombragent les maisons neuves et que les monuments du passé s'entremêlent aux œuvres modernes ? Bien que Sully Prudhomme évite de prendre parti, on voit qu'il approuve les réformateurs modérés. Son idéal était de concilier la tradition et le progrès. Il avait le respect du passé ; il aimait ces vieilles demeures familiales où plusieurs générations successives ont laissé leurs traces (1). Il avait peu de sympathie pour ces démolisseurs à courte vue qui veulent tout abattre sans savoir comment ils rebâtiront. Il sentait que les institutions anciennes, résultats d'une longue suite de tâtonnements et d'expériences, sont comme de la sagesse cristallisée. Sous leurs anomalies apparentes il y a souvent une logique secrète. Elles ont la complexité des organismes vivants, et il n'y faut toucher qu'avec des précautions extrêmes.

Le même esprit de modération et d'équité se révèle dans l'attitude prise par Sully Prudhomme dans la guerre sociale. Il ne se tient ni d'un côté ni de l'autre de la barricade : il monte dessus pour haranguer les combattants et les conjurer de poser les armes. Il appelle ces frères ennemis en conciliation et, juge impartial, il délimite les droits de chacun.

Il rappelle aux riches que le privilège de la fortune doit se justifier comme les autres par le bon usage qu'on en fait. Notre société démocratique tolère difficilement les avantages gratuits, ceux qui ne sont compensés par aucune charge. Celui qui ne travaille pas n'a pas le droit de manger. Puisqu'on consomme, on doit produire : pas de frelon dans la

(1) *Les Solitudes.* Les Vieilles maisons.

ruche humaine. Le loisir ne peut être que la récompense d'une vie laborieuse. Parce qu'on a de quoi vivre, ce n'est pas une raison pour se croiser les bras : il n'est pas admissible qu'un homme reçoive tout de la société sans lui rien donner en échange (1).

Sully Prudhomme refuse donc au riche le droit à la paresse ; mais il ne va pas jusqu'à dire, comme certains démagogues, que c'est de lui que vient tout le mal. Il n'en fait pas un bouc émissaire chargé de tous les péchés d'Israël. Il représente à ce peuple trop adulé que ceux qu'il envie ont aussi leurs peines et leurs risques à courir. Certes il est triste le sort du pauvre qui meurt sur un lit d'hôpital et dont le cadavre, tiède encore, est fouillé curieusement par le scalpel ; mais comment ne pas rendre hommage au médecin qui l'a soigné sans craindre la contamination ? Plaignons le maçon qui tombe d'un échafaudage, mais ne refusons pas notre admiration à l'aéronaute victime de son dévouement à la science. Soyons justes pour tout le monde ; imitons ces hérauts antiques qui, le rameau d'olivier en main, allaient d'un camp à l'autre porter des paroles de paix. Rôle honorable mais difficile et qui expose celui qui s'en charge à recevoir de tous les côtés des horions et des coups.

Une autre idée chère à Sully Prudhomme, c'est que, pour assurer le triomphe de la justice, il faut compter moins sur la refonte des constitutions et des lois que sur les bonnes volontés individuelles. Que chacun fasse son devoir et tout ira bien. Mais quels sont nos devoirs envers nos semblables ? Qu'est-ce que la justice ? Sully Prudhomme répond d'un mot : le désintéressement. Être désintéressé, c'est d'abord maîtriser ses passions, refréner les convoitises

(1) Voir les statuts de la Société pour la rénovation sociale par la science et le travail dont Sully Prudhomme fut le président d'honneur. *Testament poétique*. Ed. in-8, pp. 329-333.

qui sont la source ordinaire des querelles entre individus et entre peuples. Supprimez la cupidité, l'ambition, le désir de conquêtes, et du même coup vous abolirez la guerre. Si l'esprit de charité dominait toutes les âmes, il y a beau temps que le rêve des humanitaires serait devenu une réalité. La concorde régnerait entre les nations comme entre les provinces d'un même Etat. Les peuples aujourd'hui rivaux se seraient fondus en une vaste république où les différends seraient réglés sans violence ni effusion de sang.

Une autre forme du désintéressement, c'est la bienveillance qui implique nécessairement la justice. Si j'aime mon prochain, il est évident que je m'abstiendrai de lui faire tort dans ses biens, dans son honneur ou dans sa personne. Je respecterai ses droits, alors même qu'il ne serait pas en état de les défendre. Loin de m'encourager à une agression injuste, sa faiblesse me le rendrait sacré.

Les faibles ont pour bouclier,
Bien plus que leur droit, leur faiblesse :
Quel est l'orphelin que délaisse
Le cœur le moins hospitalier ?

Et quelle est la femme frappée
Ou qu'une insulte fait rougir,
Qui ne fait aussitôt surgir
Un bras d'homme offrant une épée ? (1)

Le désintéressement est donc la condition première de la prospérité commune. C'est grâce au désintéressement de leurs associés que les colonies animales sont si ordonnées et si paisibles. L'abeille songe à l'intérêt de la ruche autant qu'au sien propre : sa volonté individuelle est complètement identifiée à l'instinct social. Ce serait pour elle une souffrance si elle ne pouvait collaborer à l'œuvre commune.

(1) *La Justice*. Onzième Veille.

Inversement, si parmi les hommes il y a tant de discordes et de conflits, c'est que trop souvent l'intérêt particulier s'oppose à l'intérêt général. Sans doute le patrimoine national est, par définition, la chose de tous. Chaque citoyen bénéficie de la gloire et de la prospérité de sa patrie. Mais que d'efforts et de sacrifices ont coûté cette prospérité et cette gloire! Le soldat qui va au feu ne sait pas s'il sortira intact ou vivant de la fournaise. Il doit se battre sans être sûr de jouir personnellement de la victoire. Le dévouement à la chose publique suppose donc l'oubli de soi, l'abnégation qui, par suite, est la vertu sociale par excellence.

Mais si l'individu doit se dépenser et, au besoin, s'immoler pour la cause commune, la société doit en retour le dédommager autant que possible et, pour employer une expression assez bizarre, le désintéresser de son désintéressement. Elle doit reconnaître les services rendus, obliger les citoyens à des concessions réciproques, de façon que les sacrifices de l'un soient compensés par des sacrifices équivalents de la part des autres. Si je respecte la propriété de mon voisin et que celui-ci me dérobe les fruits de mon travail, si je me gêne pour ne pas lui déplaire et qu'il se libère de toute contrainte, je serai victime de sa brutalité et j'aurai joué un rôle de dupe. Il faut donc que l'Etat, dépositaire de l'autorité et de la force publiques, définisse les droits de chacun et qu'il en impose le respect. Son rôle est de châtier les malfaiteurs, de répartir équitablement les charges publiques afin que, tout compte fait, le pacte social soit profitable à tous les citoyens.

Mais d'après quelles règles doit se faire cette répartition? De quels principes doit s'inspirer la justice distributive?

D'abord les détenteurs du pouvoir ne doivent jamais perdre de vue que le plus grand des biens est

la dignité. Tous les autres doivent lui être subordonnés et on ne peut le sacrifier sous aucun prétexte. Un général qui, pour exciter l'ardeur de ses soldats, leur promet le pillage des villes conquises, un gouvernement qui, pour maintenir l'ordre à l'intérieur, prodigue les faveurs arbitraires, méconnaissent la véritable hiérarchie des biens. La richesse et la paix sont désirables; mais les acquérir au prix d'injustices avilissantes, c'est faire un marché de dupe et, comme disait le sage antique, perdre pour la vie les raisons de vivre.

En exerçant la justice, les représentants de l'autorité doivent aussi tenir compte des besoins, des facultés, en un mot du caractère de chaque individu. Leibnitz disait que dans une forêt il n'y a pas deux feuilles absolument semblables : il n'y a pas non plus dans le vaste monde deux personnes qui ne diffèrent par quelque point.

Ah ! quiconque proclame égaux les droits de l'homme
Est hardi pour lui-même et pour toi, quand il nomme
D'un seul et même nom deux êtres si divers ! (1)

De la différence de nature résulte la différence des droits ; et, par suite, la loi ne saurait être parfaitement équitable, car elle est générale et met dans la même catégorie des personnes qui ne sont semblables qu'en apparence. Le poète la compare à une mère plus raisonnable que tendre qui traiterait de la même manière tous ses enfants, sains ou malades, chétifs ou robustes.

La Loi demeure inique et mauvaise nourrice
Avec des seins égaux où ne bat pas un cœur,
Et son indifférence a l'effet du caprice (2).

(1) *La Justice.* Onzième Veille.

(2) *Ibid.* Pour interpréter la finale de ce poème, il est bon de lire les études sociologiques intitulées : *l'Histoire et l'Etat social,*

Il est vrai qu'un texte de loi ne peut prévoir toutes les exceptions : c'est à ceux qui l'interprètent et l'appliquent d'examiner chaque cas particulier et de faire le discernement des personnes. Fonction délicate qui suppose chez ceux qui l'exercent du savoir et de la bienveillance. Un juge décide au hasard s'il ne connaît la nature humaine en général et le caractère de chacun des accusés qui comparaissent devant lui. Cette connaissance est facilitée par la sympathie, ce pouvoir mystérieux que nous avons d'entrer dans l'âme de nos semblables et de prendre conscience de leurs sentiments. Il est difficile de sympathiser avec ceux qu'on hait : aussi pour être justes envers les hommes, nous devons commencer par les aimer. L'amour est la condition et peut-être l'essence même de la justice.

Ces idées ne sont-elles pas un peu chimériques ? Sully Prudhomme avoue lui-même que, dans une agglomération nombreuse, l'application stricte de ses principes est impossible. Pour savoir qui mérite louange ou blâme, il faut voir clair dans le cœur humain : oui, mais le cœur humain ne se laisse pas facilement pénétrer. Il y a dans l'âme et la vie de nos proches des secrets qui nous échappent : que dire

Sur les liens nationaux et internationaux. Le philosophe y commente longuement les vers du poète. On n'oubliera pas que Sully Prudhomme entend par justice soit l'ensemble de nos devoirs envers autrui, soit les devoirs de charité, soit les devoirs de justice proprement dite qui consistent à rendre à chacun ce qui lui est dû. De là trois acceptions du mot justice, l'une générale, les autres restreintes. Il faut voir dans chaque cas quel est le sens visé par le poète. Comparer les vers suivants :

> Nul ne peut se vanter d'être juste envers toi,
> S'il n'a jamais sondé l'esprit ni la matière...
> La Justice est l'amour guidé par la lumière...
> Je suis juste et je sens qu'un pauvre est mon égal...

Faut-il ajouter que ce travail d'interprétation est singulièrement délicat et que de tels vers demandent à être étudiés à la loupe ?

alors des étrangers ! Si le juge d'instruction devait faire une enquête approfondie sur chaque inculpé, connaître ses opinions, ses habitudes, son genre de vie, son éducation, son hérédité, toute son histoire, chaque affaire exigerait plusieurs mois d'étude. Il faudrait multiplier le nombre des tribunaux ou laisser les malfaiteurs impunis.

D'une réalisation difficile, la conception que Sully Prudhomme se fait de la justice est aussi très dangereuse. Pour blanchir un coupable, le moyen le plus simple est d'expliquer son acte. C'est le procédé classique des avocats plaidant en cour d'assises. Ils font voir qu'étant donné le tempérament d'un accusé, les exemples qu'il a eus sous les yeux, les suggestions qu'il a subies, les occasions où il s'est trouvé, il devait fatalement commettre son crime. Il apparaît alors comme une malheureuse victime de puissances mauvaises : sa volonté individuelle semble écrasée sous le poids du destin. La compassion se glisse dans l'âme des juges, étouffant peu à peu le sentiment de la justice et l'instinct de conservation sociale : de là des acquittements scandaleux qui étonnent et indignent la conscience publique.

Je sais bien qu'il y a divers degrés de responsabilité. Les circonstances de temps, de lieu, de personne augmentent ou diminuent la gravité d'une faute. Il faut réprouver cette doctrine d'après laquelle les tribunaux ne seraient que des organes de défense sociale, chargés de constater les délits et d'en punir les auteurs, sans se préoccuper de savoir dans quelle mesure ils sont moralement responsables. Mais, en évitant cet excès, on doit se mettre en garde contre l'excès contraire. Sully Prudhomme hâte de ses vœux l'avènement de cette époque bienheureuse où l'on verra se multiplier « les arrêts par le cœur rendus ». Mais, quand c'est le cœur qui juge, il se

laisse trop souvent dominer et aveugler par les passions. Loin d'écouter sa voix, nous devrions au contraire nous en défier, car tout jugement inspiré par la faveur ou la haine est partial et suspect.

*
* *

Ce n'est pas seulement par de profondes études morales que Sully Prudhomme désirait se rendre utile. Il estimait que le poète, en faisant bien son métier, remplit une fonction sociale. La poésie n'est pas un amusement de désœuvrés, un pur baladinage. Son but n'est pas de caresser le regard intérieur par un certain châtoiement de mots et d'images. Elle collabore avec la science au perfectionnement du genre humain. Chanter, c'est agir, quand le vers sonne comme un clairon et suscite des héros. On peut servir à la fois son art et son pays : témoin Chénier qui, par ses Iambes, vengea le droit outragé et joignit la palme du juste au laurier du poète (1).

Je ne sache pas que les vers de Sully Prudhomme aient enflammé les courages et réveillé les ardeurs guerrières : ils sont trop subtils pour cela et parfois trop désenchantés. S'ils agissent sur les âmes, c'est d'une autre manière, en suscitant l'aspiration, en évoquant l'image de cet Eldorado qu'à travers tant d'obstacles cherche obstinément la caravane humaine. Pour nous distraire des fatigues de la route et ranimer notre espoir, le poète nous en fait une description alléchante : on dirait d'une homélie sur un ciel sans Dieu. Dans cette Jérusalem nouvelle nul ne sent l'aiguillon du besoin. On y travaille encore, mais simplement pour sentir ses forces, avec l'aisance et l'allégresse d'un dieu qui crée. L'industrie n'y est

(1) *La Justice*, Epilogue.

(2) Cf. *La Justice*, Onzième Veille, et *Le Bonheur*, Formes et Couleurs.

qu'un jeu, et le commerce un échange de cadeaux, un bienfait réciproque. Heureux pays dont les habitants, parfaitement désintéressés, ne songent qu'à se faire plaisir les uns aux autres ! Du reste pourquoi chercheraient-ils à s'enrichir puisqu'ils ont tout à souhait ? Pourquoi envieraient-ils la félicité du voisin quand la leur est aussi complète et aussi vive ? Ils n'ont que faire de la prévoyance et de l'économie, car la terre produit au delà de leurs besoins. Plus de concurrence entre eux ni de luttes : l'abondance, en calmant les appétits, a supprimé toute cause de discorde. Qu'elle est belle cette cité future dont la société actuelle n'est qu'une ébauche informe ! Qu'elle est belle, mais qu'elle est lointaine et d'un accès difficile ! Où la verrons-nous ? Sur notre globe misérable ou dans un astre plus clément ? Le poète de la Justice n'en sait rien, et c'est tantôt dans une étoile innomée, tantôt dans les lointains de l'avenir terrestre qu'il place sa cité idéale. Ici il nous conseille de rester fidèles à la terre et là d'émigrer dans l'infini des cieux. Cette incertitude est troublante et nuit singulièrement à l'efficacité de ses exhortations morales.

*
* *

Sully Prudhomme était trop sincère et trop généreux pour ne pas tenter de réaliser ses conceptions sociales. Comme tout bon prédicateur, il joignit l'exemple au précepte. Outre la Société pour la paix internationale et la Société pour la rénovation sociale par la science et le travail, il présida la Société dite des idées du père Gibus. Le père Gibus est un héros de roman. Ouvrier enrichi, il porte toujours un chapeau haut de forme, emblème de l'aisance où il est parvenu à force de labeur et d'économie. Il a de bonnes idées qu'il propage avec ardeur, et il meurt victime de son apostolat. Le

peintre Carolus Durand s'enthousiasma pour ce brave homme, et il en fit le parrain d'une société qu'il fonda pour la conciliation du naturalisme et de l'idéalisme. Quand il partit pour diriger l'Ecole française de Rome, Sully Prudhomme lui succéda dans ses fonctions de président. Le nom de la Société était fort étrange : il fallait que le poète eût un grand désir de se rendre utile pour ne pas se laisser émouvoir par la crainte du ridicule. Le ridicule tue en France, dit-on : si la Société du père Gibus n'est point morte, elle doit être peu vivante, car elle ne mène pas grand bruit. C'est dommage : elle méritait un meilleur destin. Il serait à souhaiter que nos compatriotes fussent convaincus, comme Carolus Durand et Sully Prudhomme, que toute la vérité n'est pas du côté du réalisme ni toute chimère du côté de l'idéalisme, que les idées généreuses peuvent être vraies, et qu'après s'être déclarée contre les affirmations de la conscience et du cœur, l'intelligence finit souvent par les justifier.

CHAPITRE VII

Conflit entre le cœur et la raison au sujet de la conception d'un Dieu personnel.

Formes diverses ou conflit entre le cœur et la raison

I. Comment Sully Prudhomme perdit la foi en un Dieu personnel ? Ses griefs contre le catholicisme.

II. Sa conception personnelle du Divin. Il est panthéiste, comme on peut s'en assurer en examinant sa morale, son esthétique, ses vues sur le pessimisme, sa théorie sur les rapports du physique et du moral.

III. Cette conception n'est pas purement rationnelle : Sully Prudhomme est un libre-penseur mystique. Il croit qu'une intervention de l'être métaphysique pourrait bouleverser l'ordre de la nature. Surtout dans sa théorie de l'aspiration, il donne un rôle considérable à l'acte de foi. On ne peut dire toutefois que sa philosophie soit religieuse.

IV. Du reste, elle ne le satisfait pas entièrement. Manifestations diverses de son inquiétude métaphysique.

Nous venons de voir que chez Sully Prudhomme le sentiment familial est aux prises avec la compassion, le patriotisme avec l'amour de l'humanité, l'individualisme avec l'instinct social. Mais le combat intérieur dont il est à la fois l'acteur, le théâtre et l'observateur attentif, n'est pas seulement un conflit de tendances : il y a des tiraillements dans sa pensée elle-même. Il admet, comme Pascal, deux principes de connaissance : la raison et le cœur, entre lesquels s'élèvent de fréquents débats. Le cœur a des vues que la raison ne partage point. L'un affirme l'exis-

tence d'un Dieu personnel, l'immortalité de l'âme, l'obligation morale, et l'autre ne voit dans tout cela que des illusions ou des préjugés utiles.

Deux voix s'élèvent tour à tour
Des profondeurs troubles de l'âme :
La raison blasphème, et l'amour
Rêve un Dieu juste et le proclame...

L'intelligence dit au cœur :
« Le monde n'a pas un bon père.
Vois, le mal est partout vainqueur. »
Le cœur dit : « Je crois et j'espère.

« Espère, ô ma sœur, crois un peu :
C'est à force d'aimer qu'on trouve ;
Je suis immortel, je sens Dieu. »
L'intelligence lui dit : « Prouve ! » (1)

On peut se demander comment le mot cœur a été détourné de sa signification première pour désigner une faculté de connaître. L'organe propulseur du sang a toujours été considéré comme le siège de la sensibilité physique et morale. Or parmi nos sentiments il en est dont la cause est inconnue ou obscure. Quand nous voulons analyser l'impression qu'éveillent en nous certaines symphonies ou certains paysages, nous sentons tout de suite la difficulté de la tâche. L'origine de notre émotion se perd dans des profondeurs insondables. Sa nuance propre est nettement sentie, mais nous ne pouvons ni l'expliquer ni la traduire. Mille questions se posent qui demeurent sans réponse. Nous sommes en présence d'un écheveau d'idées ténu, embrouillé, inextricable. Puisqu'elles nous émeuvent, il faut bien cependant qu'elles aient été au moins entrevues. Entrevues par qui ? Ce n'est point par la raison qui, toute subtile

(1) *Stances et Poèmes.* Intus. Of. V. Hugo. *Les Quatres vents de l'esprit*, III, 45.

qu'elle est, n'arrive pas à les démêler. C'est par une faculté d'aperception plus spontanée, plus pénétrante aussi. Nous l'appelons cœur parce que ses intuitions se confondent avec le sentiment et semblent faire corps avec lui.

Mais qu'est-ce que Sully Prudhomme entend au juste par le mot cœur ? La définition la plus précise qu'il en ait donnée se trouve dans une préface qu'il composa, quelques mois avant de mourir, pour le livre de son ami, M. Camille Hémon. La raison, nous dit-il, est la faculté de percevoir des rapports adéquatement conçus entre des idées adéquates ou inadéquates. En termes moins barbares, c'est la faculté de déduire et d'induire. La somme des trois angles d'un triangle est égale à deux droits, la chaleur dilate tous les métaux, ce sont là des vérités rationnelles, car elles sont prouvées par le raisonnement ou l'expérience. Mais quand je dis que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, je vois bien que dans ce jugement l'attribut convient au sujet sans que je puisse expliquer pourquoi. De même, il m'est impossible de mettre en doute l'existence du libre arbitre, quelque plausibles que soient les arguments qu'on lui oppose. Cette faculté de percevoir des rapports inadéquatement conçus, en d'autres termes de sentir directement certaines vérités, c'est ce que Sully Prudhomme appelle le cœur (1).

Dans les exemples que nous venons de citer, le sentiment n'entre pour rien, ou du moins son action est à peine perceptible. Mais il est des cas où il apparaît au premier plan et joue le rôle principal : nous voulons parler des intuitions esthétiques et morales.

Quand le poète écoute une belle symphonie, il

(1) Préface à *La Philosophie de M. Sully Prudhomme*, par C. Hémon, p. XIV.

éprouve une joie profonde et mélancolique, une volupté mêlée de désirs inassouvis. Dans cet état d'âme il distingue deux éléments : la sensation ou perception de certaines combinaisons harmoniques, et le sentiment proprement dit. La sensation est déterminée par des vibrations sonores ; mais au sentiment ne correspond rien de sensible ni même de terrestre. L'idéal auquel le poète aspire n'est pas un objet matériel ; ce n'est pas davantage une image composite, une construction intellectuelle. C'est un objet inaccessible, indéfinissable, réel cependant. Bien qu'il soit situé très loin, dans un autre monde, il agit sur nous, il fait impression sur notre sensibilité morale, comme les ondulations de l'air sur nos nerfs sensitifs. Ce n'est pas nous qui le créons : c'est lui au contraire qui nous émeut, nous attire et nous fait pleurer de ne pouvoir l'atteindre.

Ainsi, d'après Sully Prudhomme, le sentiment du beau est « une intuition instinctive du Divin ». C'est une extase provoquée par un objet transcendant. Le poète nous dit que les astronomes, prenant pour point de départ le diamètre de l'orbite terrestre, mesurent la distance qui nous sépare du soleil et s'y élèvent en quelque sorte par la pensée. Plus audacieux encore, il appuie sur le cœur la base d'un triangle prodigieux dont le sommet dépasse les étoiles.

A l'en croire, les intuitions morales ne sont pas moins révélatrices que les intuitions esthétiques. Ni les raisons les plus spécieuses, ni l'horreur de l'effort et de la discipline n'ébranlent sa fidélité au devoir. En présence d'actes bons ou mauvais, il félicite ou blâme, admire ou s'indigne. Quelle est l'origine profonde de ces sentiments moraux ? Ce sont, nous dit-il, « des suggestions de l'Inconnaissable ». Ce monde est comme un germe qui se développe en réalisant peu à peu ses virtualités. L'être métaphysique qui en est le fond et la substance lui imprime un élan vers

le mieux, un essor vers la perfection. Mais seul parmi la population terrestre l'homme prend conscience de cette impulsion. Il sent que l'Inconnaissable l'invite à collaborer à son œuvre éternelle, qu'il le gourmande ou l'approuve selon qu'il est réfractaire ou docile (1). Ainsi notre conscience morale nous met en communication directe avec le principe de l'univers. Virgile disait que l'activité des abeilles est dirigée par la raison qui mène le monde :

> His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
> Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
> Æthereos dixere (2).

Comme le poète antique, Sully Prudhomme croit que l'instinct des bêtes et surtout l'instinct moral de l'homme est quelque chose de divin. Et de même qu'il n'y a pas d'instinct auquel ne corresponde un objet réel, de même nos sentiments moraux, si nobles, si désintéressés, attestent l'existence d'un ordre de choses qui nous dépasse. Puisque la Nature nous invite à monter, c'est que l'ascension est possible. Puisque nous aspirons à nous dépasser, c'est que le Surhomme naîtra quelque jour. Ce n'est évidemment qu'une conjecture, mais une conjecture très vraisemblable. D'après la vitesse et la direction d'une flèche, un mathématicien pourrait calculer la distance et la position de la cible. Ainsi le mouvement ascensionnel que nous imprime l'être métaphysique nous fait connaître, ou du moins entrevoir le but vers lequel il nous dirige, l'état meilleur où il veut nous élever (3).

En résumé, Sully Prudhomme se représente le cœur, soit comme un mode d'activité intellectuelle, soit comme un ensemble de sentiments impliquant

(1) Cf. *La Vraie religion selon Pascal,* pp. 9-18; 301-304.
(2) *Les Géorgiques.* Livre IV. v. 218-221.
(3) Cf. *Que sais-je ?* Ch. *XIII.*

la notion ou, pour mieux dire, l'existence d'un objet métaphysique. Mais quoi qu'il en soit de sa nature intime, il a des caractères spécifiques qui ne permettent point de le confondre avec l'entendement. La raison discursive passe d'une idée à l'autre ; elle découvre les vérités une à une ou, comme dit le poète, détache lentement le voile d'Isis ; le cœur l'arrache d'un seul coup et embrasse son objet d'un seul regard. La raison s'instruit et progresse ; le cœur n'a point de maître et n'apprend rien que de lui-même. La raison est faillible ; le cœur ne se trompe jamais.

L'esprit n'est qu'un rayon qui rôde, effleure et passe,
Il ne peut à la fois illuminer qu'un point ;
Le cœur est un été dilaté dans l'espace,
Et comme il remplit tout il ne s'égare point.

L'esprit à des leçons se doit longtemps soumettre,
Hasardeux instrument, peu sûr de sa rigueur ;
Le cœur est à la fois le disciple et le maître :
L'homme n'apprend l'amour que de son propre cœur (1).

S'il en est ainsi, dira-t-on, le débat ne saurait durer longtemps entre le cœur et la tête. Il peut y avoir des conflits irréductibles entre des juridictions du même ordre, non entre un tribunal de première instance et une cour suprême. Si donc les arrêts du cœur sont irréformables, s'il possède une autorité souveraine, pourquoi le poète ne s'en est-il pas tenu à ses décisions ? En écoutant cette voix, écho d'une voix divine, il eût assuré en lui la paix. Mais Sully Prudhomme n'était pas un pur logicien, développant avec rigueur le contenu de ses principes. Tout en proclamant l'infaillibilité du cœur, il entendait maintenir les droits de la raison. Il se faisait juge entre ces adversaires dont il écoutait patiemment

(1) *Epaves.* Sur une pensée de Pascal. Cf. *Stances et Poèmes.* La Poésie. *Les Vaines Tendresses.* La Vertu. *Testament poétique.* Ld. in-8, p. 185.

les plaidoiries contradictoires. Après quoi, il donnait son avis, quand il ne restait pas perplexe.

C'est principalement sur les questions d'un Dieu personnel, de la survie de l'âme et du fondement de la morale qu'ont porté les méditations de Sully Prudhomme. A ces questions vitales et toujours actuelles son cœur et sa raison donnaient des réponses contradictoires.

Quelles tentatives a-t-il faites pour les concilier ? Quelle position a-t-il prise dans ce douloureux débat ? Cette recherche ne manque point d'intérêt, surtout à une époque comme la nôtre où tant d'esprits inquiets voudraient se frayer une voie moyenne entre l'intellectualisme et le mysticisme.

I

Sully Prudhomme reçut au lycée Bonaparte une formation toute scientifique, du moins à partir de la troisième. Il se prépara, comme on sait, à l'Ecole polytechnique et fût devenu sans doute ingénieur ou officier si une ophtalmie assez grave ne l'avait forcé d'interrompre ses études : à quoi tient la destinée d'un homme !

Mais avant d'entrer au lycée, l'enfant était tout imprégné de foi chrétienne. Sa mère qu'il vénérait était croyante et même pieuse. Quand parurent les Stances et Poèmes, elle s'informa auprès de Gaston Paris, l'ami de la maison, s'il n'y avait rien là contre Dieu ; et, pour calmer ses inquiétudes, le jeune savant se crut permis de gazer un peu la vérité. Cette femme délicate et tendre qu'on devine impressionnable et portée au scrupule, eut sur son fils une influence profonde, surtout au point de vue religieux. Sully Prudhomme lui-même fait observer que, parmi les plus actifs propagateurs de l'Evangile, il faut compter les mères. Réhabilitées par le Christ, elles se sentent

attirées vers ce Dieu, protecteur des faibles ; et, pour lui témoigner leur gratitude, elles lui consacrent leurs enfants: le poète va jusqu'à dire qu'elles les emmaillottent dans les lisières du dogme. Quand de bonne heure une âme a été captivée dans ces liens subtils et doux, elle a peine à les rompre et même après qu'elle s'en est dégagée, l'empreinte demeure. Joignez que le christianisme répond aux besoins les plus nobles de la nature humaine. Il a une réponse aux questions que tout homme se pose sur l'origine et la destinée du monde. Il satisfait le cœur avide d'amour, de consolation et d'espérance, par sa doctrine de la rédemption et la promesse d'une immortalité bienheureuse. On s'explique ainsi que Sully Prudhomme ait gardé jusqu'à la fin des traces manifestes de ses premières croyances et qu'il ait été, selon le mot d'un de ses interprètes, « le plus mystique des libre-penseurs » (1).

Entre la foi religieuse qu'il tenait de sa mère et l'esprit scientifique que lui inspirèrent ses maîtres, un conflit ne tarda pas à éclater. Ce fut d'abord la science qui triompha : à dix-huit ans, Sully Prudhomme était déjà, sinon un incrédule, du moins un douteur. Puis la foi à demi éteinte se ranima dans des circonstances remarquables qu'il nous a contées lui-même :

« J'avais dix-huit ans ; je venais d'abandonner la classe de mathématiques spéciales, où je me destinais à l'Ecole Polytechnique. J'étais bachelier ès-sciences et j'aspirais au modeste diplôme de bachelier ès-lettres. Je l'obtins l'année suivante à Paris, mais c'était à Lyon, chez des cousins, que je préparais mon examen. Lyon est une ville dont les habitants sont des catholiques en majorité croyants et pratiquants : mes cousins étaient de ceux-ci. Faut-

(1) M. Camille Hémon.

il, pour expliquer le coup de foudre moral dont il s'agit, unir à l'influence plus haut signalée celle du milieu où je me trouvais transplanté ? C'est probable. Quoi qu'il en soit, je me réveillai, une nuit, tout autre que je ne m'étais endormi deux heures auparavant, ou du moins bien changé, car je m'écriai en moi-même : « Comment ai-je pu douter un seul instant de la vérité d'une doctrine dont la vérité m'apparaît soudain si éclatante ? « En effet je voyais directement, je sentais la divinité de Jésus, et tous les nuages qui avaient jusque-là pour moi obscurci les dogmes me semblaient dissipés. Je m'agenouillai, je fis une prière dont je ne me rappelle plus les paroles et le lendemain je conçus le projet de me faire dominicain (1). »

*
* *

Ce ne fut là qu'un éclair fugitif et comme le dernier éclat d'un flambeau qui expire. De retour à Paris, le jeune étudiant fut repris par le doute et sa foi vacillante s'éteignit tout-à-fait.

Mais il était trop foncièrement mystique, il avait un besoin trop impérieux de croire et d'adorer pour se passer de religion. Celle que lui avait enseignée sa mère ne répondant pas à ses exigences, il s'en forgea une autre, toute personnelle, qui du reste ne le satisfit pas entièrement. Sa bonne foi était parfaite et il critiquait ses propres conceptions avec une clairvoyance impitoyable. Nous allons décrire sommairement les principales phases de ce douloureux conflit.

On a dit de l'auteur de la Divine Comédie qu'il était un théologien renseigné sur tous les dogmes.

Theologus Dantes, nullius dogmatis expers.

(1) Préface à *La Philosophie de Sully Prudhomme*, par M. C. Hémon, p. VI.

Sully Prudhomme, qui a étudié saint Thomas et Pascal, est aussi un théologien, mais un théologien méfiant, pointilleux, sceptique. Il a examiné de près et, pour ainsi dire, à la loupe les bases de la croyance, et de tous les principes fondamentaux du christianisme, il n'en a trouvé aucun de solide.

Et d'abord comment croire à un Dieu personnel, doué de conscience, bon et juste, en voyant le triomphe du mal ?

> « L'intelligence dit au cœur :
> Le monde n'a pas un bon père.
> Vois, le mal est partout vainqueur (1). »

Chaque vivant est soumis à la cruelle nécessité de tuer pour vivre. Dans la société humaine comme dans le règne animal, c'est une lutte sans merci où les faibles sont écrasés par les forts et deviennent leur proie. Ce spectacle attriste le poète et le scandalise. L'injustice universelle lui gâte la beauté du monde : c'est comme une tache d'huile qui s'étend peu à peu et assombrit tout l'azur du ciel.

Il est vrai que la concurrence vitale et, par suite, la douleur et la mort sont des facteurs du progrès. En Egypte, au temps des Pharaons, des centaines d'esclaves expiraient sous les coups avant que l'obélisque ne se dressât au milieu du désert. Il fallait de même que des myriades d'individus et même d'espèces fussent immolés pour que l'homme, dernier-né de la création, vît l'azur, droit sur ses pieds. Mais le poète, pitoyable à toute souffrance, se demande avec angoisse si de telles hécatombes sont justifiées. Devant la masse imposante de l'obélisque il éprouve moins d'admiration que de pitié. Il entend à travers les âges la plainte des corvéables qui, sous un soleil ardent, roulèrent et taillèrent ce bloc énorme. Il

(1) *Stances et Poèmes.* Intus. Cf. *Les Epreuves.* Piété hardie. La Grande Ourse. La Prière.

songe aux gazelles que le tigre surprend et déchire, à la mouche qui se débat sous le suçoir de l'araignée. Comment concilier tout cela avec le dogme de la Providence? Il faut donc, ou bien mettre en doute la personnalité de Dieu, ou bien l'accuser d'injustice.

> Quiconque a senti l'ordre du monde inique,
> S'il n'est pas un athée, est un blasphémateur (1).

S'étant mis lui-même dans cette alternative, Sully Prudhomme prend le premier parti qui, selon lui, est le plus sage.

Il se confirme dans son choix par une raison qui nous semble singulière, à nous qui ne sommes pas métaphysiciens. Sur le globe que nous habitons pullule une multitude d'espèces végétales et animales. Pourquoi cette variété inouïe des formes vivantes? Pourquoi tel nombre d'espèces et d'individus plutôt que tel autre? Si l'on prête à la Cause première la conscience et la responsabilité, il faut aussi lui prêter la fantaisie, le caprice, et se la figurer comme un démiurge qui se donnerait à lui-même un spectacle divertissant. Plutôt que d'outrager ainsi la Cause première, quelle qu'elle soit, ne vaut-il pas mieux lui dénier tout attribut humain?

*
* *

S'il est vrai que Dieu n'ait point de personnalité tout l'édifice du dogme croule par la base, et Sully Prudhomme pouvait s'en tenir là. Cependant, par scrupule de conscience, pour se rassurer lui-même, il continue d'examiner point par point ce que les théologiens appellent les préliminaires de la foi : la véracité de l'Ecriture, le miracle, la divinité de l'Eglise (2).

(1) *La Justice.* **Sixième Veille.**
(2) **Cf.** *La Vraie religion selon Pascal.* **Passim.**

L'authenticité de plusieurs Livres saints lui semble suspecte et, selon lui, la légende s'y mêle à l'histoire dans une proportion impossible à déterminer. Il rejette en bloc tous les miracles et n'en croit même pas les témoins qui se sont fait égorger. Leur sincérité est hors de doute, mais n'ont-ils pas été dupes d'une illusion? Le miracle est en opposition avec une loi naturelle. Il faut donc opter entre deux hypothèses ; ou bien la science est en défaut, ou la bonne foi des témoins a été surprise ; et Sully Prudhomme estime que de ces deux suppositions la seconde est de beaucoup la plus vraisemblable.

Les jugements qu'il porte sur l'Eglise catholique sont plutôt sévères. Ce que d'autres penseurs admirent en elle, l'organisation, la hiérarchie, la discipline, lui semble peu conforme à l'esprit évangélique qui est un esprit de fraternité et d'égalité. Pourquoi cette distinction si marquée entre le pasteur et les ouailles? Et que dire de l'esprit dominateur du clergé ! Comme particulier, chaque prélat peut avoir une humilité parfaite, un absolu désintéressement ; mais comme chef d'une société spirituelle, il aurait une tendance à empiéter sur les attributions du pouvoir civil et à s'ingérer dans la politique. Danger redoutable aux yeux du poète et contre lequel il met en garde les gouvernements.

Apprécie-t-il plus favorablement l'influence sociale de l'Eglise ? On pouvait s'y attendre, car il professe une vive admiration pour la morale évangélique ; il n'en est pas, dit-il, de plus pure ni de plus belle. Pourtant l'Eglise qui depuis dix-neuf siècles prêche aux hommes la charité et la concorde, n'est pas une bienfaitrice de l'humanité. Si elle avait conservé la même autorité qu'au moyen-âge, c'eût été tant pis pour la science : elle en eût retardé les progrès en accréditant certaines opinions sur le mouvement des astres ou bien encore en inspirant pour la matière un

mépris injustifié. Au lieu que la science qui enseigne des vérités certaines, admises par tous, est créatrice d'union, les opinions religieuses divisent les esprits et sont un danger pour la paix publique.

Sully Prudhomme termine son grand ouvrage : *La Vraie Religion selon Pascal*, par un examen des formules dogmatiques du christianisme. D'après les théologiens, ces formules expriment des mystères, c'est-à-dire des vérités, compréhensibles pour Dieu, mais qui passent l'entendement humain. D'après Sully Prudhomme, elles n'expriment rien du tout : leur énoncé est vide de sens, car le prédicat et le sujet s'excluent mutuellement.

Prenons pour exemple le dogme de la création. Dire que Dieu a créé le monde, c'est dire qu'il en est la cause première. Or toute cause connue communique à son effet quelque chose d'elle-même : ainsi le fer qui rougit dans la forge emprunte sa chaleur au brasier. Mais, selon la croyance chrétienne, Dieu a fait le monde de rien : il ne l'a pas tiré de sa substance, il ne lui a rien donné de lui-même. C'est donc une cause qui n'est pas cause.

Le fidèle croit encore que le Christ est présent dans l'hostie consacrée. Or toute présence doit s'attester par quelque signe : supprimez toute manifestation sensible, et l'idée de présence se vide de son contenu. Mais la présence eucharistique ne se constate d'aucune manière, ni par la vue, ni par le goût, ni par le toucher. C'est donc une présence qui n'est pas une présence.

Dans cet exposé rapide nous avons reproduit aussi exactement que possible la pensée de Sully Prudhomme. Il n'entre pas dans notre dessein de critiquer chacun de ses arguments : ce serait d'un détail infini. Pourtant nous croyons utile de présenter ici une remarque.

Quand les théologiens parlent des mystères, ils

emploient les termes du langage usuel, et ils ne peuvent faire autrement. Mais s'appliquant à Dieu, être unique en son genre, ces termes ont un sens particulier ou, pour parler comme l'Ecole, univoque. Quand je dis que Philippe est le père d'Alexandre, Henri IV le père de Louis XIII, dans les deux cas le mot père a un sens identique. Mais quand j'appelle Dieu : Notre Père, ce mot n'a plus le même sens, car il n'implique pas la génération charnelle. D'autre part, il est bien évident que Dieu n'a point pour les hommes une tendresse humaine. S'il aime, c'est selon sa nature, c'est-à-dire en pur esprit et infiniment, d'une manière qui nous est incompréhensible. Il y a cependant en lui quelque chose qui répond à ce que nous appelons l'amour ; et ce quelque chose, il faut le désigner par ce mot ou nous résigner à nous taire. Mais encore une fois, si on l'applique à Dieu, ce mot a un sens tout particulier qui ne convient qu'à son objet infini.

On voit maintenant le point faible du raisonnement de Sully Prudhomme. Quand il fait la critique du dogme catholique, il prend les mots personne, cause, présence, dans leur acception vulgaire : et de là les contradictions qu'il croit apercevoir. Si par exemple les théologiens enseignaient que la présence eucharistique est une présence commune, ils se mettraient en opposition avec eux-mêmes. Mais ils affirment au contraire que rien n'est plus mystérieux que cette présence : le corps du Christ est impondérable, impassible et réside à la fois sur tous les autels du monde. Parce que la définition commune ne s'applique pas aux mystères, ce n'est donc pas une raison de prétendre que les formules dogmatiques ne sont qu'un assemblage des mots incohérents.

Du reste, est-il admissible que la théologie ne soit qu'une logomachie pure ? Conçoit-on que de grands génies comme saint Augustin et saint Thomas aient

toute leur vie spéculé sur le dogme sans s'apercevoir qu'il était dépourvu de toute signification ? Conçoit-on que Pascal ait discuté avec les Jésuites sans même s'entendre avec eux sur l'objet de la controverse ? Ce serait là un mystère presque aussi incompréhensible que ceux que Sully Prudhomme a critiqués avec si peu d'indulgence.

II

Après avoir fait table rase de la tradition, Descartes voulut édifier sur un fondement inébranlable une philosophie nouvelle. Génie moins puissant mais aussi téméraire, Sully Prudhomme tenta une entreprise analogue. Il avait perdu sa foi première ; mais une tendance irrésistible le portait à scruter le mystère de notre origine et de notre destinée : il spéculait, comme le commun des hommes respire, par une nécessité de sa nature. Puis la vie le mettait en demeure d'agir : dans quelle direction et pour quel motif ? Il se sentait attiré vers l'idéal par une aspiration à la fois délicieuse et mélancolique : comment interpréter ce sentiment ? Etait-ce un désir chimérique ou bien un instinct infaillible, l'intuition de quelque vérité indémontrable ? Autant de problèmes dont il chercha la solution avec une ardeur et une persévérance inlassables. A tout prix il voulait combler le vide creusé dans son âme par la disparition de la foi ; et, comme Œdipe à qui le sphinx posa sa redoutable énigme, il lui fallait deviner ou mourir.

Le principe sur lequel Sully Prudhomme fonde sa philosophie, c'est l'impuissance à concevoir l'anéantissement de tout. Il y a donc dans l'univers quelque chose d'éternel. L'être éternel est nécessaire puisqu'il ne doit son existence qu'à lui-même ; il est absolu, c'est-à-dire inconditionné, puisqu'il ne dépend de rien ; il est infini puisque toute limite est une condition et une dépendance. Cet être éternel,

nécessaire, absolu, infini, Sully Prudhomme l'appelle l'être métaphysique et, pour lui, métaphysique est synonyme d'inconnaissable.

Dans un poème dédié à M^me^ Ackermann, il expose avec un éclat remarquable cette généalogie de concepts. Les idées les plus générales et les plus abstraites y sont incarnées en vives images et la rigueur de la déduction logique ne ralentit point le mouvement de la phrase. Cette courte pièce est un des chefs-d'œuvre de la poésie philosophique.

... Le soleil chassa les vapeurs de rosée,
Et l'horizon sans fond parut à découvert ;
La frêle borne au loin par le matin posée
Tomba, montrant à nu l'horreur du bleu désert.
L'homme conçut alors que l'esprit porte une aile
Qui devance toujours les yeux
Mais devrait épuiser la durée éternelle
Pour épuiser la profondeur des cieux.
Sondant l'abîme où court la terre, humble suivante,
Et songeant que lui-même est à la terre uni,
Saisi d'une sublime et pieuse épouvante,
Il nomma l'Infini ! (1)

Il y a donc dans l'univers quelque chose d'éternel et d'absolu ; mais il y a aussi du relatif et du transitoire. Ce sont les objets, les individus périssables, tous les faits qu'enregistre l'histoire ou qu'étudie la

(1) *Le Prisme.* Métaphysique. Ce titre est à noter, car, même lorsqu'il spécule sur les plus hauts problèmes, Sully Prudhomme se défend de faire de la métaphysique. Est métaphysicien, dit-il, celui qui voudrait sonder l'Inconnaissable, pénétrer la nature intime de l'être. Pour lui, il se borne à en affirmer l'existence et à déduire l'un de l'autre quelques-uns de ses attributs par une simple opération logique. Mais pourquoi détourne-t-il les mots de leur acception commune ? D'après le dictionnaire, le métaphysicien est un philosophe qui étudie les premiers principes des choses et les idées universelles, qui traite par exemple de l'existence de Dieu, de l'origine du monde, de la nature, de la matière, des rapports de l'âme et du corps. Or Sully Prudhomme n'a pas fait autre chose toute sa vie.

science. Cet ensemble d'événements qui se commandent et se conditionnent les uns les autres, c'est le monde accidentel ; et ces mêmes événements, en tant qu'ils se manifestent à notre conscience, forment le monde phénoménal.

Mais quel est le rapport de l'être métaphysique avec le monde accidentel, entre l'infini et le fini ?

Pour démontrer l'existence de Dieu, les philosophes déistes ou chrétiens raisonnent à peu près comme Sully Prudhomme. Supposons, disent-ils, qu'à un certain moment rien ne soit, et éternellement rien ne sera. Quelque chose a donc toujours été. Mais ce quelque chose est-il immanent au monde ou transcendant ? C'est une question très grave que Sully Prudhomme a eu le tort de préjuger. Pour lui, l'univers comprend à la fois l'éternel et le transitoire, le nécessaire et l'accidentel. L'être métaphysique fait partie du monde et ne se conçoit pas sans lui. Sully Prudhomme est donc panthéiste, et s'il a critiqué le mot, il n'a jamais désavoué la chose.

On connaît la définition de Dieu qui termine un sonnet des Epreuves :

Dieu n'est pas rien, mais Dieu n'est personne : il est Tout ! (1)

Dans le Lever du soleil, comparant la conception antique du monde à la conception moderne, il s'écrie :

Nous autres, nous crions : Salut à l'Infini !
Au grand Tout, à la fois idole, temple et prêtre... (2)

Ailleurs voici comment il parle de la Divinité :

Mais la Divinité, ni proche ni lointaine,
Règne immanente au monde, et, sans faveur ni haine,
Des destins mérités mûrit le juste choix (3).

(1) *Les Epreuves.* Les Dieux.
(2) *Stances et Poèmes.* Le Lever du soleil.
(3) *Le Bonheur.* Saveurs et Parfums.

Ces passages sont très clairs et ne laissent aucun doute sur la vraie pensée de Sully Prudhomme. Il ne conçoit pas l'être métaphysique comme un ouvrier tout puissant qui, après avoir créé le monde, pourrait l'anéantir, mais plutôt comme une âme immense répandue dans le tout et lui donnant le mouvement et la vie. Le monde accidentel est un produit de son activité et, comme il dit, un geste de l'Inconnaissable.

L'Univers n'est connu que de son âme : Dieu (1).

Considérées de ce point de vue, les autres théories de Sully Prudhomme s'éclairent et se simplifient. Qu'est-ce par exemple que le désir du bien ? Une suggestion de l'Inconnaissable. Celui-ci imprime au monde un essor vers le mieux et nous invite à participer à ce mouvement ascensionnel commencé depuis toujours et qui n'aura point de terme. Si nous cédons à ses instances, il nous en félicite ; il nous gourmande au contraire si, par nos défaillances ou notre inertie, nous retardons la marche progressive de l'humanité. Entrer dans les vues de l'être métaphysique, suivre son impulsion, collaborer à son œuvre, tel est le devoir de l'homme et aussi son honneur et sa dignité (2).

L'esthétique de Sully Prudhomme s'inspire du même principe. L'être métaphysique détermine dans le monde accidentel des mouvements qui, dans le monde phénoménal, se traduisent par des formes ou perceptions sensibles. Le coloris d'une fleur, la grâce d'un sourire, le timbre harmonieux d'une voix expriment donc et manifestent son activité, et ainsi la beauté est comme une révélation du Divin.

(1) *Epaves.* Le seul qui sache.
(2) Cf. *La Justice.* Neuvième Veille.

Le sculpteur peut montrer la nudité sans blâme,
N'offrant que le Divin dans les lignes du Beau (1).

Mais, pour employer ce langage anthropomorphique, l'être métaphysique qui a créé tant de belles formes, en rêve encore de plus parfaites. Il médite et prépare de nouveaux chefs-d'œuvre. L'artiste devine ses intentions secrètes et pressent l'idéal qui ne sera réalisé que plus tard ; il y aspire en poète et le préfigure dans ses œuvres. Le beau nous met donc en communication avec le Divin et nous fait rêver délicieusement à ses créations futures.

L'être métaphysique est donc le principe du beau et du bien ; mais, s'il est vrai que tout procède de lui, il est également le principe de la laideur et du mal. Sully Prudomme admet sans hésiter cette conséquence du panthéisme :

« Assurément cette cause (la Cause première) est également mère de tous les vices comme de toutes les laideurs. En vain supposerait-on, comme les sectateurs du parsisme, deux principes distincts, l'un du bien, l'autre du mal, personnifiés dans Ormuzd et Ahriman, en lutte perpétuelle pour la prédominance. Ils ne pourraient se combattre sans communiquer entre eux, ni communiquer sans avoir dans leurs êtres respectifs quelque chose de commun, à savoir, au fond, ce que les métaphysiciens appellent la substance. C'est la substance unique du monde phénoménal tout entier qui implique en son activité deux tendances divergentes entraînant l'évolution dans une voie mixte qui est la résultante de leurs directions respectives (2). »

Dans un poème antithétique à la manière de Victor Hugo, Sully Prudhomme met en parallèle

(1) *Le Prisme.* Devant la Vénuse de Milo.
(2) *La Vraie religion selon Pascal.* p. 385.

un vieux mendiant sordide et une aimable jeune fille : la dégradation physique et morale et la vie en sa fleur. Se peut-il que tout cela sorte du même principe ?

> Quelle épreuve ton œuvre à la raison prépare !
> Quelle énigme pour elle en des traits si divers !
> Elle accuse ta main brutale, inique, avare,
> Sans oser, ô mon Dieu ! condamner l'univers.
>
> Hélas ! il faut mourir pour comprendre ces choses,
> Si toutefois la Mort n'emplit pas le tombeau
> Dans l'unique dessein d'alimenter les roses,
> Virement éternel de l'horrible et du beau ! (1)

Ce poème assez médiocre est une esquisse que Sully Prudhomme devait reprendre et développer plus tard. Dans les Destins il nous présente le bien et le mal comme l'endroit et l'envers d'une même chose : l'un est la condition de l'autre et leur origine est commune.

C'est encore à ce point de vue que Sully Prudhomme se place pour expliquer l'union de l'âme et du corps. On se représente généralement les phénomènes physiques et les faits de conscience comme deux séries parallèles et accordées ; mais, pour le philosophe, ces parallèles se rejoignent à l'infini, et le point où elles se rencontrent, c'est l'être métaphysique.

Sully Prudhomme a été amené à cette conclusion par l'impossibilité de comprendre l'action réciproque de la matière et de l'esprit : l'une étendue et inerte, l'autre indivisible et active. Ainsi définies, ces deux substances n'ont rien de commun et, par suite, ne peuvent communiquer. Mais si, renonçant à imaginer la matière, je la conçois comme le principe des phénomènes physiques, l'étendue par

(1) *Epaves*. Contraste. Ces vers sont datés de 1862.

exemple et la résistance, je me la figure comme une sorte d' X doué de certaines propriétés que j'appelle forces. Ainsi, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, la vie ne seraient que les manifestations diverses d'un même principe actif ; et comme je laisse ce principe dans l'indétermination et que je le définis seulement par ses effets, rien ne m'empêche de l'identifier avec le principe des états mentaux. Les faits de tout ordre émaneraient donc de la même source, et le monisme serait le vrai (1).

Les considérations que Sully Prudhomme expose dans son ouvrage : l'Expression dans les beaux-arts, reposent sur ce même postulat. Sur le visage d'un homme qui rit, je ne distingue pas la joie de sa manifestation extérieure. Le physique et le moral, distincts pour l'analyse, sont en fait intimement unis. Ce sont deux aspects d'une même réalité ou, pour employer la comparaison du poète, les deux faces de la même médaille.

En résumé, l'être métaphysique a deux attributs : l'énergie et la conscience (2). Du premier procèdent les phénomènes physiques ; de l'autre, les états mentaux. L'harmonie qu'on observe entre ces deux ordres de faits ne résulte pas de leur influence réciproque. On ne peut dire que le physique influe sur le moral, ou inversement ; mais les variations parallèles de l'un et de l'autre s'expliquent par les variations de leur commun principe.

(1) Cf. Préface de la traduction de Lucrèce. Ni matérialisme, ni spiritualisme.

(2) Ce n'est pas que Sully Prudhomme prête à l'Inconnaissable une intelligence semblable à la nôtre. Avant de se manifester en deux ordres de faits distincts, l'énergie et la conscience ont pu coexister dans l'être, à l'état potentiel : c'est ainsi que les branches maîtresses de l'arbre sont préformées dans le germe. Il se peut que la pensée inconsciente ait précédé la pensée consciente ou réfléchie. Voir sur ce point le *Problème des causes finales*. Dernière lettre.

III

Pour cet être métaphysique dans les profondeurs mystérieuses duquel s'identifient les contraires, le mal et le bien, le vice et la vertu, la laideur et la beauté, quel sentiment éprouve le poète ? Il semble qu'en lui l'admiration devrait être compensée par la répugnance et l'amour neutralisé par la haine. Mais, en fait, il ne reste pas indifférent. Ce n'est pas sans inquiétude, ni même sans effroi, qu'il songe à l'Inconnaissable, principe de son existence et arbitre de sa destinée. Loin de le maudire quand il souffre, il l'excuse, il l'approuve. Si son œuvre n'est ni bonne ni mauvaise, elle est rationnelle. En quoi rationnelle ? Quelle est cette raison qui justifie les injustices apparentes du monde ? Le poète n'en sait rien. La tombe donnera peut-être une réponse à son interrogation anxieuse ; mais, quoi qu'il en soit, il fait confiance à l'univers. Du lent travail des siècles doit sortir un chef-d'œuvre. Sa consigne à lui, créature chétive, est d'y collaborer pour son humble part. Atome dans l'abîme, il s'humilie devant l'immensité de la Nature. Il adore cette déesse impassible ; et, si elle l'écrase, sans le savoir peut-être, il se console par la pensée qu'elle fait « des choses inconnues où sa douleur entre comme élément ».

Fais-moi crier longtemps, fais-moi crier encore,
S'il te faut ces cris-là pour ébranler aux cieux
Quelque rayon vibrant d'une étoile sonore
Dans un chœur sidéral invisible à nos yeux (1) :

C'est avec joie que le poète panthéiste sent le lien qui l'unit à la Nature, sa mère. A certaines heures,

(1) *Les Destins*. III. Cf. V. Hugo, A. Villequier. Dans ce poème des Destins, Sully Prudhomme entend par Nature l'être métaphysique, en tant que principe du monde accidentel et phénoménal.

surtout par les après-midi lourds de chaleur et d'orage, sa personnalité semble se dissoudre. Sa volonté propre, ses opinions particulières, son passé, tout cela se fond et s'évanouit, comme un léger nuage sous les feux du soleil. Il oublie tout ce qui l'entoure, il s'oublie lui-même et ne vit que par le regard. Il n'est qu'une goutte d'eau bercée dans un océan sans borne, ou plutôt une cellule dans un organisme immense où il puise la sève nourricière. Il communie à la vie universelle ; et la conscience de faire partie intégrante d'un Tout infini le remplit d'une joie profonde, faite d'abandon et de fierté.

O Nature, j'absorbe et je sens ta vertu !...

Oh ! que j'avais besoin de t'embrasser, ma mère,
Pour mêler à mon pain ton suc universel,
Ton âme impérissable à mon souffle éphémère,
Et ton bonheur fatal à ma libre misère,
Pour aimer par la terre et penser par le ciel ! (1)

Il y a dans ces vers un accent qui ne trompe pas. Cette soumission du poète à un être qui le dépasse, cet aveu de sa petitesse et de sa dépendance, cet oubli ou plutôt cet anéantissement de lui-même, cette soif de sacrifice et d'immolation, voilà bien ce qui caractérise le sentiment religieux le plus exalté. Cette ferveur mystique ne serait-elle qu'une excitation passagère, une fantaisie de poète en quête d'émotions nouvelles? Faut-il ne voir dans cette personnification et cette apothéose de la Nature, qu'une simple figure de rhétorique ? Non : Sully Prudhomme est le moins artificiel des écrivains : il est sincère jusqu'à la candeur. Mais si réellement il craint et vénère l'être métaphysique, c'est que, malgré son horreur pour l'anthropomorphisme, il lui prête quelque chose d'humain. Cela est tout à fait curieux.

(1) *Stances et Poèmes.* Pan. Cf. *Les Epreuves.* Sieste. *Les Vaines Tendresses.* A l'Océan.

Remarquons d'abord que la philosophie de Sully Prudhomme l'inclinait vers l'anthropomorphisme. Il pose en effet et rappelle à satiété ce principe que deux choses qui n'ont rien de commun ne peuvent communiquer entre elles. Si donc le monde accidentel et phénoménal procède de l'activité de l'être, il participe de sa nature. Entre la cause et l'effet il y a nécessairement quelque analogie, et Sully Prudhomme ne fait pas difficulté de le reconnaître.

« De même que les éléments dont est fait mon individu ne peuvent être tous sans aucun rapport avec les autres individus de mon milieu, de même que, par l'étendue au moins, mon corps a du rapport avec les astres, ma force avec celle qui les pousse, ainsi rien de ce que je suis ne saurait totalement différer de notre commun principe, rien de ce que je sens, rien de ce que je pense ne saurait lui être totalement étranger, mon énergie volontaire n'est pas totalement différente de son activité (1). »

Ailleurs il assure que nos qualités morales préexistaient en germe dans l'être métaphysique.

« Il (l'homme de bien) doit néanmoins considérer que lui-même il est partie intégrante de l'univers, et que, après des siècles innombrables de tâtonnements et d'ébauches, après le refroidissement et la formation progressive de sa planète, c'est de la cause première, ou plutôt éternelle, que d'infiniment loin, procèdent toutes ses qualités morales. Elles s'y trouvaient enveloppées à l'état potentiel, attendant, pour être déterminées et individualisées en lui, les conditions de milieu requises (2). »

Il est vrai qu'après avoir fait cette concession, Sully Prudhomme est pris de scrupule et se corrige aussitôt. Si nos qualités morales préexistaient dans

(1) *Que sais-je?* p. 160.

(2) *La Vraie Religion selon Pascal*, p. 385.

l'être, c'est à l'état virtuel, comme une conséquence dans son principe. D'autre part, elles y étaient confondues avec leurs contraires, si bien que nous ne pouvons attribuer au principe de l'univers ni la bonté, ni la méchanceté, ni l'indifférence, ni aucun caractère de notre nature. Mais il semble qu'ici le philosophe retire ce qu'il vient d'avancer et se donne un démenti à lui-même. S'il est vrai, comme il l'affirme, que l'être est le promoteur du progrès, qu'il nous excite au bien, qu'il fera quelque jour triompher la justice, c'est donc qu'en lui le bien l'emporte sur le mal. Sa bonté n'est pas semblable à la nôtre, c'est évident ; mais, puisqu'elle en est le principe, elle n'en est pas absolument différente. Qu'on l'appelle comme on voudra : il y a dans l'Inconnaissable quelque chose qui correspond à ce que nous désignons par les mots de bienveillance et de bonne volonté.

Il y a aussi de la spontanéité et de l'indépendance. A la différence de Spinoza qui n'admet aucune exception au déterminisme universel, Sully Prudhomme soustrait la volonté humaine à l'empire de la nécessité. Mais cette liberté qu'il constate en lui-même, peut-il la refuser à l'être métaphysique d'où il procède ? Evidemment non : il le conçoit donc comme une activité libre, capable de se déterminer sans contrainte d'aucune sorte (1). Et de là une conséquence singulière et imprévue : à savoir la contingence des lois de la nature.

Les faits d'ordre physique sont fidèles aux rendez-vous que le savant leur assigne. Les conjonctions d'astres se produisent à l'instant fixé par les astronomes. Quand un physicien fait passer une étincelle électrique dans un mélange d'hydrogène et d'oxygène, il serait stupéfait s'il ne voyait pas se for-

(1) *Que sais-je ?* p. 74.

mer de la vapeur d'eau. Entre certains phénomènes il y a donc des relations constantes qu'on appelle lois. Mais constance n'est pas synonyme de nécessité. Rien ne prouve que l'ordre actuel de la nature doit être et sera toujours ce qu'il est. En effet, si les corps simples ne sont que des agrégats d'accidents, il se peut que leur association ne soit que temporaire. S'ils participent de l'être, nous ne savons point si l'être qui est libre, agira toujours de la même manière. Dans les deux cas, il est permis de mettre en doute l'éternelle stabilité des lois naturelles.

Ce qui nous fait illusion à cet égard, c'est la brièveté de notre existence. Le cours actuel des choses n'a pas subi de modifications profondes depuis l'origine de notre espèce, ni même sans doute depuis l'apparition de la vie. Mais qu'est-ce qu'un âge géologique, qu'est-ce qu'une période cosmique par rapport à l'éternité ? Cet espace de temps nous paraît immense parce que nous le comparons à nos jours périssables ; mais nul n'a parcouru toute la série infinie des siècles pour dire : le flux des accidents coulera toujours dans le même lit. Qui sait si, par une soudaine intervention de l'Inconnaissable, la face du monde ne pourraît être renouvelée ?

Pour illustrer son idée, Sully Prudhomme se sert d'une comparaison ingénieuse. Supposons, dit-il, que dans le duvet d'un tapis de billard se cachent des microbes intelligents. Ils voient les billes rouler, s'entrechoquer, rebondir. Les évolutions de ces sphères énormes qui leur semblent des mondes, sont régies par des lois qu'à force d'observations et de calculs ils ont pu découvrir. Comme leur vue ne s'étend pas au delà du périmètre des bandes, ils s'imaginent que dans leur univers il n'y a que de la matière et du mouvement et que le mécanisme suffit pour tout expliquer. Mais, si leur horizon venait à s'élargir, ils apercevraient, près du billard, le joueur

qui surveille son carambolage et en médite de nouveaux. La moindre intervention de sa part modifierait la vitesse et la direction des billes. Ainsi ce monde où les déterministes ne voient qu'un conflit de forces aveugles, est sous la dépendance d'une cause libre.

Mais à supposer qu'une impulsion, partie de l'Inconnaissable, change subitement le cours des choses, la science serait-elle pour cela mise en défaut ? Nullement. Les savants nous disent que, tels antécédents étant posés, tel phénomène doit suivre. Mais ils prévoient le cas où une circonstance quelconque, un grain de poussière par exemple ou la vapeur d'eau atmosphérique, empêche le fait attendu de se produire. Il arrive aux meilleurs physiciens de manquer une expérience ; mais alors, au lieu de mettre en doute la loi, ils cherchent quelle circonstance en a suspendu l'effet. Le moindre agent naturel a ce pouvoir : pourquoi l'être métaphysique ne le posséderait-il pas au plus haut degré ? Pourquoi ne pourrait-il altérer les rapports entre les phénomènes, modifier même la loi primordiale d'où dérivent toutes les autres ? Dans cette hypothèse, la vérité scientifique, toute provisoire, n'exprimerait qu'un état du monde, d'une durée immense sans doute, mais qui ne serait ni nécessaire ni éternel.

Ces considérations, bien surprenantes chez un fervent admirateur de la science positive, feraient la joie d'un apologiste. Il pourrait prendre à son compte et répéter à propos du miracle ce que Sully Prudhomme affirme d'une intervention possible de l'être métaphysique. Remplaçons cette expression abstraite par le mot Dieu, et les aperçus du philosophe ne différeront guère de l'enseignement de la théologie (1).

Avec le miracle, Sully Prudhomme introduit dans

(1) Voir ce sujet *Que sais-je ?* Chapitre II, et *Le Problème des Causes finales.* Sixième lettre.

sa philosophie le mystère et l'acte de foi. Quand on essaie de comprendre les relations de l'être métaphysique et du monde accidentel, on se heurte tout de suite à des antinomies irréductibles. Si le monde accidentel avait sa raison d'être en lui-même, si son essence impliquait l'existence, il serait à la fois accidentel et nécessaire : ce qui est absurde. Il résulte donc de l'activité de l'être métaphysique. Mais puisque l'être agit sur lui, il participe de sa nature ; il est à la fois nécessaire et accidentel, ce qui est encore une contradiction manifeste. Nous voilà donc en présence d'un mystère dont la raison dernière se trouve dans la nature intime de l'être, impénétrable pour nous.

Que l'accidentel sorte du nécessaire, le mouvement du repos, la multiplicité de l'unité, c'est là un fait que Sully Prudhomme admet sans le comprendre. Il y croit ; mais sa foi, foi toute naturelle s'entend, a un objet plus étendu. Il croit avec tous les savants à la fixité, au moins relative, des lois de la nature. Il croit que l'aspiration a pour objet, non pas un idéal chimérique, pure conception de l'esprit, mais une réalité invisible. Quelle est cette réalité ? Sur ce point il n'a pu que hasarder des conjectures. Celle qui se présente le plus souvent à sa pensée, c'est l'avènement d'une humanité supérieure qui sera par rapport à nous ce que nous sommes par rapport à l'animal. Ce surhomme, le poète l'identifie parfois avec le Divin. De même que le caillou adore la fleur, la fleur le papillon, le papillon l'enfant, ainsi nous adorons, ou plutôt nous voudrions adorer un Dieu qui n'est pas encore mais qui se fait. Oh ! vienne le jour où il apparaîtra sous une forme visible et concentrera sur lui nos puissances de vénération !

> Quand donc sur la dernière assise enfin gravie,
> Après avoir monté tous les degrés du ciel,
> Trônera la Pensée au faîte de la Vie,
> Conscience du monde et phare universel !

Tant de rêveurs sont nés dont ne reste plus trace !
Quand donc aura trouvé sa figure et son lieu
Le prince et le dernier de la plus haute race,
Le vivant idéal qu'on doive nommer Dieu ! (1)

Ce passage déjà cité est d'un grand intérêt, car il nous fait voir ce qu'est devenue dans l'esprit de Sully Prudhomme la conception chrétienne de Dieu. On lui avait enseigné au catéchisme que Dieu est à la fois éternel et infini, bon et juste. Mais le philosophe a décomposé cette idée en séparant les attributs métaphysiques des attributs moraux. La réunion des premiers compose ce qu'il appelle l'être métaphysique ou encore l'Inconnaissable. Avec les autres il a formé le concept d'un Dieu personnel qui ne serait ni infini ni immuable. L'Inconnaissable existe réellement : il est le fond commun de tous les individus et le principe de leur activité. Mais le Dieu personnel n'existe qu'en puissance : il se réalise à mesure que sur notre globe la science et la moralité progressent. En d'autres termes, Dieu serait l'idéal de l'homme, et l'homme un Dieu en devenir. Telle est sans doute la pensée qui se cache au fond de ces vers énigmatiques :

... L'immortalité, l'âme de ceux qu'on aime,
C'est l'essence du bien, du beau, du vrai, Dieu même (2).

Ainsi l'immortalité, l'âme, l'essence du bien, Dieu, c'est tout un pour le poète. Comment peut-il unir et même identifier quatre idées si différentes ? Il se peut que par le mot « essence » il entende, non la notion générale, mais la réalisation aussi complète que possible du bien, du beau, du vrai par la vertu, l'art, la science. Plus l'âme humaine s'illumine et se purifie, plus elle se rapproche de « ce vivant idéal »

(1) *Le Prisme*, Tourment divin.
(2) *Le Zénith*, Cf. *Stances et Poèmes*. Inconscience.

que Sully Prudhomme appelle Dieu. Sa volonté, sa conscience, en un mot sa personnalité doit un jour disparaître ; mais il n'en sera pas ainsi de ses découvertes, de son enseignement, de ses exemples. L'ébranlement que ses plus nobles émotions auront fait naître se propagera sans fin. Ayant contribué à former Dieu, elle se survivra dans son œuvre immortelle.

D'autres fois la pensée de Sully Prudhomme se fait plus aventureuse encore. Le bien idéal auquel il aspire ne serait-il pas l'être métaphysique lui-même? Ainsi la perfection morale, la perfection esthétique, la perfection ontologique se rejoindraient et ne feraient qu'un dans l'infini. Et si l'on objectait au poète que ce sont là de simples conjectures, il répondrait : Conjectures sans doute, mais j'y crois : c'est ma religion à moi.

« L'objet suprême de l'aspiration, c'est-à-dire la perfection esthétique et éthique, la félicité paradisiaque, et celui de l'intelligence, c'est-à-dire la perfection ontologique, l'être nécessaire, absolu, infini, s'identifient dans l'être parfait, mais sont également inaccessibles, indéfinissables et même, pour l'esprit humain, inconciliables. Néanmoins le premier idéal domine et guide la vie morale, comme le second impose ses catégories à la vie mentale, à toutes les spéculations intellectuelles. Nous sommes mis rationnellement en demeure de douter de ces divers principes recteurs à cause des contradictions qu'impliquent leurs formules humaines, et pourtant nous n'arrivons pas à en douter réellement. L'injonction de la dialectique n'a aucune prise sur notre croyance intuitive. Nous présumons sans trop de témérité que beaucoup d'autres partagent notre condition. Dans tous les cas, avant que la science ait achevé son œuvre, il faut bien que l'espèce humaine agisse pour vivre et durer; or toutes ses

démarches présupposent des raisons d'agir, lesquelles ne peuvent donc être provisoirement que des actes de foi, religieux ou non (1). »

On pourrait soutenir encore que Sully Prudhomme n'exclut point la révélation ni la grâce. N'a-t-il pas dit en effet que la seule Ecriture authentique, c'est la manifestation du Divin par la beauté ? Et cette invitation de l'Inconnaissable à nous dépasser nous-mêmes, n'est-ce pas une sorte de grâce prévenante ? Mais ce serait jouer sur les mots. En réalité, il n'y a pas d'assimilation possible entre la philosophie de Sully Prudhomme et la théologie chrétienne. Pas de religion sans un culte à la fois extérieur et intérieur rendu à un Dieu personnel. Or, nous l'avons vu, Sully Prudhomme rejette la personnalité divine. Il est panthéiste et, en dépit de l'étymologie, un panthéiste est un athée, puisqu'il croit que le monde a en lui-même sa raison d'être. D'autre part, la philosophie de Sully Prudhomme ne comporte pas de culte, pas de retour à la Cause première, car « le Tout n'est personne et ne peut être aimé » (2). Ses mystères ne sont point des vérités révélées, mais des antinomies constatées par la raison humaine ; sa foi n'est que l'assentiment de l'esprit à des hypothèses vraisemblables ou séduisantes. Si donc la philosophie de Sully Prudhomme est religieuse, c'est dans un sens très général et très vague.

IV

Ce n'est pas à dire pour cela qu'elle soit rationnelle. Le poète l'appelle lui-même un édifice de conjectures, édifice fragile et instable comme une pyramide debout sur sa pointe. Les difficultés et les contradictions y abondent. Si par exemple le progrès est

(1) *La Vraie Religion selon Pascal*, p. 389.
(2) *Le Prisme*. Le Tourment divin.

continu et qu'il n'ait jamais commencé, comment se fait-il qu'il soit encore si loin du terme ? Un infini de temps et d'efforts pour arriver à un tel résultat ! Et si le progrès a commencé, pourquoi l'être s'est-il déterminé à l'action à tel moment plutôt qu'à tel autre ? Si l'univers est Dieu, pourquoi n'en a-t-il pas conscience ?

Etrange vérité, pénible à concevoir,
Gênante pour le cœur comme pour la cervelle,
Que l'univers, le Tout, soit Dieu sans le savoir ! (1)

Autre difficulté plus grande encore : comment concilier le panthéisme et le libre arbitre ? S'il est vrai que nous sommes des affections de la substance universelle, en quoi consiste notre personnalité ? Nos états de conscience ne sont que le reflet d'événements déterminés par l'activité de l'être. Nous n'agissons pas : nous sommes agis. Nous ne sommes que d'humbles marionnettes dont le fil est aux mains d'une puissance invisible. Mais que devient alors la dignité humaine si chère à Sully Prudhomme ?

Ces difficultés n'ont pas échappé à la sagacité du philosophe et il les reconnaissait lui-même de bonne foi. Aussi bien n'a-t-il rien d'un doctrinaire. Ses convictions ne sont ni arrêtées ni tranchantes. Quand il expose ou défend son opinion, il semble jeter un coup d'œil sur l'opinion contraire et se demander avec inquiétude si elle ne serait pas la vérité. De là des hésitations, des scrupules, des repentirs qui rendent pénible la lecture de plusieurs de ses ouvrages. On a peine à saisir sa pensée oscillante et l'on souffre avec lui de ses perplexités.

Sully Prudhomme ne pouvait se reposer dans une philosophie qui ne satisfaisait pleinement ni son esprit ni son cœur. C'est pourquoi il s'est critiqué et

(1) *Les Epreuves*. Scrupule.

corrigé lui-même toute sa vie. Avec une persévérance qui l'honore, il a cherché la vérité et, comme Pascal, il l'a cherchée en gémissant. Un soupir s'élève de toute son œuvre, comparable au murmure des flots inquiets qui courent le long des grèves, en quête d'un repos introuvable. Aux sonnets douloureux des Epreuves font écho les poèmes qu'il a recueillis dans le Prisme sous ce titre : *Majora Canamus*. Il y exprime la détresse de l'homme qui, ne croyant plus au Père céleste, se sent orphelin et pleure comme un exilé qui apprendrait que sa patrie a disparu dans un cataclysme. Il voudrait servir, adorer, et ne sait à qui porter ses hommages. Roi de sa planète, il ne voit rien au-dessus de lui et, plus misérable que le chien, « il n'a même pas une main à lécher ».

De tous les vivants de la terre
Le plus parfait, le dernier né,
L'homme se sent abandonné ;
Son culte lui reste un mystère...

Après qu'il a de mille images
Peuplé d'innombrables autels,
A d'éphémères immortels
Rendu d'infructueux hommages,
Après qu'il a tout adoré,
Jusqu'à la brute sa servante,
Sa solitude l'épouvante,
Son Dieu lui demeure ignoré (1).

Mais où apparaît le mieux l'inquiétude métaphysique de Sully Prudhomme, c'est dans son étude sur Pascal. Entre lui et l'auteur des *Pensées* il y avait des analogies profondes (2). Pascal est à la fois un

(1) *Le Prisme*. Le Tourment divin.

(2) Dans la chambre de Sully Prudhomme à Châtenay on pouvait voir un plâtre moulé sur le visage de l'auteur des *Pensées*. A Paris, sur sa table de travail, il avait également un buste de Pascal, voisinant avec une statuette représentant la Philosophie,

savant et un poète, poète du moins par l'imagination et le style. C'est aussi un mystique. Il a bien vu les bornes de la raison humaine ; et par delà cet horizon infranchissable, il pressent un inconnu sans limites. Mais cet inconnu ne lui apparaît pas seulement comme un objet inaccessible à notre curiosité : il est le principe de notre existence ; de lui dépend notre destinée heureuse ou malheureuse Et de là ce frisson que donne le silence éternel de l'infini.

Comme Sully Prudhomme, Pascal admet une double source de connaissance : la raison qui observe, compare, déduit, et le cœur qui sent la vérité des axiomes et l'existence de Dieu. Mais, plus heureux que le philosophe moderne, Pascal a su concilier ces facultés rivales. Comment le physicien s'est-il accordé avec le croyant et le géomètre épris d'évidence avec l'apologiste de la foi chrétienne ? Telle est la question que Sully Prudhomme s'est posée à propos de Pascal. Son but avoué est de classer les *Pensées* dans un ordre logique ; mais il est visible que leur enchaînement l'intéresse moins que leur contenu. Il s'inquiète de savoir comment Pascal a pu sortir d'une difficulté où il s'est débattu lui-même toute sa vie.

On a prétendu que, chez Pascal, la conciliation entre la science et la foi n'était qu'apparente : en éprouvant les fondements du christianisme, il les aurait trouvés fragiles et serait tombé dans le scepticisme. Sully Prudhomme n'est pas de cet avis. Le pyrrhonisme de Pascal ne porte que sur la morale naturelle et la politique, sciences incertaines encore et qui n'ont point trouvé leur méthode. Mais, pour lui, la science et la religion sont hors de cause. Il croit aux mystères chrétiens comme il croit aux propositions d'Euclide et aux lois de l'équilibre des liqueurs. Mais encore une fois, comment des croyances qui, d'après Sully Prudhomme, sont incompatibles, ont-elles pu coexiter dans ce puissant esprit ?

L'explication qu'on nous propose est très simple. Chez Pascal, le savant et le chrétien voisinaient, mais ne se voyaient pas. Suivant le conseil de son père, Pascal s'est abstenu d'appliquer la méthode scientifique à l'examen du dogme. S'il était né deux siècles plus tard, s'il avait pu lire les ouvrages de Strauss et que l'exégèse allemande l'eût initié à la critique biblique, sa foi n'eût pas résisté à une telle épreuve. Il eût contesté l'authenticité et, par suite, l'inspiration des Livres saints ; et comme il ne voulait connaître Dieu que par l'Ecriture, il serait sans doute devenu athée (1).

Joignez que, chez Pascal, le caractère n'était pas à la hauteur du génie. Pour s'évader du christianisme, pour se libérer d'une foi reçue dès l'enfance et acceptée sans examen par le plus grand nombre, il aurait fallu une force de volonté extraordinaire. Pascal ne l'avait pas. Comme le commun des mortels, il a pris les idées de son entourage. Il voyait plus clair et plus loin que les autres, mais son regard suivait la même direction (2).

Voilà une explication bien peu vraisemblable. A qui fera-t-on croire que Pascal eût une volonté moins ferme que les incrédules de son temps, ces fameux libertins qui, dans leurs gais soupers, tenaient des propos à faire frémir ? A qui fera-t-on croire qu'il n'y eût chez lui aucune communication entre le savant et le chrétien, alors que dans les *Pensées* il met sa raison au service de sa foi ? Quand il démontre la divinité du christianisme, c'est, je pense, avec son esprit, formé par la discipline scientifique et très exigeant pour la preuve. A tout instant le géomètre se reconnaît dans l'apologiste. A sa science préférée il emprunte des comparaisons, des procédés ou même

(1) Cf. *Le Prisme*. Sonnet à Mme Amélie Hayem. *Les Epreuves*. Rouge ou noire. *Le Bonheur*. La Curiosité.

(2) Cf. *La Vraie Religion selon Pascal*, p. 366.

des arguments. L'espace, dit-il, est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Pour expliquer l'ubiquité divine, il nous parle d'un point géométrique se mouvant avec une vitesse infinie et qui serait partout en même temps. L'hypothèse de la cloison étanche n'est donc pas admissible quand il s'agit de Pascal. A ce fait qu'il fut à la fois savant de génie et chrétien fervent, il y a une explication, mais ce n'est sûrement pas celle-là.

Devant un vieux tableau représentant saint Pierre marchant sur le lac de Tibériade, Sully Prudhomme fait les réflexions suivantes :

Nous ne demandons point de marcher sur les ondes,
Mais seulement, ô Dieu ! qu'une seule fois tu répondes
Quand nous crions d'en bas.

Bien souvent, accablés, nous implorons des ailes
Sans entendre jamais des hauteurs éternelles
Tomber ce mot : « Venez ! »
Devant l'Infini sourd au vœu, sourd à la plainte,
Humbles comme tes fils devant la table sainte,
Nous songeons, prosternés.

Ah ! s'il faut, pour te voir, que notre orgueil pâtisse,
Que nous nous confessions dénués de justice,
Pauvres de vérité,
Que, las d'interroger, nous te rendions les armes,
Que nos déceptions aient épuisé nos larmes,
Nous t'avons mérité ! (1)

Comment interpréter ces vers mélancoliques ? Si le poète entend par Dieu la vérité suprême, l'explication dernière du monde et de la vie, il n'est pas surprenant que son labeur opiniâtre ait été si mal récompensé : il n'avait pas le génie philosophique d'un Aristote, d'un Spinoza, d'un Kant qui n'ont pas davantage résolu la grande énigme. Mais il est pos-

(1) *Le Prisme*. Devant un vieux tableau.

sible, probable même, que Sully Prudhomme prend ici le mot Dieu dans son acception ordinaire. En ce cas, il laisserait entendre qu'il regrette sa foi première et reprocherait au Père céleste de n'avoir pas écarté les voiles du monde pour se manifester à lui (1). De fait, il semble avoir été tourmenté par la nostalgie du christianisme : sa pensée inquiète y revenait sans cesse, comme un oiseau qui rôde autour de son nid abandonné. Il enviait la paix intellectuelle, la résignation confiante du chrétien ; et l'on sait que, peu de jours avant sa mort, il dit à François Coppée : « Oh ! que vous êtes heureux de croire ! » Mais s'il avait le désir de la foi, s'il l'a cherchée avec persévérance, comment se fait-il qu'il ne l'ait point retrouvée ? C'est une question qui n'est pas sans intérêt pour les théologiens et les apologistes.

(1) Cf. Musset. *L'Espoir en Dieu.*

CHAPITRE VIII

Conflit entre le cœur et la raison au sujet de l'immortalité de l'âme.

I. Si l'ame n'est qu'un flux de phénomènes, pas d'autre immortalité que celle de la renommée ou des œuvres.

II. Cependant Sully Prudhomme semble admettre une sorte de métempsycose. — La vie présente ne serait qu'un des anneaux d'une chaîne sans fin : elle serait precédée et suivie d'autres existences.

III. Cette doctrine prête a trop d'objections pour que le poète philosophe puisse s'y arrêter ; mais il veut vivre comme si, après la mort, nous avions des comptes a rendre.

Laplace considérait Dieu comme une hypothèse dont il pouvait se passer pour expliquer le monde. Sully Prudhomme n'est pas de cet avis. Dieu, ou plutôt le Divin, est selon lui un postulat indispensable. Il eût dit volontiers, en modifiant un mot de Pascal, que l'univers est plus incompréhensible sans l'être métaphysique que l'être métaphysique lui-même n'est incompréhensible.

Cet absolu que sa raison réclame, il voudrait le concevoir à la façon des chrétiens, comme un père bon et juste. Tout philosophe qu'il est, il a besoin d'être choyé et protégé. Ceux qui croient à la paternité divine sont, dit-il, les plus heureux des hommes. Mais sur ce point comme sur tant d'autres sa cruelle raison est en désaccord avec son cœur. Si Dieu était la bonté infinie, aurait-il établi cette affreuse loi de l'égor-

gement mutuel ? Pourquoi permet-il l'écrasement des faibles, cette perpétuelle offense à la justice ? Aussi, pour n'avoir pas à blasphémer le Dieu vivant qui parle dans la Bible, il se forge un Dieu sans cœur,

> ... Un Dieu qui jamais n'a frappé ni béni,
> Et dont la majesté dédaigneuse et paisible
> Ecrase en souriant l'homme pauvre et fini (1).

Cette Divinité insensible, il l'honore à sa manière : il lui rend un culte intérieur qui consiste dans le sentiment de sa dépendance et l'aspiration au mieux. Mais il n'est pas bien sûr que ces hommages parviennent à leur adresse, car l'être métaphysique n'a ni connaissance ni amour : autant vaudrait prier une idole de bois.

Au sujet de l'immortalité de l'âme, Sully Prudhomme est également perplexe et divisé contre lui-même. Le panthéiste n'admet pas que l'âme soit une substance distincte. En bonne logique, il est donc amené à conclure que la mort est une désagrégation définitive et que rien ne survit à l'homme si ce n'est sa réputation bonne ou mauvaise et le résultat de son activité. Mais l'idée d'un anéantissement total nous répugne. Nous ne pouvons nous résigner à perdre pour jamais ceux que nous avons aimés. Les croyances de nos lointains ancêtres survivent obscurément et n'ont cure des difficultés que le raisonnement leur oppose. Sully Prudhomme a écouté tour à tour ces deux voix, celle de l'intelligence et celle du cœur ; il a suivi attentivement leurs débats ; mais, quand il a fallu se prononcer, son indécision habituelle l'a fait passer de la négation à l'affirmation pour le laisser finalement dans le doute.

(1) *Stances et Poèmes.* Mon ciel.

I

J'ai dans mon cœur, j'ai sous mon front
Une âme invisible et présente :
Ceux qui doutent la chercheront ;
Je la répands pour qu'on la sente...

Partout scintillent les couleurs,
Mais d'où vient cette force en elles ?
Il existe un bleu dont je meurs,
Parce qu'il est dans les prunelles (1).

On aurait tort de voir dans ces belles stances une profession de foi spiritualiste. Le poète veut dire simplement que l'impression que fait sur nous un visage humain, dépend moins encore de sa forme matérielle que des sentiments fugitifs qu'il exprime et du caractère qui s'y révèle. Il affirme l'existence de l'âme sans rien préjuger de sa nature. Pour connaître ses vues personnelles sur ce sujet, il faut consulter la Préface de sa traduction de Lucrèce et l'ouvrage intitulé : *Que sais-je ?*

Sur la question de la nature de l'âme, il prend une position intermédiaire entre les matérialistes et les spiritualistes. Les premiers, simplifiant à l'excès les données de la conscience, font de la psychologie un chapitre de la physiologie. Ils réduisent les faits psychiques à des états nerveux et ceux-ci à des mouvements, si bien qu'en définitive l'âme ne serait que la résultante de certaines combinaisons moléculaires.

Cette philosophie par trop simpliste ne plaît guère à Sully Prudhomme. Que les fonctions de nutrition et de reproduction relèvent de la physique et de la chimie, passe encore ! Mais si l'on adopte le point de vue matérialiste, la vie de relation devient inexplicable. En effet, il n'y a dans le produit rien de plus que dans les facteurs et dans la résultante rien de plus que dans les composantes. Si donc l'âme n'est qu'un

(1) *Stances et Poèmes*, L'Ame.

produit de combinaisons chimiques, il faut bien attribuer aux atomes un rudiment de volonté et de conscience. On ne fait ainsi que reculer la difficulté en reléguant dans les parties l'âme que les spiritualistes placent dans le tout. D'autre part si les atomes sont capables de représentation, comment les images fragmentaires de ces innombrables petits miroirs se composent-elles en une image totale ? Quel est l'œil qui reçoit et centralise tous ces rayons ? C'est une difficulté qui embarrasse fort les matérialistes. Ils disent que les images partielles s'additionnent d'elles-mêmes et se fondent l'une dans l'autre, comme les sept couleurs de l'arc-en-ciel dans la lumière blanche. Mais s'il en était ainsi, nous ne percevrions jamais qu'une moyenne entre les différentes sensations : le résultat de leur combinaison parviendrait à la conscience, mais non les éléments eux-mêmes. Or en présence d'un paysage, nous percevons tout à la fois des sons, des couleurs, des parfums : chaque sensation garde ses caractères spécifiques et sa nuance particulière. Encore une fois quel est le sujet qui les rassemble sans les confondre ? Quel est l'office central qui synthétise les renseignements qui arrivent de toutes les parties du corps ?

Loin de considérer la matière comme l'unique principe de la vie, les spiritualistes lui refusent toute activité. Ils en font une masse pesante, inerte, capable seulement de se laisser mouvoir par des forces simples ou des âmes. Mais en opposant ainsi la substance pensante à la substance étendue, en creusant un abîme entre elles, on se met dans l'impossibilité d'expliquer leurs rapports. Deux êtres qui n'ont rien de commun sont indépendants l'un de l'autre. Puisque de fait le corps et l'âme sont en relations, c'est qu'il existe entre eux un intermédiaire, lequel n'est autre que la substance universelle, fond commun de tous les individus.

D'après cette conception, le corps et l'âme seraient deux ordres de phénomènes irréductibles, deux manifestations différentes de l'être.

« Nous sommes, quant à nous, porté à penser que ces deux ordres de phénomènes sont irréductibles l'un à l'autre, en tant qu'ils relèvent de deux modes distincts de l'être universel ; mais nous croyons qu'ils trouvent l'un et l'autre dans cet être unique et commun, hors duquel il n'y a pas de relation possible entre les mondes, leur fondement et leur principe respectifs. On ne peut dire que l'âme soit issue du corps, mais l'âme et le corps, ou plutôt l'ensemble des phénomènes moraux et celui des phénomènes physiologiques peuvent être deux manifestations de la substance unique, où gît profondément la loi de leurs mutuels rapports. Si l'on cherche leur lien dans la sphère circonscrite où ils se manifestent à l'expérience externe et interne, on ne le trouvera pas. Le lien commun de toutes les unités que nous percevons, de l'âme et du corps, et de toutes choses, c'est l'Etre universel, c'est ce que nous appellerions Dieu, si ce mot n'éveillait dans les esprits autant d'idées différentes qu'il y a de degrés à l'éducation de la pensée (1). »

« Que suis-je? Rien de plus, peut-être, qu'un composé d'événements, d'états de conscience, les uns simultanés, les autres successifs coordonnés dans la durée, et peut-être cesserais-je d'exister s'il n'en demeurait plus un seul dans mon for intérieur, lequel n'est autre peut-être que le lien purement spartial et chronique de ces états conscients (2). »

Il est vrai que derrière les phénomènes qui passent nous croyons percevoir un sujet qui demeure, quelque chose de persistant et de toujours identique à lui-même, que nous appelons le moi et qui servirait de lien

(1) Préface à la Traduction de Lucrèce, p. LXXXI.
(2) *Que sais-je ?* p. 14.

au faisceau d'événements dont se compose notre âme. Mais ce moi qui porte nos états de conscience et d'où ils semblent surgir, est-il une substance distincte, en d'autres termes une portion de l'être? Cette question capitale, Sully Prudhomme l'a résolue tantôt par la négative, tantôt par le doute, jamais affirmativement.

Mais si l'âme n'est qu'un flux d'événements qui manifeste à sa manière l'activité du Divin, qu'en reste-t-il quand ce flux s'est arrêté? Ce qui reste d'un ruisseau quand la source est tarie, ce qui reste d'un chant de violoncelle quand les cordes ont cessé de vibrer. N'ayant rien de substantiel, l'âme se volatilise et s'évanouit. Elle n'a plus d'existence durable que dans la mémoire de l'absolu, si toutefois l'absolu a une mémoire.

La perspective de cet anéantissement ne semble pas déplaire à Sully Prudhomme. Ce qui l'effraie, c'est plutôt la survie. Il se demande avec angoisse ce qu'éprouve le mort lorsque, descendu dans la tombe, il entend ses proches s'éloigner et que son âme aveugle et sourde pénètre dans un monde étrange où elle ne reconnaît personne. O l'affreuse sensation de solitude et de dépaysement! Heureux donc les morts s'ils sont bien morts!

Qui donc souhaite à l'âme une essence immortelle
Devant l'horizon noir que la funèbre pelle
Ouvre au songe sous le gazon?
C'est plutôt le néant cent fois que je préfère,
A moins que l'enfant mort puisse oublier sa mère
Et la verdure et la maison (1).

Quand l'athlète antique sentait les ombres de l'Erèbe s'appesantir sur lui, il se consolait en pensant qu'il laissait à sa ville une statue et des enfants, un monument de sa gloire et des héritiers de sa vigueur. Telle est la double immortalité que le poète promet

(1) *Epaves*. Sur une tombe.

à ses semblables et surtout aux hommes de bien qui, comme les aéronautes du Zénith, se sont dévoués à une grande cause. Ils ne meurent pas tout entiers, car ils lèguent à la postérité un nom illustre et l'exemple de leur héroïsme.

Pensée, amour, vouloir, tout ce qu'on nomme l'âme,
Toute la part de vous que l'infini réclame,
Plane encor, sans figure, anéanti ? non pas !
Tel un vol de ramiers que son pays rappelle
Part, s'enfonce et s'efface en la plaine éternelle,
Mais n'y devient néant que pour les yeux d'en bas...

Fonder au ciel sa gloire, et dans le grain qu'on sème
Sur terre propager le meilleur de soi-même,
C'est peut-être expirer, mais ce n'est pas finir :

Non ! de sa vie à tous léguer l'œuvre et l'exemple,
C'est la revivre en eux plus profonde et plus ample,
C'est durer dans l'espèce en tout temps, en tout lieu,
C'est finir d'exister dans l'air où l'heure sonne
Sous le fantôme étroit qui borne la personne,
Mais pour commencer d'être à la façon d'un dieu ! (1).

Cette immortalité est moins exclusive, moins aristocratique que celle de Spinoza. D'après le cinquième livre de l'Etique que Sully Prudhomme a dû longuement méditer, l'âme humaine est immortelle, mais en partie seulement. Elle l'est d'autant plus que sa connaissance est plus parfaite. Les savants qui ont spéculé sur les mathématiques, les philosophes qui ont rapporté les choses particulières à l'essence divine et les en ont déduites *more geometrico*, ceux-là et leurs pareils se survivront plus ou moins selon le nombre de vérités éternelles qu'ils auront connues. Quant au commun des hommes qui imagine plutôt qu'il ne pense et n'a que fort peu d'idées adéquates, qu'il se résigne à périr presque entièrement. Pas d'immortalité pour la canaille !

(1) *Le Zénith*, V.

Moins dédaigneux de la foule ignorante, Sully Prudhomme ne lui ferme point les portes de l'au-delà. Ce n'est pas seulement la science qui rend immortel, mais l'art et la vertu. La mort n'osera toucher à Raphaël tant que ses madones seront admirées. Une mère de famille qui a bien formé ses enfants, se survivra également dans ses œuvres. Son amour du travail, sa patience, sa bonté se transmettront d'une génération à l'autre, et dans vingt siècles peut-être des créatures humaines se ressentiront encore de sa bienfaisante influence.

Cependant, à y regarder de près, que cette immortalité semble incertaine et éphémère ! N'est pas célèbre qui veut. La gloire est une déesse hautaine qui n'accorde ses faveurs qu'à un tout petit nombre. Si un grand poète ne s'était rencontré pour glorifier les victimes du Zénith, qui s'en souviendrait aujourd'hui ? Leur aventure nous semble bien banale auprès des extraordinaires prouesses de nos aviateurs.

Je sais bien que ceux qui ne parviennent ni à la gloire ni même à la notoriété, laissent cependant un souvenir au moins dans leur famille. Notre cœur est comme un cimetière encombré de pierres tombales où nous gravons le nom de nos amis. Mais le temps passe et efface peu à peu ces inscriptions, il fait pousser sur elles l'herbe de l'oubli ; et, quand nous disparaissons à notre tour, il ne reste rien de cette nécropole intérieure. Noms, images, regrets, tout retombe dans le néant. A quel point cette survivance dans la mémoire de quelques amis est brève et précaire, Sully Prudhomme l'a senti vivement auprès du tombeau de sa mère.

Certes, dans ma pensée, aux autres invisible,
Ton image demeure impossible à ternir,
Où t'évoque mon cœur tu luis incorruptible,
Mais serais-tu sans moi, hors de mon souvenir ?

Servant de sanctuaire à l'ombre de ta vie,
Je la préserve encor de périr en entier.
Mais que suis-je ? Et demain quand je t'aurai suivie,
Quel ami me promet de ne pas t'oublier ? (1)

Non plus que la gloire, l'immortalité par les œuvres n'est pas accordée à tout le monde. Que d'enfants morts en bas-âge ! Que d'impotents passent en ce monde sans faire autre chose que souffrir ! Que de pauvres diables usent leurs forces dans des besognes vulgaires et sans portée ! Un casseur de pierres, une femme de ménage peuvent-ils se flatter de laisser après eux une trace durable ? Oui, s'ils en croient Sully Prudhomme. Le noble poète leur affirme que la moindre action et même la moindre émotion ont un retentissement illimité. L'univers est un réseau dont les mailles sont si serrées qu'on ne peut tirer sur un fil sans remuer toute la trame.

... Je sais que l'ébranlement
Qu'en battant pour le bien mon cœur ému fait naître,
Humble vibration du meilleur de mon être,
Se propage éternellement ! (2)

Mais les bonnes gens n'entendent rien à cette métaphysique. On leur dit que le geste d'un fendeur de bois a une extrême importance, que l'avenir s'en ressentira et que ce pauvre bûcheron, ayant contribué pour sa part au progrès universel, se reposera en des hamacs sublimes tendus d'une étoile à l'autre. Mais pour eux, ce n'est là que des mots, et ce n'est pas avec des mots qu'on console un mendiant de sa misère et un infirme de son inutilité.

(1) *Les Vaines Tendresses.* Sur la mort.
(2) *La Justice.* Neuvième Veille.

II

Comme Leconte de Lisle, son maître, Sully Prudhomme a chanté la divine mort où tout rentre et s'efface, la nuit bienfaisante où l'on se repose des agitations de la vie. En rapprochant certains passages de ses poèmes, on pourrait composer un recueil d'hymnes au néant, une sorte de bréviaire à l'usage des incrédules. Mais il en est d'autres, tout aussi nombreux, où les croyants trouveraient à s'édifier. Toutefois le ciel qu'il ouvre à leur espérance n'est pas celui des théologiens. La conception chrétienne de l'au-delà lui répugne invinciblement. Il la juge attristante et déprimante. Elle ouvre au fond de la tombe deux avenues dont l'une conduit aux éblouissements d'une extase sans fin et l'autre se perd dans un abîme de tortures. Laquelle de ces deux routes prennent les âmes désincarnées? Nul ne le sait, et cette incertitude terrible assombrit toute la vie du chrétien.

Oubliant que le Symbole des Apôtres professe la résurrection de la chair, Sully Prudhomme se représente le paradis chrétien comme un espace vide où les âmes, incapables d'aucune jouissance, ne se reconnaissant pas entre elles, se consument dans un morne ennui. Le néant lui paraît préférable à cette torpeur éternelle. Même dans l'autre vie, il veut aimer et souffrir, sentir la flamme des passions, passer des ardeurs de l'été à la mélancolie de l'automne.

Voilà mon paradis, je n'en conçois pas d'autre :
Il est le plus humain s'il n'est pas le plus beau ;
Ascètes, purs esprits, je vous laisse le vôtre,
Plus effrayant pour moi que la nuit du tombeau (1).

Vers le temps où Sully Prudhomme composait les

(1) *Stances et Poèmes.* Mon ciel.

Vaines Tendresses, parut un ouvrage qui fit assez de bruit. C'était un mélange innommable de faits positifs et d'incohérentes songeries. L'auteur y parlait de la vie d'outre-tombe avec autant d'assurance qu'un revenant et il décrivait le pays des morts avec autant de précision que s'il l'eût visité. Selon lui, les âmes des justes s'incarnent de nouveau dans des corps extrêmement subtils. L'homme se compose d'une quantité presque égale de chair et d'esprit ; mais chez les êtres surhumains, l'esprit domine dans la proportion de 80 %. Aussi ne connaissent-ils ni la faim, ni la fatigue, ni le sommeil. Ils se transportent d'un point à l'autre avec la rapidité de l'étincelle électrique. Rien n'égale l'acuité de leurs organes sensoriels et leur intelligence est supérieure même à celle de Victor Hugo. Après leur mort qui est accompagnée comme la nôtre de souffrances et d'angoisses, ces êtres éthérés émigrent dans une sphère plus haute et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils arrivent au soleil qui est proprement la patrie des âmes et le lieu de leur repos (1).

Sully Prudhomme a-t-il connu les élucubrations de Louis Figuier ? Toujours est-il qu'en plus d'un passage il semble s'inspirer de ces rêveries astronomiques. Il reproduit même sans y rien changer l'argument par lequel le géographe des régions interplanétaires démontre l'existence des êtres surhumains. A considérer l'évolution de la vie depuis les temps géologiques jusqu'à nos jours on reconnaît qu'elle a progressé d'un mouvement lent et continu. Entre le premier être vivant et l'homme les intermédiaires sont innombrables et l'on passe de l'un à l'autre par une gradation insensible. Est-il admissible que cette grande loi de la continuité ne régisse

(1) *Le Lendemain de la mort*, par L. Figuier. Hachette. Cf. *La Pluralité des mondes habités*, par C. Flammarion. Didier.

que le globe terrestre ? Est-il croyable qu'entre l'homme et Dieu s'étende un vide énorme, un hiatus fantastique ? Non : c'est par une infinité de degrés qu'on descend de la perfection divine à l'infirmité humaine. Il existe des êtres surhumains qui correspondent à ce que les catholiques appellent les anges, les archanges ou les puissances. Dans cette hiérarchie des vivants nous sommes à un échelon inférieur, mais l'avenir nous réserve une longue série de promotions. Si nous vivons bien, la mort nous fera monter en grade.

Tel est la loi du monde. Une vertu l'obsède
Et l'emporte à son but ; chaque enfant de la nuit,
Laissant plus bas que soi l'échelon qui précède,
Lève plus haut son front vers l'échelon qui suit (1).

Le vice de cette argumentation saute aux yeux. De ce qu'il existe des êtres surhumains il ne s'ensuit pas du tout qu'après la mort l'homme devienne l'un d'entre eux. S'il n'est pas rétrogradé en punition de ses fautes, il peut fort bien rester au point de perfection où l'a porté son effort terrestre. Mais les rêveurs et les poètes croient sans peine aux contes les plus invraisemblables, pourvu qu'ils soient de leur invention. Du reste celui-ci est assez flatteur pour notre amour-propre, et l'on ne s'étonne point que Sully Prudhomme l'ait caressé avec complaisance.

Mais il a trop de bon sens pour ne pas clarifier les fables de Figuier et les dépouiller de ce qu'elles ont de manifestement absurde. Ses bienheureux ne sont pas des esprits vêtus d'éther qui volent d'une planète à l'autre et se fixent enfin dans le soleil pour l'empêcher de se refroidir (2). Ils ont pris pied sur un astre solide où ils mènent une vie assez semblable à la nôtre. Ils mangent, ils boivent, ils

(1) *Stances et Poèmes*, L'Art.
(2) *Le Lendemain de la mort*. Chapitre IX.

dorment, ils se promènent à pied ou à cheval, ils admirent de beaux sites, ils font de la musique et aussi de la science et de la philosophie. Ils s'entr'aiment et, pas plus que le nôtre, leur amour n'est exempt d'alarmes. Ils sentent comme nous l'aiguillon du remords et de la pitié. Leur principal avantage, et aux yeux de Sully Prudhomme il est considérable, c'est qu'ils ne sont pas obligés de tuer pour vivre. Leur joie a pour condition leur propre souffrance, car il n'y a pas de bonheur sans sacrifice ; mais au moins ils n'offensent personne et le sang d'innocentes victimes ne souille jamais leurs mains.

Cette vie édénique et la vie terrestre qui la précède immédiatement ne sont que deux anneaux d'une chaîne sans fin. Nous étions longtemps avant de naître. Avant de prendre chair en ce monde, notre âme a séjourné ailleurs et elle visitera encore d'autres globes après celui-ci. Nous sommes donc de perpétuels nomades et comme les Juifs-errants de l'espace. La trace humaine, cette piste si compliquée que forme la suite de nos pas, semble commencer au berceau et finir à la tombe ; mais en réalité elle se prolonge dans les deux sens bien au-delà. Elle se rattache d'une part à notre existence antérieure, de l'autre à la vie d'outre-tombe. C'est une ligne sinueuse dont les deux extrémités se perdent en des profondeurs insondables.

> ... Je crois que ce fil de nos vagabondages
> Fuit par delà ce monde et n'est jamais cassé,
> Et qu'il relie entre eux dans la nuit des vieux âges
> D'innombrables soleils où nous avons passé (1).

Serait-il donc vrai que la vie présente ne soit qu'une des étapes d'un voyage sans fin ? Que l'âme une fois créée ne puisse périr, l'accoutumance nous a familiarisés avec cette idée. Mais que nous ayons

(1) *Stances et Poèmes*. La Trace humaine.

vécu avant de naître, voilà qui nous paraît dur à croire. Cela vient, disent les partisans de la métempsycose, de ce que nous avons perdu tout souvenir de nos existences prénatales. L'homme ressemble à un voyageur qui, chaque soir, en s'endormant dans son lit d'auberge, perdrait complètement la mémoire. Le matin, à son réveil, il serait tout désorienté, ne reconnaîtrait personne et croirait naître à une vie nouvelle. Ainsi s'explique l'étonnement des nouveau-nés qui regardent l'univers comme s'ils le voyaient pour la première fois : ils ne font pourtant que continuer une pérégrination commencée depuis toujours.

... J'étais autrefois ! Mon être
Ne peut commencer ni finir.
Ce que j'étais avant de naître,
N'en sais-tu rien, ô souvenir ?

Rassemble bien toutes tes forces
Et demande aux âges confus
Combien j'ai dépouillé d'écorces
Et combien de soleil j'ai vus !

Ah ! tu t'obstines à te taire !
Ton œil rêveur, clos à demi,
Ne suit point par delà la terre
Ma racine dans l'infini (1).

Telle est la doctrine de la métempsycose ou des incarnations successives. Il va sans dire qu'elle ne donna point entière satisfaction aux exigences morales de Sully Prudhomme. D'abord n'est-elle pas aussi inquiétante pour lui que l'enseignement des théologiens sur les fins dernières ? C'est qu'il y a deux sortes de métempsycose, l'une progressive, l'autre régressive. Au sortir du corps humain, l'âme va se loger dans un palais ou dans une masure, dans

(1) *Ibid.* La Mémoire.

un organisme supérieur ou dans une bête. Comme Hugo vieillissant, Sully Prudhomme a eu l'idée que les animaux pourraient bien être des geôles vivantes, des enfers visibles où les scélérats réparent, sans le savoir, leurs offenses à la justice. Voici dans une baraque de saltimbanque un chien savant affublé en conscrit de l'Empire. Le regard du pauvre caniche a quelque chose d'énigmatique et de trouble : il exprime sa peine actuelle, mais tout au fond s'y révèle l'anxiété d'une âme captive. Quelle âme ? Peut-être celle d'un conquérant qui expie sous ces apparences piteuses son ambition et ses crimes (1).

C'est également la crainte de déchoir qui fait frissonner le poète à la vue du ciel étoilé. Les astres sont-ils des paradis où son âme s'épanouira dans la joie et la lumière? Il l'espère ; parfois même il lui semble entendre comme un appel de ces mondes lointains, véritable patrie des justes. Sirius embrasé le regarde et il l'aime. Mais sa raison toujours cruelle arrête l'essor de son rêve. Sa foi en une félicité posthume est ébranlée par les enseignements de la science. L'analyse spectrale nous a révélé que les étoiles sont formées des mêmes éléments que la terre. Si leur constitution est pareille, les conditions d'existence y sont-elles si différentes? Qui sait si leurs habitants ne traînent pas comme nous une vie misérable? Qui sait si, en approchant de ces fleurs splendides qui éclosent à profusion dans le champ de la nuit, nous ne les verrions pas se transformer en fange? Question angoissante! Le poète se la pose en présence des constellations ; et, ne pouvant la résoudre, il se sent inquiet et vaguement effrayé. « Etoile, murmure-t-il, je te crains, car j'ignore où je vais (2). »

(1) *Les Vaines Tendresses.* Le Conscrit. Cf. V. Hugo. Ce que dit la Bouche d'ombre.

(2) *La Justice.* Sixième Veille.

Et quand il serait transféré par la mort dans un monde meilleur, il ne s'en réjouirait pas outre mesure. Il est beau d'améliorer sa condition, de s'élever dans la hiérarchie des êtres ; mais il est bon aussi de se reposer et de dormir. N'y a-t-il pas quelque chose d'effrayant dans la perspective d'un voyage sans fin à travers l'infinité du temps et de l'espace ? Progresser toujours, monter de grade en grade et enlever chaque promotion à force de travail, quel honneur mais aussi quelle fatigue ! Cela fait songer à un candidat perpétuel qui, après avoir subi un examen, s'empresserait d'en préparer un autre. Ceux qui ont passé par les écoles, petites ou grandes, savent assez que ce sort n'a rien d'enviable ; et Sully Prudhomme lui-même, en songeant à l'énorme labeur que sa condition lui impose, se sent fatigué d'avance.

> Oh ! penser éternellement !
> Je suis épouvanté d'être homme (1).

A-t-il cru aux rêveries de la métempsycose au point d'en être véritablement effrayé ? Non sans doute, car elles s'accordaient trop peu avec l'ensemble de sa philosophie. Pour que l'âme se réincarne, la première condition, c'est qu'elle existe en tant que substance. Si elle n'est qu'un flux de phénomènes, elle n'a pas plus de réalité qu'un souffle ou qu'un frisson. C'est un mouvement que la mort arrête pour jamais. Mais si elle a cessé d'être, comment peut-elle agir encore et animer de la matière ? On ne peut donc nier la substantialité de l'âme sans nier en même temps la métempsycose. Supposons qu'après sa mort Sully Prudhomme se soit métamorphosé en Faustus : qu'y a-t-il de commun entre ces deux personnages ? Ce n'est pas le corps emprisonné dans la tombe. Ce n'est pas l'âme puisque, par hypo-

(1) *Stances et Poèmes*. Toujours.

thèse, elle s'est définitivement éteinte. Ce n'est pas davantage la forme, car conçoit-on une forme sans matière et sans contenu, une forme absolument vide voyageant d'un astre à l'autre ? Tout ce qu'on peut dire, c'est que Faustus a les mêmes idées, les mêmes tendances, le même caractère que Sully Prudhomme. Mais le mot même ne peut signifier ici que semblable et non pas identique. Faustus est le Sosie de Sully Prudhomme ; il lui ressemble comme un frère, mais il n'est pas lui. Dès lors n'est-il pas souverainement injuste qu'il soit récompensé ou puni à sa place ?

III

Ces difficultés n'ont pas échappé à Sully Prudhomme. Aussi n'a-t-il jamais cru sans réserve à la métempsycose. Il nous présente la résurrection de Stella et les autres fictions du Bonheur comme un beau rêve, non comme l'expression de sa croyance. Mais si la doctrine des incarnations successives ne l'a satisfait qu'à demi, celle de l'anéantissement final ne lui paraît pas évidente. Il n'est pas prouvé que l'âme soit immortelle, mais il ne l'est pas davantage qu'elle périsse avec le corps. Que tout meure en l'homme, c'est une supposition qu'il a peine à admettre. Le principe de la vie sensible se doit à lui-même de réparer les injustices de ce monde, de ne point permettre que le criminel impuni et l'honnête homme malheureux aient un sort pareil. Mais une autre existence est-elle concevable ? Se peut-il que l'âme survive à la ruine du corps ? Oui, répond Sully Prudhomme, et il en donne comme preuve le renouvellement perpétuel de la matière vivante. Pas une des molécules dont se compose actuellement mon organisme n'y figurait il y a dix ans. Mais, si l'habitation change sans cesse, l'habitante reste la même. Je me rappelle distinctement des pensées qui

me sont venues pendant mon enfance et que je n'ai confiées à personne. Pour conserver ces souvenirs, il faut que, pendant ce long intervalle, mon âme soit demeurée identique à elle-même. C'est donc qu'elle est indépendante, sinon de toute matière, du moins de telle portion de la matière.

Nous savons d'autre part que tout être vivant a le pouvoir de créer des germes qui, en se développant, deviendront d'autres lui-même. A tout moment la vie se communique et voyage d'un corps à l'autre. Dès lors est-il incroyable qu'après la mort l'âme façonne et s'adapte un autre organisme ? Cette transmigration n'est pas plus difficile à concevoir que la merveille incompréhensible de la génération.

Il se pourrait même, ajoute Sully Prudhomme, qu'après la dissolution de son enveloppe corporelle, l'âme vécût à la façon des purs esprits. En vain objectera-t-on que le cerveau est une condition nécessaire de la pensée : sans organisme, pas d'intelligence. Cette connexion qui existe de fait, ne serait-elle pas accidentelle ? Il peut se faire que, pour des raisons inconnues, l'âme ait été contrainte d'entrer en relations avec le monde matériel. Il lui a fallu pour cela recourir à un intermédiaire qui est le système nerveux, moyen terme entre l'esprit et la matière. Mais que ces relations prennent fin, et l'âme recouvrant son indépendance agira peut-être par ses propres moyens.

Cependant le poète se représente malaisément ce que sera la vie d'outre-tombe. Si l'âme désincarnée ne jouit ni des formes, ni des couleurs, ni des harmonies et des parfums, quelle privation ! Et si elle en jouit sans organes, quel mystère ! Déconcerté par cette objection, Sully Prudhomme hésite. Il n'ose se promettre une survivance incompréhensible ; et, quand malgré lui il se pose l'obsédante question :

suis-je immortel ? il ne peut que répondre en hochant la tête : que sais-je ? (1)

Pour dépeindre cette incertitude qui le tourmente, il imagine une comparaison saisissante. Le soir, pendant le recueillement qui chez lui précède le sommeil, il se demande si la journée qui vient de finir l'a rapproché des ténèbres ou de la lumière, du néant ou de l'immortalité. Comme un aveugle qu'un aéronaute aurait emporté dans sa nacelle, il sait bien qu'il marche, mais dans quel sens, il l'ignore. La vieillesse est-elle une ascension ou une chute ? Que lui veut ce pilote taciturne qui l'emporte si vite vers un but inconnu ? Autant de questions, autant d'énigmes.

Ignorant de sa destinée, Sully Prudhomme ne conclut pas comme ces épicuriens dont parle l'Ecriture : Mangeons bien et buvons de même, car nous mourrons demain. Le doute lui conseille au contraire l'abstention et la sagesse. Agissons, dit-il, de manière à n'être pas victimes de notre ignorance des choses métaphysiques. S'il est quelque part un juge suprême qui cite les morts à sa barre, ne nous exposons pas à sa vengeance. Que l'enfer existe ou non, faisons notre salut et vivons comme ceux qui croient à un Dieu rémunérateur.

« On accepte d'autant plus docilement les règles de la morale qu'elles ne sont pas seulement utiles à la vie commune, mais qu'en outre on gagne à les observer de s'assurer contre l'éventualité de comptes à rendre pour le cas où il existerait ailleurs qu'ici-bas une puissance justicière, sous quelle forme que ce soit, conférant l'expiation ou la récompense que réclame la conscience en dépit des objections, tout au moins des réserves de la science. L'inquié-

(1) Cf. *La Vraie Religion selon Pascal*, pp. 281-292, Préface à *La Philosophie de Sully Prudhomme*, par C. Hémon, pp. X-XIV.

tude à cet égard n'est pas toujours bien précise ; elle est parfois inconsciente, parfois inavouée. Je la ressentirais, quand même je n'aurais pas de raisons de la croire fondée. Dans le doute je parierais de manière à risquer mon plaisir plutôt que ma sécurité... Je confesse que par cette appréhension instinctive d'un tribunal suprême qui me demeure invisible, je cède à quelque penchant au mysticisme, dont je rends responsable mon tempérament de rimeur (1). »

Cette crainte des jugements de Dieu est bien singulière chez un agnostique. Sully Prudhomme la met sur le compte de son tempérament de poète : mais ne serait-elle pas plutôt un vestige de son éducation chrétienne ? Enfant, il a souvent entendu parler des fins dernières, et de toutes ces prédications il a gardé au moins de vagues réminiscences. Les sentiments qu'elles ont développés chez lui ont survécu à la ruine de ses croyances. Il ne sait si l'enfer existe ; cependant il en a peur et manœuvre de manière à l'éviter. Nous avons dit à propos de l'aspiration qu'il a fait un tri parmi les sentiments chrétiens et qu'il garde l'espérance tout en laissant de côté la foi. La félicité innommable à laquelle il aspire n'est pas autre chose que le ciel, mais un ciel rationalisé, indéfini et vide. De même, le supplice qu'il redoute pour une autre vie, c'est bien l'enfer, mais un enfer abstrait, si l'on peut dire, dépouillé de toute forme et réduit à sa pure essence. Oubliant les enseignements de l'Evangile et du catéchisme, il ne consulte à ce sujet qu'un sentiment confus qu'il tient de l'éducation et aussi de l'hérédité : il est chrétien par le cœur et non par l'intelligence.

(1) Préface à *La Philosophie de Sully Prudhomme*, par C. Hémon, p. XVII.

CHAPITRE IX

Conflit entre le cœur et la raison au sujet de la morale.

I. Si le déterminisme est le vrai, comment croire a la responsabilité ? — Le spectacle de la lutte pour la vie est un scandale pour le juste.

II. Néanmoins le cœur affirme l'obligation morale et, par suite, le libre arbitre et la responsabilité. — Comparaison entre la conscience et l'instinct.

III. Essai de conciliation entre le cœur et la raison sur la question du libre arbitre, de la nature du bien et de l'obligation morale.

IV. Critique de cette théorie. Elle ne donne un fondement solide ni a la distinction du bien et du mal, ni a l'obligation morale. Elle semble exclure un amour de soi légitime et nécessaire.

Dans un drame à la fois pathétique et foisonnant d'idées, M. de Curel nous présente un médecin fanatique de la nouvelle idole, c'est-à-dire de la science. Le docteur Albert Donnat s'est spécialisé dans l'étude des affections cancéreuses ; et, pour en découvrir le remède, il n'hésite pas à tenter des expériences dangereuses, voire criminelles. C'est ainsi qu'il a inoculé le virus du cancer à une jeune orpheline confiée à ses soins. Il est vrai qu'elle n'a plus pour longtemps à vivre, étant tuberculeuse au dernier point. Ses jours seront abrégés, mais qu'importe ? puisque, grâce à elle, d'atroces tortures seront peut-être épargnées à des millions de malades. Elle aura con-

tribué au progrès de la Science, et c'est un honneur vraiment que d'être offerte en victime à cette divinité.

Le docteur Donnat est donc parfaitement tranquille : sa conscience de savant ne lui reproche rien. Mais voici qu'une circonstance imprévue vient troubler sa quiétude. La jeune poitrinaire guérit par miracle. Ses poumons se cicatrisent tout d'un coup, et elle ferait un nouveau bail avec la vie sans la malheureuse injection du docteur. A la nouvelle de sa guérison, celui-ci se trouble : à côté de sa conscience de savant, une autre conscience, celle des humbles, se réveille en lui ; la science l'absolvait, la morale traditionnelle le condamne. Honte à l'assassin ! De quel droit a-t-il sacrifié une vie innocente ? Pressé par le remords, il s'inocule à lui-même le virus dont mourra sa victime. Cette expiation volontaire lui rend la paix ; et, comprenant enfin le bienfait des convictions morales et religieuses, il s'écrie :

« ... Je ne crois pas en Dieu ! mais je meurs comme si je croyais en lui... J'ai pris mon parti de penser comme un illustre et d'agir comme le premier brave homme venu. C'est incohérent, mais viendra-t-il jamais le jour où l'on pourra, en ne suivant que sa pensée, aboutir à toutes les grandeurs morales ? Pour le moment, l'intelligence a sa logique, et l'âme aussi a la sienne très différente de l'autre. Oui, lorsqu'il s'agit de ne pas crever comme un chien, mais de finir noblement, c'est encore auprès des humbles qui adorent Dieu, et des cœurs ardents que les philosophes ont à chercher des leçons de logique (1). »

Le docteur Donnat a-t-il lu Sully Prudhomme ? On le jurerait, tant ses paroles concordent avec certains vers de la Justice. Le poète a souffert comme lui d'un conflit aigu entre la science et la conscience ; il

(1) *La Nouvelle Idole.* Acte III, scène 6.

a entendu en lui-même ces deux voix dont l'une interdit ce que l'autre autorise.

> Comment donc se fait-il que mon cœur répudie
> Les absolutions de ma raison hardie ?
> Aurait-il des raisons qu'elle ne comprît pas ? (1)

Non content d'intervenir dans le gouvernement de sa vie, le cœur prétend dire son mot sur les questions spéculatives et l'empêche d'adhérer pleinement à ce qu'il réprouve.

> On ne croit jamais bien ce qu'on rougit de croire (2).

Le cas de Sully Prudhomme et d'Albert Donnat est celui d'un grand nombre de nos contemporains. Combien parmi eux sont partagés entre l'esprit scientifique ou plutôt scientiste qui ruine les fondements de la morale, et la conscience qui ne peut se résoudre à voir dans la croyance au bien, à la liberté, au devoir, un préjugé héréditaire et une illusion bienfaisante ! N'osant se prononcer ni pour ni contre, ils s'efforcent de concilier les deux parties ; mais les compromis de ce genre sont le plus souvent précaires et la querelle recommence à la première occasion.

I

D'après Spinoza, les choses particulières résultent aussi nécessairement de l'essence divine qu'il résulte de la définition d'un triangle que la somme de ses angles égale deux droits. L'univers serait donc comparable à un théorème qui déroulerait dans le temps et l'espace la série indéfinie de ses corollaires. Toute la science moderne s'est inspirée de cette conception. Le déterminisme universel est le premier de

(1) *La Justice.* Septième Veille.
(2) *Ibid.* Dixième Veille.

ses postulats. Elle pose en principe que l'état présent du monde est impliqué dans celui qui précède et commande celui qui suivra. Chaque phénomène est déterminé par ses antécédents immédiats, ceux-ci l'ont été par d'autres et ainsi de suite, si bien que le moindre événement est l'aboutissement nécessaire de toute l'histoire du monde.

De l'haleine des vents la moindre particule
Doit son vol et sa route au branle entier des cieux (1)

Un grain de poussière entre dans mon œil : cela était écrit de toute éternité ; pour prévenir cette bagatelle, il eût fallu que la nature modifiât tous ses plans.

La même nécessité préside à notre vie intérieure. Nos opinions sont déterminées par l'hérédité, le tempérament, l'éducation et l'ambiance. Sully Prudhomme panthéiste, évolutionniste et agnostique, eût pensé autrement sous d'autres latitudes. Il n'a pas dépendu de lui qu'il conservât ses croyances premières et il ne tient pas à lui de les recouvrer. Notre vouloir lui-même, c'est-à-dire ce que nous avons de plus personnel et de plus privé, n'échappe point à l'empire du déterminisme. Ce n'est pas un îlot immobile au milieu d'un fleuve : il est entraîné comme tout le reste dans le mouvement général de l'univers. Quand on se détermine à agir, c'est qu'on y a été déterminé. Par quels motifs ou par quels mobiles, nous l'ignorons parfois ; et, ne sentant pas la force qui nous pousse, nous avons l'illusion de nous mouvoir nous-mêmes. Ainsi la girouette se croirait libre si elle avait conscience de ses mouvements sans savoir que c'est le vent qui la fait tourner.

En affirmant le déterminisme universel, le savant nie donc la possibilité de l'acte libre qui serait un

(1) *La Justice*, Sixième Veille.

fait inconditionné, un commencement absolu. En cela il est d'accord avec les philosophes qui, se plaçant au point de vue purement logique, croient découvrir dans la conception même de la liberté morale une contradiction intrinsèque. En tant que libre, un acte n'est déterminé par rien ; mais en tant que volontaire, il est produit par l'agent qui l'a conçu et l'exécute. Dans la délibération, le choix ne se fait pas au hasard : il est dicté par les prédilections, les habitudes, en un mot par le caractère de la personne dont il exprime la nature intime. Voilà donc un acte qui est à la fois dépendant et indépendant, un fait sans cause et cependant produit : qui démêlera cet embrouillement ?

Ces vieux arguments du déterminisme, Sully Prudhomme les a résumés dans un sonnet que les philosophes ne peuvent se défendre d'admirer pour l'étonnante concision de ses formules.

Seul le plus fort motif peut enfin prévaloir :
Fatalement conçu pendant qu'on délibère,
Fatalement vainqueur, c'est lui qui seul opère
La fatale option qu'on appelle un vouloir.

En somme, se résoudre aboutit à savoir
Quelle secrète chaîne on suivra la dernière ;
Toute l'indépendance expire à la lumière,
Puisqu'on saisit l'anneau sitôt qu'on l'a pu voir.

Tout ce qu'un être veut, son propre fond l'ordonne ;
Mais l'ordre, irrésistible à son insu, lui donne
Le sentiment flatteur qu'il est sollicité.

Ainsi la liberté, vaine horreur de tutelle,
N'est que l'essence aimant le dernier joug né d'elle,
L'illusion du choix dans la nécessité (1).

Outre ces raisons générales, Sully Prudhomme en avait d'autres, plus personnelles, de rejeter le

(1) *La Justice.* Sixième Veille.

libre arbitre. Panthéiste, il se représentait l'âme comme un mode de la substance divine. Il devait donc conclure que Dieu seul fait tout en nous. Nos pensées sont ses pensées et nos actes les siens. Nous dépendons de lui comme les mouvements de la main dépendent des nerfs et des muscles. Mais s'il en est ainsi, nous n'avons qu'une apparence d'autonomie et d'initiative. Si notre personne n'est pas un principe d'action, mais seulement l'ensemble de nos traits distinctifs, la liberté morale n'est plus qu'un mot.

Sans personnalité, pas de libre arbitre, et sans libre arbitre, pas de responsabilité. C'est à cette conséquence extrême qu'aboutit le déterminisme scientifique ou panthéiste. Il ne distingue pas, comme la justice légale, plusieurs degrés de responsabilité. Tous les délinquants, qu'ils soient sains d'esprit ou aliénés, qu'ils aient agi de sang-froid ou par passion, ont été également entraînés. L'homme n'est pas maître de lui-même. Les tribunaux peuvent sévir, car si l'assassin a été déterminé à faire un mauvais coup, la société ne l'est pas moins à se défendre contre les malfaiteurs. Mais ses sanctions n'ont qu'une valeur médicinale ou exemplaire ; à moins de dénaturer le sens des mots, on ne peut pas dire qu'elles soient méritées. Le meurtrier ne mérite ni le châtiment ni le blâme. Il serait ridicule de blâmer le loup qui bondit sur sa proie et le chien enragé qui mord les passants : on les abat sans phrases. Il n'est pas moins absurde de vitupérer contre ceux qu'une force irrésistible pousse à verser le sang. Ils sont criminels, comme d'autres sont saints, par une nécessité de leur nature. Au lieu de s'indigner contre les uns et d'admirer les autres, le Sage s'efforce de les comprendre, c'est-à-dire de démêler les conditions déterminantes du vice et de la vertu. Quand il lui arrive de commettre ce qu'on appelle une faute, il évite

de se faire des reproches : ce serait à ses yeux une faute nouvelle. En effet, pourquoi se repentir, pourquoi regretter sa conduite quand on n'a pu agir autrement ?

Si la science et la philosophie ébranlent les bases de la morale, le spectacle de la vie n'est point fait pour les raffermir. Partout règne l'injustice, dans l'espèce et entre espèces, dans l'Etat et entre Etats. C'est une loi universelle et implacable que les faibles servent de pâture aux forts. Chacun cherche à jouir et à s'agrandir aux dépens des autres. Même les sentiments qui passent pour désintéressés, comme l'amour maternel, ne sont en réalité qu'un égoïsme travesti. La Rochefoucauld avait raison : toutes nos affections sont de même lignage et ont pour souche commune l'amour de soi.

La justice exilée de la terre trouve-t-elle un refuge dans les astres? Ne l'espérons point, car les étoiles sont formées des mêmes éléments et soumises aux mêmes lois que notre planète. Quand elles seront refroidies et habitables, il y a bien des chances pour qu'elles soient infestées des mêmes passions, des mêmes vices et des mêmes souffrances. Quant à l'auteur de l'univers, nous devons le juger par son œuvre. Puisqu'il a permis ou voulu les iniquités qui nous révoltent, il n'a ni bonté, ni justice, ni aucune de ces qualités sociales que nous estimons chez nos semblables. Est-il absolument mauvais? Non, car il a créé la fleur et le sourire. Sa nature est impénétrable. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il existe par soi, et nos efforts pour le concevoir sur le patron de l'âme humaine n'aboutissent qu'à le défigurer.

L'immoralité de la nature et l'amoralité du Divin sont un grand scandale pour l'homme. Pourquoi s'obstinerait-il, lui chétif, à pratiquer des vertus dont il ne trouve nulle part l'exemplaire? Est-il tenu

d'être meilleur que la puissance inconnue qui l'a formé ? Prétendre lui faire la leçon, c'est une orgueilleuse folie : qu'il y renonce. Au lieu de marcher à l'idéal contre vent et marée, qu'il se laisse aller à la dérive. Ce sera moins honorable, mais si quelqu'un s'en offense, les excuses ne lui manqueront pas. Immoral, il ne le sera jamais plus que la Nature. C'est elle qui a mis en lui les convoitises qui l'entraînent et, en cédant à leur impulsion, il ne fait que suivre son exemple.

II

Il suffit de presser quelque peu certains principes de Sully Prudhomme pour en tirer ces conséquences plutôt inquiétantes. Hâtons-nous d'ajouter que le noble poète s'est bien gardé de les mettre en pratique. Sans être un modèle de vertu, il fut un honnête homme selon le monde, consciencieux, serviable, désintéressé. Sa bonté pour ses confrères allait jusqu'au dévouement. Il s'astreignait à lire, plume en main, les manuscrits que lui envoyaient de jeunes poètes. Il les recevait chez lui, leur prodiguait ses encouragements, ses conseils et ses préfaces. Quand il eut reçu le prix Nobel, toute une fortune, il s'en dépouilla en leur faveur. Sur certains points la délicatesse de sa conscience allait jusqu'au scrupule. Riche, il s'est toujours demandé s'il avait droit aux loisirs et à la fortune alors que tant d'autres manquaient du nécessaire. Je ne sais s'il fut végétarien ; mais en vingt passages de ses poèmes, il exprime sa répugnance pour nos mœurs de carnivore. Mœurs exécrables en effet, mais si anciennes et si naturelles que nous n'avons pas le courage de nous en défaire.

La morale théorique de Sully Prudhomme est encore plus recommandable que sa vie. Comme nous le verrons, elle manque de base et ressemble fort à une pyramide en équilibre sur sa pointe ; mais

on ne peut lui contester l'élévation et la noblesse. Le premier de ses commandements est le même que celui de l'Evangile : Aimez-vous les uns les autres. La première vertu qu'il prêche, c'est le désintéressement. Il donne par ailleurs d'excellents conseils, marqués, comme on dit, au coin de la sagesse, et que la société se trouverait bien de suivre.

Une métaphysique subversive, une vie honorable, une morale austère, comment arranger tout cela? C'est qu'à côté de la raison théorique, souvent incertaine et hésitante, il y a la conscience, guide infaillible. Quand, dégoûté des injustices et des cruautés de la nature, le poète ferme les yeux et rentre en lui-même, un monde nouveau se déploie devant son regard intérieur. C'est tout un ensemble de sentiments et de tendances qui s'imposent à lui comme des faits et que sa raison est mise en demeure d'expliquer. D'où vient par exemple son désir du mieux? Il conçoit un idéal de perfection qui ne sera réalisé que dans bien des siècles, mais qui est en quelque sorte préformé dans l'âme humaine comme un épi dans le grain de blé. Il apparaît en germe dans la vie des héros obscurs ou célèbres, et ces ébauches, encore que très imparfaites, le ravissent comme un espoir et une promesse. L'attrait du bien a pour corrélatif une vive répulsion pour le mal. Sur le point de commettre une action coupable, le rouge lui monte au front; et ce trouble involontaire, cette pudeur instinctive est comme l'effroi de l'âme devant une faute que la passion conseille et que la raison théorique n'ose peut-être réprouver. Chaque fois que le devoir lui apparaît clairement, une voix s'élève en lui, ferme, impérieuse, qui lui enjoint de l'accomplir. S'il obéit malgré sa répugnance, la même voix le félicite. Dans le cas contraire, elle le blâme ; et l'amertume de ces reproches l'imprègne de tristesse : il se sent diminué, appauvri, déchu. Il juge la con-

duite d'autrui comme la sienne propre. La vue du crime l'indigne ou l'écœure, et sa bonté naturelle ne l'empêche point d'appeler sur lui la vengeance des lois. Par contre, en présence d'un acte héroïque, il est transporté d'admiration : c'est comme si les portes de la cité future s'étaient brusquement ouvertes, lui laissant entrevoir l'image d'une société meilleure, plus juste et plus fraternelle.

D'après les évolutionnistes de l'école de Spencer, ces sentiments moraux ont une origine tout humaine. La conscience ne serait autre que la voix de nos ancêtres nous rappelant les leçons d'une expérience chèrement acquise. Les hommes ont toujours vécu en société, et la vie sociale n'est pas possible sans la subordination des intérêts particuliers à l'intérêt général. De tout temps cette subordination fut réglée par des lois ou tout au moins des coutumes. Les actes conformes aux lois et aux coutumes furent appelés bons, les autres mauvais. Ceux-ci furent réprimés par les chefs ou des magistrats chargés de rendre justice en leur nom. Ils furent en outre blâmés par l'opinion, notés d'infamie, car chacun voyant son sort dans celui de son voisin, craignait d'être lésé comme lui : la réprobation pour le vol n'est que la peur d'être volé. Ces associations d'idées se sont transmises d'âge en âge jusqu'à nous. Le temps n'a fait que les consolider tout en effaçant la couture qui les avait jointes. Oubliant qu'elles ont été formées par l'instinct de conservation sociale, d'aucuns leur attribuent une origine surnaturelle : le bien, c'est ce que Dieu ordonne, le mal ce qu'il défend. D'autres, non moins mystiques, se représentent le devoir comme une loi abstraite flottant dans notre ciel intérieur, un impératif catégorique qui donne ses ordres sans les motiver ni les expliquer. En fait, l'impératif n'est que la société pesant de tout son poids sur les volontés individuelles et les terrorisant par de vagues menaces.

Pour séduisante qu'elle paraisse, Sully Prudhomme n'estime pas que cette théorie soit satisfaisante. Si le bien et le mal ne sont que des étiquettes collées par nos aïeux sur certaines actions, comment se fait-il que nous ne parvenions pas à les arracher ? Si la morale est un artifice de la société pour tromper l'individu sur ses véritables intérêts, comment se fait-il qu'il y ait encore tant de dupes ? Le temps aurait dû faire justice de ces mensonges. L'illusion n'aurait pas résisté à l'action dissolvante des passions et de la critique. Nous avons tout intérêt à croire que la loi morale n'oblige pas. Après l'avoir violée, nous voudrions bien nous estimer encore, Mais le juge incorruptible qui siège en notre for intérieur ne tient pas compte de nos fantaisies. Sa voix, moins bruyante que celle des convoitises mais plus ferme, s'élève au plus fort de la tentation pour nous dire : Voilà ce qu'il faut faire ; honte à toi si tu succombes !

Le sentiment moral n'est donc pas un préjugé dont nous avons oublié l'origine et qui, pour cette raison, nous semble sacré. Il serait plutôt un sens spécial et comme un instinct d'ordre supérieur. L'instinct, tel que nous pouvons l'observer chez les bêtes et notamment chez les insectes, a pour caractères principaux l'ignorance et la certitude, en d'autres termes il est à la fois inconscient et infaillible. Quand l'eumène dépose à côté de ses œufs des chenilles qu'il a préalablement paralysées, sait-il qu'il faut à ses larves une proie vivante et cependant incapable de se défendre ? Sait-il qu'en détruisant tel centre nerveux, on abolit la faculté motrice sans pour cela supprimer les autres fonctions vitales ? Evidemment non : sa science anatomique est nulle ; il n'en fait pas moins sa petite opération avec une élégance et une sûreté qu'envierait le chirurgien le plus expert. Il ne se trompe jamais, pas plus que la racine ne se

trompe dans le choix des sucs nécessaires à la nutrition de la plante. C'est là une chose admirable et bien digne de retenir l'attention des philosophes : comment l'expliquer ?

Quand un jeune conscrit fait l'exercice, il ne voit pas toujours la relation entre sa formation militaire et les mouvements qu'on lui commande, mais un autre l'a vue pour lui. Il marche, il court, il gesticule, et au bout de quelques mois le voilà devenu un bon soldat, marcheur infatigable et habile tireur. Bien qu'il n'ait fait qu'obéir passivement, il est arrivé au même résultat que s'il avait tout prévu, tout calculé. De même, l'instinct ne serait-il pas une sorte de dressage que les animaux auraient subi, un ensemble d'habitudes qu'ils auraient prises sous la direction de la Nature et qui, avec le temps, auraient dégénéré en automatisme ? En fait, tout se passe comme s'ils n'étaient que des machines montées, mises en marche et conduites par une intelligence supérieure.

Le sens moral serait un instinct de ce genre. Il nous a été donné pour suppléer à la faiblesse de notre intelligence. Après tant de siècles de réflexion, nous en sommes encore à chercher la nature du bien et le fondement du devoir. Chacun de nous se croit libre ; mais quand il est mis en demeure de justifier sa croyance, il s'en reconnaît incapable. Cependant les nécessités de la vie nous obligent tous les jours à prendre des décisions. Si elle avait attendu pour agir que la philosophie eût achevé son œuvre, il y a beau temps que l'humanité aurait cessé d'être. Heureusement qu'à défaut de la raison si incertaine, si hésitante sur les questions de morale, la Nature l'a pourvu d'un instinct infaillible. C'est un guide peu disert qui se borne à dire : faites ceci, évitez cela ; mais sa direction est sûre et nous pouvons la suivre en toute confiance.

« Conscience ! conscience ! s'écriait Rousseau, immortelle et céleste voix ! » Sully Prudhomme pourrait faire sienne cette apostrophe. A son avis, la conscience est un oracle plus respectable que les codes et les Bibles. Elle juge en dernier ressort, ce qui revient à dire que, dans le gouvernement de sa vie, chacun est à lui-même son propre pilote et doit se fabriquer sa morale. Justice, c'est en vain qu'on te cherche dans la législation civile ou religieuse : tu n'as d'interprète attitré que la conscience !

> Le sanglant défilé de tes martyrs proclame
> Qu'il n'est de tribunal sûr et sacré qu'en l'âme,
> Qu'il ne se rend que là des arrêts sans appel,
> Qu'enfin la conscience est ton unique autel ! (1)

Mais si la conscience est infaillible, il faut bien admettre le devoir, la responsabilité ainsi que le libre arbitre qui en est la condition, et voilà la morale établie sur des fondements inébranlables.

III

Ainsi l'intelligence pure nie la liberté morale et, par suite, la responsabilité. Au contraire la conscience affirme que nous sommes obligés et, par conséquent, libres. C'est à cette dernière que Sully Prudhomme donne raison. Il n'était pas de ces intellectuels, grands abstracteurs de quintessence et logiciens téméraires, qui se fient à leurs idées plutôt qu'à l'expérience. Il estimait au contraire que nos déductions les plus logiques ont besoin d'être contrôlées par la vie. Il est bon de raisonner et meilleur de bien vivre : aussi quand une doctrine a des conséquences immorales, c'est pour l'honnête homme une raison suffisante de la mettre en doute.

Mais le cœur et la raison ne sont pas des ennemis

(1) *La Justice.* Huitième Veille.

irréductibles. Après les avoir opposés l'un à l'autre, Sully Prudhomme tente de les concilier. Le cœur atteste l'obligation morale et, à la rigueur, nous pourrions nous contenter de son témoignage. Mais, pour satisfaire notre curiosité, il n'est pas défendu d'éclairer et d'expliquer ce témoignage par des considérations rationnelles, par des hypothèses empruntées à la science. Nul risque à courir dans cette entreprise, car nos croyances ne dépendent point du raisonnement. Quand toutes nos spéculations sur le devoir seraient démontrées vaines, nous n'en serions pas moins tenus d'obéir à notre conscience.

C'est dans cet esprit que Sully Prudhomme examine les fondements de la morale, et d'abord le libre arbitre.

La liberté humaine n'est pas incompatible avec la constance des lois naturelles. Constance n'est pas nécessité. Le savant est tenté de confondre ces deux choses parce qu'il voit les mêmes antécédents toujours suivis des mêmes conséquents et que certains phénomènes ne manquent jamais aux rendez-vous qu'il leur assigne. Cependant rien ne prouve que l'ordre de la nature restera éternellement le même. Il dépend de l'être métaphysique ; or l'être métaphysique étant incompréhensible, nous ne savons pas si son activité se manifestera toujours de la même manière. Il n'est pas impossible que le cours des choses soit subitement modifié par une impulsion venue des dessous de l'univers. Sully Prudhomme insiste sur ce point, et pour une raison facile à comprendre. L'être métaphysique est le principe de tous les événements du monde accidentel et phénoménal : c'est de lui que tout procède. Si donc il n'est pas libre, rien ne le sera.

Les adversaires du libre arbitre objectent encore qu'un acte libre, indépendant des motifs et dépendant

du caractère qui dicte le choix, implique une contradiction qui le rend incompréhensible. Mais cette difficulté n'est point spéciale au libre arbitre. Quand nous voulons aller au fond des choses et comprendre les objets métaphysiques comme l'espace, le temps, la matière, la causalité, nous aboutissons fatalement à une de ces contradictions irréductibles que Kant appelle antinomies. Ainsi l'on démontre également bien que la matière est divisible à l'infini et qu'elle ne l'est pas, que la série des causes est illimitée et qu'elle ne peut l'être. Mais ces contradictions ne prouvent que l'infirmité de notre raison. Il y a une infinité de choses qui la dépassent et que néanmoins nous devons croire sur le témoignage de nos sens ou de notre conscience.

C'est précisément le cas du libre arbitre. Quand nous délibérons, nous avons le sentiment très net que nous pouvons choisir entre deux actes différents ou même contraires. Ce sentiment provient-il de notre ignorance ? L'homme serait-il semblable à une feuille qui se croirait libre parce qu'elle ne sait pas que le vent l'agite ? Sully Prudhomme estime avec raison que cette explication de Spinoza est insuffisante. Si nous cédions à notre insu au motif le plus fort, si nous étions entraînés par une chaîne invisible, nous aurions conscience, non pas d'être libres, mais d'être déterminés sans savoir par quoi.

Arrivons à l'argument le plus original de Sully Prudhomme, celui auquel il attache le plus d'importance. Voici à peu près comment il l'expose. Dans l'hypothèse du déterminisme universel, la croyance au libre arbitre serait inexplicable. Cette croyance est un fait qui, comme tout autre fait, a ses conditions et ses causes. Or la cause communique quelque chose d'elle-même à l'effet qui en procède. Si donc la nécessité exerçait son empire sur l'esprit comme sur la matière, si le déterminisme ne comportait au-

cune exception, l'univers n'aurait rien de commun avec notre croyance au libre arbitre, et cette croyance serait un effet sans cause.

Mais, dira-t-on, cette croyance ne serait-elle pas une illusion flatteuse pour notre amour-propre et avantageuse à la société ? Il suffit de concevoir le libre arbitre pour y croire : or nous l'avons conçu par une opération très simple, en niant la nécessité que nous observons partout, dans la nature et en nous-mêmes.

Sully Prudhomme répond que la liberté morale n'est pas la négation de la nécessité : elle en est le contraire. En niant les caractères spécifiques d'un être, nous pouvons former un concept arbitraire à quoi rien ne répond, par exemple celui d'un corps vivant qui ne se nourrirait pas. Mais un contraire est quelque chose de positif, de réel que seule l'expérience peut révéler. Supposons des bienheureux, jouissant d'une félicité inaltérable et éternelle, aucune opération intellectuelle ne leur donnera l'idée de la douleur. C'est que la douleur n'est pas la simple négation du plaisir : elle en est le contraire, comme le froid est le contraire du chaud et le noir le contraire du blanc. Il en est ainsi du libre arbitre par rapport à la nécessité : ce n'est pas une pure construction mentale, mais une réalité d'après laquelle nous avons formé notre représentation (1).

*
* *

Nous savons déjà que Sully Prudhomme emprunte sa définition du bien à la théorie de l'évolution. Depuis qu'elle s'est détachée de la nébuleuse primitive, la matière dont se compose notre globe a pris des formes innombrables. Quand on examine les fossiles classés par les géologues, on croit voir les

(1) Cf. *Psychologie du Libre Arbitre*, ch. V.

essais tentés par la Nature pour donner corps à son idéal. L'écorce terrestre fait songer à un atelier de sculpture jonché d'ébauches, travaillées avec amour puis abandonnées. De toutes ces ébauches, la dernière en date et la moins imparfaite, c'est le type humain. Mais la Nature fera mieux encore. Artiste ingénieux et obstiné, elle rêve toujours de se surpasser elle-même. N'en doutons point : elle produira quelque jour un chef-d'œuvre nouveau qui sera par rapport à nous ce qu'est une toile de Raphaël par rapport à un dessin d'enfant.

L'homme a le glorieux privilège de comprendre les desseins de la Nature, de les seconder ou de les contrecarrer. En admirant la forme corporelle, il songe qu'elle pourrait être perfectionnée encore par le divin modeleur. Un acte héroïque lui fait pressentir ce que serait l'humanité si, dominant ses instincts inférieurs, ceux qu'elle a en commun avec la brute, elle développait ce qui lui appartient en propre, la justice et la bonté. Cet idéal vers lequel elle s'achemine lentement, oh ! combien lentement ! l'artiste le contemple et le représente aussi fidèlement qu'il est possible. Mais ce qu'il ne fait que rêver, peindre ou chanter, l'homme de bien le réalise en sa personne. Agent ou organe de la nature, il l'aide à exécuter son plan. Par de constants efforts sur lui-même il hâte l'avènement d'une humanité plus parfaite. C'est peu pour lui de se maintenir au degré de perfection où ses ancêtres l'ont élevé : il jette les yeux vers l'échelon suivant et se travaille pour y atteindre.

Mais en quoi consiste au juste cette perfection proprement humaine, cette avance prise par notre espèce sur la matière brute et sur l'animal, autrement dit cette dignité qu'il s'agit de conserver et d'accroître ? Elle ne réside ni dans le corps, ni dans l'intelligence, mais dans l'âme. Ce n'est pas un orga-

nisme où la division du travail physiologique est poussée plus loin ; ce n'est pas davantage un esprit capable de se représenter un plus grand nombre de choses : c'est une volonté maîtresse des passions égoïstes. Que l'humanité ne se glorifie point de ses découvertes scientifiques et industrielles. Elle a domestiqué les animaux, elle s'est assujetti la matière ; mais tout cela n'est rien encore : il reste à cette dompteuse à se dompter elle-même (1).

Un effort heureux, une victoire, tel est le premier élément de la dignité. Mais la direction de cet effort n'est pas indifférente. Avant de perpétrer son crime, un assassin doit surmonter des résistances intérieures ; il doit imposer silence à la crainte, peut-être au remords. Pourtant son acte n'a rien de méritoire ; il est même d'autant plus coupable qu'il a plus longuement combattu contre lui-même. Il n'y a de mérite que dans les actes socialement utiles. Celui-là seul est juste qui subordonne au bien général ses intérêts et ses jouissances.

Toute justice est donc dans le renoncement. Au lieu de s'agrandir et de s'enrichir aux dépens de ses semblables, chacun doit les respecter et les aider à vivre afin que tous les hommes, soit par leurs propres forces, soit par le secours d'autrui, parviennent à la plénitude de leur développement. Sully Prudhomme espère que cette morale du désintéressement sera de mieux en mieux comprise et pratiquée. L'assistance mutuelle, tel sera le mot d'ordre de la société future. Oui, un jour viendra où les hommes seront si charitables, si avides de sacrifice qu'il faudra les inviter à songer à eux-mêmes. Ils feront assaut de générosité, ils voudront tous se priver pour l'amour les uns des autres.

(1) Cf. *Epaves*, Pour la Fête du Travail.

Un jour les cœurs, tous envahis
Par le grand flux d'amour qui monte,
De s'être si longtemps haïs
N'auront plus que surprise et honte...

La terre n'est qu'un lieu d'attente
Où se fait la commune entente
D'une espèce entière émigrant !

Guide et salut de l'équipage,
La Science y maintient l'accord,
Veillant seule au livre de bord
Plus rassurant de page en page (1).

Du point de vue très élevé où se place le poète, le beau et le bien lui apparaissent comme deux aspects différents d'une même réalité. L'artiste et l'honnête homme aspirent au même objet ; mais ce que l'un voudrait seulement voir, l'autre cherche à le posséder. Cet objet commun de l'esthétique et de la morale, le cœur ne fait que le pressentir, mais l'intelligence en précise la nature : c'est la forme de vie supérieure que revêtira notre espèce quand enfin elle se sera surpassée. L'hypothèse évolutionniste, à la fois scientifique et poétique, est donc un terrain d'entente où le cœur et la pensée, longtemps ennemis, se concertent pour une œuvre commune.

*
* *

Reste à voir comment Sully Prudhomme explique le devoir, le désir du mieux, le remords et le contentement de soi-même.

On connaît la page célèbre où Pascal engage les incrédules à jouer à pile ou face l'existence de Dieu. Gagez, leur dit-il, qu'il y a un Dieu, un ciel, un enfer. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. En effet, qu'est-ce que les misé-

(1) *La Justice*. Onzième Veille.

rables jouissances dont vous vous priverez en comparaison de la félicité infinie ! Pariez donc hardiment : vous risquez si peu de chose !

Sully Prudhomme a vivement critiqué ce jeu des partis. Il reproche à Pascal d'attirer les libertins par l'appât du bonheur et de les intéresser pour les faire croire. D'ailleurs le pari qu'il leur propose est équivoque. Ce n'est pas l'existence de Dieu qui est en question, mais sa nature. Qu'il y ait dans le monde quelque chose d'éternel et de nécessaire, nul n'en doute sérieusement. Mais cet être métaphysique est-il personnel ou impersonnel, transcendant ou immanent ? Faut-il le concevoir à la façon de Descartes ou à celle de Spinoza ? Distinction capitale dont Pascal ne s'est pas avisé.

Mais tout en contestant les idées de Pascal, Sully Prudhomme retient le principe de sa méthode en l'appliquant à la vie future et à l'obligation morale. L'âme survit-elle au corps ? Aura-t-elle des comptes à rendre à un Juge suprême ? Sur cette question Sully Prudhomme n'ose se prononcer. Théoriquement elle lui paraît insoluble : mais ce doute, tout spéculatif, n'influe en rien sur sa conduite. Puisque l'avenir d'outre-tombe est pour nous un mystère, puisque les deux hypothèses de la survie et de l'anéantissement total sont également probables, parions pour l'immortalité. Agissons de manière à n'être pas victimes de notre ignorance des choses métaphysiques, en d'autres termes observons la loi morale comme si nous devions un jour comparaître devant un Dieu rémunérateur. Si tout finit à la mort, s'il n'y a rien au bout du sentier dont nous gravissons la rude pente, nous aurons du moins vécu noblement et l'approbation de notre conscience nous aura dédommagés de nos sacrifices. Si la tombe est « un portique ouvert sur des cieux inconnus », nos vertus recevront là-haut une nouvelle récompense. Prati-

quer la justice est donc le parti le plus avantageux et le plus sûr (1).

Par le moyen de ce pari imité de Pascal, Sully Prudhomme transforme un doute spéculatif en certitude pratique ; mais il ne se contente pas de ce qu'il appelle lui-même « un pauvre pis-aller ». Ailleurs il nous présente le devoir comme une injonction du promoteur de l'évolution universelle. L'Inconnaissable nous signifie sa volonté, soit directement par la conscience, soit indirectement par le spectacle de la nature. Comment ce spectacle qui tout à l'heure était un scandale pour le philosophe, lui donne-t-il des leçons de sagesse et de vertu ? Il n'est pas aisé de l'expliquer (2).

L'évolution de l'univers est progressive : « il aspire du fond d'un éternel passé au terme indéfini de sa beauté future » (3). Dans le monde végétal et animal ce progrès s'est réalisé par la sélection naturelle. Entre les individus et les espèces se livre une lutte sans trêve et sans merci qui se termine fatalement par la victoire du plus fort, ou plus exactement du plus apte. Quant à l'homme, la loi de son progrès est toute différente. Ce n'est pas en triomphant des autres qu'il se perfectionne, mais en dominant ses convoitises. Plus il se renonce, plus il s'élève. Depuis son apparition sur la terre l'homme s'est conformé à cette sévère loi. Du troglodyte jusqu'au civilisé actuel il y a une ascension souvent interrompue, toujours douloureuse, vers plus de justice et de bonté. L'enfant qui naît aujourd'hui bénéficie de ce labeur séculaire. Grâce à l'hérédité, à l'éducation, à l'exemple, il refait en peu d'années le chemin que l'humanité a mis des siècles à parcourir.

(1) Cf. *La Vraie Religion selon Pascal*, p. 389.
(2) Cf. *Que sais-je ?* p. 170.
(3) *Les Epreuves*. En avant !

Il est donc héritier de ses ancêtres proches ou lointains ; que dis-je ! il est l'obligé de la nature entière. En effet, l'homme est comme une fleur dont l'animalité est la tige. C'est parce que des myriades d'êtres vivants ont lutté, saigné, souffert que l'homme est devenu le demi-dieu qu'il est. Le piédestal où il s'élève est un énorme amas d'ossements.

Il lui fallait la terre et ses milliers d'épreuves,
D'ébauches de climats, d'essais de formes neuves,
D'élans précoces expiés,
D'avortons immolés aux rois de chaque espèce,
Pour que de race en race achevé pièce à pièce,
Il vît l'azur, droit sur ses pieds (1).

Puisque notre dignité a coûté si cher, puisqu'elle a une valeur en quelque sorte infinie, ce serait un crime de la perdre ou seulement de l'amoindrir. L'homme qui oublie son rang et se ravale au niveau de la brute, se déshonore comme un dépositaire infidèle. Il est traître envers les morts dont il rend les sacrifices inutiles, traître envers sa descendance, car il dilapide le patrimoine qu'il devait lui transmettre accru par son travail, enfin traître à l'univers entier, car l'œuvre qui s'ébauche sur la terre n'est qu'une note dans un concert immense : si cette note est fausse, quelque chose manquera à l'harmonie de l'ensemble.

Tel est pour Sully Prudhomme le fondement du devoir : une solidarité indéfiniment élargie. Ce n'est pas seulement de la société que l'homme est débiteur. La Nature a une créance sur lui, créance énorme dont il ne peut s'acquitter qu'en devenant de plus en plus digne.

L'accomplissement du devoir nous est facilité par un ensemble de sentiments et de tendances, sorte d'appareil psychique créé par la Nature pour nous amener à ses fins. Il y a d'abord le désir du mieux

(1) *La Justice.* Neuvième Veille.

qui est une participation à l'essor dont l'être métaphysique anime le monde accidentel. Il l'attire avec force vers l'idéal et nous entraîne dans ce mouvement. Si loin et si haut que nous soyons parvenus, il nous montre toujours du pays par delà et semble nous dire avec l'Evangile : *Ascende superius.* Après chaque conquête il nous propose une conquête nouvelle. Valoir toujours davantage, telle est la règle de conduite gravée au fond de nos cœurs par le divin promoteur de l'évolution générale.

Si nous sommes dociles à ses inspirations, il nous en récompense par une joie intime et pure, celle de l'artisan satisfait de sa journée : il se réjouit en nous d'avoir avancé son ouvrage. Si au contraire nous nous dérobons à la tâche, si nous fuyons le combat où il nous appelle, il se plaint de notre lâcheté qui retarde la victoire ; il nous blâme et c'est là le remords.

Ah ! je sais désormais ce que me signifie
Ma conscience, arbitre et témoin de ma vie,
Qui ne se trompe ni ne ment,
Ce qu'elle me conseille, ou prohibe, ou commande,
Cette voix qui tout bas si souvent me gourmande,
Et m'approuve si rarement !

Le remords, c'est la voix de la Nature entière
Qui dans l'humanité gronde son héritière :
« Qu'as-tu fait du prix de mes maux,
Des trésors de douleur dont j'ai pétri ta pâte,
Toi pour qui j'ai broyé froidement et sans hâte
Sous mes pilons tant d'animaux ?

« Regarde : tout aspire, éclôt et meurt plus digne !
Vois dans la goutte d'eau vibrer le zèle insigne
Du peuple infinitésimal ;
En levant ta prunelle, aux astres familière,
Vois tressaillir des cieux l'ardente fourmilière !
Tout travaille, et tu dors : c'est mal ! »...

Et je sais maintenant d'où nous vient l'allégresse
Qui nous monte du cœur au front, et le redresse,
Et l'illumine, chaque fois
Que l'âme, en affrontant ce que la chair abhorre,
Soumet la vie à l'ordre, et, sage, collabore
A l'Idéal avec les lois :

C'est toute la Nature en nous-même contente,
Louant l'humanité pour elle militante,
Laborieuse et souple au frein ;
Elle dit : « Gloire à toi dont le zèle conspire
Avec mon vaste règne au bien de mon empire,
Et m'aide à l'œuvre souverain ! (1)

IV

L'auteur d'un drame déjà cité, la Nouvelle idole, compare les penseurs à des nénufars qui, le printemps venu, s'efforcent d'émerger. Ils s'allongent, grandissent et montent, sachant bien qu'à la surface de cette eau où ils étouffent il y a de l'air et de la lumière.

« Vous, moi, tous les chercheurs, nous sommes de petites têtes noyées sous un lac d'ignorance, et nous tendons le cou avec une touchante unanimité vers une lumière passionément voulue. Sous quel soleil s'épanouiront nos intelligences quand elles arriveront au jour? Il faut qu'il y ait un soleil... L'œil implique l'existence de la lumière, le poumon l'existence d'une atmosphère respirable. Soyons logiques : ce formidable besoin de se survivre qui émane du jeu de nos organes, suppose forcément une survie (2). »

C'est sur un raisonnement semblable que Sully Prudhomme édifie sa morale. Nous aspirons à quelque chose d'indéfinissable : donc ce quelque

(1) *La Justice.* Neuvième Veille.
(2) *La Nouvelle idole.* Acte II, scène 5.

chose existe. La conscience nous commande de bien faire : donc nous sommes obligés, responsables et libres. Toute inclination suppose un objet. Les mouvements de l'âme sont des faits qui demeurent inexplicables si rien d'objectif ne leur correspond.

Que vaut cette morale du cœur ? Pour résoudre cette question, il importe de distinguer les divers sens que Sully Prudhomme attache au mot cœur. Le cœur désigne pour lui tantôt la sensibilité, tantôt la croyance, tantôt la conscience individuelle. Ce sont trois bases bien fragiles pour édifier une morale.

Et d'abord pouvons-nous prendre pour guide notre sensibilité ? Oui, s'il est vrai que notre sensibilité nous incline toujours vers le bien. Mais, hélas ! qui peut se flater d'avoir un cœur parfaitement pur ? La sensibilité est un ensemble de tendances fort diverses et même antagonistes. On pourrait la comparer à un parlement dont les membres, divisés d'opinions et d'intérêts, s'agiteraient dans un perpétuel débat. Nous voulons le bien, mais le mal a ses charmes. Nous estimons la vertu, mais nous ne méprisons pas toujours le plaisir. Il est beau d'être honnête, mais il n'est pas désagréable de s'enrichir. Que faire ? quel parti prendre ? Nous ne le saurons jamais si nous n'avons d'autre conseiller que le cœur. Considéré en lui-même, le cœur est indifférent au bien et au mal. Il nous fait triompher des passions faibles par des passions fortes, mais il n'en déclare aucune illégitime.

Cependant le poète, jeune encore, il est vrai, nous a plus d'une fois recommandé ce guide suspect. Quand Pascal l'exhorte à parier pour ou contre son Dieu, il s'écrie :

> Pitié ! maître, j'avance et retire ma main ;
> Joueur que le tapis sollicite et repousse,
> J'hésite, tant la vie est légitime et douce !

Tout mon être répugne à ce choix inhumain ;
Le cœur a ses raisons où la raison s'abîme,
Et ton calcul est faux si je m'en sens victime (1).

Qui ne voit que dans ce passage le cœur signifie l'attachement à la vie, le désir de jouissance, tout ce par quoi notre sensibilité s'oppose au renoncement évangélique et même à la règle des mœurs ?

Dans un autre poème de sa jeunesse, Sully Prudhomme fait l'apologie de la volupté. On a tort, dit-il, de l'identifier avec le vice. Loin de dégrader l'homme, elle l'exalte et l'ennoblit. Dans la beauté corporelle l'artiste entrevoit l'infini, et le trouble des sens n'est pour lui que le prélude d'une pure extase. Il passe par la volupté pour s'élever jusqu'à l'idéal (2).

Ailleurs Sully Prudhomme excuse les folies de la jeunesse, et lui, si grave, si raisonnable et si raisonneur, il commente à sa manière le *Carpe diem* du bon Horace :

Ah ! nous vous absolvons, nous les poètes fous !
De préférer à l'or les lèvres satinées,
De ne point sans révolte aux vagues destinées
Sacrifier la fleur d'un présent sûr et doux...

Combien, devenus vieux, maudissent leur détresse !
Comme ils ont dédaigné le rire et la caresse,
Le passé n'a pour eux nuls consolants retours (3).

Engager les jeunes gens à jouir de la vie est une recommandation tout à fait inutile. Il faut ajouter : imprudente, car si l'amour légitime transforme parfois et purifie les âmes, la volupté, telle que l'entend Sully Prudhomme, les avilit toujours. Il l'a vue, nous dit-il lui-même, « fléchir tant de beaux

(1) *Les Epreuves.* Rouge ou noire.
(2) Cf. *Stances et Poèmes.* Les Voluptés.
(3) *Epaves.* Aux Jeunes.

fronts qui n'ont pu se lever » ; et l'exemple de Musset aurait dû lui rappeler que l'abus des plaisirs peut déflorer le génie et même le frapper d'impuissance.

La croyance est-elle un guide plus sûr que le sentiment ? Sans doute, quand elle est conforme à la vérité. Mais une croyance sans preuves a-t-elle assez de stabilité pour servir de fondement à la morale ? Sully Prudhomme prétend qu'aucune critique rationnelle ne saurait ébranler sa foi au libre arbitre. Nous devons le croire ; mais ne serait-il point téméraire de généraliser son affirmation ? La foi religieuse peut se perdre : témoin Renan, témoin Sully Prudhomme lui-même. L'un déclare que c'est pour des raisons d'ordre philologique qu'il s'est évadé du catholicisme ; l'autre que c'est la lecture de Strauss autant que la contemplation des étoiles qui l'a fait examiner sa prière du soir. Mais si les croyances religieuses peuvent se dissoudre, pourquoi les croyances morales seraient-elles inaltérables ? D'où leur viendrait ce privilège ? Nous ne le voyons pas. La preuve qu'elles n'ont rien d'intangible, c'est que de grands penseurs rejettent formellement le libre arbitre et la responsabilité. Leur philosophie ne les empêche point de vivre honnêtement, mais ils se disent déterminés au bien aussi fatalement que le scélérat l'est au crime. Ils emploient comme tout le monde les mots de culpabilité, de blâme, de remords, mais en leur donnant un sens tout particulier. La liberté morale n'est pour eux que l'absence de contrainte extérieure ; quant au libre arbitre, tel qu'on le définit d'ordinaire, ils n'y voient qu'une illusion de notre amour-propre et un préjugé social.

Enfin dans plusieurs de ses poèmes, notamment dans la Vertu et la septième Veille de la Justice, Sully Prudhomme entend par cœur, non plus un sentiment ou une croyance, mais la conscience individuelle.

Toujours en nous parle sans phrase
Un devin du juste et du beau,
C'est le cœur, et dès qu'il s'embrase
Il devient de foyer flambeau (1).

Mais ce devin du juste est-il infaillible, comme Sully Prudhomme l'affirme après Rousseau ? S'il était vraiment un instinct divin, s'expliquerait-on ses incertitudes et ses perplexités ? Pourquoi tant de délibérations longues et anxieuses ? Que de conjonctures où il est presque aussi difficile de connaître son devoir que de le faire ? Si la conscience individuelle était une voix céleste, tous ses arrêts seraient conformes à la justice, toutes ses décisions seraient des oracles. Il n'en est pas ainsi, hélas ! La conscience individuelle n'est que la raison appliquée à la connaissance du devoir et, comme toutes nos facultés intellectuelles, elle est sujette à l'erreur. Assurément on ne pèche jamais en suivant sa conscience, pourvu que la bonne foi soit entière. Mais si l'agent n'est pas coupable, son acte est répréhensible quand il est contraire à l'ordre. Le témoignage de la conscience a donc besoin d'être contrôlé ; comme Sully Prudhomme en convient lui-même, il est nécessaire « d'épurer sa voix (2) ». Et le moyen, c'est de comparer son jugement avec les affirmations de la morale traditionnelle, avec cette sagesse collective lentement élaborée au cours des siècles.

*
* *

Examinons maintenant les arguments, hypothèses ou théories par quoi Sully Prudhomme tente d'expliquer et de justifier les intuitions du cœur.

(1) *Les Vaines Tendresses.* La Vertu.

(2) *La Justice.* Huitième Veille. Cf. *Le Lien social*, p. 92. « Le mot *faire le bien* a donc deux sens : il signifie faire ce que de bonne foi on croit être le bien ou faire ce qui est vraiment le bien, croire se conformer à sa nature, ou s'y conformer réellement. »

L'argument principal qu'il invoque en faveur du libre arbitre serait devenu classique s'il avait été irréfragable (1). Mais je doute qu'on lui fasse cet honneur, car il a tout l'air d'une pétition de principe. L'objet, nous dit Sully Prudhomme, communique ses caractères, d'abord à la perception, puis à la notion qui en est tirée. Toute notion est donc objective à quelque degré. Par suite, les caractères essentiels de notre conception du libre arbitre doivent se retrouver dans la réalité : l'origine de cette idée serait inexplicable si l'univers était soumis à un déterminisme absolu.

Sully Prudhomme pose en principe qu'à toute notion correspond une réalité. Cela est vrai en ce sens que les éléments de nos idées sont empruntés au réel. Mais la question est de savoir si les matériaux fournis par l'expérience ne peuvent former des combinaisons arbitraires et fictives. Nous avons l'idée très précise d'un polygone à un million de côtés, figure qui sans doute n'existe nulle part. Le libre arbitre ne pourrait-il être une construction mentale de ce genre ? Sully Prudhomme prétend qu'il n'est pas la négation pure et simple de la nécessité, mais son contraire, c'est-à-dire quelque chose de positif. Je ne sais si cette distinction est fondée. Entre les contraires il y a un milieu. Un objet n'est ni froid ni chaud quand il est exactement à la température du corps qui le touche. Beaucoup d'états de conscience sont indifférents, c'est-à-dire ni agréables ni désagréables. Mais entre la liberté morale et la nécessité nous ne voyons pas d'intermédiaire : un acte est libre ou ne l'est pas. Mais si la distinction proposée par Sully Prudhomme ne s'applique pas au libre arbitre, son argument demeure contestable et n'ap-

(1) Cet argument développé dans la *Psychologie du libre arbitre* avait été présenté au Congrès international de psychologie tenu à Paris en 1900.

porte pas un surcroît de force à la démonstration traditionnelle.

La liberté est la condition première de la moralité. Ce qui se passe en nous sans la participation de notre volonté ne nous est pas imputable. Il est évident que nous ne pouvons répondre que des actes produits par notre libre vouloir, ou bien encore des pensées et des désirs auxquels nous acquiesçons. Remarquons toutefois que certains actes habituels et devenus à la longue presque automatiques ont été volontaires à l'origine. Quand un employé se lève pour se rendre à son bureau, il n'obéit pas à une volonté réfléchie. Il a consulté sa montre et, voyant que l'heure approchait, il est parti. Mais ce mouvement machinal procède d'une résolution antérieure qui sans doute a été parfaitement libre, car ce n'est pas sans réflexion qu'il a choisi tel état de vie plutôt que tel autre. Cette détermination première peut communiquer son caractère moral à tous les actes qui en résultent comme de leur principe.

Pour être moral, ce n'est pas assez qu'un acte soit libre : encore faut-il, d'après Sully Prudhomme, qu'il soit laborieux et désintéressé. En définissant ainsi l'acte moral, il semble bien que le philosophe se souvienne de l'enseignement qu'il reçut au catéchisme. Selon la doctrine chrétienne, l'homme est créé et mis au monde pour aimer Dieu, le servir et, par ce moyen, obtenir la vie éternelle. Sa destinée est de plaire à Dieu : son activité doit donc être désintéressée. Il s'efforce de mériter le ciel : or plus son labeur aura été pénible, plus belle sera sa récompense. De là deux caractères de l'acte moral : l'oubli de soi et l'effort.

Mais s'il est vrai que Sully Prudhomme s'inspire ici de la doctrine évangélique, il l'a singulièrement exagérée. Son austérité dépasse celle des plus grands ascètes. Les théologiens ont une morale plus indul-

gente, plus et mieux accommodée à la faiblesse humaine.

Toutes nos actions, disent-ils, doivent se rapporter à Dieu ; mais cette fin suprême n'exclut aucunement des fins prochaines et intermédiaires comme la culture de son esprit, le soin de sa santé et même la recherche d'un gain honnête. Il n'est pas inutile d'insister sur ce point, car c'est un préjugé presque universel et très tenace que le désintéressement absolu est une condition essentielle de la moralité.

Un chrétien doit faire ce que Dieu veut, comme il le veut et parce qu'il le veut. Or quelle est la volonté divine à son égard ?

D'abord qu'il grandisse, qu'il se développe, qu'il porte toutes ses facultés à leur plus haute puissance. Dans l'œuvre de son perfectionnement il peut être aidé, conseillé, soutenu ; mais c'est à lui qu incombe le principal effort. La première personne que Dieu a confiée à sa sollicitude, c'est lui-même. Il y a donc un amour de soi légitime et nécessaire. C'est un droit et même un devoir de cultiver ses aptitudes, de s'enrichir spirituellement, d'entretenir sa santé par une sage hygiène. Cette fin n'est intéressée qu'en apparence si on la subordonne à une fin supérieure, car au lieu d'arrêter son regard en soi-même, on le prolonge en quelque sorte à l'infini. Tel est précisément le cas du chrétien : en se perfectionnant lui-même, il travaille pour Dieu. Plus il sera intelligent, énergique, robuste, mieux il accomplira la volonté de son maître.

Nous faisons partie d'une société dont la condition d'existence est un échange continuel de services. Chacun exerce un métier, un emploi, une fonction et, en retour, il reçoit ce qui est nécessaire à sa subsistance. Cet ordre est providentiel puisqu'il résulte de la nature des choses. Si donc je désire un gain légi-

time qui me permette de vivre et de bien remplir ma tâche, mon intention est morale. Il est peu honorable de convoiter la fortune pour elle-même; mais si l'on ne voit dans les biens matériels qu'un moyen de servir la société, la fin subordonnée emprunte à l'autre un peu de sa noblesse et de sa dignité.

Dans toute agglomération humaine il y a un nombre considérable de personnes qui ne peuvent remplir les obligations du pacte social. Ce sont les enfants, les vieillards, les malades, les infirmes, les incapables. Puisque c'est la société qui les fait vivre, elle leur donne infiniment plus qu'elle n'en reçoit. Le désintéressement aura donc toujours sa raison d'être dans la misérable humanité.

Mais ne peut-on concevoir un Eden, pareil à celui que Sully Prudhomme nous dépeint dans le Bonheur, monde idéal où chacun, se suffisant pleinement à lui-même, n'aurait rien à recevoir ni à donner ? Pour ces bienheureux, le don de soi, le renoncement, le sacrifice seraient des mots vides de sens. Entre eux la sympathie subsisterait encore, non l'échange. Les actes de ces créatures d'élite seraient-ils pour cela dénués de toute valeur morale ?

Oui, répond Sully Prudhomme : sans sacrifice et sans effort, pas de mérite (1). Mais ne confond-il pas l'essence du mérite avec des caractères purement accidentels ? Toute action est méritoire qui est bonne en elle-même et faite dans une intention louable. Mais le mérite en est d'autant plus grand qu'elle est plus utile à la société et qu'elle exige plus d'effort. Le médecin qui, surmontant un dégoût fort naturel, panse avec soin des plaies purulentes est plus méritant que son collègue qui fait la même besogne sans aucune répugnance. Mais l'acte de ce dernier est-il moralement nul ? Nous avons peine à le croire. La

(1) Cf. *L'Histoire et l'Etat social*, p. 277.

vérité, c'est que l'échelle des valeurs morales a des degrés sans nombre. Le soldat qui, pour défendre son pays, abandonne sa famille, laisse en souffrance ses intérêts, accepte des fatigues et des privations inouïes et meurt enfin, déchiré par une affreuse blessure, ce soldat est un héros qu'on ne saurait trop admirer. Mais le manœuvre qui répare les routes, l'ouvrier qui fabrique des armes peuvent songer au salut de l'Etat autant qu'à leur intérêt propre, et l'intention qui les anime donne de la valeur et de la beauté à leur humble vie. Le chrétien qui, chaque soir, dit au Père céleste : Bénissez le repos que je vais prendre pour réparer mes forces afin de vous mieux servir, ennoblit le sommeil lui-même. Comme ce roi dont parle la légende antique, chacun a le don de changer en or tout ce qu'il touche, car il peut rendre morales et méritoires les plus modestes besognes en les ordonnant vers une fin supérieure.

Cette doctrine est humaine et consolante. Si Sully Prudhomme disait vrai, les actions méritoires seraient aussi clairsemées dans notre vie que les diamants dans le sein de la terre. En effet, de quoi se compose la trame de notre existence ? D'actes habituels que l'accoutumance a rendus faciles. Nous ne sommes pas égoïstes, nous voulons le bien de la société ; mais comme c'est notre travail qui nous fait vivre, nous subordonnons notre intérêt particulier à l'intérêt général, sans le perdre de vue complètement. Aussi bien le désintéressement absolu est-il excessivement rare. Même le sage idéal, tel que le conçoit Sully Prudhomme, n'est pas tout à fait détaché de lui-même, car il recherche l'approbation et le sourire de sa conscience. Mais qu'importe pourvu que son intention principale soit dirigée vers le bien ? Dans le poème intitulé : *Les Ecuries d'Augias*, Hercule est appelé juste, bien qu'il ait demandé et

brutalement réclamé son salaire. Ainsi, de l'aveu même du poète, la justice n'est pas incompatible avec l'intérêt. Même les actions faciles et faites avec plaisir ont une valeur morale, si humble qu'on voudra, pourvu qu'en elles-mêmes, dans leurs circonstances et leurs motifs, elles soient pleinement conformes à la loi.

Sully Prudhomme reconnaît encore que sa doctrine, appliquée à la lettre, aboutirait à d'étranges conséquences. Si le bien consiste dans le désintéressement, vouloir du bien à nos semblables, c'est vouloir qu'ils pratiquent le renoncement et se dépouillent de tout ce qui n'est pas absolument nécessaire à leur subsistance ; c'est vouloir en somme que la société humaine ressemble à une communauté de Trappistes où la chasteté triomphante abolirait bientôt l'espèce. Après avoir signalé cette conséquence de sa doctrine, le philosophe ajoute qu'elle n'est pas à craindre : il restera toujours assez d'égoïsme pour tempérer les excès de la générosité. C'est fort probable ; mais, pour juger d'une doctrine morale, il faut voir ce que deviendrait la société si les préceptes essentiels en étaient observés par tous et en toute rigueur.

*
* *

Sully Prudhomme établit-il mieux le devoir qu'il ne définit le bien ? D'après lui, c'est la Nature qui nous enjoint de respecter et d'accroître en nous et dans les autres la dignité humaine. Mais qu'est-ce que la Nature ? Faut-il entendre par ce mot le monde physique, tel qu'il se présente à l'observation ? En ce cas, notre règle de conduite serait tirée de l'ordre des choses, la loi idéale déduite de la loi réelle. Malheureusement il n'existe pas de lien logique entre les prémisses et la conclusion qu'on en tire.

Les darwinistes comparent souvent la nature à un

cirque où se livre un combat perpétuel et acharné. Chaque lutteur ne songe qu'à lui-même et ne voit dans les autres que des ennemis à vaincre ou des proies à conquérir. Sa cupidité ne connaît d'autre frein que l'impuissance ou l'assouvissement. Cependant cette nature impitoyable nous conseillerait la miséricorde. Bien que foncièrement injuste, elle nous commanderait d'épargner et de respecter nos semblables. Pour quelles raisons, à quel titre, nous ne le voyons pas clairement.

Je sais bien que, même dans le monde animal, l'égoïsme est souvent dominé par l'instinct social ou l'amour maternel. Une abeille travaille pour la ruche autant que pour elle. La lionne est tendre pour ses petits et les défend jusqu'à la mort. Mais ces exemples de désintéressement sont à peine visibles dans la multitude des exemples contraires. Si nous arrêtons sur eux notre regard, si nous nous décidons à les suivre, c'est que nous le voulons bien et que nous prenons conseil, non pas de la nature, mais de notre raison et de notre cœur.

Soit, dira-t-on, mais notre cœur est lui-même l'œuvre de la nature ; notre vie morale est l'épanouissement de la vie universelle. En cédant à nos inclinations sympathiques, nous obéissons donc à la nature qui nous a faits bienveillants et miséricordieux. Sans doute, mais nous lui obéissons tout aussi bien quand nous cédons à la colère, à la jalousie, à la haine. On pourrait dire de nos sentiments ce qu'un poète latin disait de ses vers :

Sunt bona, sunt mala, sunt mediocria plura.

Le cœur humain est comparable à un étang limpide qui dans son pur cristal reflète l'azur, les nuages et les oiseaux ; mais à travers ce rideau de belles apparences on aperçoit la vase, fond noir où grouillent des reptiles. Mais si la vase et l'azur, les reptiles et

les oiseaux font partie de la nature, ce n'est pas la nature qui nous conseille d'estimer ceci et de mépriser cela. Si nous faisons un choix dans son œuvre, si nous préférons ce qui vole à ce qui rampe, c'est au nom d'une doctrine philosophique ou religieuse, c'est-à-dire au nom d'un idéal dont la nature ne nous offre aucun modèle. Sully Prudhomme a eu beau la scruter à fond, nulle part il n'y a trouvé de justice. Comment donc pourrait-elle nous donner ce qui lui manque totalement (1) ?

Il est vrai que par nature on peut entendre, non plus le monde physique, mais l'ensemble de nos caractères spécifiques, notre essence, en d'autres termes ce qui distingue l'homme des animaux supérieurs. Suivre la nature serait donc agir selon les indications de notre essence, accroître notre valeur propre, développer nos aptitudes purement humaines. Mais justifier ainsi l'obligation morale, c'est lui ôter tout fondement, c'est revenir à l'impératif catégorique de Kant. En effet, ce qui distingue l'homme de la bête, ou son essence, Sully Prudhomme l'appelle sa dignité. Nous commander d'être justes au nom de notre essence ou de notre nature, c'est donc nous commander d'être dignes au nom de la dignité humaine : ce qui est une pure tautologie.

Ajoutons que cette interprétation du mot nature est assez arbitraire. D'après Sully Prudhomme, suivre la nature, c'est sacrifier les penchants inférieurs, c'est se renoncer ; mais pour d'autres moralistes, notamment pour Rabelais, suivre la nature signifie exactement le contraire : qu'on se rappelle la règle fondamentale de la fameuse abbaye de Thélème. Tout récemment encore, un philosophe allemand, partant des mêmes principes que Sully Prudhomme, à savoir les hypothèses de l'évolution et du progrès

(1) Comparer les six premières Veilles de la *Justice* avec les trois suivantes.

indéfini, aboutissait à des conclusions diamétralement opposées. Selon Nietzsche, le progrès moral ne consiste pas à réduire ses passions mais à les exalter. S'abstenir, se résigner, cela est bon pour la foule des médiocres qui se contentent du bonheur paisible des ruminants. Mais au-dessus de ce troupeau d'esclaves il y a les maîtres, et c'est pour cette élite qu'est faite la plèbe servile. Le surhomme ne se fera donc aucun scrupule d'exploiter les faibles. Rejetant les entraves de la vieille morale, il sera égoïste et dur, et tiendra la miséricorde pour le plus criminel des sentiments (1).

De ces deux morales, l'une qui prescrit de se dépouiller au profit des faibles, l'autre de s'enrichir de leurs dépouilles, laquelle aura nos préférences ? Sully Prudhomme donne son suffrage à la première, et en cela nous l'approuvons. Mais qu'il ne dise pas que c'est la nature qui nous conseille le désintéressement, puisqu'elle conseille à d'autres la cruauté et le mépris de la justice.

La théorie morale de Sully Prudhomme semble mieux fondée si, comme il le fait parfois, on entend par nature le principe des choses, la Cause première. En ce cas, le devoir serait une suggestion ou une injonction de l'Inconnaissable. C'est l'être métaphysique lui-même qui nous obligerait de collaborer à son œuvre et, pour stimuler notre zèle, nous tiendrait à peu près ce langage :

« Homme, j'ai fait pour toi des hécatombes effroyables. Chaque jour, pendant des myriades de siècles, j'ai broyé sous mes pilons d'innombrables créatures sensibles. Mais dès le jour de ta naissance, je me suis repenti de ma férocité ; j'ai désavoué mon œuvre ou plutôt non, je ne regrette rien, car mes dévastations et mes massacres étaient la condition

(1) Cf. *Ainsi parlait Zarathustra.* Emile Faguet. *En lisant Nietzsche.* Paul Adam, *Le Serpent noir.*

nécessaire de ta gloire future. Où serait le progrès sans la lutte et l'impitoyable immolation des faibles ? Connaîtrais-tu la sécurité si je n'avais débarrassé la terre des bêtes venimeuses et des monstres ? Par ma violence sanguinaire je t'ai conquis un magnifique royaume : à toi maintenant de le conserver. J'ai multiplié les injustices pour te permettre de pratiquer la vertu. Te voilà enrichi par mes rapines : sois homme de bien. »

En prêtant ce langage à l'être métaphysique, Sully Prudhomme se contredit une fois de plus. En effet, il suppose que l'Inconnaissable a une volonté et que cette volonté est moralement bonne. Or ce double postulat est contraire à l'ensemble de sa doctrine. Dans sa discussion avec le docteur Richet, il soutient que la cause finale n'est que la cause efficiente en tant que l'effet y est prédéterminé, mais que cette prédétermination n'implique ni prévision ni vouloir. Ailleurs il se met en garde contre l'anthropomorphisme et refuse à l'être métaphysique tout attribut moral. Puisque tout procède de la Nature, le mal comme le bien, c'est donc qu'elle est moralement indifférente. Pour elle qui fait servir chaque être à tous les autres, « rien n'est bon ni mauvais, tout est rationnel » (1). Dès lors comment la Nature peut-elle vouloir en nous le bien et nous commander de l'accomplir ? Que signifie l'ordre d'un être qui n'a ni dessein ni volonté ? L'éloquent discours qu'elle tient dans la neuvième Veille de la Justice est donc purement métaphorique, et toute la morale repose sur une allégorie.

* * *

Sully Prudhomme, qui aimait à définir et à préciser le sens des mots, fait une distinction entre

(1) *Les Destins*, III. Cf. *La Vraie Religion selon Pascal*, Réflexions finales.

l'éthique et la morale. La morale, c'est l'ensemble des préceptes auxquels doit se conformer notre conduite. L'éthique est la justification théorique de ces préceptes. Il y a entre la morale et l'éthique la même différence qu'entre une loi et l'exposé des motifs. Il est utile de se rappeler cette distinction pour apprécier l'œuvre de Sully Prudhomme. La morale qu'il professe est fort belle, trop belle même, car exigeant de l'homme un effort continu et un parfait détachement, elle est faite pour une élite et non pour la foule. Quant à son éthique, elle est plus ingénieuse que solide, et je doute que les considérations qu'elle propose soient pour le commun des hommes des stimulants ou des freins efficaces.

CHAPITRE X

Conséquences du conflit entre le cœur et la raison : intensité de la vie intérieure.

CE CONFLIT DOULOUREUX ENTRE LE CŒUR ET LA RAISON, SULLY PRUDHOMME EN A CHERCHÉ LA SOLUTION TOUTE SA VIE. DE LÀ SA PASSION POUR LA PHILOSOPHIE. — DE LÀ ENCORE L'ACUITÉ DE SON ANALYSE PSYCHOLOGIQUE. IL OBSERVE AVEC SOIN SES ÉTATS D'AME, ET DE PRÉFÉRENCE LES PLUS VAGUES ET LES PLUS SUBTILS ; IL EN RECHERCHE LES LOIS ET L'ORIGINE. — SA PARFAITE SINCÉRITÉ.

« Où l'on a mal, dit un vieil adage, là se porte aussitôt la main. » Ce geste instinctif des blessés, nous le faisons chaque fois que notre être physique ou moral reçoit quelque atteinte. Nous réfléchissons sur notre souffrance pour en démêler les causes, pour la comprendre et nous en délivrer. Telle est sans doute l'origine de la science du corps humain. Ce n'est pas seulement pour satisfaire le désir de savoir, l'honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses, que les premiers observateurs étudièrent les organes et leur fonctionnement : ils y voyaient surtout le siège de maladies qu'il s'agissait de guérir ou de prévenir. La médecine a précédé de très loin l'anatomie et la physiologie. De même, avant de considérer les passions comme des faits psychiques, on s'est efforcé de les modérer. Avant les psychologues soucieux principalement de définir et d'expliquer, il y eut des moralistes inspirés par celle qu'on pourrait appeler la dixième Muse, Muse voilée qui marche au-devant de la science et l'éclaire de son flambeau : la souffrance.

C'est donc la souffrance qui a révélé à l'homme

sa nature: c'est elle aussi qui révèle à chacun son propre caractère. Les passions sont comme les fleuves: on n'apprécie bien leur force que si leur cours est contrarié. Tel qui de bonne foi croyait aimer est tiré d'erreur par la séparation ou la mort: était-il réellement attaché à ce qu'il quitte avec si peu de regret? Inversement il est des affections qui naissent à notre insu, croissent insensiblement et ne se trahissent qu'après la disparition de leur objet: le trouble involontaire que provoque sa perte nous fait sentir à quel point il nous était cher. Le poète a donc raison de dire que la douleur est notre maître et que nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Parmi les causes de nos souffrances, il en est qui sont relativement simples et se voient du premier regard, comme une perte d'argent, un deuil. D'autres sont plus compliquées, plus subtiles : il faut pour les découvrir une sagacité peu commune. Ce fut le cas de Sully Prudhomme. Malheureux dans son premier amour, il souffrit surtout d'un désaccord irrémédiable entre ses diverses puissances. Jusqu'à la fin son âme fut semblable à ces mondes en formation dont les éléments se mêlent et se heurtent sans trouver d'équilibre durable. Ce conflit intérieur passa de l'état aigu à l'état chronique: à la longue il devint moins douloureux; mais aucune des solutions imaginées par le poète philosophe ne le satisfit pleinement. Panthéiste, il enviait la sécurité des chrétiens qui se confient au Père céleste. Il voulait croire à l'immortalité de l'âme sans parvenir à dissiper ses doutes. Professant une morale très élevée, il ne savait où prendre la force nécessaire pour la mettre en pratique. Toujours en querelle avec lui-même, le procès entre son cœur et sa raison était encore pendant la veille de sa mort: il n'y eut jamais entre eux qu'une paix boiteuse et mal assise.

De là l'intensité de sa vie intérieure. Les pro-

blèmes qui s'imposaient à son esprit étaient si complexes et si graves qu'ils accaparèrent peu à peu toute sa puissance de réflexion. Le psychologue suit avec attention ce qui se passe en lui ; il est curieux de connaître les lois qui régissent les faits psychiques. Mais la plupart des questions qu'il agite n'ont pas sur la vie un retentissement direct et immédiat. Que le souvenir soit un état spécial ou la simple révivis-cence d'un état antérieur, rien n'est changé à la morale traditionnelle. Les sujets dont s'occupe Sully Prudhomme ont par contre une importance capitale. Y a-t-il un Dieu personnel ? L'âme survit-elle au corps ? Sommes-nous libres ? La solution qu'on donne à ces problèmes intéresse la destinée entière : il y va de notre dignité et de notre salut.

Avec quel soin ou plutôt avec quelle angoisse Sully Prudhomme les a discutés, on peut s'en rendre compte en parcourant ses ouvrages philosophiques (1). Son inquiétude s'y trahit à chaque page. Il donne l'impression d'un voyageur égaré qui, après avoir longtemps hésité, s'engage dans un chemin désert. Mais ne sachant où il mène, il se dit à tout moment : Si je m'étais trompé ! Si l'autre route était la bonne ! Son anxiété est si visible qu'elle se communique à nous et qu'elle nous trouble comme lui.

Préoccupé des plus hautes questions philosophiques, le poète n'en est que plus attentif aux mouvements de son âme : à son avis, ce sont des éléments de solution dont il faut tenir compte. Certains sentiments, l'aspiration par exemple, lui semblent révélateurs et attestent l'existence d'un monde supra-sensible. Il va du dedans au dehors et conclut d'une tendance naturelle à la réalité de son objet.

Il analyse aussi ses états d'âme, et spécialement

(1) *Que sais-je ? La Vraie Religion selon Pascal. Psychologie du libre arbitre. L'Origine de la vie terrestre. Le Problème des causes finales. Le Lien social.*

ses émotions douloureuses, pour s'en délivrer en les exprimant. Il est à remarquer que la plupart des poèmes de la Vie intérieure paraissent avoir été inspirés par la souffrance. Qu'on se rappelle le sujet de ces petits chefs d'œuvre. Quand une impression agréable se renouvelle ou se prolonge, elle devient banale ou inconsciente : on n'ose plus en parler et c'est à peine si l'on en jouit. (*Printemps oublié. Renaissance*). Nos peines se multiplient avec les objets de notre amour. (*Les Chaînes*). Nous étions sous l'enchantement d'un beau rêve qui tout à coup s'évanouit et nous laisse à demi contents. (*Pensée perdue.*) L'enfant survit dans l'homme fait et garde un besoin de caresses jamais assouvi. (*Les Berceaux, Comme alors*). En ce monde toutes les joies sont éphémères : où donc est le bonheur sans déclin ? (*Ici-bas*). Comme on le voit, c'est toujours une pensée triste, un contre-temps, une déconvenue qui ont éveillé l'inspiration et lui ont donné l'essor.

La portée du regard intérieur n'est point la même chez tous. La plupart ne voient qu'en gros et assez confusément ce qui se passe en eux. Interrogez un matelot sur ses voyages, un soldat illettré sur ses campagnes, vous serez tentés de croire qu'ils n'ont rien vu, tant leur relation est simple et sommaire. Pourtant l'un et l'autre ont éprouvé des émotions violentes, assisté à des spectacles tragiques qu'ils reconnaîtraient sans doute dans les récits d'un romancier ou d'un historien. Mais ce qu'ils ont senti, ils ne sauraient l'analyser. Si vous demandiez à un paysan de vous dépeindre une feuille, il le ferait en quelques mots : deux ou trois phrases résumeraient fort bien toutes ses connaissances, tandis qu'un naturaliste écrirait un volume sur le même sujet. C'est que le savant a examiné la feuille au microscope pour connaître la forme et l'agencement des cellules. Certains esprits ont aussi le don d'anatomiser les états

de conscience : ils les observent pour ainsi dire à la loupe et en saisissent les moindres nuances. Leurs descriptions à la fois précises et subtiles sont comme des éclairs qui illuminent les limbes obscurs de l'âme.

Pour s'étudier et se peindre soi-même, la faculté d'analyse ne suffit pas : encore faut-il être doué de ce que les psychologues appellent la mémoire affective. Il est rare que le poète exprime ses émotions au moment même où il les éprouve. Elles sont d'ordinaire si fugitives qu'elles s'évanouissent avant qu'il ait eu le temps de les saisir et de les fixer. Eût-il la facilité prodigieuse d'un Lamartine, la rapidité de sa composition n'égalerait point la rapidité des mouvements de son âme. Il serait donc comme un peintre sans modèle s'il n'avait le pouvoir de rappeler ses états affectifs et de les maintenir sous le regard intérieur tout le temps nécessaire pour les bien observer. Or Sully Prudhomme nous apprend qu'il possédait ce don à un degré supérieur. Il pouvait à son gré descendre dans la nécropole de ses souvenirs et y faire revivre ses émotions passées.

« ... J'ai, dit-il, l'habitude de me séparer des vers que je viens de faire avant de les achever, de les laisser quelque temps dans mes tiroirs. Je les y oublie même parfois quand la pièce m'a paru manquée et il m'arrive de les retrouver plusieurs années après. Je les recompose alors et j'ai la faculté d'évoquer avec une grande netteté le sentiment qui les avait suggérés. Ce sentiment, je le fais poser pour ainsi dire dans mon for intérieur, comme un modèle que je copie avec la palette et le pinceau du langage. C'est exactement le contraire de l'improvisation. Il me semble que je travaille alors sur le souvenir d'un état affectif... Quand je me rappelle l'espèce d'affection que j'éprouvais dans mon enfance pour ma mère, il m'est impossible de ne pas redevenir en quelque

sorte enfant dans le moment même où j'évoque ce souvenir ; de ne pas laisser mon cœur d'aujourd'hui participer à ma tendresse ancienne due au souvenir. J'en viens presque à me demander si tout souvenir de sentiment ne revêt pas un caractère d'hallucination.

« Quand j'étais étudiant, j'ai eu une liaison dans laquelle j'ai été trompé : phénomène trop banal pour que l'observation n'en puisse être contrôlée, par mes semblables, sur eux-mêmes. Mon amour n'avait rien de profond, l'imagination en faisait presque tous les frais, et j'ai pardonné l'injure qui n'intéressait guère que ma vanité. La rancœur et l'affection ont depuis longtemps disparu. Dans ces conditions, si j'en évoque les souvenirs, je me reconnais aujourd'hui étranger aux sentiments dont je me souviens ; mais je remarque bientôt que je n'y demeure étranger qu'autant que ces souvenirs demeurent vagues, confus. Dès que, par un effort de réminiscence, je les précise, ils cessent par cela même de n'être que des souvenirs et je suis tout surpris de sentir en moi se renouveler les mouvements de la passion juvénile et de la jalousie courroucée. C'est même cette réviviscence qui seule me permettrait de retoucher les vers que cette petite aventure, si ancienne, m'a fait commettre et de faire bénéficier de l'expérience que j'ai acquise dans mon art l'expression de mes sentiments d'autrefois (1). »

Cette confidence, hâtivement et négligemment écrite, est du plus haut intérêt. Outre qu'elle nous révèle certains procédés de composition de Sully Prudhomme, elle nous aide à comprendre pourquoi le poète a si bien dépeint le monde des âmes. Ce monde n'est pas pour lui une région vaporeuse traversée de pâles fantômes : il est peuplé de formes vivantes qu'il peut contempler à loisir et décrire

(1) Th. Ribot. *La Psychologie des sentiments*, p. 153.

avec précision. Et comme il n'est pas de sentiment éprouvé par un homme qu'un autre homme ne puisse éprouver à son tour, nous avons la joie de nous reconnaître dans le portrait qu'il trace de lui-même. Tous ses recueils, notamment la Vie intérieure, les Solitudes, les Vaines tendresses, abondent en observations si ingénieuses qu'elles ont un air de nouveauté, et si justes qu'elles nous semblent familières. Nous les avions faites maintes fois, mais sans les tirer au clair ni les exprimer. Ainsi nous savions bien que l'amitié garde parfois les apparences de la vie alors qu'en fait elle est mourante ou morte ; et cependant les stances où cette idée a pris forme ont un charme qui ne s'épuise pas. Nous savions bien que l'amour ne s'arrête pas à son objet mais rayonne sur tout ce qui le touche : un amant ne regarde pas avec indifférence celles qui portent le nom de sa bien-aimée. Remarque très simple et qui cependant ne manque point d'intérêt, surtout quand elle est exprimée en beaux vers.

Chacun donne à celle qu'il aime
Les plus beaux noms et les plus doux ;
Pour moi, c'est ton nom de baptême
Que je préfère encore à tous...

Toute autre femme qui le signe
L'usurpe à mes yeux, et pourtant,
Si peu qu'elle m'en semble digne,
Elle m'attire en le portant ;
Pour moi ton image s'y lie
Et prête son reflet trompeur
A ton homonyme embellie ;
Je crois l'aimer, mais sois sans peur :

Je ne pourrais t'être infidèle
Avec des femmes de ce nom,
Car ta grâce en mon cœur s'y mêle,
Grâce inséparable d'un son... (1)

(1) *Les Vaines tendresses.* Le Nom.

Sully Prudhomme excelle aussi à noter des impressions vagues et fuyantes. Tantôt c'est un mouvement de l'âme provoqué par une intuition si rapide qu'il n'en a pas eu conscience. Assis près d'une étrangère, il se sent attiré vers elle : sans l'avoir vue, il sent qu'elle est charmante.

On dirait que la grâce appelle
Avant même qu'on l'ait pu voir (1).

D'autres fois c'est une joie soudaine, inexplicable, qu'il ne peut rattacher ni à un objet présent ni à une idée.

Je m'éveille parfois l'âme toute sereine,
Sous un charme étranger que je ne peux saisir...

D'où viennent ces lueurs de joie instantanées,
Ces paradis ouverts qu'on ne fait qu'entrevoir,
Ces étoiles sans noms dans la nuit des années,
Qui filent en laissant le fond du cœur plus noir ?

Est-ce un avril ancien dont l'azur se rallume,
Printemps qui renaîtrait de la cendre des jours
Comme un feu mort jetant une clarté posthume ?
Est-ce un présage heureux des futures amours ?

Non. Ce mystérieux et rapide sillage
N'a rien du souvenir ni du pressentiment ;
C'est peut-être un bonheur égaré qui voyage
Et, se trompant de cœur, ne nous luit qu'un moment (2).

Ce sont là des observations intéressantes que la science de l'âme peut utiliser. Cette science sera une belle chose quand elle sera faite ; malheureusement nous ne sommes pas près de la voir achevée. Que de faits nous constatons en nous chaque jour sans même essayer de les comprendre ! Les plus communs, les plus ordinaires sont aussi les plus mystérieux. D'où

(1) *Les Vaines tendresses*, En voyage.
(2) *Les Solitudes*, Joies sans causes.

vient par exemple que l'amour s'attache à telle personne à l'exclusion de toutes les autres ? Qui décide de sa préférence ? Pourquoi celui-ci plutôt que celui-là ? Répondre comme Montaigne : parce que c'était lui, parce que c'était moi ; parler comme Gœthe d'affinités électives ou comme Schopenhauer d'une impulsion du Génie de l'espèce, c'est mettre une formule obscure à la place d'un fait défini. De telles explications équivalent à un aveu d'impuissance. Mais un jour viendra sans doute où la science résoudra l'énigme. Elle débrouillera le chaos du cœur humain, et mettra dans le pêle-mêle de nos goûts, inclinations ou fantaisies, l'ordre qui permet de calculer et de prévoir. C'est ainsi qu'elle a ramené à un petit nombre de lois les mouvements des planètes, de ces astres errants que les anciens croyaient guidés par quelque divinité capricieuse.

... Comme les sphères de flammes
Tournent en s'appelant toujours,
Ainsi d'harmonieux amours
Font graviter toutes les âmes...

Qui sondera cet univers
Et l'attrait puissant qui le mène ?
Viens, ô Newton de l'âme humaine,
Et tous les cieux seront ouverts ! (1)

Sans prétendre à la gloire d'un Newton, Sully Prudhomme a voulu apporter sa pierre à l'édifice de la science. Il s'est longtemps occupé d'un important problème de psychologie sociale : par quels moyens les hommes prennent-ils possession les uns des autres ? S'ils mettent en commun leurs efforts, c'est pour le bien général ou au bénéfice de l'un d'entre eux. Dans les deux cas, comment les décider à sortir de leur repos, à sacrifier leurs biens, leur li-

(1) *Stances et Poèmes*, Le Monde des âmes.

berté ou même leur vie ? C'est en intéressant les passions, en mettant en jeu les ressorts ordinaires de l'activité humaine qui sont l'instinct de conservation, le désir du gain, le sentiment religieux, la vénération, l'affection et l'honneur.

« Cela revient à dire qu'il y a d'honnêtes gens qu'on tient par la conscience, comme il y a des esclaves qu'on tient par la peur, des gens avides qu'on tient par le besoin, des gens crédules et respectueux qu'on tient par l'ascendant du mystère ou de l'autorité morale et enfin des gens de cœur qu'on tient par l'amour qu'on leur inspire (1). »

Quand la psychologie étudie les relations entre les âmes et les lois de leur attraction mutuelle, elle fait songer à l'astronomie ; quand elle prend à tâche de démêler leurs caractères et d'en découvrir l'origine, elle fait songer, oh ! de très loin, à la géologie. D'après une philosophie récente, tous nos états de conscience s'enregistrent d'eux-mêmes dans la mémoire ; notre passé se conserve intégralement et se combine avec la situation présente pour former un état nouveau où se condense en quelque sorte toute notre vie. Mais nos premières expériences ont elles-mêmes été conditionnées par nos aptitudes natives, en d'autres termes par l'hérédité. Nos ancêtres vivent, parlent et agissent en nous. Chaque homme est le produit de sa race : il la résume, comme le moindre caillou résume à sa manière l'histoire de notre planète. Mais les révolutions du globe ont laissé des traces dans les couches superposées de l'écorce terrestre, livre immense que l'on commence seulement à déchiffrer, tandis que les multiples éléments qui ont contribué à notre formation se sont fondus dans l'unité de notre personne morale. La

(1) Cette phrase est de M. Hémon : elle résume fort bien la pensée de Sully Prudhomme, pensée si riche d'observations et d'expérience. Cf. *Le Lien social*, Deuxième partie.

nature et la configuration d'un terrain permettent au géologue d'en conjecturer l'origine ; mais on ne saurait deviner l'histoire d'une âme d'après la nuance de sa sensibilité. C'est au contraire les événements de sa vie qu'il faut connaître pour la comprendre : il faut aller du passé au présent comme l'historien, et non du présent au passé comme le géologue.

Sully Prudhomme a soupçonné cette vérité. Quand il veut s'expliquer à lui-même, il remonte d'instinct le cours du temps et suit dans l'infini les racines de son être.

> Parmi les gisantes ruines,
> Les Bibles au feuillet noirci,
> Je m'instruirai des origines,
> Des pas que j'ai faits jusqu'ici (1).

Il faut avouer cependant que la curiosité historique n'est pas très vive chez lui. Devant des objets d'art anciens il rêve du temps passé (*le Missel, la Grande allée.*) Dans ses études sociologiques il aborde, ou plutôt il effleure la philosophie de l'histoire (2). Il se demande par exemple quelle est la loi de l'évolution humaine, quelle est l'influence du climat sur les mœurs, dans quelles conditions les initiateurs peuvent agir sur la foule. Mais pour résoudre ces problèmes, il se fie moins à l'observation qu'à l'analyse. Au lieu de consulter l'histoire et d'étudier les faits sociaux, il réfléchit sur des concepts qu'il trouve en lui tout formés. Il généralise éperdûment, mais ses théories ne reposent point sur une documentation abondante. Le nombre des faits qu'il allègue est extrêmement minime. Si à propos de l'influence sociale de l'Eglise il cite, par exception, quelques noms propres et quelques dates, il avoue avec candeur

(1) *Stances et Poèmes.* La Mémoire.
(2) L'*Histoire et l'Etat social.* Cf. *Le Lien social.* Troisième partie

qu'il doit ces renseignements à la complaisance d'un abbé. On voit que l'érudition n'est point son fort. C'est en vain qu'on chercherait chez lui un seul de ces tableaux historiques où excellaient Leconte de Lisle et Victor Hugo.

Cette sorte d'indifférence pour l'histoire est un trait commun aux esprits de sa famille, je veux dire à ceux pour qui le monde intérieur existe. La plupart vivent au dehors : ce qui surtout les intéresse, c'est le spectacle toujours changeant de l'univers. Curieux de nouvelles, avides d'impressions vives, leurs yeux fureteurs explorent incessamment le monde des apparences. Rien ne leur coûte comme de réfléchir sur leur caractère et leurs fautes ; ils pourraient dire avec François Villon :

Je connais tout, fors que moi-même.

D'autres au contraire ne savent que leur âme. Ils s'enferment en eux-mêmes comme dans un reclusage où ils vivent et se complaisent. Leur regard replié en dedans suit avec intérêt le courant de leur vie mentale, fleuve rapide, silencieux, plus insondable que la mer. Et quand d'aventure leur attention se porte sur les spectacles de la nature, les événements politiques ou les récits de l'histoire, c'est pour en tirer des leçons morales et en définitive pour mieux se connaître et mieux vivre.

De là leur grande sincérité. Il est dit dans l'Ecriture que tout homme est menteur. Non que la fourberie soit un vice universel : le mensonge formel et grossier répugne à toute conscience droite ; mais il est bien des façons détournées et délicates de mentir aux autres et à soi-même. Sont-ils rares ceux que l'amour-propre aveugle sur leurs défauts au point qu'ils ne veulent voir de leur personne que ce qui est à leur avantage ? Sont-ils rares ceux qui devant le

public se composent un langage, une attitude, et s'arrangent de manière à donner une bonne opinion d'eux-mêmes? Est-ce hypocrisie? Non, car il n'y a rien de prémédité dans leur artifice. Mus par un obscur désir de plaire, ils peuvent être de bonne foi: c'est à leur insu qu'ils se fardent. Il n'en est pas moins vrai que leur caractère réel ne concorde pas tout à fait avec celui qu'on leur prête et celui qu'ils croient avoir.

Cela vient de ce qu'ils réfléchissent peu. S'ils s'observaient attentivement et sans parti-pris, ils seraient frappés de la dissemblance entre leur portrait et leur visage, entre l'idée qu'on a ou qu'ils ont d'eux-mêmes et ce qu'ils sont en réalité. Dès lors pourraient-ils se complaire dans une fausse image? Si l'erreur les flatte, c'est qu'elle a les apparences de la vérité. Le mirage une fois dissipé ne les charmerait plus, et ils s'efforceraient de mettre leur langage et leur vie d'accord avec leur pensée.

Sully Prudhomme était de ceux qui aiment la vérité plus que l'illusion. Il n'avait pas peur de se dire à lui-même tout ce qu'il était. Son intérieur lui était aussi connu qu'une maison l'est à son propriétaire. Il se plaisait à en faire le tour, promenant sur toutes choses un regard scrutateur; et ce qu'il avait vu, il le rapportait fidèlement. Il n'a pas révélé tout ce qu'il savait de lui-même et il ne le devait pas: sincérité n'est point bavardage. Mais ce qu'il a jugé à propos de nous dire porte la marque inimitable de la vérité. Pas d'effort pour parader ni pour en faire accroire; pas d'exagération ni d'emphase: son expression est en parfait accord avec sa pensée. Il est vrai que cette pensée n'est pas toujours d'accord avec elle-même; mais cela même est une preuve de sincérité. Moins scrupuleux, il eût pris soin de dissimuler les contradictions de sa nature; il eût présenté de sa personne une image embellie. Nous savons qu'il était

trop droit pour avoir de ces habiletés. Avec une simplicité qui va parfois jusqu'à la candeur, il s'est montré au public tel qu'il était ; il nous prend à témoins de ses combats intimes et nous fait suivre le va-et-vient de sa pensée anxieuse.

Ce qui manque à ces natures concentrées, c'est un peu d'abandon et de laisser-aller. Chez elles il n'y a pas de premier mouvement. Tous les états intérieurs sont happés par la réflexion, disséqués, triturés. La parole ne les exprime pas au naturel, tels qu'ils étaient à leur naissance, mais éclaircis et préparés. C'est un avantage, en ce sens que le sentiment ainsi analysé est plus intelligible ; mais il n'a plus cette fraîcheur, cette naïveté, cet élan qu'on admire chez les enfants et les simples. Il a la beauté du fruit et non la grâce de la fleur. Heureux les poètes en qui les raffinements de la culture n'ont pas amoindri la spontanéité et qui, avec une intelligence subtile et avertie, gardent un cœur et des yeux d'enfant !

En histoire naturelle, les savants attachent une grande importance aux caractères appelés dominateurs parce qu'ils en commandent plusieurs autres : tels sont la forme de la dent, le nombre et la disposition des étamines. Dans l'ordre moral, encore que l'enchaînement des caractères ne soit pas aussi rigoureux, il y a cependant entre eux une certaine subordination. Quand l'un deux se rencontre, on a chance d'observer aussi les autres. Que chez un homme la faculté d'introspection soit extrêmement puissante, on peut inférer sans trop de risque qu'il a peu de goût pour les spectacles de la nature et de l'histoire ; qu'il est simple et sincère, du moins avec lui-même, et qu'en revanche il se surveille et se contraint à l'excès. Si les lois de ce genre étaient absolument générales, on parviendrait à créer ce que Sainte-Beuve appelait l'histoire naturelle des

esprits. Mais il s'en faut qu'elles soient constantes. Quand on étudie l'homme moral, on ne doit généraliser qu'avec circonspection. Les maximes dites universelles comportent une foule d'exceptions dont on ne peut pas toujours dire qu'elles confirment la règle.

CHAPITRE XI

Conséquences du conflit : sentiment de la solitude.

Le sentiment de la solitude chez Sully Prudhomme s'explique :

I. Par son individualisme : il n'a pas fondé de famille et a cherché dans l'amour une sorte d'union irréalisable ;

II. Par le caractère exceptionnel de son génie : il est trop philosophe pour le grand public et les poètes, et trop poète pour les philosophes :

III. Par le manque de foi religieuse : il a cherché la vérité et pratiqué la vertu par ses propres moyens, c'est-a-dire sans le secours de la Révélation et de la grace.

L'auteur des Solitudes ne fut pas un ermite épris de recueillement et de silence, un misanthrope fuyant au désert la société de ses semblables, une sorte d'Alceste plus discret et plus réfléchi. A en juger par les dédicaces de ses poèmes, il eut beaucoup de relations et de fort honorables. Chaque semaine il se plaisait à recevoir les jeunes poètes qui venaient chercher près de lui encouragements et conseils. Quant à ses amis lointains ou inconnus, ils furent innombrables. Il avait le singulier privilège d'inspirer à la plupart de ses lecteurs plus que de l'estime : une sympathie réelle et presque de l'affection. C'est que, selon un mot de Gaston Paris, il les aidait à aimer. Non que les jeunes gens, les femmes surtout, aient besoin qu'on les encourage à ce genre d'exercice : mais le poète donnait une forme et un nom à leurs émotions les plus subtiles. Il les faisait descendre en eux-mêmes jusqu'en des profondeurs

insoupçonnées. Evoqués par la magie des vers, les fantômes qui s'y agitaient confusément remontaient la spirale du gouffre intérieur et surgissaient en pleine lumière. Chacun découvrait en soi des horizons nouveaux et ressentait pour son guide la même admiration mêlée de reconnaissance que Dante témoignait à Virgile quand, à sa suite, il explora le monde invisible.

Cependant, bien qu'entouré d'amis, Sully Prudhomme se plaint d'être seul : la foule n'est pour lui qu'un désert d'hommes. La tristesse de l'isolement est un sujet sur lequel il est revenu maintes fois et qui du reste lui a inspiré d'admirables vers. C'est un trait de caractère qu'on s'explique assez bien si on le rattache à ses tendances individualistes, à son inquiétude métaphysique et à son incrédulité.

I

Au mois de Janvier 1870, le vide se fit tout d'un coup autour du poète. Il perdit en quelques jours son oncle, sa tante, sa mère, toutes les personnes qui composaient son entourage. Ce triple deuil lui assombrit l'âme : le monde privé de ceux qu'il aimait lui sembla morne et dépeuplé. Un moyen de sortir de son isolement eût été le mariage. Mais il avait attendu trop longtemps sa fiancée unique, l'ingrate qui l'avait rebuté. Il avait cru dans sa simplicité qu'elle seule méritait son amour ; et maintenant qu'il s'apercevait que, même près de la grande beauté, la grâce a ses charmes, son cœur resserré par le chagrin, l'abus de la réflexion et peut-être aussi une vie trop libre, ne pouvait ou n'osait s'épanouir.

A l'âge où l'on croyait n'en pouvoir aimer qu'une,
C'est par elle déjà qu'on apprit à souffrir ;

Puis, quand on reconnaît que plus d'une est charmante,
On sent qu'il est trop tard pour choisir une amante
Et que le cœur n'a plus la force de s'ouvrir (1).

Il est possible d'ailleurs que, même dans l'ivresse de l'amour partagé, Sully Prudhomme eût encore senti l'ennui d'être seul. L'amour, comme on sait, est pour lui une compénétration mutuelle et absolue de deux êtres humains. Le désir de cette fusion se manifeste par des caresses ou tendres ou furieuses, et aussi par une curiosité excessive. L'amant prétend tout savoir de celle qu'il aime : son humeur, ses goûts, son passé. Comme il n'a point de secrets pour elle, il ne veut point qu'elle en ait pour lui. S'il soupçonne qu'elle lui cache quelque chose, il en souffre comme d'une atteinte à son droit de vue. Mais, pour peu qu'il ait de pénétration, il ne tarde pas à comprendre que ce rêve de possession complète est irréalisable. L'amour est fort comme la mort, dit l'Ecriture ; pourtant il ne peut faire que deux ne soient qu'un.

... Mon amour qui s'exacerbe
Devant ton silence superbe
Cherche en vain sans trouver la paix
Ce je ne sais quoi de ton âme,
De tes sens, de ton cœur, ô femme !
Qu'il ne possèdera jamais (2).

Cette impuissance dont les poètes se plaignent, les philosophes tentent de l'expliquer. Ils nous disent que les émotions se teintent d'une nuance spéciale suivant la nature du sujet, c'est-à-dire suivant son passé et celui de sa race. Supposez deux amis en présence d'un même paysage. Ils voient les mêmes collines les mêmes feuillées, les mêmes ruis-

(1) *Les Solitudes.* Sonnet.
(2) Albert Samain. *Au Jardin de l'Infante.*

seaux ; ils entendent les mêmes murmures ; ils se disent l'un à l'autre tout ce qu'ils sentent. Cependant, si proche que soit leur parenté intellectuelle, si intimes que soient leurs confidences, leurs impressions ne sont pas identiques. C'est le même archet qui les fait vibrer ; mais les cordes, n'étant point les mêmes, rendent chacune un son différent.

Sully Prudhomme croit même avec les kantistes que la diversité des impressions a sa source dans l'objet lui-même, ou du moins dans ce que nous appelons de ce nom. Il n'est pas vrai de dire que deux personnes assistent au même spectacle. Pour parler exactement, chacune se forge à elle-même son spectacle qui se compose d'états de conscience extériorisés. Il y a bien en dehors de nous un noumène, un je ne sais quoi qui explique ce qu'il y a d'analogue dans nos sensations. Mais cette matière commune, chacun la façonne à sa guise. Le monde sensible est une fantasmagorie que chacun se crée, une prison d'images où il s'isole. Nos voisins ont des hallucinations semblables, mais qui ne coïncident pas de tous points avec la nôtre ; et si, par impossible, il nous était donné de pénétrer dans la conscience de l'un d'entre eux, nous serions sans doute étrangement dépaysés (1).

Les âmes sont donc comme les étoiles : elles échangent des rayons mais ne se mêlent pas. Un soir, la voie lactée apparaît au poète comme une longue

(1) Cf. *Les Epreuves*. A Kant. *Epaves*. Après une lecture de Kant. Le poète semble croire que plus tard, dans un monde meilleur, cet isolement prendra fin. Ici-bas les âmes séquestrées dans leur prison corporelle ne correspondent que par d'étroits soupiraux. Mais parvenues au soleil des soleils, elles seront tellement allégées de matière, leur geôle sera si transparente qu'elles n'auront plus de secret l'une pour l'autre. Chacune connaîtra ses compagnes comme elle se connaît elle-même. Grâce à cette pénétration réciproque, elle vivra dans toutes et toutes vivront en elle. Cf. *Le Bonheur*. Le Triomphe.

procession funéraire dont les innombrables flambeaux se confondent pour les yeux. Pourquoi les étoiles semblent-elles si tristes ? Pourquoi leur clarté est-elle à la fois si caressante au regard et si douloureuse ?

Elles m'ont dit : « Nous sommes seules...

« Chacune de nous est très loin
Des sœurs dont tu la crois voisine ;
Sa clarté caressante et fine
Dans sa Patrie est sans témoin.

« Et l'intime ardeur de ses flammes
Expire aux cieux indifférents ».
Je leur ai dit : « Je vous comprends !
Car vous ressemblez à des âmes :

« Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit » (1).

Ces raffinements d'une âme subtile, ingénieuse à se créer des besoins et à se tourmenter elle-même, Sully Prudhomme les eût connus, même dans le mariage. Il n'eût pas changé de nature, c'est évident ; mais ses préoccupations de père de famille eussent rejeté au second plan ses songeries de poète. Inquiet, triste, esseulé, il le fût resté sans doute ; mais près d'une compagne chérie la solitude eût été plus facile à supporter. Il eût trouvé en elle une aide, une confidente, une consolatrice. La bruyante gaîté de ses enfants lui eût rappelé à toute heure que son être s'était multiplié et qu'il revivait en d'autres lui-même. Il eût été rattaché par un lien sensible à la longue lignée de ses ancêtres. Tout homme qui fonde une famille recueille l'héritage du passé pour le transmettre à sa descendance. Il participe donc à une œuvre collective. Il continue un chant entonné par

(1) *Les Solitudes.* La Voie lactée.

les premiers hommes et qui se prolongera longtemps après lui. Faible ou forte, sa voix se mêle à celle des vivants et des morts et fait sa partie dans une symphonie immense.

Sully Prudhomme refusa d'entrer dans ce concert : il eut peur de communiquer à d'autres cette flamme de la vie qui lui avait brûlé le cœur. Pour employer une de ses images, bien des femmes cueillirent la fleur de sa jeunesse, mais aucune ne lui rapporta de bouture. Aucune ne lui donna un double de lui-même où son printemps se fût renouvelé. Comme cette patricienne sans famille dont il a dépeint le luxe triste et la richesse misérable, il connut une solitude pire que le veuvage. La fortune qui lui apporta le bien-être et l'indépendance, ne put dissiper son ennui. Le génie de l'espèce le punit d'avoir obstinément résisté à ses sollicitations. Il souffrit de n'avoir point de postérité et d'être dans l'arbre de l'humanité une branche stérile (1).

II

N'ayant pas de famille, il voulut du moins avoir un public et chercha une consolation dans la gloire. Une foule d'admirateurs, des milliers de cœurs vibrant à l'unisson du sien, ce n'était pas trop pour suppléer une épouse et des enfants. C'est pour éveiller ces échos sympathiques qu'il se mit à chanter. La souffrance fut donc sa première inspiratrice et il a remarqué lui-même qu'elle favorise l'essor de la poésie mieux que le succès et la joie.

Celui qu'une amante chérit
N'en parle jamais à la foule.

Mais celui qui n'est pas aimé,
Qui ne peut embrasser personne,
Étreint un luth inanimé
Qui prenant sa vie en frissonne,

(1) Cf. *La Bouture. L'Une d'elles. Passion malheureuse.*

Dans la gloire il cherche l'oubli
De sa solitude profonde,
Et d'un cœur qui n'est pas rempli
Tend la coupe infinie au monde (1).

Hélas! cette coupe était trop vaste et aussi trop riche pour être facilement remplie. Les âmes d'une qualité rare ont peine à trouver d'autres âmes avec qui elles puissent sympathiser pleinement. Il en est peu qui leur soient assorties. C'est une chose digne de remarque que, s'adressant à la foule de ses amis inconnus, Sully Prudhomme les prie poliment de rester chez eux. Pourquoi cela? Peut-être parce qu'il avait peur de n'être pas compris. Ce que la plupart de ses lecteurs admirent en lui, c'est ce qui leur ressemble, c'est-à-dire une certaine tendresse inquiète, subtile et parfois un peu maladive. Mais Sully Prudhomme n'est pas seulement un sentimental, un élégiaque qui se plaint des cruautés de sa maîtresse. Les vaines tendresses tiennent une grande place dans sa vie, mais non la seule ni même la plus importante. Par certaines de ses préoccupations il sort tout à fait du commun et s'élève à des hauteurs inaccessibles à la masse de son public. Rien de terrestre n'étant à sa mesure, il aspire sans cesse à une vie meilleure ; il regrette une patrie qu'il n'a jamais vue et semble un ange en exil au seuil du paradis. A bien des égards il est exceptionnel et singulier. Il ressemble au cygne qu'il décrit quelque part avec complaisance. Tantôt il écoute la source pleureuse, tantôt il admire la fraîcheur ombreuse et la paix des bois. A l'heure où les rainettes font dans l'air serein leur bruit, il voit la luciole luire au clair de lune. Mais soit pendant le jour, quand le miroitement du soleil lui fait une auréole éblouissante, soit pendant la nuit, quand il dort, la tête sous l'aile, entre deux

(1) *Stances et Poèmes*. Seul.

firmaments, le noble et fier oiseau reste toujours seul (1).

Sully Prudhomme fut-il mieux compris par les poètes, ses confrères ? Sans doute il eut avec eux des préoccupations communes, par exemple le souci de la perfection littéraire. Mais il avait aussi des particularités assez rares dans sa confrérie. Le poète, a dit Platon, est chose légère. Il voltige à la surface de l'âme ; il cueille le sentiment sans prendre la peine d'en examiner les racines profondes. Que la réalité soit un masque ou un visage, il ne cherche pas à le savoir. Il l'admire tout bonnement et tâche d'en reproduire les formes passagères. Mais Sully Prudhomme ne se contentait pas de voir : il voulait comprendre. Son regard pénétrant cherchait toujours le fond des choses. Si le monde visible n'est qu'une apparence, qu'y a-t-il sous ce voile mensonger et charmant ? Comment le vouloir, acte spirituel, peut-il mettre en mouvement le corps qui est matière ? Ces questions que tant d'autres ne se posent jamais ou ne font qu'effleurer, obsédaient l'intelligence de Sully Prudhomme. Il était peiné et parfois désespéré de ne pouvoir les résoudre. Il se portait d'instinct vers les sublimes et désertiques régions de la philosophie ; sa pensée s'absorbait dans l'étude des plus difficiles problèmes. De là sans doute ce « quant-à-soi », ce « quelque chose d'inatteignable », que ses amis les plus intimes et les hommes les mieux faits pour le comprendre remarquaient en lui (2).

Quand le voyageur s'élève de la plaine à la montagne, il quitte une région peuplée et fertile ;

(1) *Les Solitudes*, Le Cygne. La place que son auteur lui a donnée nous autorise à chercher dans ce poème une signification symbolique.

(2) Paul Bourget, *L'Art de Sully Prudhomme*. Revue hebdomadaire du 17 février 1912.

bientôt les habitations se font plus rares et la végétation prend un aspect plus sombre ; enfin sur les glaciers la solitude est complète et la neige couvre toutes les pentes de sa blancheur monotone. Mais le regard découvre un vaste horizon ; et, si le détail lui échappe, en revanche il saisit mieux les ensembles. Aussi les hauts lieux attireront-ils toujours les hommes curieux de spectacles grandioses ; et sur les sommets de la philosophie on verra toujours de graves penseurs avides d'étreindre l'inconnu et d'en pénétrer d'un seul coup tout le mystère.

Sully Prudhomme fut de ceux que les hautes cimes n'effraient point : une sorte de vertige à rebours l'entraînait vers les spéculations les plus abstruses. Tel était son élan qu'il perdait pied quelquefois. En lisant certains de ses ouvrages, on a l'impression de planer avec lui dans les nuages. La terre est si lointaine qu'on ne la distingue plus. L'air est raréfié et froid : partout le vide et le silence.

En ces hautes régions de l'atmosphère intellectuelle, Sully Prudhomme devait se rencontrer avec les penseurs organisés comme lui pour les considérations générales. Mais il ne semble pas que ceux-ci lui aient fait un accueil chaleureux. Son premier essai philosophique, la Préface à la traduction de Lucrèce, ne passa point tout-à-fait inaperçu. Il eut même de son vivant un interprète qui fit pour lui un travail analogue à celui qu'il avait tenté pour Pascal (1). Mais il était classé parmi les poètes, et cela lui fit tort auprès des philosophes patentés. Aucune voix autorisée ne lui avait dit : *Dignus, dignus es Intrare in docto nostro corpore*. Aussi je doute qu'ils l'aient jamais regardé comme l'un des leurs et admis dans

(1) M. C. Hémon, professeur de philosophie, a pris la peine de coordonner les idées de Sully Prudhomme, et d'en montrer le lien logique.

leur savante corporation. Trop métaphysicien pour les poètes, il était trop poète pour les philosophes : aussi, n'ayant point de pareils ou si peu, il dut se résigner à être seul de sa bande.

Dans un poème qu'on pourrait rapprocher du Moïse de Vigny, Sully Prudhomme compare l'homme de génie à l'Océan. Les convulsions de la mer ressemblent à une agonie : elle souffre, mais qui est assez fort pour la secourir ? Sa propre grandeur l'isole. Tel le génie qui est voué par une nécessité de sa nature à la solitude et à la souffrance.

En reproduisant ce lieu commun romantique, Sully Prudhomme n'a pas pris garde que, loin d'isoler, la grandeur rapproche parfois de la foule. C'est le cas du général victorieux qu'acclame et bénit le peuple qu'il a sauvé. C'est le cas de l'orateur qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme avec l'auditoire qu'il captive. C'est aussi le cas du poète qui, au lieu de s'enfermer dans une tour d'ivoire, se fait l'interprète des émotions populaires. Ce qui isole certains hommes, ce n'est donc pas leur valeur intellectuelle, mais le caractère exceptionnel de leurs préoccupations et de leurs sentiments.

III

Le sentiment de la solitude peut tenir encore au manque de foi positive. Sully Prudhomme confesse lui-même que sans un Dieu personnel l'univers semble vide : rien, pas même l'affection familiale, ne supplée à la protection du Père céleste.

Sans un Dieu pas d'amour : les cités sont des pierres,
La terre est un cadavre et l'azur un linceul ;
Devant les astres d'or je baisse les paupières,
Ils n'ont point de regard. J'erre affreusement seul.

Sans un père céleste, évidente chimère,
Que dispute mon cœur à ma raison sans foi,
O mes meilleurs amis ! ô ma sœur ! ô ma mère !
Je suis seul près de vous et n'attends rien de moi (1).

En écrivant ces vers, le poète se rappelait sans doute quelle sécurité, quelle confiance inspire la foi qu'il avait perdue. Si pauvre, si déshérité qu'il soit, le chrétien n'est jamais seul. Par le baptême il entre dans une famille dont les membres, aimant le même Dieu, obéissant aux mêmes chefs, partageant les mêmes croyances, sont en un sens très vrai des frères. Il apporte à cette société sa contribution personnelle : par ses travaux, par ses mérites il peut enrichir le patrimoine commun de l'Eglise ; mais il en reçoit infiniment plus qu'il ne donne. Il puise à pleines mains dans le trésor de ses biens spirituels. Il apprend d'elle ce qu'il est nécessaire de savoir sur son origine et sa destinée. Le Décalogue lui rappelle ses principales obligations. La grâce qu'il obtient par la prière excite son courage et décuple ses forces. Il s'unit à Dieu par l'Eucharistie en attendant de le posséder plus parfaitement dans la vision béatifique. Entouré de frères qui pensent comme lui et doivent l'aimer, aidé dans son effort vers le bien par une puissance infinie, pourrait-il se croire isolé ?

Même dans les lieux les plus déserts quelqu'un l'accompagne dont le regard bienveillant ou sévère pénètre jusqu'au fond de sa conscience. Dieu l'enveloppe de son universelle présence : c'est en lui qu'il vit, qu'il se meut et qu'il respire. Quand le cénobite ferme sur lui la porte de sa cellule, il appelle près de lui son unique bien-aimé : dans cette solitude à deux, les communications sont plus faciles, les relations plus intimes, les épanchements plus tendres. Mais

(1) *Epaves*. Solitaire.

quand Sully Prudhomme descend en lui-même, il ne trouve rien que le vide. Sa Divinité lui est immanente : c'est un être indéfinissable, sans forme, sans pensée, sans amour ; il n'a rien à lui dire et n'en peut rien attendre.

Pour savoir ce qu'il est venu faire en ce monde, il en est réduit à consulter la philosophie. Si son Dieu est muet, par contre la philosophie est trop bavarde. Elle disserte abondamment ; et, sans doute pour contenter tout le monde, elle donne au même problème plusieurs solutions différentes ou contradictoires. Il faut donc vérifier ses assertions, critiquer ses théories, ce qui revient à dire que chacun doit aller au vrai par ses propres moyens.

La blanche Vérité dort au fond d'un grand puits.
Plus d'un fuit cet abîme ou n'y prend jamais garde ;
Moi, par un sombre amour, tout seul je m'y hasarde,
J'y descends à travers la plus noire des nuits (1).

Aucun système de morale n'étant sastisfaisant, l'homme de bien ne se fie qu'à lui-même. Pour connaître son devoir, il n'interroge ni les codes ni les Bibles, mais sa conscience, c'est-à-dire sa raison individuelle. Il n'attend rien du dehors, ni lumière pour son intelligence, ni force pour sa volonté. Seul en face de ses passions comme le dompteur en face de ses fauves, il ne peut compter que sur lui. S'il triomphe, l'honneur est plus grand ; mais s'il faiblit, nul ne lui vient en aide.

Ainsi qu'un bestiaire, après la lutte, règne
Sur son tigre qui s'est rendu,
Et s'assied sur la bête, et, de son poing qui saigne
La courbant jusqu'à terre, exige qu'elle craigne
Alors même qu'elle a mordu !

(1) *Les Epreuves.* Le Doute.

Et comme ce dompteur, seul au fond de la cage,
Ne cherche qu'en soi son appui,
Car nul dans ce péril avec lui ne s'engage,
Et nul ne sait parler le tacite langage
Que le monstre parle avec lui,

Ainsi, dans les combats que le désir te livre,
Ne compte sur personne, ô cœur !
N'attends pas, sous la dent, qu'un autre te délivre !
Tu luttes quelque part où nul ne peut te suivre,
Toujours seul, victime ou vainqueur (1).

*
* *

Cet isolement moral dont il a tant souffert fait de Sully Prudhomme un personnage représentatif. En lui se résument les principaux caractères de l'esprit moderne en proie depuis la Renaissance au plus dissolvant individualisme. La Réforme prétendit supprimer tout intermédiaire entre l'homme et Dieu : l'intercession des saints, le magistère de l'Eglise, la confession. Descartes et ses disciples rejettent la méthode d'autorité et cherchent le vrai sans autre guide que l'évidence. La Révolution élargit à l'excès ou brise des institutions sociales qui, si elles restreignaient la liberté de l'individu, étaient pour lui un soutien et une sauvegarde. L'écrivain romantique se fait le centre du monde : il estime qu'il n'y a rien de plus intéressant à voir et à faire voir que son moi. Bref chaque individu se prend lui-même pour fin et suit sa propre route : il se crée une morale, une religion, une esthétique. Plus de tradition ni d'écoles : il est plus indépendant mais en revanche plus isolé. Les passagers du grand vaisseau qui jadis naviguaient ensemble vers le port, se sont lassés de la vie commune. Seuls ou par petits groupes, ils sont descendus dans de frêles barques et voguent à l'aventure sur la mer sans bornes des opinions humaines.

(1) *Les Solitudes.* Combats intimes.

CHAPITRE XII

Conséquences du conflit : tristesse et pessimisme.

I. Chez Sully Prudhomme la tristesse est un état chronique : elle a sa source dans les circonstances extérieures et aussi dans son âme que tourmentent l'amour, le doute et la pitié.

II. Jugement que Sully Prudhomme porte sur le monde et la vie. Croit-il que la somme des maux l'emporte sur celle des biens ? Il est permis de le supposer pour diverses raisons.

III. Toutefois il n'est pas misanthrope et il prêche l'action.

La tristesse, du moins à l'état chronique, est assez rare chez les hommes d'action. Quand un obstacle se présente, ils tâchent de le surmonter ou de le tourner. S'ils n'y parviennent point, leur mécontentement se traduit par des accès de colère, des imprécations, des invectives et, dans les cas extrêmes, par le suicide qui est encore une forme de l'action. D'autres, plus intelligents ou moins énergiques, comprennent qu'il est inutile de lutter ou ne veulent pas s'en donner la peine. Au lieu de s'épancher bruyamment au dehors, leur activité tourne en tristesse. Ils ne se précipitent point sur l'obstacle comme un torrent furieux : ils ont la paix morne des étangs qui dorment résignés entre leurs digues.

Contrarié dans ses plus hautes aspirations, Sully Prudhomme reconnut bientôt son impuissance à les satisfaire. Se voyant borné de toutes parts, il prit le parti d'accepter ses limites. La révolte farouche ou déclamatoire n'est point son fait. Il ne monte point

comme Caïn sur la tour d'Enochia pour rugir contre le ciel. Si Dieu existe, il est impersonnel ; il n'a ni intelligence ni cœur : c'est donc un enfantillage que de lui adresser des injures qu'il n'entend point. Plus sage, plus réfléchi, Sully Prudhomme n'a protesté que rarement contre l'inéluctable destin. Il s'y résigne, mais sans joie. Son état habituel, celui où il revient toujours après de brèves oscillations, c'est une tristesse modérée, calme et partant durable. Il n'est pas de ces âmes mobiles qui passent rapidement et presque sans transition de la sérénité à l'orage, de l'allégresse au désespoir : son ciel est toujours gris et voilé.

Bien qu'il ait maudit le rire « imbécile et méchant » et qu'il ne pût sympathiser avec la joie grossière de la foule, il ne faut pas croire cependant qu'il fût ennemi de toute gaîté. Il se déridait volontiers avec ses amis ; et, s'il se plaisait aux entretiens sérieux, il ne détestait point les jeux de mots et les calembours (1). C'est qu'on ne peut être toujours morose et préoccupé. Quand l'esprit s'est appliqué quelque temps, il éprouve un impérieux besoin de relâche, et d'ordinaire la détente est d'autant plus vive que la tension a été forte et soutenue. Ajoutons que Sully Prudhomme était la bonté même. Il subissait avec une patience surprenante les solliciteurs de toute sorte, quémandeurs d'argent, de recommandations ou de louanges : il eût craint de les blesser en les congédiant avec brusquerie ou en leur disant crûment la vérité. A plus forte raison n'eût-il pas voulu assombrir ceux qui vivaient dans son intimité. Il dissimulait, autant qu'il le pouvait, ses douleurs corporelles ; quant à ses peines morales, s'il en faisait confidence, c'était surtout à ses amis inconnus. Il se peut donc que ses vers expriment plus par-

(2) Cf. H. Poincaré, *Savants et écrivains*. A.-E. Sorel, *Sully Prudhomme intime*.

faitement le fond de son âme que ses conversations ou ses lettres. Un homme ne se révèle jamais mieux que lorsque, dans la solitude de sa chambre, assis devant une page blanche, il essaie de se représenter avec des mots et de se dire à lui-même tout ce qu'il est.

I

Le jugement que nous portons sur la vie dépend en grande partie de nos premières expériences. Quand elles ont été heureuses, nous inclinons vers l'optimisme ; dans le cas contraire, nous sommes portés à voir la vie sous l'aspect qui tout d'abord nous a frappés. Or les premières impressions qu'en reçut le poète ne furent point favorables. Tout enfant, il vit sa mère en deuil. Pouvant se faire belle, pourquoi s'habillait-elle de noir ? Pourquoi lui-même n'avait-il pas comme ses camarades une blouse aux couleurs claires ? C'était un mystère qui passait sa compréhension ; et cette livrée de deuil l'emplissait d'une vague tristesse. Il augurait mal du pèlerinage de la vie qui commençait sous de tels auspices.

Sourdement et sans qu'on y pense,
Le noir descend des yeux au cœur (1).

Ce fut au collège que l'enfant connut pour la première fois la détresse de l'isolement. Timide, délicat, innocent peut-être, il ne pouvait sympathiser tout de suite avec des camarades plus turbulents et moins réservés. La solitude du dortoir était pire encore que celle des cours de récréation. En attendant le sommeil qui tardait à venir, il songeait à sa mère et n'arrivait pas à comprendre pourquoi, si bonne, elle semblait l'abandonner. Qui dira la vivacité, la profondeur et l'importance de ces impressions d'en-

(1) *Les Solitudes.* **Le Premier deuil.**

fant ! Quand elles sont pénibles à ce point, elles laissent dans l'âme un goût amer qui gâte dans la suite ses meilleures joies.

Les désastres de 1870 et les horreurs de la Commune creusèrent encore ce pli de tristesse prématurément gravé dans la sensibilité du poète. Il souffrit des malheurs de la France comme patriote et comme penseur. Notre pays sortait de la guerre diminué dans son territoire, amoindri dans son prestige ; et lui-même voyait crouler les beaux rêves qui avaient séduit sa jeunesse. Il avait cru à la fraternité des peuples, à l'avènement prochain de la justice : et voilà que la force triomphait insolemment du droit, voilà que sous les dehors de la civilisation reparaissait brusquement la barbarie primitive. Le coup était rude : si sa foi n'en mourut pas, elle en reçut du moins une grave atteinte. Il garda jusqu'à la fin une certaine tendresse pour l'humanitarisme ; mais l'enthousiasme de ses vingt ans s'était refroidi pour jamais.

Mais toutes ces déconvenues, si amères qu'on les suppose, ne suffisent point à expliquer la tristesse dont il est comme imprégné. Il en est qui, parmi les contretemps les plus fâcheux, gardent une belle humeur inaltérable. Ils plient un instant sous la pression des événements ; mais ils ont du ressort et retrouvent bientôt leur gaîté coutumière. Sully Prudhomme n'avait pas ce caractère heureux. Quand tout lui aurait souri, il fût demeuré insatisfait et soucieux. Le malaise dont il souffre ne provient donc pas uniquement des circonstances extérieures : il a sa source dans les profondeurs de son âme que tourmentent tour à tour l'amour, la pitié et le doute.

La mésaventure amoureuse qui lui a inspiré ses premiers vers n'a rien d'exceptionnel. Il aima sans être aimé : c'est une misère assez commune dont la plupart se consolent aisément. Le temps les y aide et

l'inconstance naturelle au cœur humain. Rebutés une fois, ils n'insistent pas et s'en vont frapper à d'autres portes. Mais Sully Prudhomme, si du moins l'on en juge par ses confidences, prit le parti héroïque et peu sage de rester fidèle à son premier amour. Sa fiancée unique n'étant point venue au rendez-vous qui leur avait été assigné depuis toujours, il dut se résigner à vivre seul et à languir dans une sorte de veuvage. C'en était fait de son bonheur : il avait manqué sa vie.

A l'en croire, il n'est pas en effet de plus grand bien qu'un amour partagé. Eve est la lumière du monde, sa consolation et son salut ; elle seule donne quelque prix à cette vie misérable. La Nuit demande au Créateur s'il ne ferait pas bien de replonger son œuvre dans le néant. Mais voici que sur la fange où nous végétons la femme se dresse. Sa miraculeuse beauté intercède en faveur de ce globe mauvais. Dieu fait grâce, un jour nouveau se lève et le monde est sauvé (1).

La femme est la raison de vivre et, par suite, le grand tourment de l'homme. En voyant des garçons et des fillettes prendre ensemble leurs ébats, le poète se dit que bientôt ce jeu cessera d'être innocent. Il deviendra une lutte tragique, lutte violente ou sournoise où le plus fort aura fatalement le dessous : toujours Samson sera vaincu par Dalila.

> Tu les feras pleurer, enfant belle et chérie,
> Tous ces bambins, hommes futurs (2).

Aimer, c'est souffrir. L'amour inassouvi torture comme la faim. Quand il se satisfait au mépris de l'honneur et des lois, ses joies furtives sont empoisonnées par le remords. Même légitime et partagé, il n'est pas exempt d'alarmes. Il semble que tout menace ce bien précieux et fragile. Un doute, un simple soupçon jettent dans d'inexprimables angoisses.

(1) Cf. *Epaves*, **L'Aurore.**
(2) *Les Vaines Tendresses*. **Aux Tuileries.**

Ah ! tout cœur où l'amour habite
Recèle un pouvoir de souffrir
Dont il ignore la limite,
Tant qu'il souffre sans en mourir (1).

Pour s'épargner cette souffrance, le poète voudrait en supprimer le principe. Comme ces naufragés qui suspendaient dans le temple de Neptune leurs vêtements humides et disaient à la mer un éternel adieu, il jure de ne plus s'exposer aux orages de la passion. Mais sentant bien qu'à la première occasion il violera son vœu et se mettra de nouveau en péril, il attend d'ailleurs le salut. C'est à l'art et à la vieillesse qu'il demande de le délivrer. La vieillesse émoussera en lui l'aiguillon du désir. En attendant, l'art épure ses yeux et son cœur. Il lui apprend à regarder la femme comme une statue vivante, à l'admirer sans plus, comme on admire la blondeur des épis, l'azur du ciel ou l'éclat vierge des étoiles (2).

Hélas ! il a beau faire, il ne peut voir la beauté sans tendre les bras vers elle. L'éternel féminin l'attire invinciblement et ne lui permet pas une admiration désintéressée. Il ne réussit même pas à oublier ses premières peines d'amour. S'il a arraché de son cœur la flèche d'Eros, la plaie reste toujours ouverte. L'hiver, quand il se plonge dans le songe obscur des livres, il la sent à peine. Mais dès que le printemps fait refleurir les champs et les cœurs, le souvenir de son infortune l'obsède. Il se sent repoussé par d'anciens refus et son premier chagrin rajeunit à l'odeur des roses.

*
* *

L'amour n'a qu'un objet limité ; mais la pitié, celle du moins de Sully Prudhomme, s'étend à tout

(1) *Les Vaines Tendresses*. Peur d'avare.
(2) Cf. *Les Solitudes*. La Vieillesse. *Les Epreuves*, L'Art sauveur.

l'univers. Citoyen du monde, membre de la grande famille humaine, il prend sa large part des calamités publiques ou privées Aimant tous les hommes, comment ne serait-il pas malheureux ? Le négociant qui a des intérêts dans toutes les parties du monde, a toujours quelque raison de s'inquiéter. Qu'une tempête éclate, une guerre, une révolution, et il se sent menacé dans ses biens. C'est avec curiosité, parfois avec angoisse que chaque matin il ouvre le journal : que va-t-il lui arriver encore ? Il en est ainsi du philanthrope pour qui tous les hommes sont des proches, et à plus forte raison du panthéiste qui croit à l'identité foncière de tous les êtres. Qui est blessé sans qu'ils en souffrent ? Le malheur qui frappe un de leurs semblables les atteint par contre-coup. Placés au centre du monde comme des échos sensibles, ils recueillent et répètent les plaintes de l'humanité entière. Aussi s'en vont-ils, graves et soucieux, le cœur plein de pitié pour des maux connus ou inconnus.

Ce qui par dessus tout afflige Sully Prudhomme, c'est la guerre impitoyable que les vivants se font entre eux. Le sang qui coule à toute heure et à flots lui gâte la beauté du monde et fait tache sur l'azur du ciel. Se peut-il que le spectacle de cette boucherie nous laisse indifférents et que nous soyons assez frivoles pour nous livrer à la joie ? Que les enfants s'amusent, passe encore : leur ignorance les dispense de la compassion. Mais nous qui savons tant de choses, nous qui apprenons chaque jour tant d'injustices, tant de scandales, tant de catastrophes, la gaîté nous est-elle permise ? Oh ! le rire des hommes, ce rire imbécile et méchant, comme il irrite le poète ! Vraiment les animaux nous font la leçon, eux qui ne se dérident jamais et vont, le sourcil froncé, comme s'ils avaient le sentiment de l'universelle misère (1).

(1) Cf. *Les Vaines Tendresses*. Le Rire.

*
* *

Le chrétien qui croit à la Providence se décharge sur elle d'une part au moins des soucis de la fraternité. Après tout c'est au Père céleste de prendre soin de ses enfants : pour lui, il n'est qu'un agent secondaire et, quand il a fait de son mieux, il peut se tenir en repos. Mais Sully Prudhomme a rejeté la doctrine évangélique pour se rallier à une sorte de panthéisme évolutionniste. Si encore il avait trouvé dans cette philosophie la certitude et le repos ! Mais il y découvre trop de contradictions pour y adhérer sans réserve. Elle ne satisfait point son intelligence et encore moins son cœur avide d'amour, de bonheur et d'immortalité. Aussi doit-il reconnaître qu'après des années de recherches laborieuses il n'est pas plus avancé qu'au premier jour. Le philosophe qui a fait le tour de tous les systèmes en sait moins que l'enfant qui joignait ses mains pour la prière du soir. Sa grande peine était jadis de ne pouvoir déchiffrer les caractères de l'alphabet figuré avec lequel il apprenait à lire. Il aperçoit maintenant sur le front de l'univers un mot mystérieux qu'il épelle, mais dont il ne saura jamais le sens (1).

Pascal avait remarqué que les hommes qui rampent dans l'ignorance de leur origine et de leur destinée, s'en consolent avec une facilité surprenante. Les grands emplois, les affaires ; moins que cela, la chasse et le jeu suffisent à les divertir. Le grand moraliste eût admiré davantage encore ces penseurs qui, désespérant d'atteindre le fond des choses, s'amusent à en considérer les apparences. Notre raison, disent-ils, est incapable de résoudre l'énigme du monde ; mais les solutions qu'elle a imaginées sont fort ingénieuses. Il est intéressant d'en

(1) Cf. *Les Vaines Tendresses*, L'Alphabet.

connaître la genèse et d'en suivre la filiation. La multiplicité des opinions humaines forme un tableau infiniment varié et fort divertissant. Qu'il nous suffise de le contempler et de le comprendre sans rien approuver ni condamner absolument. Soyons indulgents pour toutes les religions, pour toutes les philosophies, car aucune n'est vraie et toutes le sont. Ces conceptions que des hommes de génie, des peuples, des races se sont faites de l'univers n'ont qu'une valeur relative. Prenons-les comme de beaux rêves et gardons-nous bien d'en être dupes.

Ce dilettantisme, où se complaisait Renan, est fort éloigné du tempérament de Sully Prudhomme. Que le secret de notre destinée se perde dans une nuit impénétrable, c'est ce qu'il affirme à tout propos. Cependant, par une contradiction singulière, il s'acharne à résoudre ce problème insoluble. Il ne se résigne pas à l'ignorance. Il voudrait savoir ce qu'est la vie, comment elle est apparue sur la terre et dans quel sens elle évolue. Il sonde l'abîme métaphysique avec une telle fixité de regard que parfois le vertige le prend ; la tête lui tourne et ses amis craignent qu'il ne devienne fou. Peu d'hommes ont été plus que lui tourmentés par le doute. Toute sa vie il a cherché en gémissant, car il voulait à toute force trouver une vérité qu'il savait introuvable.

Comme le lourd rocher qui soulevé sans trêve
Retombe obstinément sur Sisyphe en sueur,
Je pousse ma pensée en haut vers la lueur
Qui me promet, pour prix de ma tâche, une aurore.
Mais le sentier qui monte est ténébreux encore,
Et je risque en roulant ma charge, à chaque tour,
D'être écrasé par elle avant d'atteindre au jour (1).

On connaît la prière du sage antique : Que Jupiter me donne la vie, la santé, l'aisance, en un mot qu'il

(1) *Le Prisme*, Songe d'enfant.

me préserve des maux corporels : pour la souffrance morale, j'en fais mon affaire. Il voulait dire sans doute qu'on ne peut se débarrasser à son gré d'une sensation pénible : il faut une force de volonté peu commune pour s'abstraire d'une simple névralgie et en perdre le sentiment. Mais pour supprimer les douleurs de l'âme, il suffit d'en couper la racine qui est la pensée. En un sens, celui-là est heureux qui veut l'être, car la joie de l'âme dépend des pensées qui l'occupent, et le choix de ces pensées est en notre pouvoir.

Pour échapper aux angoisses du doute, Sully Prudhomme n'avait donc qu'à bannir de son esprit toute préoccupation métaphysique. Mais il ne voulut pas d'un repos qu'il eût acheté au prix d'une déchéance. Il aima mieux souffrir que de renoncer à la spéculation. Son devoir était d'explorer avec une sonde finie une mer sans fond : il s'en acquitta jusqu'au bout avec la tristesse résignée d'un ouvrier qui sait bien que jamais il ne sera payé de sa peine.

Quant aux misères physiques, elles ne lui furent pas épargnées. Mais à l'âge où il en reçut les premières atteintes, son caractère était déjà formé. Sa tristesse n'est donc pas, comme chez tant d'autres, le reflet d'un malaise physiologique : elle vient principalement de la pensée. Selon son propre aveu, la réflexion, une réflexion intense et presque continue, absorba toutes ses forces. Sa sève vitale s'épanouit en une floraison de pensées ; mais ce furent des pensées tristes, inspirées par la contemplation assidue d'un monde mauvais et incompréhensible (1).

II

S'il est vrai que chacun se fait une philosophie appropriée à son tempérament, Sully Prudhomme devait pencher vers le pessimisme. Non qu'il aille

(1) Cf. *Les Solitudes*. La Pensée.

jusqu'à croire que tout est pour le pis dans le pire des mondes. L'éclosion d'une fleur ou d'un sourire suffit à condamner cette opinion extrême. Non, ce monde n'est pas un enfer ; mais il n'est pas non plus un paradis : il est à la fois l'un et l'autre. C'est ce que les adeptes du parsisme entendent par le mythe d'Ormuzd et d'Ahriman. Mais si opposés que soient ces principes, ils ne pourraient se combattre s'il n'y avait entre eux aucune communication. En réalité ce sont deux manifestations de la substance unique, deux tendances contraires dont l'antagonisme explique ce mélange de bien et de mal que nous observons partout (1).

La même idée apparaît sous une forme moins métaphysique dans le poème des Destins. Quand notre globe était en voie de formation, le Génie du mal voulut en faire le réceptacle de toutes les calamités et et de toutes les souffrances. A son appel une multitude de fléaux s'abattent sur la terre : la douleur, la mort, et aussi l'amour, la liberté, la civilisation. Le Génie du bien vient à son tour ; et, encore qu'il ne le cède à son rival ni en subtilité, ni en puissance, il n'imagine rien de nouveau. C'est la douleur, la mort, l'amour et la liberté qu'il choisit pour produire la plus grande somme possible de dignité et de bonheur.

Par cette fiction ingénieuse et profonde, le poète nous fait entendre que, si tout bien s'achète au prix d'une souffrance ou d'un risque, inversement il n'est pas de mal dont ne sorte quelque bien. La douleur est la mère de la sagesse et de la vertu.

> La douleur et la mort sans doute il les fallait
> Pour que l'homme devint le demi-dieu qu'il est (2).

Le libre arbitre a pour conséquences la faute, la déchéance, le remords, mais aussi le mérite. L'amour

(1) Cf. *La Vraie Religion selon Pascal.* p. 385.
(2) *La Justice.* Dixième Veille.

est, comme on voudra le prendre, un martyre ou une volupté, et la civilisation dont s'enorgueillissent les modernes coûte peut-être plus qu'elle ne vaut.

Ce monde n'est donc ni absolument bon ni absolument mauvais : c'est là une constatation évidente. Mais, pour trancher le débat entre l'optimisme et le pessimisme, il faudrait savoir si la somme des biens l'emporte sur la somme des maux, ou inversement ; et sur ce point Sully Prudhomme garde une prudente réserve. Il se compare lui-même à un équilibriste marchant sur une corde raide. Il s'avance avec précaution, un balancier à la main, s'efforçant de ne pencher ni à droite ni à gauche : à droite, c'est l'optimisme ; à gauche, le pessimisme.

Pour moi qui n'ose point sous mon front éphémère
De l'immortalité caresser la chimère,
Et ne me reconnais ni vermisseau ni roi ;...
Je ne saurais sans peur et sans témérité
Elire la doctrine où gît la vérité (1).

Entre les opinions contraires le poète philosophe ne veut pas se prononcer. Et, de fait, il tient le juste milieu... quand il se surveille. Mais quand il s'oublie, ce qui arrive, c'est toujours à gauche qu'il incline. Il est curieux de l'observer pendant ces moments d'absence.

Notons d'abord que, loin d'effrayer un pessimiste, la fin de toutes choses lui semble plutôt désirable. En effet, si la vie a plus d'inconvénients que d'avantages, ne vaut-il pas mieux y renoncer tout de suite ? A quoi bon continuer ce commerce où l'on perd plus qu'on ne gagne ? L'idée d'un arrêt soudain et total de la vie a plus d'une fois hanté l'esprit de Sully Prudhomme, et il l'a considérée sans déplaisir. Comme Leconte de Lisle, comme tous les grands désenchantés, il a prononcé son *Fiat nox*. Que

(1) *Le Prisme*. La Corde raide.

d'autres, plus favorisés ou plus naïfs, attendent le retour de l'aurore qui est aussi le retour des fatigues et des peines : pour lui, c'est le sommeil qu'il invoque, ce dieu triste et doux, consolateur du monde. Oh ! qu'il demeure parmi nous, ce frère de la Mort, et qu'il nous fasse passer doucement de l'inconscience au non-être ! Que la nuit s'appesantisse sur la terre et l'ensevelisse pour jamais dans ses ombres bienfaisantes !

Tous les bruits de la vie en confuses rumeurs
Expirent dans la brise aux pieds de l'astronome ;
On sent planer la trêve éphémère du somme
Sur la ville, tombeau d'innombrables dormeurs.

Le prochain cimetière a des lits plus durables.
Où serait le grand mal si tous ces misérables,
Malheureux ou méchants, ne se réveillaient pas ? (1)

Ceux qui naîtront bientôt se pressent impatients aux portes de la vie. Dans les limbes où ils sont confinés, ils ont un désir fou de voir la lumière. Qui donc ira leur dire qu'un vain mirage les abuse ? La vie qu'ils estiment si précieuse ne vaut pas la peine d'être vécue. Ce qu'ils prennent pour une rumeur de fête n'est que le tumulte d'un champ de bataille où le râle des mourants et la plainte des blessés se mêlent aux cris des combattants. Qu'ils restent donc dans leurs ténèbres, dans cet empire innomé du possible que ne troublent ni les pleurs ni le rire : ils y seront plus heureux que les vivants. Pour moi, ajoute le poète, si la fontaine de Jouvence n'était pas un mythe et que réellement son eau eût la propriété de rajeunir, je me garderais bien d'en boire. La traversée de la vie a été trop pénible pour que je sois tenté de la

(1) *La Justice*. Quatrième Veille. Cf. *Stances et Poème*, A la Nuit.

recommencer. C'est au repos sans fin que j'aspire. O Mort, divin pilote, conduis-moi vers ces rivages heureux où il n'y a plus de tempêtes à craindre.

Celui que n'ont pu soulager
Les voluptés et leur mensonge,
Rêve un linceul frais et léger
Où sa lassitude s'allonge...

Son âme qu'aimer et penser
Vainement ici brûle et ronge,
N'aspire qu'à s'en dispenser
Par le grand somme exempt de songe (1).

Même en ses heures les plus sombres, Sully Prudhomme a-t-il jamais songé à en finir avec la vie? Toujours est-il qu'il ne condamne pas le suicide: il le regarde plutôt comme un moyen de se libérer du fardeau de l'existence. Sénèque disait, non sans quelque ironie, aux esclaves de son temps :

— Vous vous plaignez de la servitude. Voyez cet arbre : la liberté ne pend-elle pas à ses branches ?

Sully Prudhomme tient sur le suicide des propos tout semblables. Il creuse en pensée sa tombe ; et, pour vaincre l'horreur qu'elle lui inspire, il s'habitue à la considérer comme un lit de repos. Qu'il sera bien dans cette alcôve profonde et silencieuse ! La mort l'affranchira pour jamais de l'amour et du doute. S'il supporte leur tyrannie, c'est qu'il le veut bien: qui sait mourir n'a plus de maître (2).

Le trépas vient tout guérir, mais c'est un médicament amer, et l'instinct de conservation retient fortement le bras de ceux qui veulent se l'administrer. Aussi le poète se met-il en quête d'un remède moins violent. Le suicide lui répugne ; mais le renoncement n'est-il pas une diminution de vie, une mort par-

(1) *Poésies diverses.* L'Attrait de la tombe. Cf. *Epaves.* La Fontaine de Jouvence. *Les Epreuves.* La Vie de loin.

(2) *Stances et Poèmes.* Indépendance.

tielle? Ne peut-il modérer ses désirs, détendre en lui ces fibres qui frémissent si douloureusement? Ne vaut-il pas mieux être insensible que de tant souffrir? La douleur morale atteste la grandeur de l'homme, mais il faut avouer que sa dignité lui coûte cher. Parvenu au sommet de la hiérarchie des êtres, sa supériorité lui est à charge et il aspire à rentrer dans le rang. Il envie parfois le sort des animaux qui goûtent le loisir sans ennui,

> Le meurtre sans remords, la volupté sans honte,
> Et l'assouvissement sans règlement de compte (1).

D'autres fois le poète se voit métamorphosé en un Terme habitant sa gaine avec plaisir. Comme ce demi-dieu dont l'âme est encore toute mêlée aux choses, il participe à la vie auguste et calme de la Nature. Une feuille est son cœur, et ses yeux sans flamme sont faits de deux pervenches. Rien ne le trouble plus. Les querelles des hommes, leurs débats, leurs guerres, tout le branle-bas insensé qu'ils mènent ne parvient à ses oreilles que vague et confus comme le murmure d'une mer lointaine. Au lieu de penser, il contemple. Sa personnalité n'a plus de limites précises : elle se dissout dans une demi-conscience heureuse et disparaît éparse dans l'infini (2).

Pour dissiper les angoisses qui viennent de la pensée, il est deux moyens également efficaces : ne penser à rien ou penser à autre chose. Sully Prudhomme les emploie tous les deux à tour de rôle. Quand la vie réelle lui paraît trop monotone, trop fastidieuse, il s'en évade dans le rêve. Comme au temps de son enfance, il visite le pays bleu ; et qui choisit-il pour guide dans cette exploration? Vous ne le devineriez pas : c'est l'esprit le moins poétique qui

(1) *La Justice.* Huitième Veille.
(2) *Les Epreuves.* Repos. Sieste. Ether.

soit, celui qu'on a surnommé le dernier des scolastiques. Kant se représente le monde extérieur comme une création de notre sensibilité qui impose ses formes à une matière indéfinie. Ce n'est pas l'objet qui détermine les sensations, mais nos sensations qui créent l'objet. Selon le critique de la Raison pure, nous vivons dans une fantasmagorie perpétuelle, nous sommes des hallucinés ; et c'est pourquoi Sully Prudhomme le salue comme le modèle des rêveurs et des imaginatifs.

> Je veux, de songe en songe, avec toi fuir sans trêve
> Le sol avare et froid de la réalité :
> Le rêve offre toujours une hospitalité
> Sereine et merveilleuse à l'âme qu'il soulève (1).

Ce que Sully Prudhommme demande à la peinture, à la musique, à la poésie même, c'est de lui faire oublier pour des sites charmants ou grandioses la banalité du monde réel, c'est de lui ouvrir un paradis sonore où il se sente agréablement dépaysé, c'est de l'arracher à lui-même et à son incurable ennui, en un mot, c'est de le faire rêver.

Toutefois n'exagérons rien et n'allons pas le prendre pour un esprit romanesque. C'est un penseur et non un songeur. Il n'est pas, que je sache, de poète qui ait l'esprit plus philosophique, le raisonnement plus suivi, l'observation plus exacte. Mais justement parce qu'il voit le réel de près et dans une lumière crue, ses yeux blessés demandent parfois à considérer autre chose. C'est ainsi que le pauvre, lassé de sa misère, se bâtit des châteaux en Espagne. C'est ainsi que le captif sort en pensée de sa prison, parcourt la campagne et se rassasie d'air pur et de lumière. Le rêve est donc une sorte de stupéfiant, moins brutal et moins dégradant que l'alcool. Il soulage un moment sans remédier à rien, et

(1) *Les Epreuves.* A Kant.

c'est pourquoi les âmes bien nées n'y recourent pas sans quelque scrupule. Fuir dans un monde que l'on sait chimérique des maux qu'on n'a pas le courage de regarder en face et de combattre, c'est tout au moins une faiblesse. Malgré l'élévation de son caractère, Sully Prudhomme n'en fut pas exempt, et cela prouve que la vie lui fut assez inclémente. Il en supporta stoïquement les épreuves; martyr volontaire de l'amour et du doute, il irrita lui-même des plaies que le temps aurait cicatrisées ou adoucies. Mais ses peines étaient parfois si vives qu'il sentait le besoin d'un calmant et prenait un peu de morphine pour laisser passer la crise.

On a prétendu que, dans l'évolution morale de Sully Prudhomme, il y avait un progrès continu de l'inquiétude à la sérénité, du pessimisme à l'optimisme. C'est une manière de voir que nous ne pouvons partager. Dans les premiers vers du poète, ce qui domine, ce n'est pas l'ennui de vivre, mais au contraire l'allégresse et l'enthousiasme. Il a confiance en lui-même et dans l'humanité. L'avenir s'ouvre illimité devant lui et il s'y élance avec une ardeur juvénile que n'ont encore tempérée ni la réflexion ni les déboires (1).

Mais déjà dans les Epreuves sa pensée se fait plus sombre: on sent que le rêve et l'action elle-même ne l'ont point consolé des déceptions de l'amour et des angoisses du doute. Les Solitudes et les Vaines tendresses marquent un nouveau progrès dans le désenchantement. Pouvons-nous rire encore, s'écrie le poète, quand nous sommes témoins de tant de souffrances et d'injustices? La vie est si mauvaise qu'il ne peut se résoudre à y condamner un fils; et, si l'humanité suivait son exemple, elle finirait par un suicide global sa lamentable destinée. Il ne se

(1) Cf. L'Art, La Parole, Le Galop, Le Travail.

résigne pas à voir souffrir ni à perdre ceux qu'il aime. Devant le tombeau de sa mère il se sent pris d'une tristesse affreuse et jette ce cri désespéré :

Ah ! qui que vous soyez, vous qui m'avez fait naître,
Qu'on vous nomme hasard, force, matière ou dieux,
Accomplissez en moi, qui n'en suis pas le maître,
Les destins sans refuge, aussi vains qu'odieux.

Faites, faites de moi tout ce que bon vous semble,
Ouvriers inconnus de l'infini malheur (1).

Dans la Justice, après un réquisitoire accablant contre la nature et la société, Sully Prudhomme demande grâce pour ceux qu'il accuse. La nature, soumise à des lois fatales, ne mérite ni louange ni blâme. Quant à la société, elle est amendable. Faisons-lui confiance : la marâtre qu'elle est prendra peut-être un cœur de mère. Où et quand se fera cette heureuse transformation ? Prochainement ou dans quelques milliers de siècles ? Sur notre globe misérable ou dans un monde meilleur ? C'est un mystère qu'il ne faut pas essayer d'approfondir.

Le bonheur est encore plus introuvable que la justice. Dans son Eden Faustus a tout à souhait. Son esprit, son cœur, ses sens sont assouvis autant qu'ils peuvent l'être. Cependant il n'est pas heureux, car le souvenir des maux qu'endurent ses frères, les hommes, trouble ses meilleures joies. Comme la plainte d'un pauvre à la porte d'un festin, le gémissement des malheureux mortels interrompt ses chants et son sourire. Que faire ? Etouffer la pitié dans son âme, ou redevenir homme afin de sauver l'humanité ? Ou déchoir ou souffrir ? Dans ce conflit de sentiments, la générosité l'emporte ; et, comme l'Eloa de Vigny, Faustus renonce au ciel pour satisfaire sa compassion. Plus tard il sera dédommagé

(1) *Les Vaines Tendresses.* Sur la mort. Cf. Le Rire, Vœu.

de son sacrifice : cette béatitude qui l'avait fui, même dans l'Eden, il la possédera enfin, mais dans un monde sans forme, sans consistance, qui n'a rien de commun avec le nôtre. Et le lecteur de conclure, en interprétant la pensée du poète, que l'homme, constitué comme il l'est, ne saurait être parfaitement heureux.

Dans la Vraie Religion selon Pascal, publiée en 1905, Sully Prudhomme se défend du pessimisme absolu qui du reste est insoutenable. Mais il n'hésite pas à dire que l'univers est « un monstre » (1). C'est un monstre pour la raison qui ne peut le penser sans se contredire, un monstre pour le cœur qu'affligent ses violences et ses cruautés. Il est à la fois absurde et horrible. En vain alléguera-t-on que les injustices de la nature sont la condition nécessaire de notre existence et, par suite, de nos conquêtes scientifiques et morales. L'homme est l'enfant chéri d'une ogresse qui, pour le faire vivre, massacre chaque jour des victimes innocentes. C'est grâce à cette hécatombe continuelle qu'il peut subsister et grandir. Mais le progrès humain vaut-il le prix qu'il coûte ? Tant d'iniquités, de meurtres, de ravages pour en venir au point où nous en sommes ! Pourquoi cette atroce nécessité de tuer pour vivre ? Pourquoi cette obligation où nous sommes de sacrifier le bonheur à la dignité ? Est-il donc impossible de vivre harmonieusement, de mettre d'accord toutes nos tendances ? Déconcerté par tant de mystères, le philosophe s'écrie que si la Cause première était intelligente et libre, il ne pourrait s'empêcher de la maudire. Mais un fait reste ce qu'il est, quelle que soit l'explication qu'on lui donne. Que le monde soit l'œuvre du hasard, de la fatalité ou d'un Dieu personnel, il ne change pas de nature ; et, s'il est digne d'exécration dans la dernière hypothèse, il l'est aussi dans les autres.

(1) *La Vraie Religion selon Pascal*, p. 384.

Une autre réflexion de Sully Prudhomme nous aidera à comprendre sa véritable pensée. « A supposer, dit-il, que, dans la balance des plaisirs et des peines, des joies et des douleurs, le plateau du bonheur l'emportât sur celui du malheur, ce serait la condamnation du pessimisme... » (1) Sully Prudhomme prend ici le mot pessimisme dans un sens relatif, comme nous l'avons fait nous-même ; et, à en juger par la forme dubitative qu'il emploie, il n'ose se prononcer ni pour ni contre.

Mais si nous considérons l'ensemble de son œuvre, nous voyons clairement de quel côté il incline. De tous les textes cités plus haut il résulte que le jugement qu'il porte sur le monde est plutôt défavorable. Il est vrai que son pessimisme est tempéré par l'aspiration, c'est-à-dire par l'espérance. Notre condition est mauvaise, mais elle peut s'améliorer. Si sombre que soit notre ciel, il nous est permis d'espérer « une éclaircie immense à l'horizon » (2). Oui, mais en attendant nous sommes sous l'orage.

III

Un pessimiste est volontiers misanthrope ou misogyne. Il n'excepte pas ses congénères de l'anathème global qu'il jette au monde. Travers déplaisant dont Sully Prudhomme fut préservé par sa bonté naturelle. Il trouve que la condition humaine est déplorable, mais ne s'en prend pas à l'humanité elle-même. Il n'a que de la compassion pour ces malheureux naufragés qui, du radeau qui les emporte, font des signaux désesperés aux innombrables navires dont les fanaux constellent la nuit, et ne voient venir aucun secours. Bien qu'il ait répété après tant d'autres les sarcasmes de la Rochefoucauld

(1) *La Vraie Religion selon Pascal*, p. 388.
(2) *Epaves*. Les Dieux s'en vont,

et de Schopenhauer, il croit que la nature humaine est capable de vertu et même de désintéressement. La dignité de notre espèce est éminente : elle s'est élevée au premier rang de la population terrestre, mais son ascension n'est pas encore terminée et qui peut dire où elle s'arrêtera ?

Il est à remarquer que d'autres poètes pessimistes n'ont pas eu la même commisération ni la même estime pour leurs semblables. Durs pour toute l'espèce humaine, ils le sont surtout pour la femme et tiennent à son sujet des propos dépourvus d'aménité. Vigny nous la dépeint sous les traits de Dalila : il en fait un être méchant, impur, né pour le mensonge et la trahison. De tout le sexe faible, le poète n'estime que sa bien-aimée, l'Eva au sourire amoureux et souffrant. Celle qu'il a élue est une perfection ; quant au reste, il en fait bon marché.

Le jugement que Sully Prudhomme porte sur la femme n'est pas, à beaucoup près, aussi sévère. S'il en a beaucoup souffert, il lui pardonne beaucoup en considération de sa beauté. N'est-elle pas la fleur vivante qui couronne la création et en résume les merveilles ? Malheureusement il n'est pas sûr qu'elle garde toujours cette grâce qui lui donne tant de prestige. Le progrès de l'industrie développe le goût de l'utile au détriment du sens esthétique : quand ce sens sera tout à fait atrophié, la beauté féminine et l'agrément de la toilette n'auront plus de raison d'être. Notre globe, transformé en une vaste exploitation agricole et industrielle, ne portera plus que de lourds béotiens insensibles au charme des formes et des nuances.

Ajoutez que les nécessités de la vie mettront la femme en demeure d'acquérir des qualités viriles. Sous peine de mourir de faim, elle devra briguer des emplois réservés jusqu'ici aux hommes. Pour

soutenir la concurrence, elle portera à leur extrême limite la pénétration de son intelligence et l'énergie de son vouloir. Quant à la grâce et à la tendresse sur quoi se fondait jadis son empire, elle n'en aura que faire.

Enfin la débauche achèvera l'œuvre de l'industrialisme et de la concurrence vitale. Dans les classes populaires, celles qui ont reçu du ciel le don fatal de la beauté, sont guettées par la prostitution ; les autres sont flétries avant l'âge par le travail forcé. Dans les classes aisées, c'est Sully Prudhomme qui parle, la beauté se fait de plus en plus rare, car les enfants portent la peine des déréglements de leurs pères. D'ailleurs ce n'est pas elle qu'on recherche, mais la dot. Un temps viendra donc où les statuaires ne trouveront plus de modèles vivants et ne contempleront de belles formes que dans leur imagination ou dans les musées. La race humaine abâtardie, déflorée, sera presque aussi laide qu'une usine, un pont métallique ou un vers amorphe (1).

Voilà, il faut l'avouer, des pronostics bien sombres. Quand Sully Prudhomme tira l'horoscope de la femme de demain, ce fut sans doute dans une crise d'hypocondrie, car il n'est pas toujours aussi pessimiste. A d'autres moments il nous assure que la forme corporelle va se perfectionnant. En admirant les chefs-d'œuvre de nos statuaires, ceux qui naîtront plus tard se diront : Comment les anciens hommes ont-ils pu voir de si loin les femmes d'aujourd'hui qui lors n'étaient pas nées ? Quoi qu'il en soit, les considérations de Sully Prudhomme sur l'avenir de l'amour n'ont rien de malveillant. Elles révèlent un esprit chagrin mais tout à fait incapable d'ironie.

A propos du pessimisme de Dumas, Paul Bourget observe justement que l'idée que la plupart des

(1) *Testament poétique* L'Avenir de l'amour.

hommes se font de l'autre sexe dépend des premières femmes qu'ils ont connues. Sully Prudhomme n'eut qu'à se louer de celles qui protégèrent son enfance et son adolescence. Elles furent pour lui des anges gardiens, une Providence visible ; et la généralité des femmes bénéficia de la vénération qu'il avait pour elles. Pouvait-il sans ingratitude maudire un sexe qui lui avait donné sa mère ?

De plus il était philosophe et par suite prédisposé à l'indulgence. Quand ils ont à se plaindre d'une personne, ceux qui réfléchissent peu la rendent responsable de leurs souffrances. Elle en est à leurs yeux l'unique auteur : aussi qu'ils lui en veulent, qu'ils la détestent ! Mais le philosophe qui cherche la dernière raison des choses porte plus loin son regard. Il se dit que ceux qui lui ont fait tort ou peine ont été déterminés à agir par leur caractère et les circonstances. N'étant que la cause partielle de leur mal, est-il juste qu'ils en portent toute la responsabilité ? L'animosité qu'ils seraient tentés d'avoir contre eux se diffuse en quelque sorte sur les causes déterminantes de leur conduite, sur leurs passions, sur leur entourage et en définitive sur l'univers entier. Le langage n'a donc pas tort de faire de la philosophie le synonyme de la patience. On ne peut en effet s'irriter contre les faibles mortels quand on sait de quel poids le monde extérieur pèse sur eux et, si l'on blâme leurs actes et leurs discours, on reste plein de commisération pour les personnes.

*
* *

Le pessimisme qui aigrit parfois le caractère, détourne aussi de l'action. Si l'homme est pervers et incorrigible, c'est une folie que de prétendre l'amender. A quoi bon se dévouer pour le peuple et briser ses chaînes s'il préfère à la liberté le repos

dans la servitude ? A quoi bon le courage militaire si la guerre ne rapporte qu'un peu de gloire et d'argent ? A quoi bon l'amour qui ne fait que multiplier le nombre des malheureux ? A quoi bon la science elle-même si chaque découverte suscite des problèmes nouveaux et nous fait toucher de plus près les bornes de notre savoir ? Le poète aurait pu ajouter : à quoi bon faire des vers puisqu'il en est si peu qui les lisent et qui en profitent ? Mais sa conscience n'accepte pas ces raisons. Elle regarde comme une lâcheté de se démettre avant l'épuisement complet. La loi du travail est inscrite au cœur de tout honnête homme et le monde entier la lui rappelle. Les racines fouillent sans cesse le sol pour y puiser les sucs nécessaires à la nutrition de la plante. Les astres, triomphant de l'éternelle lassitude de la matière, poursuivent à travers l'immensité leur voyage sans repos. Un archange dirige leur marche ; il les stimule et les presse. Point d'arrêt, ni de retard, car du haut de sa tour l'astronome les surveille (1).

Cette activité universelle est la condition de l'effort humain : c'est parce que les êtres inférieurs font régulièrement leur tâche que nous pouvons accomplir la nôtre. Si donc nous restions inactifs, une force immense serait dépensée en pure perte et l'ordre du monde ne servirait à rien. Le géant qui, selon la mythologie antique, porte la terre sur ses robustes épaules serait en droit de nous dire :

> Dressez une montagne ou quelque énorme ville,
> Pour égaler les dieux et rendre moins stérile
> Le labeur éternel de mes fermes genoux (2).

Il est vrai que, si nous voulions résister à cette mise

(1) Cf. *Les Vaines tendresses*, Défaillance et scrupule. *Stances et Poèmes.* Les Ouvriers. Le Travail.

(2) *Les Epreuves.* L'Axe du monde.

en demeure, nous trouverions dans la philosophie même de Sully Prudhomme des excuses à notre paresse. Le poète nous dit en effet que l'univers « cache un accord profond des destins balancés » (1) ; c'est-à-dire que les éléments contraires s'y font équilibre et sont l'un pour l'autre une condition d'existence. Pas de mal qui n'engendre quelque bien ; pas de bien d'où ne sorte quelque mal. Toute chose a deux aspects : elle est bonne ou mauvaise selon qu'on la regarde par l'endroit ou l'envers. Si l'homme se considérait comme un citoyen du monde, comme une parcelle d'un tout immense, la distinction entre l'utile et le nuisible, le juste et l'injuste s'évanouirait pour lui : de haut tout s'aplanit, tout s'égalise.

> Notre regard chétif, jouet de l'apparence ;
> Par ses courts horizons se laisse décevoir,
> Mais des biens et des maux la vaine différence
> S'effacera pour lui s'il doit un jour tout voir...
> Rien n'est bon ni mauvais, tout est rationnel (2).

Mais si toute chose a sa raison d'être, quel motif avons-nous de préférer l'une à l'autre ? Pourquoi éviter ceci, rechercher cela ? Acceptons ce qui est, car ce qui est doit être. Gardons-nous bien par notre activité brouillonne de troubler l'harmonie universelle. En supprimant un mal, nous empêcherions un bien de naître. Nous ne pouvons arracher l'ivraie sans arracher le blé en herbe, et inversement le froment n'est jamais si bien vanné qu'il ne s'y mêle de la mauvaise graine, de sorte qu'on ne peut semer l'un sans l'autre. Toute réforme a des inconvénients qui en compensent les avantages ; tout progrès industriel a des répercussions fâcheuses, et l'on sait avec quelle rage les hommes abusent pour s'entre-

(1) *Les Destins*, III.
(2) *Ibid.*

tuer des découvertes scientifiques. Le plus sage est donc de contempler le cours des événements comme on regarde couler un fleuve, et d'appliquer à la lettre la maxime stoïcienne : Supporte et abstiens-toi.

Telle est la conclusion désolante qui ressort du poème des Destins. Mais s'il l'a entrevue, Sully Prudhomme ne s'y est pas arrêté. Il nous prêche au contraire, non la simple résignation, mais l'action sous toutes ses formes. Il nous exhorte à remplir notre mission sidérale qui est la création d'une cité juste et fraternelle. Nous le voulons bien ; nous sommes assez généreux pour apporter notre pierre à un édifice dont nous ne verrons point l'achèvement. Mais d'autres seront-ils plus heureux que nous ? Notre labeur profitera-t-il à nos petits-neveux ? Sully Prudhomme s'est posé cet inquiétant problème et ne lui a pas toujours donné une solution optimiste. Sa foi au progrès est intermittente : il a des accès de découragement et nous enlève jusqu'à cette espérance qui est l'unique stimulant de notre effort. Si ses pronostics sur l'avenir de l'amour sont peu rassurants, ses conjectures sur la fin du monde sont plus alarmantes encore. A l'en croire, la science dont l'homme a fait une esclave de ses ambitions et de ses convoitises, doit un jour se retourner contre lui. Elle inventera des moyens de destruction si efficaces que les guerres futures seront effroyablement meurtrières. Les derniers habitants du globe, dispensés du travail par la machine complaisante, s'énerveront dans le luxe et la mollesse : et ainsi l'homme se perdra par l'effort même qu'il aura fait pour améliorer sa condition.

La richesse engendra l'envie.
Complice des arts énervants,
La guerre moissonna la vie
Par des carnages plus savants.

Ce fut moins par la noble usure
Des blanches ailes de l'esprit
Que par les désirs sans mesure
Des sens épuisés qu'il périt (1).

C'est bien la peine de travailler s'il faut un jour en arriver-là ! La science est vaine, vaine l'industrie, vain l'effort moral lui-même si l'humanité doit finir comme finit toute chair, dans la corruption.

Travaillons quand même, reprend le poète : en exerçant nos facultés, nous aurons chance de goûter un peu de joie qui nous paiera de toutes nos peines.

Pour une heure de joie unique et sans retour,
De larmes précédée et de larmes suivie,
Pour une heure, tu peux, tu dois aimer la vie :
Quel homme, une heure au moins, n'est heureux à son tour? (2)

Oui, il n'est pas de vie si sombre que n'éclaire un rayon de joie. Mais bien à plaindre l'homme qui ne serait soutenu dans son travail que par l'attente d'une volupté brève ! Je comprends qu'on sacrifie ses forces, son repos, sa vie même à des biens d'un ordre supérieur. Pour égaler la gloire d'un Pasteur ou seulement pour faire une découverte utile, un savant passerait des années dans son laboratoire. Il se priverait de tout divertissement, dépenserait tout son avoir ; et, quand enfin il pourrait crier son *Eurèka*, il se croirait amplement récompensé. C'est que la vérité n'a pas de commune mesure avec l'effort et la fatigue. Mais le plaisir et la douleur sont choses du même ordre et peuvent se comparer. Il nous arrive souvent de renoncer à une jouissance parce qu'elle ne vaut pas la peine qu'elle coûte, ou de nous imposer de grandes fatigues pour obtenir une satisfaction équivalente à notre effort. Mais peiner

(1) *Le Bonheur*, Le Retour.
(2) *Les Epreuves*. La Joie.

toute sa vie pour une heure de joie, c'est comme si l'on échangeait un million contre un sou, et le moraliste ne peut imposer à personne ce marché de dupe.

Un pessimiste se reconnaît à ce signe qu'il préfère le déclin de la vie à son aurore, la nuit au jour, l'automne au printemps et le violet à toute autre couleur. Sully Prudhomme répond de tout point à ce signalement. Il a célébré la violette, l'automne, la vieillesse et les nuits plus douces que les jours. Il est vrai qu'il a aussi chanté le printemps ; mais ciel ! que ses hymnes sont mélancoliques ! Non, il n'est pas optimiste le poète qui, à l'odeur des roses, sent rajeunir ses premiers chagrins, et qui, voyant l'herbe nouvelle, s'attendrit sur les morts qu'elle recouvre.

*
* *

Si le poète des Solitudes avait été anobli par la grâce de quelque souverain et s'il avait eu à choisir un emblème pour ses armoiries, je crois qu'il aurait pensé au cygne. Il avait une prédilection pour ce noble oiseau en qui il voyait une image de son génie. Ce qui le distingue en effet, c'est moins l'éclat et la variété du coloris que l'élégance et la pureté de la forme. Mais, comme il est naturel, l'imagination de Sully Prudhomme précise cette vague ressemblance ; et, pour que le cygne soit encore plus proche de lui, pour qu'il puisse le regarder comme un frère inférieur, il lui prête des traits de sa propre nature. C'est ainsi qu'il le représente errant près de « la grotte où le poète écoute ce qu'il sent et de la source qui pleure un éternel absent », ou bien encore, pour rehausser « sa blancheur qu'il admire », s'auréolant des éblouissants reflets que le soleil projette sur le

lac. Sully Prudhomme a passé de longues heures à s'observer lui-même, à noter les événements de sa vie intérieure, à suivre d'un regard attentif ces ondulations qui, formées en des profondeurs mystérieuses, venaient expirer au seuil de sa conscience. S'il contemple le monde visible, c'est pour y chercher des symboles de ses émotions, pour lui demander une réponse aux problèmes que scrute sa pensée anxieuse. Il aime le ciel étoilé pour les méditations qu'il lui inspire, et le regard qu'il y promène est prolongé à l'infini par le rêve. Quand il se replie sur lui-même, il y retrouve un autre abîme, peuplé de formes inconsistantes et qui se muent les unes dans les autres avec une rapidité prodigieuse. Ainsi sa pensée se joue à la frontière de deux mondes et semble flotter « entre deux firmaments ».

Le cygne que Sully Prudhomme a immortalisé dans un de ses plus beaux poèmes, n'a point de compagne : c'est un solitaire et un contemplatif. C'est là encore un trait de ressemblance avec le poète. La grande affaire de Sully Prudhomme a été la pensée. Il a vécu de souvenirs et de rêves, regrettant le fantôme d'amour qui jadis sembla lui faire signe, aspirant à le revoir et à le posséder dans je ne sais quel Eden problématique. Cette vie rêveuse et inquiète est toute pénétrée d'une mélancolie profonde. Sully Prudhomme n'a pas la sérénité de Lamartine qui, parcourant d'un essor puissant l'infini des cieux, y entend partout la voix divine et une promesse d'immortalité. Pour Sully Prudhomme, les astres ne sont point des phares splendides, jalonnant le rivage de la patrie : ce sont des bûchers en voie de s'éteindre. L'espace est un désert inhospitalier dont le silence effraie comme le néant. Là-haut aucun ami ne l'attend, aucun père ne veille sur lui. Partout le vide et une morne indifférence pire que l'hostilité.

Dans l'archipel sublime aux îles de lumière,
Où l'âme au vent du large enfle sa voile entière,
J'ai promené l'espoir, et n'ai pas abordé (1).

Quand il ramène sur lui son regard découragé par l'étendue, quand il descend degré par degré la spire sans fin du gouffre intérieur, il aperçoit quelques ombres fuyantes et, par delà, des ténèbres impénétrables.

L'âme, c'est le vrai nous, monde proche et lointain
Du monde où le pied marche et la bouche respire...
Nul mineur n'y pénètre avec sa lampe en main,
Aucun n'a sous la terre affronté de nuit pire (2).

Tel est donc le butin de sa longue et pénible exploration. La vie spirituelle de Sully Prudhomme a été un effort intense, un élan obstiné vers la lumière ; mais comme les Titans, comme Sisyphe, comme les Danaïdes auxquels il se compare lui-même, il n'a pas été récompensé de son immense labeur. C'est sans doute qu'il était trop ambitieux et qu'il s'était voué à une tâche impossible puisqu'avec son arc, tendu par des mains si faibles, il voulait lancer une flèche jusqu'aux étoiles.

(1) *La Justice*, Sixième Veille.
(2) *Ibid.* Onzième Veille.

SECONDE PARTIE

L'ART

SECONDE PARTIE
L'ART

CHAPITRE I

Le Parnasse et la Poésie personnelle.

I. La poésie parnassienne emprunte a l'esprit scientifique quelques-uns de ses caractères : impersonnalité, objectivité, sobriété. Mais elle garde du romantisme le coloris et le pittoresque. Sully Prudhomme n'est dans le parnasse « qu'un intrus et un fourvoyé ».

II. La personnalité d'un auteur se révèle par le choix des idées et des mots, et aussi par les jugements qu'il porte sur les hommes et les choses. Il peut en outre parler de lui, se mettre en scène. A la différence de Leconte de Lisle, Sully Prudhomme est personnel dans tous les sens du terme. Mais de sa poésie, si subjective qu'elle soit d'apparence, se dégage toujours une vérité générale et humaine.

III. Sa poésie personnelle est plus sobre que celle des romantiques, plus pénétrée de réflexion et d'intelligence. En lui l'analyse ne tue point le sentiment.

La première question qu'un minéralogiste se pose en présence d'un échantillon nouveau, c'est de savoir à quel genre il appartient. Il tâche de réduire l'inconnu au connu et d'expliquer ce qu'il ignore par ce qu'il sait déjà. Ainsi quand nous voulons comprendre un poète, nous cherchons d'instinct à le situer dans un groupe ou une école.

C'est ce besoin d'ordre et de simplification qui a fait classer Sully Prudhomme parmi les Parnassiens. Il fallait bien le définir, comme on définit toutes

choses, par le genre et la différence. C'est un procédé rapide et commode. L'objet une fois reconnu, identifié, on lui applique une étiquette ; on le range à côté d'objets similaires qui tous participent à la même essence et sont compris dans la même notion générale. Il n'irrite plus la curiosité par des questions inopportunes : sa place est trouvée et l'esprit est en repos.

Malheureusement le génie littéraire qui est chose infiniment complexe, ne se prête pas comme les cailloux et les fleurs à une classification rigoureuse. Qui connaît un cristal de sel marin, les connaît tous. Rien ne ressemble à une marguerite des prés comme une autre marguerite des prés. Mais entre deux grands poètes de la même race et de la même époque, fussent ils disciples d'un même maître et champions des mêmes principes, les différences sont considérables et nous intéressent plus que leurs traits communs. On peut dire des hommes de valeur ce que saint Thomas dit des anges, que chacun d'eux forme une espèce à lui tout seul. Chacun d'eux a un ensemble de caractères propres, une personnalité qu'il est impossible de confondre avec aucune autre.

Il est vrai que certains écrivains ont un air de famille qui permet de les rapprocher dans la même catégorie sous une dénomination commune. Encore faut-il que les ressemblances l'emportent sur les différences, sinon la classification est arbitraire. Or Sully Prudhomme se plaint d'avoir été victime d'une méprise de ce genre. On l'a embrigadé malgré lui dans un groupe littéraire où il ne se sent pas à sa place. Qu'il doive beaucoup à Leconte de Lisle, qu'il ait entretenu avec les poètes du Parnasse des relations amicales, ce n'est pas une raison pour l'enrôler dans leur confrérie. Il n'est d'aucun cénacle ; et, s'il a une chapelle, c'est une chapelle privée où il prétend officier seul.

Nous pouvons accepter le jugement que Sully Prudhomme a porté sur lui-même. Un esprit pénétrant comme le sien, sincère et réfléchi, ne pouvait se méprendre sur sa véritable nature. Toutefois il ne sera pas sans intérêt de contrôler son témoignage et de voir si réellement il fut dans le Parnasse « un intrus et un fourvoyé ».

I

Dès 1866, le sagace critique des Lundis signalait une orientation nouvelle de la poésie française. Parlant d'un poète savoyard dont la renommée n'égalait point le talent, Sainte-Beuve se demande pourquoi il n'a pas acquis la notoriété qui lui semblait due. C'est, dit-il, que Veyrat n'est qu'un écho affaibli de Lamartine. Il ne sait que son âme ; il chante ses enthousiasmes, ses amours, et surtout sa tristesse et sa désespérance. Or le temps est passé des effusions lyriques : la vogue est à une poésie plus impersonnelle et plus savante.

« Le monde commence à être rebattu de l'éternelle chanson, il a écouté, non point patiemment, mais passionnément, tous les grands plaintifs depuis Job jusqu'à Childe-Harold ; il s'écoutait lui-même en eux, et il assistait à ses propres pensées désolées : cela lui suffit ; le reste lui paraît faible ; les pleureurs à la suite ont tort ; il en a assez pour quelque temps de ces lamentations sur les lacs et sur les rochers. La poésie pour lui est ailleurs : elle a quitté les déserts, elle s'est transportée et répandue en tous lieux, en tous sujets ; elle se retrouve sous forme détournée et animée dans l'histoire, dans l'érudition, dans la critique, dans l'art appliqué à tout, dans la reconstruction vivante du passé, dans la conception des langues et des origines humaines, dans les perspectives mêmes de la science et de la civilisation future : elle a diminué d'autant dans sa source première, indivi-

duelle; celle-ci n'est plus qu'un torrent solitaire, une cascade monotone, quand tout le pays alentour, au loin, est arrosé, fécondé et vivifié d'une eau courante, souterraine, universelle » (1).

La même impression se dégage de la célèbre étude de Théophile Gautier sur les Progrès de la poésie française depuis 1850. Le critique, poète lui-même, a bien vu qu'à cette époque la muse inquiète cherchait de nouvelles sources d'inspiration. Elle ne disait plus comme au temps de Musset:

Ah ! frappe-toi le cœur : c'est là qu'est le génie !

Son ambition n'était plus d'immortaliser un sanglot, de faire une perle d'une larme. Au lieu de scruter perpétuellement les profondeurs de l'âme humaine, elle explorait la science, et principalement l'archéologie et l'histoire. Chose remarquable, c'est vers l'Inde, la Grèce et la Rome antique que se tournent alors les regards des poètes. Les Contes de Mme Ackermann, le Mélænis de Louis Bouilhet, les Sonnets mystiques de Louis Ménard nous reportent en des âges lointains et font revivre des civilisations disparues. Mais le maître en ce genre est Leconte de Lisle qui, avec un art incomparable, sait allier la poésie à l'érudition et broder des arabesques d'or sur une trame solide et serrée. La géologie elle-même et les miracles de l'industrie humaine offrent aux poètes des sujets grandioses. Dans les Fossiles, Louis Bouilhet chante les révolutions du globe et la naissance de la vie. Maxime du Camp, dans ses Chants modernes, célèbre le télégraphe électrique et la locomotive, ce monstre aux yeux de flamme qui court avec une rapidité vertigineuse sur les fils d'acier de ses réseaux. Il exhorte les poètes à suivre son exemple, à ne plus dédaigner la réalité contemporaine et à exploiter, au profit de

(1) *Nouveaux Lundis*, T. X. p. 156.

leur art, les riches filons que la science découvre chaque jour (1).

Il est à remarquer que ce courant poétique se rattache à un mouvement général qui déjà se dessinait dans la littérature. Vers le milieu du siècle, de vigoureux esprits se demandèrent s'il ne serait pas possible de renouveler l'esthétique, l'histoire littéraire, le roman, en leur infusant, comme un sang nouveau, l'esprit scientifique. L'écrivain ne pouvait-il mettre à profit une méthode qui avait si bien réussi au savant?

Ce qui caractérise le savant, c'est d'abord l'effacement volontaire. Il évite de se mettre en avant et de parler de lui. Il expose le résultat de ses recherches et non les incertitudes et les angoisses par lesquelles il a passé. Qu'importe sa chétive personne auprès de l'universelle et immortelle vérité?

Impersonnel, le savant l'est encore en ce sens qu'il ne tient aucun compte de ses préjugés ou préférences. Il prend conseil de son intelligence et non de son cœur. Il ne se demande pas si la vérité est utile ou agréable, mais si elle est la vérité. Quand elle ruinerait ses constructions théoriques, quand elle bouleverserait sa vie morale et sentimentale, il l'accueillerait d'un esprit ferme. Sa soumission à l'objet est entière et absolue.

Son langage reflète les qualités de son âme. Il ne cherche pas à plaire mais à instruire. Pas de broderies ni de chamarrures : tout est simple et solide. Il parle comme il pense, clairement et fortement, et fait peu de cas des prouesses de style qu'il laisse aux bateleurs de la littérature.

Le Parnasse tenta de s'approprier quelques-unes de ces austères vertus du savant. Leconte de Lisle veut que le poète se détache de lui-même et ne pa-

(1) Cf. Théophile Gautier. *Histoire du romantisme.*

raisse point dans son œuvre. Il oubliera ses mesquines aventures, ses souffrances éphémères pour ne s'intéresser qu'à l'humanité. Il fera revivre les civilisations disparues; il étudiera les formes diverses qu'a revêtues au cours des âges la pensée philosophique ou religieuse. C'est dire qu'il se mettra au point de vue historique et que, sans se prononcer sur la valeur des systèmes ou des croyances, il les regardera comme des faits qu'il s'agit de comprendre et d'expliquer. Mais s'il fait des emprunts à la science, il ne renonce pas pour autant à sa liberté. Jaloux de son autonomie, il prétend ne relever que de lui-même. Son affaire n'est pas d'instruire non plus que de moraliser. Que son œuvre soit utile ou nuisible, peu lui importe: il a rempli son devoir quand il l'a faite belle. Du reste, la beauté qu'il conçoit est pudique et grave. Dédaignant les mouvements passionnés et les larges épanchements lyriques, il visera surtout à l'exactitude. Qu'il trouve le mot juste, et il trouvera du même coup la richesse et la sobriété: il n'y aura dans son style rien de trop ni rien de manque.

Effacement volontaire, soumission à l'objet, précision, justesse, autant de qualités que les romantiques avaient en petite estime. L'idéal parnassien diffère beaucoup du leur, sans toutefois l'exclure absolument. Une époque littéraire garde toujours quelques points de contact avec la précédente: si violente que soit la réaction, elle ne va jamais jusqu'à la rupture complète. En désertant l'armée romantique, les Parnassiens emportèrent avec eux leurs uniformes, leurs bannières, tout ce qui chatoie, tout ce qui brille. Comme leurs grands aînés, ils goûtèrent les images neuves, hardies, frappantes. Ils se plurent à décrire l'aspect extérieur des choses, rivalisant de coloris avec le peintre et de relief avec le sculpteur. Leur vers dense, coloré, pur de lignes donne l'impression d'un marbre polychrome. En un

mot, ils eurent un faible très prononcé pour le pittoresque.

Dans quelle mesure ces caractères généraux de la poésie parnassienne conviennent à celle de Sully Prudhomme, c'est ce que nous allons examiner.

II

La personnalité d'un écrivain, j'entends d'un écrivain qui compte, s'exprime toujours dans son œuvre. Le choix des sujets, des expressions, des images, en un mot le style est très significatif à cet égard. Le texte d'un traité de géométrie nous renseigne fort vaguement sur le caractère de son auteur. Feuilletez dix cours d'algèbre, vous retrouverez partout les mêmes formules. Tous cependant n'ont pas la même valeur. Il y a entre eux des nuances que saisissent fort bien les spécialistes : ici la démonstration est simple, claire, élégante ; là plus prolixe et plus embrouillée. Mais c'est surtout dans le drame, le roman, la poésie que la personnalité s'affirme. La philosophie et les sciences n'expriment guère que des vérités générales, les mêmes pour tous les esprits bien faits. Mais ce qui nous intéresse dans une œuvre littéraire, c'est une conception originale du monde et de la vie. L'art suppose un choix, et ce choix dépend lui-même du goût des artistes et, en dernière analyse, de leur tempérament. De là leurs diverses manières de concevoir et de traiter un même sujet. Corneille et Racine ont tous deux mis sur la scène l'idylle tragique de Titus et de Bérénice ; mais leurs Bérénices ne se ressemblent guère que de nom. Plus l'écrivain a de valeur, plus personnelle est l'empreinte dont il marque les vérités communes. En art, banal est synonyme de médiocre ; et, en passant à la limite, on peut dire qu'une poésie sans saveur particulière et parfaitement incolore serait une poésie nulle.

La personnalité d'un écrivain se manifeste d'abord par son style, et aussi par sa manière d'apprécier les hommes et les choses. L'historien le plus exact et le plus impartial ne se fait pas faute de juger ses personnages : il les cite à sa barre et leur dispense la louange et le blâme. A plus forte raison le poète qui est par nature plus passionné, plus impulsif, aura-t-il peine à cacher les mouvements de son âme. Il se livre même dans ses œuvres les plus objectives. En racontant des événements réels ou fictifs, il dit ce qu'il en pense ou le laisse entendre. Il ne se prend pas pour sujet, il ne paraît pas au premier plan ; mais, comme certains peintres de la Renaissance, il se met lui-même dans un coin du tableau. Qu'on lise le Caïn de Leconte de Lisle, ou encore les Paraboles de Dom Guy, un Acte de charité, l'Agonie d'un saint, et l'on se convaincra que ce poète que l'on a représenté comme un impassible, est en réalité incapable de se contenir. Il se compose un visage, il prend un air froid et hautain ; mais de légers mouvements du masque trahissent ses véritables sentiments : un orgueil démesuré, un désenchantement absolu de tout, une haine implacable contre le christianisme.

Quant à Sully Prudhomme, il est rarement sorti de lui-même. A part deux ou trois exceptions (le Gué, Chœur polonais) il n'emprunte rien à l'histoire. Merveilleusement doué pour l'introspection, il l'est beaucoup moins pour l'observation externe. Il se représentait assez mal des âmes différentes de la sienne ; et si par hasard il se fût essayé dans le drame ou le roman, tout fait supposer que cette tentative n'eût pas été heureuse. Il connaissait trop bien ses limites pour se risquer dans une telle aventure. Sa pensée, ses sentiments, leurs vicissitudes et leur conflit, c'est le sujet à peu près unique de ses vers.

Il paraît cependant s'oublier dans un de ses grands

poèmes, le Bonheur. Mais en y regardant de près, on s'aperçoit bientôt qu'il n'en est rien. La Stella dont il dépeint la grâce exquise et le dévouement sans limite, n'est pas un être réel : c'est l'image idéale qu'il s'est faite de la femme, c'est une créature de rêve comparable à la sylphide qui suivait les pas de René adolescent. Il est évident d'ailleurs que Faustus n'est autre que le poète lui-même. Ecoutons-le chanter sa joie de renaître en un monde plus beau.

Ah ! quel prodige ! et quelle inexprimable ivresse !
Il est donc vrai ? la vie odieuse a pris fin,
Celle où mon âme entière a connu la détresse,
Où tous mes grands amours sans espoir ont eu faim ;

Où ma soif de connaître à son tour fut leurrée
Par le fleuve fugace et vain des accidents,
Dont l'apparence amère est seule demeurée
Quand j'en ai voulu boire et goûter le dedans.

Elle a pris fin, la vie où j'ai pleuré dans l'ombre,
Quêteur du Vrai qui fuit et mendiant du Beau ;
Dans la paix la voilà tout entière qui sombre,
Pour refleurir au ciel par delà le tombeau ! (1)

L'accent de cette voix nous est familier. Dans ce philosophe tendre et rêveur, dans ce pauvre bienheureux qui a tout à souhait et que rien ne peut satisfaire, nous reconnaissons tout de suite l'auteur des Vaines Tendresses. Sully Prudhomme lui a prêté son inquiétude métaphysique, sa profonde compassion pour la souffrance humaine, ses aspirations vers l'au-delà, son souci de la dignité qui ne trouve l'apaisement que dans le sacrifice ; enfin il n'a mis nulle part plus de lui-même que dans ce poème où il ne parle jamais de lui.

Inversement ses poésies les plus personnelles sont, à les bien prendre, assez objectives. Il s'observe cu-

(1) *Le Bonheur*. Résurrection.

rieusement et se regarde vivre ; mais ce qu'il voit surtout dans son âme, c'est l'âme humaine. En nous parlant de lui, il parle de nous. Il nous invite à reconnaître notre propre visage dans le portrait qu'il nous présente.

Cela revient à dire que ses observations personnelles ne sont pour lui que le point de départ d'une induction. Du fait particulier il remonte à la loi générale qui le rend intelligible. A cet égard, plusieurs de ses poèmes ne sont pas sans analogie avec la fable classique, et la moralité y tient la même place. Tantôt elle est proposée dès les premiers vers comme une thèse que la suite commente et justifie (*Pensée perdue*). D'autres fois au contraire elle conclut et résume toute une série de considérations (*Rosées*). Souvent aussi elle est sous-entendue : le poète nous laisse le soin d'appliquer à notre vie morale les réflexions qu'il a faites sur la sienne (*Scrupule*).

La poésie personnelle ainsi comprise n'a rien de désobligeant. Si le moi est haïssable, c'est quand il se considère avec amour et s'étale avec complaisance. Il en est qui font la roue devant le public avec l'air de dire : « Vous le voyez, je ne suis pas banal. J'ai ma petite façon à moi, bien à moi, de penser et d'écrire. Je serais perdu d'honneur si l'on me confondait avec le reste de mes congénères : aussi je cultive avec soin ma personnalité, mon originalité, tout ce qu'on désigne sous le vocable expressif, mais par malheur un peu pédant, d'idiosyncrasie. »

Cette attitude est souverainement déplaisante. Nous n'aimons pas ceux qui ont la fatuité de se croire supérieurs à nous, ou du moins très différents. Nos sympathies vont plutôt aux écrivains qui se présentent, non comme des individualités intéressantes par elles-mêmes, mais comme des types d'humanité. C'est ce que Pascal a bien vu ; et lui qui estimait que c'est un sot projet que de se peindre, explique

avec sa pénétration ordinaire le charme prenant de certaines confidences :

« Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté à aimer celui qui nous le fait sentir ; car il ne nous a pas fait montre de son bien, mais du nôtre (1).

Ce bien commun à tous les hommes, c'est leur essence ou leur nature. Puisque c'est elle qui nous intéresse dans la poésie personnelle, pourquoi ne pas la présenter toute simple et toute nue ? Au lieu de faire son portrait, pourquoi le poète ne peindrait-il pas le cœur humain ? A cela l'on peut répondre avec Musset :

Toujours le cœur humain pour modèle et pour maître !
Le cœur humain de qui ? le cœur humain de quoi ?
Quand le diable y serait, j'ai mon cœur humain, moi.

Il y a beaucoup de sens dans cette boutade. L'homme abstrait n'existe pas en dehors de l'esprit qui le conçoit : nous ne pouvons observer que des individus. Or parmi tous les représentants du type humain, celui que le poète approche de plus près, celui qu'il connaît le mieux, c'est lui-même. S'il commence par lui l'étude de son espèce, quoi de plus naturel ? Il parle à la première personne, mais non par vaine gloire, pour attirer sur lui des regards admiratifs. Il imite ces savants qui, au lieu d'exposer simplement le résultat de leurs recherches, nous apprennent comment elles ont été conduites. Ils se mettent en scène, ils nous content longuement leurs expériences, leurs déceptions, leurs succès. Loin de déplaire, cette méthode d'exposition donne à la vérité générale plus de saveur et d'intérêt.

Sully Prudhomme prétend qu'il s'en est tenu là et

(1) *Pensées*. I. 104.

que sa poésie, tout à la fois individuelle et humaine, n'a jamais versé dans la confidence. Il a confié au public son âme et non son histoire ; ses sentiments et non les circonstances qui les ont fait naître. Ses amis inconnus l'ont bien compris, qui n'ont cherché dans son tourment que la sainte beauté de la douleur humaine. Il se compare lui-même à une fleur malade dont le peintre imite les tons délicats sans se préoccuper du ver qui en ronge les racines.

Cela est-il bien exact ? La poésie de Sully Prudhomme ne serait-elle qu'un chant plaintif qu'on entend dans le ciel sans rien savoir de celui qui le module ? N'en croyons rien. Sully Prudhomme n'est pas avare de renseignements sur lui-même. Sans parler de ses œuvres en prose où il s'épanche abondamment, le poète fait des allusions fréquentes à sa famille et aux principaux événements de sa vie. En cueillant çà et là quelques vers, un habile homme pourrait composer une biographie assez fidèle. Nous savons par lui qu'il perdit de bonne heure son père (*Un songe. Premier deuil*) ; que sa mère disparut quelques années plus tard (*Sur la mort*) ; qu'il avait une sœur mariée à un employé de ministère et que de ce mariage naquit un fils (*A mon beau-frère. Passion malheureuse*). Nous savons par lui qu'il fit ses études au lycée Bonaparte et quels furent ses maîtres (*Pour mon lycée*). Nous savons par lui que sa bien-aimée, celle qui en le blessant ouvrit en son cœur la source de la poésie, avait une beauté imposante et les yeux bleus ; qu'il la voyait au bal pendant l'hiver ; que, navré de son refus, il renonça au mariage (*Fatalité*, *Jaloux du printemps*, *Vœu*). Si quelqu'un s'est plaint de ces confidences, certes ce n'est pas moi. Elles ne sont ni excessivement indiscrètes, ni tout à fait inutiles. Remarquons seulement qu'elles sont peu conformes aux déclarations du poète et au principe fondamental de l'école parnassienne.

III

Faut-il conclure que Sully Prudhomme n'est qu'un romantique attardé, un autre Musset criant sur les toits ses peines d'amour ? Nullement. Qu'on lise d'affilée les Nuits et les Solitudes, et l'on sera frappé de la prolixité des unes et de l'extrême concision des autres. Musset parle d'abondance : il ouvre tout grand son cœur et en laisse ruisseler ses émotions. Il a de longues plaintes, des cris désordonnés, des invectives copieuses. La douleur de Sully Prudhomme plus discrète, plus contenue, n'en est que plus communicative. Les brefs soupirs qu'il pousse nous émeuvent comme une larme surprise sur le mâle visage d'un soldat.

Ce qui caractérise encore la poésie personnelle de Sully Prudhomme, c'est qu'elle est toute pénétrée d'intelligence et de réflexion. Il y a là une nuance plus facile à saisir qu'à expliquer.

Le sentiment jaillit parfois sans calcul et sans artifice, dans un épanchement tout spontané. Quand, par une belle matinée d'avril, le pâtre tyrolien voit sa montagne dorée par le soleil et l'herbe de ses pâturages resplendissante de diamants, il laisse déborder la joie de son âme. Ce sont des trilles, des roulades, des vocalises sans fin. Ainsi l'alouette qui plane au dessus de son nid, ivre d'amour et de lumière, chante éperdûment son chant lyrique.

Mais quand on veut traduire l'émotion autrement que par une tyrolienne, des cris ou des gambades, quand on veut la faire tenir dans un discours suivi, il faut bien l'analyser, au moins sommairement. Nous n'avons qu'un petit nombre de mots pour désigner le plaisir et la douleur. Comment donc exprimer des états d'âme si variés qu'il n'y en a pas deux qui soient identiques ? C'est en indiquant les idées

ou les objets qui les ont provoqués. Or cela suppose une certaine réflexion.

Loin de refroidir le sentiment, cette analyse, quand elle est bien faite, l'attise et l'avive. L'artiste qui voit pour la première fois un tableau de maître, est tout d'abord saisi d'admiration : son impression ne se traduit que par de brèves exclamations ou des épithètes louangeuses. Plus maître de lui, il tâche de démêler l'écheveau de ses intuitions confuses. Il comprend ce qu'il n'avait fait que sentir. Puis reportant les yeux sur le chef-d'œuvre, il en sent mieux la beauté : son admiration, pour être raisonnée, n'en est que plus vive.

Aux heures sombres de la vie, chacun de nous a pu constater que sa peine augmentait à mesure qu'il en ruminait les causes. L'attention profonde avec laquelle certains malades s'examinent, rend plus intenses leurs sensations douloureuses. Et Sully Prudomme lui-même remarque qu'en y pensant toujours, il a élargi et envenimé les plaies de son âme.

C'est donc un préjugé de croire que l'analyse soit mortelle au sentiment. On la compare souvent à un scalpel qui arrête les pulsations du cœur dont il met à nu les fibres. Mais elle n'est scalpel qu'au figuré. Du reste elle ne s'applique pas au sentiment lui-même, mais à ses conditions et à ses causes. Pourquoi en abolirait-elle nécessairement la conscience ?

Il est cependant des cas où le sentiment s'évanouit à l'analyse. C'est quand il se fonde sur une illusion, ou encore quand on l'étudie uniquement pour le comprendre. Après que le psychologue en a déterminé les caractères et les lois, il oublie le fait particulier qui a été le point de départ de ses constatations. Il n'en est pas ainsi du poète qui analyse, non pour apprécier ou expliquer, mais pour exprimer. Il s'intéresse à l'idée moins qu'au sentiment et ne le perd jamais de vue.

En résumé, le même état d'âme peut se traduire fort diversement suivant que l'analyse en est plus ou moins profonde. Il y a une infinité de degrés entre la tyrolienne du pâtre et les savantes formules du psychologue. Les romantiques se rapprochent davantage du premier terme ; Sully Prudhomme se tient plus près du second et l'atteint quelquefois. Les uns ont plus de spontanéité, celui-ci plus de réflexion. Ce qui ne veut pas dire que sa poésie soit froide et sans âme. Dans ses meilleurs poèmes, le sentiment, clarifié par l'analyse, reste assez vivant pour animer le style. L'écrivain le maîtrise, le domine tout en se laissant entraîner par lui. Par une rencontre rare et presque unique, il allie la logique rigoureuse du penseur à l'ardente sensibilité du poète. C'est par là qu'il se distingue de ses contemporains et surtout de ses devanciers immédiats.

*
* *

Sully Prudhomme n'est pas de ces poètes inspirés, enthousiastes, qui, semblables à la pythonisse, répètent sans les comprendre les paroles du dieu intérieur. Il voit clair dans son âme ; il pèse et combine tous ses mots en vue de l'effet à produire. Nul poète ne fut plus réfléchi ni plus conscient des procédés de son art.

Est-ce à dire que sa poésie soit artificielle ? Nullement. Il parle comme il pense, avec une certaine subtilité. Il exprime ses sentiments comme il les éprouve, c'est-à-dire élaborés dès leur naissance par la réflexion. L'habitude de l'analyse est chez lui une seconde nature. S'il imitait l'allure nonchalante, les grâces légères, les vives saillies des écrivains primesautiers, c'est alors qu'il donnerait dans l'affectation. Il aurait l'air emprunté ; sa simplicité serait fausse, et je ne sais rien de plus horrible que cette simplicité-là.

Sully Prudhomme s'est gardé de ce travers. Il a compris qu'il ne sied pas à un adulte de bégayer comme un enfant. Plus l'humanité vieillit, plus elle est riche d'expérience, et plus sa poésie devient savante. Elle a perdu le charme incomparable de la grâce qui s'ignore. C'est infiniment regrettable, mais qu'y faire ? La naïveté des premiers âges est incompatible avec un certain degré de culture. C'est un bien que nous avons dû abandonner dans notre marche en avant : donnons-lui un soupir de regret, car vraisemblablement nous ne le retrouverons plus.

CHAPITRE II

La Poésie scientifique et philosophique.

Non seulement Sully Prudhomme a le culte de la science, mais il veut faire de la science la matière de sa poésie : cette entreprise est-elle légitime ?

I. Y a-t-il incompatibilité entre les facultés qui font le savant et le philosophe et les facultés qui font le poète, entre la conception scientifique et la conception poétique de la nature, entre les clartés de la science et le demi-jour de la poésie ? Ces oppositions ne semblent pas irréductibles.

II. Le poète peut chanter l'héroïsme des savants, les merveilles de l'industrie, les sentiments qui accompagnent la recherche scientifique ou philosophique.

III. Mais peut-il exprimer, sans péril pour son art, les résultats de cette recherche ? Conditions auxquelles les vérités générales peuvent être introduites en poésie.

IV. Nouvelle comparaison entre Sully Prudhomme et les parnassiens. Leconte de Lisle met en œuvre des idées philosophiques, mais il n'est pas philosophe.

Si l'impersonnalité est un caractère essentiel de la poésie parnassienne, c'est bien à tort que l'on place Sully Prudhomme dans le même groupe littéraire que Leconte de Lisle. Personnel, il le fut dans tous les sens du mot. Non seulement il frappe à son effigie le métal commun des idées générales ; mais soit à la première personne, soit sous un nom d'emprunt, il ne parle guère que de lui. Il nous fait part de ses anxiétés et de ses deuils ; il nous prodigue les confidences sur sa famille, sur ses amours, sur sa manière de composer. Que son élégie soit le poème de l'hu-

manité et qu'à ce titre elle nous intéresse vivement, nul ne le conteste ; mais elle est aussi le portrait moral de l'auteur. Elle est comme une autobiographie écrite au jour le jour, sans plan et sans suite, et où sa physionomie pensive et triste apparaît à chaque page.

Toutefois Sully Prudhomme se rapproche des Parnassiens par le culte de la science. Plein de vénération pour elle, il l'invoque comme une Muse et cherche près d'elle l'inspiration. Il rêve d'en faire le principal sujet de ses chants. Dans sa première jeunesse, il conçut l'ambitieux projet d'annexer à la littérature plusieurs provinces nouvelles : la science, la philosophie, voire la sociologie et la politique. Comme un miroir immense, son œuvre eût reflété toutes les aspirations de son époque et, comme une nuée lumineuse, elle eût guidé la marche de la caravane humaine. Mais Sully Prudhomme était trop réfléchi, trop consciencieux pour ne pas sentir le vide de certaines théories qui avaient séduit sa jeunesse. La guerre de 1870 le fit revenir de plus d'une illusion. Il cessa de maudire les tyrannies sociales et de vanter les douceurs de l'état de nature. Mais, fidèle admirateur de la science, il ne désespéra jamais d'en faire une matière d'art. Voici en effet ce qu'il écrivait, à l'âge de quarante-huit ans, dans la préface du Bonheur :

« Les grandes découvertes lui semblent si émouvantes (au poète) qu'il ne se résout pas à les exclure du domaine poétique pour peu que les formules en puissent être transposées dans la langue littéraire ; il y a là une difficulté d'art qui l'attire. »

L'entreprise de Sully Prudhomme était-elle, comme on l'a dit, vouée à l'insuccès ? Les dons du poète sont-ils compatibles avec l'esprit scientifique ? La science peut-elle servir de matière à la poésie ? Questions souvent débattues et que, selon toute apparence, on discutera longtemps encore.

I

Dans une conférence sur l'art de Sully Prudhomme (1), M. Paul Bourget oppose fortement l'esprit scientifique et le génie poétique. Le savant vit dans l'abstrait. Il groupe des individus en espèces et des espèces en genres ; il ramène les faits du même ordre à une loi et celle-ci à une autre loi plus générale encore. Tout le travail de son intelligence aboutit à la formation de concepts relativement simples au moyen desquels il se représente le monde. Le poète au contraire pense par images. Il a une vision concrète des choses. Quand il songe à l'ambition par exemple ou à l'héroïsme, ce n'est pas une définition qui lui vient à l'esprit : il se figure des personnages réels ou imaginaires, mais vivants, qu'il fait parler et se mouvoir. Quand d'aventure le savant et le poète se rencontrent dans un même homme, ils entrent en conflit et l'un finit par évincer l'autre. C'est ce qui est arrivé à l'auteur de la Justice. A mesure que se développait en lui l'esprit d'analyse, ses facultés poétiques déclinaient. En pleine maturité, sentant l'inspiration tarie, il dit adieu à la muse et ne composa plus que de rares pièces de circonstance (2). Le philosophe avait tué en lui le poète.

L'antinomie signalée par M. Paul Bourget est-elle radicale et absolue ? Non sans doute, car tout homme venant en ce monde possède, dans une certaine mesure, les facultés qui font le savant et le poète : la raison qui généralise et l'imagination qui reproduit le particulier et le concret. Quand l'une d'elles prend un développement extraordinaire, c'est souvent aux dépens de l'autre : il est difficile d'être à la fois un métaphysicien comme Spinoza et un vision-

(1) *Revue hebdomadaire* du 17 février 1912.
(2) *Honneur et Patrie. La Nymphe des bois de Versailles.*

naire comme Victor Hugo. Mais, si elles sont à peu près d'égale force, ne peuvent-elles se faire équilibre? N'a-t-on jamais vu d'esprits assez vigoureux et assez complets pour traduire en images expressives des idées justes et fécondes? M. Paul Bourget lui-même, dans ses remarquables études sur Leconte de Lisle et de Heredia, nous fait voir comment cette réconciliation s'opère. Dans la formule d'une loi le savant pense une multitude de faits. Mais qui empêche de considérer à part un de ces faits et de le prendre pour type de toute une série? Au lieu de définir la jalousie comme le fait Spinoza dans son Ethique, le poète imagine un amant ou un mari jaloux, un Alceste ou un Othello. L'idée qu'il se fait de ce personnage est à la fois individuelle et générale, particulière et compréhensive.

On trouvera des exemples de ce procédé chez un poète philosophe qui s'est tant de fois inspiré de Sully Prudhomme qu'il peut à bon droit passer pour son disciple (1). Au lieu d'exposer froidement des idées abstraites, Guyau les colore et les fait vivre. Tantôt il raconte les circonstances dans lesquelles une pensée lui est venue, le fait particulier d'où il l'a dégagée (*L'Eclat de rire*). Tantôt il passe de l'ordre physique à l'ordre moral et dans les phénomènes de la nature nous fait voir une image de la vie humaine (*Le Mélèze*, *L'Agave-aloès*). D'autres fois, mais plus rarement, il suit la marche inverse, et, après avoir formulé une loi, un principe, il l'applique à un cas particulier (*L'Art et le monde*). C'est ainsi que chez Guyau les considérations les plus abstraites se revêtent d'une forme sensible. Tout s'anime, tout vibre dans cette poésie où rien ne manquerait si à la profondeur du sentiment et de la pensée elle joignait la perfection de la forme.

(1) Guyau, *Vers d'un Philosophe*. Comparer Clair de Lune et Printemps oublié, Etoiles filantes et La Voie lactée, l'Analyse spectrale et la sixième Veille de la Justice.

Pour donner forme et vie aux idées générales, Sully Prudhomme use des mêmes procédés. Au lieu de dire par exemple que le beau, c'est l'expressif, il nous met sous les yeux un spectacle d'où notre esprit dégage la notion de beauté. L'aurore se lève, pareille à une rose immense ou encore à une baigneuse qui sort de la mer, frissonnante et rougissante. Cette féerie du jour naissant enchante le regard ; mais par l'intermédiaire des sens, elle met en branle l'imagination et la sensibilité. L'horizon rose ou vermeil est pour l'homme un miroir qui lui renvoie sa propre image : il s'y retrouve, il s'y reconnaît, et de là l'origine de l'émotion esthétique.

Mêlant un clair sourire au sourire de l'onde,
La radieuse Aurore, ainsi qu'un don d'amour,
Semblait dans une rose immense offrir au monde
La candide primeur du jour,
Et, tressaillant, pareille à la baigneuse blonde
Qui rougit et frissonne au sortir de la mer,
A l'Orient teignait de pourpre et d'or l'éther.
L'Homme sous le baiser des rayons aux prunelles
S'attendrit et posa la main sur son côté :
Les formes lui rendant son cœur visible en elles,
Il nomma la Beauté ! (1)

N'est-ce pas à des poèmes de ce genre que songeait Taine, lorsqu'il soutenait cette thèse assez paradoxale que l'artiste ne fait que manifester, d'une manière concrète et vivante, les causes et les lois que le savant exprime en formules abstraites et générales (2) ?

*
* *

Mais voici une autre opposition entre la science et la poésie. En ramenant à l'unité la multiplicité des

(1) *Le Prisme*, Métaphysique.
(2) *La Philosophie de l'Art*, II. p. 54.

phénomènes, en réduisant les faits à des lois, en classant les individus en espèces et en genres, le savant se fait une conception du monde toute différente de la représentation vulgaire. Le grand nombre, et l'artiste est du peuple en ce point, s'intéresse surtout aux sons et aux couleurs : or le physicien démontre que ces apparences sensibles ne sont qu'un mirage et comme un voile brillant dont nous couvrons la nudité des choses. Illusions encore les songeries du poète qui prête un visage aux rochers, qui croit entendre le vent gémir et le roseau soupirer : ces bruits naturels ne sont autre chose qu'un fluide mis en vibration.

Cette antinomie n'a pas échappé à Sully Prudhomme, et il l'a exprimée avec force dans plusieurs poèmes, notamment dans le Prologue de la Justice. Le poète, dit-il en substance, anime et personnifie toute chose. Or la science moderne répugne à une conception animiste de l'univers. La source qui chante ou pleure n'est pour elle qu'un peu d'eau filtrant à travers des roches. Dans la mer furieuse ou câline, plaintive ou sereine, elle ne voit qu'une combinaison d'hydrogène, d'oxygène et de chlorure de sodium. Le monde qu'elle conçoit n'a point d'âme : c'est un tourbillon d'atomes qui s'attirent ou se repoussent suivant des lois fatales. Vision toute géométrique, peu faite assurément pour inspirer un poète :

> Comment chanter, pendant qu'un obstiné chimiste
> Souffle le feu, penché sur son œuvre incertain,
> Et suit d'un œil fiévreux un atome à la piste,
> De la cornue au four, du four au serpentin ?
>
> Dans les combats légers de l'air avec la feuille
> Il nous fait voir un gaz attaquant du charbon ;
> La fleur même pour nous, depuis qu'il en recueille
> L'âme sous l'alambic, ne sent plus aussi bon (1).

(1) *La Justice*. Prologue. Cf. *Epaves*. Science et poésie.

La nature, telle qu'elle apparaît au savant, est sans vie et sans beauté. Il la dépouille du voile illusoire qui enchantait nos yeux. Qu'est-ce que l'incarnat de la rose ? Une vibration extrêmement rapide de l'éther. Qu'est-ce que l'azur ? De la lumière réfractée par les poussières atmosphériques. Qu'est-ce que la beauté féminine ? Une apparence que dissipe le microscope.

> Depuis qu'en tous les corps on a vu la dépouille
> Des tissus les plus fins grossir sous le cristal,
> Le regard malgré soi les dissèque et les fouille,
> Des attraits de la forme inquisiteur brutal (1).

Eh quoi ! le prestige de la forme serait-il menacé ? En aucune manière, car les apparences ne changent point avec les découvertes scientifiques. Si les hommes avaient toujours présentes à l'esprit les lois de l'optique et la théorie des ondes lumineuses, ils ne seraient plus abusés par des mirages imposteurs. Mais ce sont là des idées de derrière la tête qui ont peu d'influence sur la pratique. On en prend connaissance, on les admire un instant ; mais, à moins d'être physicien de profession, on s'empresse de les oublier. Le physicien lui-même parle et agit comme s'il croyait à l'objectivité des couleurs : il y croit tout le temps qu'il ne pense pas à ses théories. Nous savons fort bien qu'un tableau n'est qu'un carré de toile empâté de bleu, de vert et de jaune : pourtant il nous donne l'illusion de la réalité et nous émeut comme elle. Pourquoi les spectacles de la nature, si mensongers qu'il les suppose, laisseraient-ils le poète indifférent ? Songe-t-il que l'azur n'est que de la poussière quand un beau ciel de mai, calme, tendre, souriant lui fait l'âme limpide et bleue ? Songe-t-il que la foudre n'est qu'une étincelle électrique quand il frémit sous l'orage comme sous une puissance formidable et ir-

(1) *La Justice.* Prologue.

ritée ? Non, la précision de ses connaissances scientifiques n'empêche pas le poète de voir le monde comme un enfant ou un primitif. Leconte de Lisle, qui n'ignorait pas les récentes découvertes de la physique, fut un brillant coloriste : il a décrit des apparences trompeuses avec autant de conviction et de soin que s'il avait cru à leur réalité.

Mais à supposer même que le poète, désenchanté par la science, fût incapable de goûter et de décrire le mirage des choses, il ne serait pas contraint pour cela de renoncer à son art, car la réalité est souvent plus belle que l'apparence. C'est un magnifique spectacle que le ciel étoilé. Le regard contemple avec ravissement ces myriades d'astres qu'on a comparés tour à tour à une poussière de mondes, à des fleurs écloses dans le champ de la nuit, à un essaim d'abeilles planant sous l'arche de la voie lactée, à une pluie d'or dont les gouttes se seraient soudain arrêtées dans leur chute. Mais la vérité est plus belle encore que ces images. Quand on essaie de se représenter les dimensions réelles des astres, la distance qui les sépare, leur vitesse prodigieuse, on est à la fois émerveillé et confondu et l'on se sent emporté avec eux dans une sorte de vertige.

Sully Prudhomme a toujours pensé que les découvertes de l'astronomie moderne étaient de nature à favoriser l'inspiration. Un de ses poèmes préférés, celui qu'il désignait le plus volontiers pour les lectures publiques, est *Le Lever du soleil*. Il y compare le ciel des anciens, si mesquin et si bas, avec celui que la science nous a révélé. Le char d'Apollon ne semble-t-il pas une fiction misérable auprès du soleil réel, ce prodigieux incendie dont les flammèches dépassent cinquante mille lieues de hauteur ? La terre n'est plus un plateau immobile, mais une sphère évoluant dans l'espace. Tout tombe, tout gravite, et cette chute universelle assure mieux l'équilibre de

notre globe que la stabilité absolue imaginée par les anciens astronomes.

> Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
> Et depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve,
> Il apparaît plus stable, affranchi de soutien,
> Et l'univers entier vêt une beauté neuve (1).

Voilà de beaux vers, et qui prouvent que la matière scientifique, si ingrate qu'elle paraisse, peut prendre forme et vie sous la main d'un habile ouvrier. Si nos jeunes poètes nourrissaient leur esprit de connaissances positives, ils trouveraient dans les enseignements de l'histoire naturelle et de l'astronomie de riches filons à exploiter. Le monde des insectes et celui des astres nous captivent, l'un par ses aspects étrangement pittoresques, l'autre par les problèmes qu'il soulève dans notre esprit. Les perspectives qu'il découvre nous en font entrevoir d'autres plus merveilleuses encore. Le ciel est un archipel dont nous n'aurons jamais fini de dénombrer toutes les îles. Ainsi la précision des notions scientifiques peut s'auréoler de ce nimbe de mystère si favorable à la contemplation poétique.

*
* *

Ceci nous amène à parler d'une troisième incompatibilité que plusieurs croient apercevoir entre la science et la poésie. La science, disent-ils, est comme une lampe de mineur dont la faible clarté ne rayonne point au delà d'une certaine limite. Tout autour s'étend la nuit profonde et impénétrable. Mais nous pouvons jeter les yeux sur ces ténèbres mystérieuses : et ce regard, ce pressentiment de choses qu'on ignore, c'est la poésie. Il y aurait donc entre la poésie et la science la même opposition qu'entre l'ombre

(1) *Stances et Poèmes.* Le Lever du soleil.

et la lumière. A mesure que la science progresse, elle empiète sur le domaine de sa rivale ; et le jour où elle aura achevé son œuvre, la poésie, n'ayant plus d'asile, disparaîtra de ce monde.

Il est vrai que ce jour est encore très éloigné : on peut même se demander s'il viendra jamais. En effet, l'inconnu n'est pas comparable à un pays aux bornes fixes, dont la science ferait peu à peu la conquête. S'il a des limites, ce sont des limites flottantes, indéfiniment extensibles, car chaque découverte nouvelle suscite des problèmes nouveaux. Pour reprendre la comparaison citée tout à l'heure, le savoir humain est comme une sphère lumineuse perdue dans un abîme de ténèbres : plus elle grandit et se développe, plus se multiplient les points de contact avec l'obscurité.

Par conséquent, que les poètes se rassurent : il y aura toujours du mystère dans le monde. Et quand l'inconnu réel leur ferait défaut, il leur resterait la ressource de créer un inconnu fictif où se jouerait leur fantaisie. Quand ils animent et personnifient la nature, quand ils suivent des yeux les gestes irrités ou caressants des branches, quand ils écoutent « cette longue chanson qui coule des fontaines », ils vivent au milieu d'êtres imaginaires dont ils voudraient connaître les sentiments et l'histoire.

Les fontaines chantaient : que disaient les fontaines ?
Les chênes murmuraient : que murmuraient les chênes ?

Ce sont là des questions qui intriguent le poète, des énigmes qui se posent à tout moment et qui sans doute ne seront jamais résolues.

Convenons toutefois que, si l'inconnu est un élément essentiel de la poésie, la vérité scientifique n'intéresse le poète que par les rêves qu'elle suscite, par les perspectives qu'elle ouvre à l'imagination. Considérée en elle-même, elle est claire, intelligible ;

elle a franchi la limite qui sépare l'ombre de la lumière et s'est exclue, semble-t-il, du domaine poétique. Mais il n'est pas vrai que la poésie ne se plaise que dans le vague et l'insaisissable. C'est là une illusion qui provient du langage. On n'a pas pris la peine de délimiter nettement les différents sens du mot poésie. On donne parfois ce nom à des œuvres en vers, quel qu'en soit d'ailleurs le mérite. En ce sens poésie est synonyme de versification. On qualifie encore de poétique tout ce qui éveille le sentiment d'une beauté idéale et mystérieuse : telles sont certaines pages de Chateaubriand et de Lamartine. Mais si cette définition épuise le sens du mot, si le poète est celui qui s'inquiète et songe au seuil du mystère, il faut refuser ce titre à presque tous nos classiques, et les romantiques eux-mêmes ne le méritent que par intermittences. C'est donc qu'il y a un troisième sens du mot poésie, le plus large et le plus usuel. Il désigne des œuvres en vers remarquables pour le fond et la forme, et vraiment belles, qu'elles suscitent ou non l'aspiration vers l'idéal.

Il ne semble pas que Sully Prudhomme ait suffisamment tenu compte de cette distinction, pourtant capitale. Il ne voit pas de milieu entre la versification et la poésie pure, celle qui fait aspirer et rêver. Voici à ce sujet ce qu'il écrivait à l'un de ses amis :

« Il importe de reconnaître la distinction entre l'art des vers et la poésie proprement dite. Les vers peuvent être appliqués à l'expression de n'importe quoi, comme le prouve leur emploi dans la comédie et le poème didactique. Un excellent versificateur saurait formuler en vers les découvertes de la science, même abstraites. A ce point de vue, la science peut être matière à versification au même titre que tout autre sujet ; mais, d'autre part, les

découvertes capitales de la science, en tant qu'elles modifient tous les points de vue de l'âme sur la nature, nous remuent profondément et sont essentiellement poétiques par cette propriété... En résumé, la science se refuse à la poésie par son côté purement didactique et se prête à la versification par ce même côté ; en outre, elle est poétique par les horizons qu'elle ouvre au rêve en transformant la signification du monde sensible » (1).

Cette observation ne nous semble pas juste. Quand une œuvre en vers exprime sous une forme excellente des idées claires et simples qui, sans donner l'essor au rêve, satisfont l'intelligence, elle est belle sans plus. C'est le cas par exemple du Misanthrope de Molière, de quelques Epîtres de Boileau et de la plupart des Fables de La Fontaine. Dirons-nous que Molière, Boileau, La Fontaine ne sont que d'habiles versificateurs, des virtuoses ? Non, évidemment. Et s'ils avaient mis en œuvre, non pas des idées morales, mais des vérités d'ordre scientifique ou philosophique, auraient-ils cessé pour cela d'être poètes ? A notre avis, il serait téméraire de le prétendre.

II

La science et la poésie ne sont donc pas des puissances irréductiblement antagonistes : entre elles la conciliation est possible. Mais vont-elles rester indifférentes l'une à l'autre ; ou bien le savant se fera-t-il l'inspirateur et le pourvoyeur du poète ? Celui-ci peut-il prendre pour matière les vérités que l'autre découvre ? Pour répondre à cette question, il importe de distinguer entre la science, proprement dite, et ce qu'on pourrait appeler les « à-côté » de la science, comme les qualités morales du savant,

(1) Cité par M. C. Hémon, *La Philosophie de M. Sully Prudhomme*, p. 33.

les merveilles de l'industrie ou encore les sentiments que la science fait naître.

D'abord pourquoi le courage des savants, et spécialement des inventeurs, n'inspirerait-il pas les poètes? La passion de la découverte fait braver les plus grands périls et mépriser la mort comme la foi et le patriotisme. La science a ses héros et ses martyrs. Le médecin qui cherche le bacille d'une maladie infectieuse au risque de se contaminer, l'ingénieur qui ne recule pas devant les besognes les plus répugnantes (1), le navigateur qui s'enfonce à travers les banquises dans la direction du pôle, l'aéronaute qui, pour vérifier un chiffre, s'élève à des hauteurs où l'air est irrespirable, sont aussi dignes d'admiration que le soldat qui monte à l'assaut d'une position ennemie. Il est vrai que ce genre d'héroïsme tient moins de place dans la littérature que le courage militaire. Jusqu'ici peu de poètes se sont rencontrés, capables de comprendre cette forme particulière de la bravoure. Mais vienne un novateur, pénétré tout à la fois de tradition et d'esprit moderne, et il saura tirer parti de ce sujet nouveau. Sully Prudhomme, comme on sait, l'a exploité avec bonheur. Il a composé en l'honneur des victimes du Zénith un panégyrique justement célèbre. Nous ne pouvons l'approuver quand il affirme que la science a supplanté la religion ou encore quand il ne reconnaît d'autre immortalité que la survivance dans la mémoire des hommes. Mais ces réserves faites, il reste que le Zénith est un poème admirable, moderne par les idées et classique de forme, plein d'images neuves et justes, et tout frémissant d'un enthousiasme contenu. C'est le chef-d'œuvre de Sully Prudhomme, et sans doute un des chefs-d'œuvre de la littérature française.

(1) Cf. Les Ecuries d'Augias.

Le poète fut-il aussi bien inspiré quand il chanta la roue, l'usine, la photographie et les câbles sous-marins? L'outillage si compliqué de l'industrie moderne peut-il se décrire en beaux vers? Sully Prudhomme a effleuré cette question dans son ouvrage : l'Expression dans les beaux-arts. Il remarque fort justement que les instruments ou appareils de l'industrie primitive plaisent davantage au peintre et au poète, pour cette raison qu'ils expriment à la fois leur destination et la nature du moteur. La vitesse d'un navire à voiles et l'inclinaison de sa mâture représentent assez bien la force et la direction du vent. Il en est de même d'un arc, d'un attelage, d'un moulin à eau. Mais un canon chargé ne donne aucune idée de la puissance qu'il recèle ; il n'y a guère de proportion entre sa forme, ses dimensions et l'effet qu'il est capable de produire. Pourtant une exception est à faire en faveur de la locomotive. Par sa rapidité, par son halètement, par les jets de vapeur qu'elle lance avec force, elle fait songer à un monstre que l'industrie humaine serait parvenue à domestiquer. Elle est tout ensemble rigide et vivante, étrange et familière, formidable et soumise. Mais si intéressante qu'elle soit, Sully Prudhomme ne s'est pas aventuré à la dépeindre : il y fait seulement des allusions assez vagues.

Mais que la roue aux chars d'Olympie était lente !
Regarde-la qui vibre et fuit, toute brûlante
D'une rapidité que tu n'inventas pas ! (1)

Quant à la photographie, le poète la désigne à la façon de l'abbé Delille, par une périphrase des plus entortillées.

Mais, ô soleil, ami qui la connais le mieux,
Qui prêtes à son cœur, quand nous sommes ensemble,
Tes rayons les plus purs pour luire dans ses yeux,

(1) *Les Epreuves.* La Roue. Cf. *Les Solitudes.* Effet de nuit.

Artiste dont la main ne cherche ni ne tremble,
Viens toi-même au miroir que je t'offre imprimer
Chacun de ces rayons qui me la font aimer (1).

Se rappelant son passage au Creusot, Sully Prudhomme nous parle aussi de l'usine métallurgique ; mais il se borne à en dépeindre l'aspect général sans entrer dans aucun détail technique. La forge personnifiée devient une esclave sourdement rebelle qui n'obéit que par contrainte.

La forge fait son bruit, pleine de spectres noirs.
Le pilon monstrueux, la scie âpre et stridente,
L'indolente cisaille atrocement mordante,
Les lèvres sans merci des fougueux laminoirs,

Tout hurle, et dans cet antre, où les jours sont des soirs
Et les nuits des midis d'une rougeur ardente,
On croit voir se lever la figure de Dante
Qui passe, interrogeant l'éternel désespoir

C'est l'enfer de la Force obéissante et triste (2).

En somme, le poète a échoué dans la description de la machinerie moderne. Il était plutôt fait pour observer les mouvements de son âme que pour jouir de l'aspect extérieur des choses. Aussi est-il excellent lorsqu'il se borne à exprimer son admiration pour les découvertes scientifiques, sa passion pour la vérité, son angoisse quand elle se dérobe, sa joie quand il l'a découverte. Quand ces sentiments atteignent un certain degré d'intensité, quand surtout ils vont jusqu'à l'exaltation et à l'enthousiasme, leur expression devient facilement lyrique.

Comme exemples de ce lyrisme grave, un peu austère qu'on a appelé « le lyrisme positiviste », on pourrait citer la plupart des sonnets des Épreuves groupés sous ce titre : *le Doute*. L'anxiété du chercheur est si vive qu'elle lui inspire des images frap-

(1) *Les Epreuves*. Réalisme.
(2) Ibid. Une Damnée.

pantes et des accents émouvants. La nuit, il a des insomnies douloureuses. Son âme est le théâtre d'un dur combat « entre la foi sans preuve et la raison sans charme ». Il s'agite, il soupire. Sa mère inquiète lui demande : Qu'as-tu, mon enfant ? Pourquoi ne dors-tu pas ?

Je lui réponds, ému de sa bonté chagrine,
Une main sur mon front, l'autre sur ma poitrine :
« Avec Dieu cette nuit, mère, j'ai des combats » (1).

Il a parfois la sensation horrible d'être enterré vivant. Il se voit enfermé dans le doute comme dans un cercueil. Là-haut, c'est la lumière, la liberté, la joie. Mais quand sortira-t-il de sa prison, quand soulèvera-t-il le poids de ténèbres qui l'oppresse ?

Dors, ne te dresse plus vers le haut empyrée,
O mon âme, retiens ton essor et ta voix,
Pour ne pas te sentir toute vive enterrée (2).

On a remarqué avec raison que ce qui fait l'intérêt de la Justice, c'est moins les idées générales exprimées dans ce poème que le sentiment dont il est animé. Au lieu de nous exposer par ordre les résultats de ses méditations, le poète nous fait assister à son investigation même. Il se demande si la justice existe et ce qu'elle est. Sur ce point s'élève un conflit entre son cœur et sa raison. Il voudrait croire, espérer ; mais, dès que son âme frémit de joie et de désir, une main impitoyable en arrête les vibrations. Ses illusions s'évanouissent à mesure qu'elles se forment. A la fin cependant les voix contraires dont la dissonance le faisait souffrir, se mettent d'accord et chantent à l'unisson. Il a trouvé la solution du problème. Alors il se félicite et sa joie éclate en un chant triomphal.

(1) *La Lutte.*
(2) *Tombeau.*

Le rayon poursuivi me réchauffe et m'éclaire !
Je l'ai longtemps cherché ; ma peine a son salaire...
Dors, ô mon âme, avant que le jour reparaisse !
Ayant conquis la paix, savoures-en l'ivresse ! (1)

III

Quand il s'agit des « à-côté » de la science, tout le monde est d'accord, ou à peu près. Mais la science elle-même et la philosophie sont-elles pour le poète une matière d'art ? Ici il importe de distinguer d'une part entre les sciences philosophiques comme la psychologie expérimentale et l'histoire des systèmes, et d'autre part la métaphysique et la morale. Les premières ont une méthode définie et obtiennent des résultats susceptibles d'être contrôlés. Quant aux spéculations sur l'homme et l'univers, sur notre origine, notre destinée ou le fondement du devoir, elles ne se prêtent pas à une démonstration rigoureuse. Or c'est précisément ces idées morales et métaphysiques qui, depuis le vieil Hésiode jusqu'à nos jours, sont le fond même de la poésie. Que voyons-nous par exemple dans la Fontaine ? Une peinture des mœurs du temps, et aussi l'exposé d'une morale utilitaire et d'une philosophie naturaliste. Les magnifiques symboles de Vigny sont l'incarnation d'idées générales comme celles-ci : il faut souffrir sans se plaindre ; détournons nos sympathies de la nature insensible pour les reporter sur la souffrance humaine. Lamartine, comme on sait, s'inspire à la fois de Platon et de l'Evangile, et l'on a fait de savantes études sur la philosophie de Victor Hugo (2).

Comme ces grands ancêtres, Sully Prudhomme a composé des poèmes où il traite les plus hautes questions que se soit proposées la pensée humaine. Que

(1) *La Justice*, Dixième Veille.

(2) Voir sur ce sujet Guyau, *L'Art au point de vue sociologique*. Ch. VII.

ces œuvres, les Destins par exemple ou la Justice, aient leur beauté, la beauté grave d'une muse de marbre, chastement vêtue, pensive et recueillie, nul ne songe à le contester. Mais quand le poète expose, non plus des considérations philosophiques ou morales, mais des lois ou hypothèses scientifiques, ne se méprend-il point sur les limites de son art ? A-t-il réussi lui-même, et toute tentative de ce genre est-elle vouée à l'insuccès?

Avant de donner un avis sur cette question, voyons quelles sont les conditions du genre que nos pères appelaient, assez improprement, le genre didactique.

Le mot didactique se rapporte à l'enseignement. Mais le poète se propose d'abord de plaire et non d'instruire ou de moraliser. La fin qu'il poursuit n'est pas d'ordre pratique. Ce n'est pas les Géorgiques que l'agriculteur consulte pour se renseigner sur les meilleures méthodes de culture : un traité spécial, écrit platement, fait bien mieux son affaire. Virgile n'a pas composé son immortel poème pour apprendre à élever les abeilles ou tailler les vignes : sur ce point les paysans du Latium auraient pu lui en remontrer. Mais l'aspect de la campagne et les travaux agricoles lui ont inspiré de belles idées qui, pour produire tout leur effet, devaient être exprimées en vers. Le vers est comme la musique : il ajoute au langage ordinaire, non pas précisément la cadence et l'harmonie, qualités qui ne sont pas étrangères à la prose, mais la mesure ; et cela seul lui donne quelque chose de rythmique, de rapide et de léger comme un battement d'ailes.

> Les beaux vers sont si beaux ! La strophe cadencée
> Par son rythme sonore et ses rigides lois
> Donne un fier mouvement à l'auguste pensée,
> Elle est impérieuse et touchante à la fois.

D'un vers passionné dont l'harmonie est grande
Nul ne saurait braver l'irrésistible appel :
Une âme habite en lui, le soulève et le scande,
Et l'on sent qu'il respire et qu'il est immortel ! (1)

Du moment que le poète, didactique ou non, se propose de plaire plutôt que d'enseigner, il doit faire un tri parmi les idées qui se réfèrent à son sujet. Il choisira les unes, celles qui par leur beauté sont dignes de la poésie, et laissera les autres. Méthode fort sage qu'Horace recommandait déjà aux versificateurs de son temps :

... *Et quæ*
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

Mais que faut-il entendre par une belle idée ? Laissons les philosophes agiter cette question, et de tous leurs débats retenons seulement qu'une belle idée se reconnaît à ce signe qu'elle n'est ni trop banale ni trop abstruse. Il faut qu'elle excite l'activité intellectuelle avec intensité mais sans fatigue.

Sully Prudhomme recommande d'éviter à tout prix la platitude. Un vers plat, dit-il, n'est pas un vers et se distingue par le manque d'harmonie (2). Nous croyons que c'est plutôt par l'idée qu'il pèche. S'il n'exprime que des pauvretés, ce n'est pas l'harmonie qui le sauvera. Des riens ne deviennent pas quelque chose parce qu'ils sont sonores. Remarquons toutefois que des pensées assez communes peuvent être relevées par l'expression. Chacun sait que les vieillards se souviennent mieux de ce qui s'est passé dans leur enfance que des récents événements de leur vie. Sous sa forme abstraite, cette vérité psychologique intéresse peu ; mais voyez comme elle s'anime et s'embellit quand elle est associée à une image !

(1) *Stances et Poèmes.* Encore.
(2) Préface du *Bonheur.*

Comme un prompt échanson qui, sans reprendre haleine,
Passe devant la coupe et la tient toujours pleine,
Le temps passe et remplit la mémoire à plein bord.

Le souvenir nouveau, c'est la dernière goutte
Qui sous le moindre heurt s'en échappe d'abord,
Tandis que la première au fond demeure toute (1).

Inversement quand l'idée est trop ingénieuse ou trop subtile, il faut pour la bien comprendre un effort qui empêche d'en sentir la beauté. Il en est ainsi de certaines démonstrations de l'Ethique. Pour faire la synthèse de tous les rapports qu'elles impliquent, une grande attention est nécessaire ; et, si l'on n'a une cervelle métaphysique, on les oublie presque aussitôt. Ces fragiles échafaudages d'idées, à peine assemblés, s'écroulent.

Ajoutons qu'une idée semble peu digne de la poésie quand elle n'intéresse pas en quelque manière la sensibilité. L'expression la plus directe et la plus simple du sentiment, c'est l'accent et le geste, matière première que l'art a organisée. Les modulations naturelles de la voix humaine ont inspiré les premières mélodies et le pas cadencé est devenu la danse. Quand elle accompagnait les chants et les chœurs, la parole devait en imiter le rythme, et de là sans doute l'origine du vers. Les chansons populaires, improvisées sur des airs connus et réglant les évolutions d'une ronde paysanne, donnent une idée de l'union étroite qui régnait jadis entre les arts. Quand la poésie s'est séparée de la musique, elle a gardé de son association première, outre la mesure, une certaine affinité avec le sentiment. Elle est indifférente à la pensée pure, celle qui éclaire l'intelligence sans exciter les passions. Rimer à froid, c'est le fait d'un versificateur patient ou d'un habile virtuose, mais non d'un poète.

(1) *Le Prisme.* Les Souvenirs.

Enfin quand l'idée ne peut s'exprimer qu'à l'aide d'un vocabulaire spécial, la poésie fait sagement de ne pas l'accueillir. Elle parle le langage de tout le monde ; elle emploie de préférence les termes usuels qui sont aussi les plus anciens, et répugne aux néologismes de la terminologie scientifique qui ne sont entendus que d'un petit nombre.

Ceci posé, nous voyons tout de suite pourquoi Sully Prudhomme nous semble, en maint passage, si terne et si contraint. En se donnant pour tâche de résumer à grands traits l'histoire de la philosophie et des sciences (1), il s'engageait par là même à ne rien omettre d'essentiel. Il ne pouvait donc observer une des règles de l'art qui est de choisir entre les vérités les plus touchantes et les plus belles. Plusieurs de celles qu'il expose n'intéressent que la raison spéculative. Sa poésie devient un enseignement et fait songer parfois à une dissertation rimée. Dissertation précise et claire, mais froide et laborieuse. Mettre en vers le système d'Aristote ou celui de Spinoza, c'est un tour de force assez difficile : Sully Prudhomme s'en tire honorablement ; mais nous trouvons qu'il se donne trop de mal. On pardonne aux professeurs, aux prédicateurs, aux avocats de s'exprimer péniblement s'ils disent de bonnes choses : on va les écouter pour son profit et non pour son plaisir. Mais quand un poème sent l'effort, il a manqué son but. Nous voulons qu'il plaise et le condamnons sans pitié s'il n'y réussit pas.

Je sais bien que les beaux vers ne sont pas rares dans l'histoire versifiée de la philosophie qui figure dans le Bonheur. On sait par quel raccourci énergique Sully Prudhomme résume la preuve de l'existence de Dieu d'après saint Anselme, et encore la théorie des causes occasionnelles et la doctrine entière de Malebranche :

(1) *Le Bonheur.*

Le concevoir parfait, c'est exiger qu'il soit (1).

Dieu seul fait tout en nous, nous voyons tout en Dieu (2).

Ces vers chargés de sens pénètrent d'un seul coup dans l'esprit et y éclatent en projetant une multitude d'idées. Ils ne manquent pas d'intérêt ; mais, pour en goûter la beauté grave et philosophique, convenons qu'il faut être un peu de la partie.

Pour faire l'histoire des sciences, Sully Prudhomme avait besoin d'un certain nombre d'expressions que la poésie rejette. Comment faire entrer dans un vers la parallaxe ou la quadrature du cercle ? On ne peut faire entendre ces notions ou ces objets qu'au moyen d'allusions vagues ou de périphrases ingénieuses. Sully Prudhomme emploie tour à tour les deux procédés. Voici comment il désigne le théorème connu des écoliers sous le non de « pont aux ânes » :

> Parce qu'ils ont d'abord su faire
> Du chiffre un signe ingénieux...
> Dessiné du doigt sur le sable
> Sur un triangle trois carrés... (3).

Dans les vers suivants nous devinons qu'il veut parler de l'analyse spectrale :

> Newton fait dans le prisme éclore
> D'un rayon qui l'a traversé
> Tout un arc-en-ciel nuancé
> Comme un bouquet multicolore
> D'une tige unique élancé !
> Et sur l'écran qui s'en irise
> Le chimiste apprend des soleils,
> Par une sublime analyse,
> Leurs éléments qu'avec surprise
> Il trouve aux corps connus pareils (4).

(1) *Le Bonheur*. La Philosophie moderne.
(2) Ibid.
(3) Ibid. Les Sciences.
(4) Ibid.

Ici le poète développe en une longue période ce que le prosateur dirait en deux mots : c'est un jeu qui semble assez puéril.

Mais quand il présente, non les idées des autres, mais les siennes propres, une opinion personnelle longuement méditée, une vérité qui le passionne et n'est pas trop rebelle à la versification, il a d'heureuses réussites. Même dans l'histoire des sciences, après qu'il a fait passer sous nos yeux, dans un défilé assez morne, les géomètres, les astronomes, les physiciens et les chimistes, le poète trouve des accents émus pour exprimer l'insuffisance de la méthode positive.

... Il est un Dieu peut-être,
Peut-être une âme aussi :
Pour renoncer sans honte à les jamais connaître,
Qu'avez-vous éclairci ?

Vous avez seulement diminué le nombre
Des noms donnés aux faits
Comme eux, leurs propres lois dont la cause est dans l'ombre
Ne sont que des effets ;

Sans rien avoir trouvé de la raison du monde,
L'homme se dit savant
Quand il tâte combien l'ignorance est profonde
En sondant plus avant ;

Mais c'est en vain qu'à fuir ce qui le fuit lui-même
Il croit se résigner ;
Il cherche malgré lui cette cause suprême
Qu'il ne peut dédaigner !

C'est elle qui l'attire à travers les fantômes
Que ses prunelles font :
Vous-mêmes, en parlant de forces et d'atomes,
Vous parlez d'elle au fond (1).

Ces vers ne manquent pas de charme ; mais ils se rapportent à la philosophie autant qu'à la science.

(1) *Le Bonheur*. Les Sciences.

On pourrait donc objecter que, si le poète a trouvé une veine heureuse, c'est en s'éloignant de son sujet.

De même, après avoir résumé à grands traits la philosophie antique, il nous décrit une scène digne de tenter un grand peintre. Des épicuriens sont couchés sur des lits de pourpre autour de tables somptueusement servies. Dans la vaste salle, des éclats de rire se mêlent aux sons mélodieux de la cithare. Mais voici que parmi les guirlandes de fleurs et les statues impudiques, le Crucifié apparaît. Devant cette tragique image de la douleur et de l'immolation volontaire, les sybarites se troublent. Dans la coupe tendue par l'un deux tombe une goutte de sang. Depuis ce jour, un ressouvenir du Calvaire dort au cœur des voluptueux : ils ne peuvent être égoïstes sans remords depuis que le Christ a donné le précepte et l'exemple de la charité. L'idée est belle, comme on le voit, et le poète s'y arrête avec complaisance ; mais, en la développant, ne perd-il pas de vue son sujet principal qui est l'histoire des systèmes (1)?

Semblable remarque a été faite maintes fois sur le poème de la Nature. Quand Lucrèce est proprement didactique, quand il s'évertue à mettre en vers la doctrine des atomes, son style est laborieux, tendu, obscur. Il n'est vraiment poète que dans son invocation à Vénus, quand il nous dépeint les temples sereins de la sagesse, quand il nous exhorte à ne pas craindre l'enfer ni la tombe, bref quand il traite à sa manière les grands thèmes lyriques : le bonheur, l'amour, la mort (2).

Voyez encore les Géorgiques. Si l'on retranchait de ce poème la partie lyrique, descriptive ou narra-

(1) *Le Bonheur*. La Philosophie antique. Cf. le tableau de Th. Couture, Les Romains de la décadence.

(2) Voir dans le livre premier traduit par Sully Prudhomme l'invocation à Vénus, les passages sur la superstition et la poésie ; dans le livre II, la description du bonheur du sage et le mythe de Cybèle ; dans le livre III, la prosopopée de la Nature ; dans le livre V, le premier âge du monde, etc.

tive, l'éloge de l'Italie et de la vie champêtre, le récit de la peste, la légende d'Aristée, il ne resterait, je le crains, qu'un maigre squelette. Nous goûterions encore l'harmonie, l'élégante simplicité de ces vers qui donnent l'impression d'un pur ivoire savamment ouvragé. Mais une poésie parfaite doit satisfaire à la fois l'oreille, le cœur, l'imagination, l'intelligence ; et il faut bien convenir que nombre d'idées exposées par Virgile sont par elles-mêmes médiocrement intéressantes. Quand par exemple il nous parle de la greffe, de la marcotte, ou bien encore des signes auxquels on reconnaît les meilleures génisses, ses vers ne nous plaisent que par la forme et, pour tout dire, nous sommes un peu choqués par le contraste entre le travail si riche et la matière si commune.

Lucrèce et Virgile n'ont pas manqué d'imitateurs. Parmi les notes d'André Chénier, on a trouvé le plan d'un poème immense sur l'origine du monde, de l'homme, de la religion et de la société. L'Hermès devait donc être une Encyclopédie en vers, claire, rationnelle et impie comme l'autre. Si la Révolution n'avait pas empêché le poète d'exécuter son dessein, la littérature française eût-elle été enrichie d'un chef-d'œuvre ? C'est fort douteux. Dans les fragments en vers de l'Hermès, il y a de beaux mouvements, des expressions heureuses. Mais en exposant le système du monde, en racontant l'origine des lois ou de l'écriture, le poète n'évite pas toujours les écueils du genre, l'abus des périphrases et surtout le prosaïsme. Il est donc probable que, pour la beauté de la forme, ce vaste poème auquel Chénier voulait consacrer dix ans de sa vie, n'eût pas égalé ses élégies ni ses idylles (1).

Faut-il donc désespérer de la poésie scientifique ? Ce genre est-il soumis à des conditions telles que la réussite y soit impossible ? Nous ne le pensons pas. Il se peut que la science ait un jour ses poètes. Quand

(1) Cf. *Les Poésies d'André Chénier*, Edit. Latouche, pp. 195-211.

on lit les études à la fois si savantes et si littéraires de Henri Fabre, ou simplement les Etudes de Bernardin de Saint-Pierre, on s'étonne que nul n'ait encore chanté ce monde des insectes si varié, si pittoresque, si étrange. L'astronomie et la géologie ont ouvert à l'imagination moderne des perspectives fantastiques. La terre se détachant des flancs du soleil et circulant, incendie énorme, à travers l'espace ; l'océan primitif roulant ses flots d'un pôle à l'autre ; l'émersion des premiers continents ; la vie des animaux monstrueux dont la paléontologie découvre les empreintes ; les passions, les mœurs, les croyances des hommes des cavernes, jusqu'ici ces sujets grandioses ont peu tenté les poètes. Pourquoi ? On ne le voit pas : peut-être à cause de la spécialisation prématurée et du manque de culture scientifique chez les jeunes gens qui ont le goût de la rime. Ces obstacles, quels qu'ils soient, ne sont-ils qu'accidentels et temporaires ? Verra-t-on jamais un poète de génie qui, choisissant parmi les enseignements d'une science les plus capables de nous intéresser et de nous émouvoir, les exprimera dans une forme plastique et vivante, et qui, avec de la vérité pure, nous donnera une impression de beauté ? Nul ne peut le promettre, mais il n'est pas téméraire de l'espérer.

IV

Nous pouvons maintenant établir un nouveau parallèle entre Sully Prudhomme et les Parnassiens. Comme l'auteur des Destins et de la Justice, ces derniers ont le culte de la science et s'en inspirent. Le centre où se rattachent la plupart des poèmes de Leconte de Lisle, c'est l'hypothèse évolutionniste appliquée à l'histoire des religions et à l'origine de l'homme. Le sentiment religieux a pris des formes multiples selon les âges et les pays. L'historien et le philosophe se donnent pour tâche d'expliquer par la

race, le milieu et le moment, la genèse des différents cultes. Ils classent des faits, analysent et comparent des textes afin de découvrir quelques principes ou lois générales. Le dernier terme de leurs recherches est la vérité abstraite. Tout autre est le procédé de Leconte de Lisle. Poète plus encore qu'érudit, il essaie de s'identifier par la sympathie avec un personnage de l'époque ou du pays qu'il veut dépeindre ; il se conforme à ses sentiments, il entre dans son état d'âme. Puis il fait parler et agir ce personnage dans une scène qui est comme un échantillon d'une multitude de scènes analogues. Sa poésie est donc à la fois concrète et représentative : tout en restant colorée et vivante, elle a une valeur symbolique et une portée immense. C'est ainsi que tout le moyen-âge tient pour lui en quelques poèmes comme les Deux glaives et un Acte de Charité.

Selon les transformistes, l'animal est un songe dont l'homme est le réveil. Il s'ensuivrait que nos tendances, même les plus élevées, se retrouvent dans la bête, au moins en germe et à l'état confus. Partant de cette idée, le poète nous décrit une bande de chiens faméliques, hurlant sur une grève déserte. Devant la vaste mer aux plis infranchissables, ils éprouvent une angoisse analogue à celle que nous inspire l'Inconnaissable, cet océan illimité pour lequel nous n'avons ni barque ni voiles.

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurlez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages ! (1)

(1) *Poèmes barbares.* Les Hurleurs.

C'est de la même manière que procède le plus fidèle disciple de Leconte de Lisle, José-Maria de Hérédia. De toute une civilisation disparue, il ne retient qu'un fait, un geste, une attitude. C'est Annibal adossé contre l'arche d'un pont et qui écoute dans le lointain le piétinement sourd des légions en marche ; c'est Antoine penché sur Cléopâtre et voyant dans les yeux de sa funeste amante l'image de sa défaite ; ce sont les Conquistadors qui, chaque soir, voient surgir du fond de l'océan et monter dans un ciel ignoré des étoiles nouvelles. Ces détails pittoresques, choisis entre mille et habilement mis en valeur, ont un pouvoir d'évocation extraordinaire. Au moins dans les esprits cultivés, ils éveillent une multitude de souvenirs et leur présentent en raccourci toute une période historique.

Comme on le voit, Leconte de Lisle et de Hérédia empruntent un grand nombre de sujets à l'histoire. Quant à Sully Prudhomme, c'est plutôt dans les sciences physiques et naturelles qu'il cherche des inspirations. L'astronomie en particulier lui a suggéré des métaphores et des symboles vraiment poétiques. C'est ainsi qu'il compare l'idéal à une étoile invisible, mais dont la lumière voyage et viendra éclairer les yeux des derniers hommes. Mais il ne se borne pas à emprunter à la science quelques comparaisons inédites : c'est la science elle-même qu'il voudrait introduire dans la poésie.

Le pinceau n'est trempé qu'aux sept couleurs du prisme,
Sept notes seulement composent le clavier,
Faut-il plus au poète ? et ses chants pour matière
N'ont-ils pas la science aux sévères beautés,
Toute l'histoire humaine et la Nature entière (1) ?

Dans les Destins, le Zénith, et surtout dans la Justice et le Bonheur, on trouve de longues séries d'idées

(1) *Stances et Poèmes.* Encore.

générales exposées sous une forme abstraite et dans un ordre logique. C'est là un trait particulier à Sully Prudhomme. Dans Leconte de Lisle, et l'on pourrait en dire autant de Vigny, le récit et la description tiennent presque toute la place. L'idée se dégage d'elle-même ou, si elle est exprimée, c'est en manière de conclusion et en quelques vers.

Autre différence considérable. Si Leconte de Lisle a une philosophie, on ne peut pas dire pour cela qu'il soit philosophe. A lire certains de ses poèmes comme *Quin*, *l'Anathème*, *Solvet saeclum*, on voit tout de suite qu'il est athée et pessimiste. Mais ces croyances ou tendances se rattachent-elles à une vue synthétique de l'univers ? Quelle est l'origine du monde et de la vie ? Qu'est-ce que l'esprit, qu'est-ce que la matière, et comment se représenter les rapports de l'un et de l'autre ? Y a-t-il des causes finales ? Pouvons-nous atteindre le vrai, à quelles conditions et dans quelles limites ? Quelle est la nature du beau et le fondement de la morale ? Il ne semble pas que Leconte de Lisle ait réfléchi longuement et avec méthode à ces questions capitales. Or Sully Prudhomme les a, non seulement méditées, mais traitées tout au long dans ses œuvres en vers et en prose. Sans doute il ne s'est pas donné la peine de les coordonner en un système ; il ne prétendait point expliquer par quelques principes très simples la multiplicité des phénomènes. Mais par la profondeur de sa réflexion, par l'acuité de ses analyses, par l'originalité de quelques-uns de ses aperçus, il mérite le titre de philosophe ; et qui voudrait lui refuser celui de poète ? Cet accord de facultés si diverses, c'est sa marque propre et sa grande originalité.

Lui-même ne s'y est pas mépris ; il a bien vu que ce qui le distinguait des Parnassiens, c'était une formation scientifique plus complète et une véritable

passion pour la philosophie. Aussi s'est-il orienté de bonne heure vers la poésie philosophique. Ses maîtres et ses modèles sont Lucrèce et André Chénier. Il attache plus d'importance à des poèmes comme les Destins ou le Lever du soleil qu'à ceux qui, de son vivant, figuraient déjà dans les anthologies. C'étaient les vrais fils de son esprit, ceux en qui il se reconnaissait le mieux. Il s'impatientait, dit-on, de n'être pour le grand public que l'auteur du *Vase brisé*. Vanité des projets humains ! ce qu'il estimait le plus en lui, c'est ce que la majorité de ses lecteurs goûtait le moins. Il est parvenu à la gloire, non par la voie ardue et presque déserte qu'il s'était tracée d'abord, mais par un chemin que d'innombrables poètes lui avaient frayé.

CHAPITRE III

La Théorie de l'Art pour l'Art.

I. Pour Leconte de Lisle, comme pour Gautier et Flaubert, l'art a sa fin en lui-même. Il ne peut, sans déchoir, se mettre au service de la science ou de la morale, ni se faire l'interprète des sentiments de la foule. — La religion de la beauté.

II. Par ses idées toutes différentes sur le rôle social de l'art, Sully Prudhomme se rapproche des romantiques plus que des parnasiens.

Outre l'impersonnalité et l'objectivité, ce qui caractérise le vrai savant, c'est, dit-on, l'indifférence aux conséquences pratiques qu'on peut tirer de ses découvertes. Que d'autres en profitent ou en abusent, c'est leur affaire. Pour lui, son rôle se borne à trouver, démontrer, propager la vérité. Il est au comble de ses vœux quand il est parvenu à enrichir, ne fût-ce que d'un chiffre, le trésor de la science.

Tel était le point de vue de Taine, ce grand positiviste. Ce n'est pas lui qui eût reproché aux savants l'invention des explosifs qui ont rendu la guerre mondiale si affreusement meurtrière. Si les hommes sont méchants et cupides, s'ils exploitent les découvertes scientifiques au profit de leurs convoitises ou de leurs haines, est-ce la faute des chimistes ? Savent-ils seulement s'il y a des peuples ennemis ? Ils se sont volontairement cloîtrés dans leur laboratoire et ne prennent nul souci des querelles du monde.

Comme les savants, le philosophe n'a pas à se préoc-

cuper des conséquences morales et sociales de sa doctrine. Après avoir pénétré aussi avant que possible dans l'essence des choses, il expose loyalement le résultat de ses recherches : c'est son droit et son devoir. Mais que ses théories soient funestes ou bienfaisantes, c'est une question qu'il ne se pose même pas. Et si on vient lui dire que ses principes ont provoqué ou justifié des actes criminels, il ne perdra pas pour autant sa belle sérénité. Comme il ne s'est inspiré que de l'amour désintéressé du vrai, sa conscience est à l'abri de tout reproche. Ainsi raisonnait l'auteur de l'Intelligence. Selon lui, la science était absolument indépendante de la morale ; et, quand il lut le *Disciple* de Paul Bourget, où la thèse contraire est défendue avec vigueur, il en fut surpris et attristé. Cette lecture lui révéla que l'influence de sa génération déclinait et que de nouveaux maîtres allaient prendre la direction des esprits (1).

I

Cette autonomie que Taine revendiquait au nom de la science, de nombreux écrivains la réclamaient pour la littérature et les arts. Voici comment on pourrait résumer leurs idées d'après les œuvres critiques de Théophile Gautier et Baudelaire, la correspondance de Flaubert et les préfaces de Leconte de Lisle.

L'art est à lui-même sa propre fin. Admirer de belles œuvres et en produire, voilà la grande affaire de l'artiste, voilà sa joie, son bien suprême. Il considère toutes choses sous l'aspect de la beauté et ne voit dans la nature qu'un modèle qu'il imite et dont il s'inspire.

Il n'est donc pas le serviteur de la vérité. Qu'il

(1) Cf. V. Giraud, *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui*, pp. 131-191.

consulte les historiens, les archéologues, rien de mieux. Une érudition abondante et précise lui est nécessaire pour donner à ses tableaux la couleur locale, pour peindre les pays lointains ou les générations disparues. Mais c'est là se servir de la science, non la servir. A tout prix l'artiste doit conserver son indépendance. S'il y renonce pour se faire apôtre ou vulgarisateur, la beauté de son œuvre en souffrira. Ainsi Chenavard qui, avec des lignes et des couleurs, prétend exprimer des pensées abstraites, n'est qu'un littérateur fourvoyé dans la peinture. Pour la même raison il faut condamner le genre didactique : s'astreindre à mettre en vers des idées qui sont faites pour la prose, c'est s'imposer des entraves que le génie lui-même ne saurait porter avec aisance.

Le véritable artiste ne s'inquiétera pas plus de moraliser que d'instruire. Un temps fut où le même homme pouvait être à la fois savant, philosophe, poète et, par surcroît, professeur de vertu. Mais dans notre société si complexe la division du travail s'impose. La science est si étendue que ce n'est pas trop d'une vie d'homme pour en explorer une seule province. L'art est si difficile qu'il faut de longues années de labeur pour y passer maître. Il est donc indispensable de s'assigner une tâche précise, de se fixer des limites ou, comme on dit, de se spécialiser. A chacun sa fonction. Que l'avocat plaide, que le prédicateur édifie, et que le poète fasse de beaux vers puisqu'il est créé et mis au monde pour cela. Mais, de grâce, ne l'obligez pas à poursuivre une fin qui n'est point la sienne ; ne le chargez pas d'un harnais et d'un joug. Comme l'a dit Platon, il est chose légère : c'est un papillon capricieux qui flâne, ivre de parfums et de lumière. S'il charme un instant votre regard par le velours ocellé de ses ailes, que voulez-vous de plus ? C'est bien assez pour lui

de vous enchanter par de belles images et de vous faire oublier dans un songe l'odieuse réalité.

Si quelque homme de bien l'exhortait à servir la patrie et la religion, ou du moins à ne pas leur nuire, le poète pourrait répondre avec Baudelaire : Je ne veux pas savoir si mon œuvre est utile ou nuisible : du reste un beau livre ne saurait être immoral. Cela est vrai, car s'il était immoral, il ne donnerait pas cette joie pure qui est la marque de la parfaite beauté. Mais Baudelaire ne l'entendait pas ainsi : il voulait dire sans doute qu'un poème est comme un fruit qu'on doit se contenter de voir : peu importe qu'il soit malsain, vénéneux, pourvu qu'il plaise par l'éclat et la variété de ses couleurs.

Si l'artiste, jaloux de son indépendance, refuse de travailler pour une grande cause comme l'intérêt national, à plus forte raison dédaigne-t-il de s'embrigader dans un parti politique et de défendre un pouvoir ou des opinions éphémères. Henri Heine n'a pas assez de sarcasmes contre les poètes nationaux de son pays, ces fonctionnaires corrects qui rédigent des vers à la solde et pour le plus grand profit du roi de Prusse. Un auteur qui fait de sa plume une épée et qui la met au service d'un gouvernement, n'est qu'un mercenaire. Ses écrits ne sont que des œuvres de commande, productions pitoyables où se trahit le défaut de sincérité. Il prostitue son talent, et la Muse qu'il a offensée se venge en lui retirant sa faveur. Tout art languit s'il ne respire l'air de la liberté. Aussi faut-il approuver la fière parole de Leconte de Lisle à qui Napoléon III proposait une pension s'il consentait à dédier son œuvre au Prince impérial : « Non, dit-il, je n'offrirai pas mon livre à un enfant qui n'est pas capable de le comprendre »

Le pur artiste doit même éviter de se faire l'interprète de la foule et de donner une voix à ses émotions. Des œuvres comme les chansons politiques de Pierre

Dupont et les Iambes d'Auguste Barbier doivent nous mettre en défiance. Elles eurent un moment de vogue, mais leur succès fut-il dû à leur mérite littéraire ou à un vulgaire intérêt d'actualité ? Ce sont des modèles à ne pas suivre. Si le poète populaire n'est qu'un flatteur sans conscience, s'il exprime des sentiments qu'il n'éprouve pas, il cherche la célébrité par des moyens indignes. Si au contraire il partage les engouements de la foule et ses fureurs aveugles, il se laisse dominer par des passions violentes de leur nature : a-t-on jamais vu deux hommes discuter sur la politique sans se fâcher ? Or la passion n'est pas favorable à l'art, car elle embrume l'esprit et fait trembler la main. Pour rester maître de lui, l'artiste fuira donc le tumulte de la place publique. Ainsi Théophile Gautier, écœuré par de discourtoises polémiques, voulut ignorer les querelles qui divisaient ses contemporains et ne s'aperçut de la révolution de 1830 que par les balles qui brisèrent ses vitres.

Après avoir fait, plusieurs années durant, de la politique militante, Leconte de Lisle finit par suivre l'exemple de Gautier. En bon païen qu'il était, il fit un jour sa prière à la Vénus de Milo ; et ce qu'il lui demanda dans une oraison fervente, ce ne fut point l'enthousiasme ou les vertus civiques, mais seulement l'art de bien dire :

> ... Que ma pensée en rythmes d'or ruisselle,
> Comme un divin métal, au moule harmonieux (1).

Il enviait pour son œuvre la grâce souveraine et la belle sérénité des statues grecques. Non qu'il fût un poète sans âme, comme on l'a trop souvent répété. Sa sensibilité était vive, mais il l'employait principalement à comprendre celle des autres. Au

(1) *Poèmes Tragiques*. La Vénus de Milo.

lieu de la laisser déborder en flots tumultueux, il la captait, si j'ose dire, pour la transformer en sympathie artistique. C'est grâce à elle qu'il a pu se faire le contemporain de tous les âges, et vivre dans les multiples héros de sa légende des siècles. Parfois, au lieu d'entrer dans les sentiments d'un personnage historique ou légendaire, il lui prête les siens propres. Ainsi transposées, situées très loin dans le temps et l'espace, ses émotions lui semblent en quelque sorte extérieures à lui-même, et il peut les analyser sans trouble. La poésie de Leconte de Lisle n'est donc pas aussi marmoréenne qu'on se l'imagine. Il ne faut pas croire, sur la foi de Verlaine, qu'il fait « des vers émus très froidement ». Sa sensibilité est toujours frémissante, mais il la contient, il la subjugue pour l'utiliser tout entière au profit de son art.

Pour lui en effet, comme pour Gautier et Flaubert, l'art est un dieu jaloux qui ne souffre point de partage. Ses fidèles doivent lui sacrifier leur temps, leurs forces, leur repos. Il leur inspire une vénération quasi religieuse. Principe et fin de l'univers, c'est la Beauté qui l'a formé et qui, s'il était détruit, pourrait le relever de ses ruines.

Elle seule survit, immuable, éternelle.
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs (1).

Ce culte de la Beauté, poussé jusqu'à l'adoration, fut pour de grands artistes une sorte de religion nouvelle. Tout est vain, pensaient-ils : la vie est le rêve d'un rêve ; mais fixer dans une forme durable et parfaite quelques-unes de ses apparences fugitives, c'est le plus noble emploi des facultés humaines. Créons de belles œuvres, et dans ce travail qui absorbera nos forces, nous trouverons, sinon la joie, du moins

(1) *Poèmes Antiques.* Hypatie.

l'oubli des maux, car « l'art est ce qui console le mieux de vivre » (1).

Il faut croire, hélas! que la vie est une épreuve que rien ne peut adoucir puisque, malgré les consolations que lui prodiguait la Muse, Théophile Gautier ne put se défendre, surtout en ses dernières années, d'une mélancolie profonde. Flaubert et Leconte de Lisle ont connu l'appétit du néant ; tous deux ont soupiré après le jour bienheureux où prendra fin le tourbillon maudit des apparences vaines. Ce désenchantement s'explique sans peine. L'homme ne vit pas seulement de belles phrases et de musique. L'art ne satisfait qu'une de ses tendances, et le châtiment de ceux qui négligent les autres, c'est un mortel ennui.

La théorie de l'art pour l'art, dont nous venons de rappeler les principes, est en opposition formelle avec les idées des grands romantiques. Pour Lamartine en effet, la poésie n'est pas un jeu délicat et difficile, une savante combinaison de mots : c'est un cri spontané, le jaillissement d'une âme trop pleine qui s'épanche involontairement, une improvisation qui vaut moins par la précision et la justesse que par l'abondance, le naturel et la sincérité. Elle exprime, non seulement les émotions les plus intimes, mais les plus hautes conceptions intellectuelles. La poésie de demain sera philosophique, sociale, politique, religieuse ; elle sera de « la raison chantée ». Puis quand l'humanité vieillie touchera à son terme, la poésie chantera ses angoisses et ses espérances : elle sera un gémissement parmi des ruines, un soupir près d'une tombe obscure et infiniment creuse au fond de laquelle on croit voir briller des étoiles (2).

Comme Lamartine, Hugo croit à l'éminente di-

(1) Th. Gautier. Préface des Poésies complètes.
(2) Des Destinées de la poésie.

gnité de son art. Le poète est un mage qui plonge éperdûment dans le mystère et qui, revenant tout effaré de cette exploration, décrit en balbutiant les splendeurs qui l'ont ébloui. Hugo nous a maintes fois dépeint ce qu'on entrevoit par delà les murs d'airain de l'Insondable ; malheureusement ses visions sont peu cohérentes. Les représentations qu'il nous donne de la vérité sont si dissemblables qu'elles ne sauraient passer pour des portraits de la même personne. Il a changé plus d'une fois de philosophie et même de religion. Cependant, à partir de la cinquantaine, son Credo paraît se fixer. En voici les principaux articles : un Dieu sans forme qui se confond avec la Nature ou le Tout, la transmigration des âmes, le progrès indéfini par la science, l'ascension continuelle du peuple, le triomphe définitif du bien. Cet évangile nouveau qui devait supplanter tous les dogmes et tous les cultes, Victor Hugo l'a prêché avec ardeur. Comme le prêtre, il se croyait chargé d'âmes : malheur à lui s'il ne travaillait pas de toutes ses forces au salut de ses frères ! Aussi, jusqu'à son extrême vieillesse et sans craindre de se consumer en éclairant, n'a-t-il cessé de répandre sa doctrine et de faire, comme il disait, son « devoir de flambeau ».

Quant à Musset, le plus frivole des romantiques, il est bien éloigné de telles prétentions. Exhaler en vers limpides ses douleurs et ses colères, cristalliser quelques-unes de ses larmes, il n'avait point d'ambition plus haute. Dédaigneux de l'action, il regardait en pitié ces poètes prêcheurs, assez naïfs pour croire les hommes perfectibles.

> Le jour où l'Hélicon m'entendra sermonner,
> Mon premier point sera qu'il faut déraisonner.

Mais, bien qu'en un sens il soit un pur artiste, il n'avait pas au même degré que les Parnassiens le

souci de la forme. Ceux-ci lui ont durement reproché sa facilité, ses négligences, la pauvreté de ses rimes, la monotonie de ses coupes, et surtout cette rage qu'il a de s'exhiber en public et d'étaler les plaies de son cœur. Flaubert avait peu d'estime pour cet amateur qui faisait de la littérature « un déversoir à passions », et Leconte de Lisle ne lui pardonnait pas d'être monté sur le tréteau banal où paradent les montreurs et d'avoir livré sa vie en proie aux multitudes.

II

Ce n'est pas seulement par le caractère personnel de sa poésie que Sully Prudhomme se rapproche des romantiques, mais par ses idées sur le rôle social de l'art. Dans une des plus belles pages des Recueillments. Lamartine compare le penseur à une vigie qui, de son poste d'observation, aperçoit le premier la terre où aspirent ses compagnons.

... Quand le navire aux épaisses murailles,
Qui porte un peuple entier bercé dans ses entrailles,
Sillonne au point du jour l'océan sans chemin,
L'astronome chargé d'orienter la voile
Monte au sommet des mâts où palpite la toile
Et, promenant ses yeux de la vague à l'étoile,
Se dit : « Nous serons là demain ! » (1)

Telle est pour Sully Prudhomme la fonction du poète. Avec bien des écarts et des détours, l'humanité s'achemine vers un idéal obscurément pressenti. Nouveau Moïse, le poète gravit la montagne d'où l'on découvre la Terre promise ; et, redescendu parmi ses frères, il leur parle des merveilles qu'ils doivent un jour contempler. Il leur donne un avant-goût de la récompense qui paiera leur dur labeur ; il les en-

(1) *Utopie.*

courage, il les réconforte, il les guide. Pendant qu'ils rêvent ensemble à la cité future, les hommes oublient leurs convoitises particulières, leurs rancunes, leurs querelles. Ils croient, ils espèrent en commun ; ils n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme. Aussi les poètes sont-ils des agents de concorde et comme « les ministres sacrés de la fraternité universelle » (1).

Ils sont aussi des sages et des docteurs. Non contents de marcher en tête de la caravane humaine, ils l'instruisent et l'endoctrinent. Ils influent sur notre conception du monde, soit en exposant leur philosophie personnelle, soit en nous rappelant les principales découvertes des savants et des penseurs. Une de leurs fonctions est d'exprimer les vérités les plus abstraites en des formules mnémoniques, rapides et frappantes. C'est dire que, pour Sully Prudhomme, l'art doit être un enseignement. Joignant l'exemple au conseil, il s'est essayé lui-même dans le genre didactique. On sait que dans le Bonheur il a tracé une esquisse des progrès de l'esprit humain. Toute l'histoire de la philosophie et des sciences condensée en quelques centaines de vers, c'est un beau tour de force. Le poète s'en applaudissait, non parce qu'il avait triomphé d'une difficulté, ce qui est un mérite assez mince, mais parce qu'il avait fait œuvre utile. En se livrant à cette aride besogne, peut-être avait-il outrepassé les limites de son art ; peut-être avait-il renoncé au beau nom de poète pour prendre celui d'ingénieux versificateur. Mais qu'importe s'il avait rendu hommage à la vérité et contribué à la répandre !

L'art qui est une lumière, doit-il être aussi une force bienfaisante ? A-t-il une mission éducatrice ? Sully Prudhomme, qui paraît avoir hésité sur ce point, a finalement répondu par l'affirmative. Poète

(1) Cf. *Testament Poétique*. Deuxième partie. Ch. VI.

moraliste, il s'enquiert des moyens de rendre l'homme meilleur et plus heureux. Son poème de la Justice pourrait avoir ce sous-titre : Recherche du fondement rationnel de la morale. Il nous raconte sa longue et pénible investigation et nous communique le trésor spirituel acquis au prix de tant d'efforts, avec le secret espoir de nous enrichir nous-mêmes. Pourquoi les idées qui le dirigent et le soutiennent dans le combat de la vie ne rendraient-elles pas à d'autres le même service ? Pourquoi sa règle de conduite ne deviendrait-elle pas une maxime commune? Plus d'une fois le chercheur solitaire a dû sourire à cette pensée. Aussi quand on lui disait qu'une partie de la jeunesse contemporaine était docile à ses leçons et le saluait comme un maître, il en ressentait une joie fière et pure, la joie du bienfaiteur qui éclaire et qui sauve.

Je suis, disait Hugo, une âme de cristal que tout fait reluire et vibrer. De fait, nul poète en France n'a traduit avec plus de vigueur les sentiments de la foule. Tout un siècle d'histoire se reflète dans son œuvre immense. Au temps de sa jeunesse ambitieuse, Sully Prudhomme a-t-il rêvé d'être un autre Victor Hugo ? Toujours est-il qu'il se figurait la grande poésie comme un miroir qui recueille et concentre, en avivant leur éclat, des rayons venus de tous les points de l'univers. Plusieurs de ses poèmes sont des pièces de circonstance, inspirées par les événements du jour : il s'y fait l'écho des émotions qu'ils ont éveillées chez ses contemporains (1). La poésie moderne, aimait-il à répéter, doit être sociale, c'est-à-dire qu'elle doit exprimer, non pas seulement

(1) Cf. Chœur polonais, Impressions de la guerre, La France, Les Funérailles de M. Thiers... Il ne faudrait pas conclure que le poète ait mis son talent au service d'une opinion politique. Voir ce qu'il dit à ce sujet dans son Testament poétique, Deuxième partie. Ch. VII.

des douleurs individuelles, mais les angoisses et les espoirs de l'humanité. Viens ! dit-il au poète alangui par le rêve, viens ! ne marche pas seul dans un jaloux sentier ; laisse à travers ton luth souffler le vent des âmes (1).

Parole étonnante dans la bouche d'un homme qui a toujours vécu, replié sur lui-même ! Dans toute son œuvre Sully Prudhomme n'a peint aucun caractère autre que le sien ; il ne lisait pas de romans et n'allait pas au théâtre ; il n'a pas fait d'enquête sur les idées de sa génération. On peut dire de lui comme de Lamartine qu'il ne savait que son âme. Mais comme cette âme était largement ouverte et extrêmement sensible, elle vibrait à tous les souffles du dehors. Comme une goutte d'eau dans un torrent, elle suivait le mouvement qui emportait son siècle : elle en a partagé toutes les agitations et les inquiétudes. Ce qui caractérise en effet l'époque contemporaine, c'est l'instabilité. Les enfants du siècle ont démoli la vieille maison que leurs ancêtres avaient construite lentement et pièce à pièce. Ils veulent la rebâtir à neuf, d'après un plan rationnel ; mais, comme l'architecte qui doit tracer ce plan n'est pas encore né, ils vivent dans des abris provisoires qui s'écroulent et qu'ils refont sans cesse. Ils modifient fréquemment leurs institutions sociales, leur régime politique, leur philosophie, leur religion, leur éthique, sans pouvoir s'arrêter à une forme définitive. De là un malaise que Sully Prudhomme a ressenti pour son compte et merveilleusement exprimé dans le poème symbolique intitulé le *Vase et l'Oiseau* (2). Au sortir de l'Eglise où s'abrita son enfance, il dut se mettre en quête d'un refuge, et construisit pour lui-même un édifice moral d'assez belle appa-

(1) Cf. *Les Epreuves*. La Patrie.
(2) *Les Vaines Tendresses*.

rence, mais où il se trouvait bien seul et peu en sécurité. Il nous a dit ses travaux, ses déceptions, ses doutes ; et, comme ce récit est d'une exactitude scrupuleuse, il se trouve que les confidences de ce solitaire sont une des représentations les plus authentiques de l'âme contemporaine.

* * *

C'est là un avantage qui rachète bien des imperfections. Moins harmonieuse, moins opulente que celle des grands Parnassiens, la poésie de Sully Prudhomme est plus proche de nous et, sous ce rapport, plus intéressante. Leconte de Lisle n'emprunte rien ou presque rien à l'actualité. Il vit dans le passé, parmi des ombres auxquelles sa puissante imagination donne de la consistance et de la couleur. L'histoire lui apparaît comme un vaste cimetière de religions et de métaphysiques. A l'en croire, aucune de ces conceptions de l'esprit humain n'a une valeur absolue ; mais toutes furent vraies à leur heure, en ce sens qu'elles symbolisèrent les aspirations d'un peuple à un certain degré de son développement. C'est une joie pour le psychologue de retrouver l'état d'âme qui les a inspirées ; c'est une joie pour le poète de rendre la vie aux siècles disparus et d'en reproduire les aspects les plus pittoresques. Ce travail artistique fait oublier le perpétuel écoulement des choses, et le mirage de la Beauté se pose, comme un voile brillant, sur le gouffre noir où tout va s'engloutir.

Cette poésie n'est pas, comme d'aucuns l'ont pensé, un amusement futile, un passe-temps de mandarins lettrés. Parce que les Parnassiens font des vers « pour rien, pour le plaisir », gardons-nous de croire que chez eux la matière soit inférieure au travail. Nourrie de science et d'histoire, la poésie de Leconte

de Lisle et de Hérédia a un fond substantiel et solide. Toutefois ne pourrait-on lui reprocher sa fierté aristocratique et un peu dédaigneuse qui la condamne à l'isolement ? Ce que le public cherche dans une œuvre d'art, c'est surtout lui-même : il lui plaît d'y reconnaître l'image de ses passions, de ses préoccupations, de sa vie. Quant au charme particulier de la forme, il y est peu sensible. C'est pour cette raison que Leconte de Lisle n'est pas populaire. Pour s'intéresser comme lui à des générations lointaines, il faut avoir un détachement de soi-même, un sens historique, une érudition qui sont l'apanage d'une élite. Je sais bien qu'il est moins absent de son œuvre qu'on ne le croit généralement. Il parle souvent de lui à la troisième personne, et l'auteur des Essais de psychologie contemporaine a fait voir qu'en dépit des apparences, il est bien de son temps. Mais tout le monde n'a pas la sagacité de M. Paul Bourget, et le commun des lecteurs ne voit dans les Poèmes antiques et barbares que des tableaux historiques, remarquables par leur coloris et leur belle ordonnance, mais sans rapport avec la réalité contemporaine. Ils s'y promènent, comme dans un musée d'antiques, en disant : C'est majestueux, c'est magnifique, mais c'est si loin de nous !

Voilà un reproche que nul ne songe à faire à l'œuvre de Sully Prudhomme. A deux ou trois exceptions près, il ne fait aucun emprunt à l'histoire. S'il considère le passé, c'est en philosophe et en moraliste, pour tirer profit de ses leçons. Au lieu de se complaire dans la contemplation des choses mortes, il y cherche le germe où se prépare l'avenir. Il voit dans les ruines les matériaux des constructions futures. Aussi sa conception de la vie est-elle moins sombre, moins désenchantée que celle de Leconte de Lisle. Il ne désespère point, tant s'en faut, de l'avenir de notre race ; il prêche la confiance, l'action

joyeuse ou du moins courageuse. Ce qu'il désire pour lui-même, ce n'est point l'immobilité des morts bienheureux, mais une vie de plus en plus riche et harmonieuse. Ce qu'il attend pour l'humanité, ce n'est pas la destruction totale, mais la promotion à une dignité plus haute. Cet avenir qu'il entrevoit si beau, le console du présent qui est si triste ; et, comme un ouvrier qu'anime un mâle espoir, il endure en chantant ses fatigues et sa misère.

Ajoutons que, chez Sully Prudhomme, la passion de la beauté ne fut pas exclusive et jalouse. Son culte pour l'art n'eut rien d'idolâtrique. Si l'on en juge par le nombre et l'importance de ses ouvrages en prose, les investigations philosophiques tiennent autant de place dans son existence que les travaux purement littéraires. Sans être ce qu'on appelle un homme d'œuvres, il ne négligea point l'action extérieure, et s'efforça de propager des idées qu'il jugeait bienfaisantes. Poète, moraliste, métaphysicien, il eut des aptitudes plus variées, une vie plus complète et plus harmonieuse que n'est d'ordinaire celle des purs artistes ; et, pour lui appliquer une expression chère au XVII^e^ siècle, il fut dans toute la force du mot « un honnête homme ».

CHAPITRE IV

Les qualités rationnelles du style.

SULLY PRUDHOMME POSSÈDE A UN TRÈS HAUT DEGRÉ LES QUALITÉS RATIONNELLES DU STYLE ET EN PARTICULIER CETTE JUSTESSE QUE LECONTE DE LISLE RECOMMANDAIT INSTAMMENT A SES DISCIPLES. SA PRÉCISION EST EXTRÊME ET, EN GÉNÉRAL, L'ORDONNANCE DE SES POÈMES EST ADMIRABLE DE SIMPLICITÉ ET DE CLARTÉ.

Ce n'est pas seulement par son objectivité et le choix de ses sujets que la poésie parnassienne a des rapports avec la science : son style a quelque chose de la rigueur et de la netteté du langage scientifique. Le savant expose ses idées dans l'ordre le plus clair et le plus simple ; il dédaigne les ornements superflus et ne se préoccupe que de la justesse de l'expression. Justesse, précision, ordre, ce sont aussi les qualités les plus apparentes du style de Sully Prudhomme.

En cela il est bien le disciple de Leconte de Lisle. Si l'on compare les Harmonies ou les Recueillements poétiques aux Poèmes barbares, une différence frappe tout d'abord. Lamartine est la poésie même, c'est entendu. Il compose comme le rossignol chante, d'inspiration et sans effort. Ses vers coulent de source, mais leur flot facile charrie bien des graviers et des pailles. Relisons *la Vigne* et *la Maison*, ce chef-d'œuvre qu'il improvisa pour servir de complément à un feuilleton trop court. A côté de vers parfaits, que d'incorrections et d'impropriétés !

Autour du toit qui nous vit naître
Un pampre étalait ses rameaux...

Pampre signifie branche de vigne: le poète dit donc qu'autour du toit familial une branche étendait ses branches. Mais ce n'est qu'un détail.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche,
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

Il y a ici une transposition de termes assez amusante. Pour parler congrûment, il faudrait dire que la mère rapprochait la branche dont les enfants suçaient les grappes. Et pourquoi la branche une fois sucée est-elle rendue aux oiseaux du ciel? Pour les mystifier sans doute. C'est une de ces naïvetés qui échappent parfois aux hommes de génie.

Dans un autre poème célèbre, Lamartine s'écrie :

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs !

Les foyers d'un berceau, voilà deux métaphores qui ne se suivent guère et que Théophile Gautier eût trouvées fort plaisantes.

Il est vrai que ces taches légères sont rachetées par des beautés de premier ordre. La poésie de Lamartine est comme un fleuve magnifique: emporté par son cours tantôt paisible, tantôt impétueux, le lecteur oublie l'écume qui flotte à la surface. Mais le critique dont c'est le métier d'observer de près les œuvres littéraires, ne peut s'empêcher de les apercevoir. Il doit reconnaître aussi que tel écrivain qui n'a pas l'abondance ni la fluidité de Lamartine, lui est supérieur à d'autres égards. Je ne crois pas qu'on trouve dans Sully Prudhomme beaucoup de fautes analogues à celles que je viens de signaler. Il est dur

parfois, entortillé et filandreux, mais il ne sacrifie pas le mot juste aux exigences de la rime (1).

Ce qu'il a encore appris à l'école de Leconte de Lisle, c'est l'horreur de l'épithète banale. L'épithète joue un grand rôle en poésie. Le substantif évoque l'idée générale de l'objet qui est à peu près la même pour tous ; mais l'épithète exprime les qualités que le poète y découvre ou qu'il lui prête. C'est par elle surtout que la nature se colore et s'anime. Dans cette stance de la Maison du berger :

> Le crépuscule *ami* s'endort dans la vallée
> Sur l'herbe d'émeraude et sur l'or du gazon,
> Sous les *timides* joncs de la source isolée
> Et sous le bois *rêveur* qui tremble à l'horizon...

retranchez les mots *ami*, *timides*, *rêveur*, il ne reste qu'un squelette du paysage, une esquisse incolore, sans âme et sans vie. Tout ce que le poète y avait ajouté d'émotion et de mystère s'évanouit, ou peu s'en faut.

Ce que Leconte de Lisle réprouvait, ce n'est donc pas l'épithète dont la grande poésie ne saurait se passer, mais l'épithète vague et commune. Il estimait avec raison qu'une épithète banale n'est pas juste, car elle ne convient pas uniquement au sujet. Le poète doit trouver celles qui représentent le mieux sa manière de voir, son état d'âme et révèlent

(1) Quand on parle du style de Sully Prudhomme, il ne faut pas oublier que le poète a eu plusieurs manières :

A) Dans les Poèmes, antérieurs à 1865, il n'évite pas toujours les expressions vagues et les termes impropres ; le rythme, nettement marqué, est assez monotone.

B) Dans la Vie intérieure, les Epreuves, les Solitudes, les Vaines Tendresses qui sont de la bonne époque, 1865-1878, le style est à la fois harmonieux et varié, dense et clair.

C) A partir de 1878, le poète resserre davantage sa pensée, et la recherche de la concision le fait tomber parfois dans la cacophonie et l'obscurité.

jusqu'aux plus fines nuances de sa sensibilité. Tâche difficile ; mais s'il n'y réussit point, l'expression de sa pensée n'aura rien d'achevé ni de définitif.

Sully Prudhomme excelle dans le choix des épithètes : celles qu'il emploie sont si justes qu'on n'en voit point d'autres qui conviennent mieux, et si naturelles qu'elles semblent trouvées plutôt que cherchées. Voyez par exemple en quels termes il dépeint l'émoi des aéronautes qui, conscients du péril, s'y exposent volontiers et même avec joie par amour de la science.

> Le cœur semble se faire, à la merci des cieux,
> Un berceau du péril dont pourtant il frissonne,
> Et regarde sombrer tout ce qui l'emprisonne
> Avec un abandon grave et délicieux (1).

Musset prétend, non sans malice, que parer chaque substantif d'un collier d'épithètes, c'est toute l'essence du romantisme. Il est sûr que plus d'un romantique fait une dépense exagérée de qualificatifs. C'est un abus contre lequel devait réagir Leconte de Lisle et son école. Chez Sully Prudhomme l'épithète est rare : on pourrait citer bien des stances et jusqu'à des poèmes entiers d'où elle est complètement absente. Le substantif et le verbe y jouent un rôle prédominant, et cela donne à sa phrase quelque chose de serré, d'alerte et de nerveux.

Ce qui ajoute encore à cette impression de force, c'est l'extrême condensation de la pensée : il la présente d'ordinaire sous sa forme la plus succincte. Dans les poèmes de sa jeunesse, il s'épanche plus librement, plus abondamment et verse çà et là dans l'éloquence. Mais à mesure qu'il approche de la maturité, son style devient plus concis et presque laconique. Il s'étudie à dire beaucoup de choses en peu de mots. On pourrait le comparer à ces anciens copistes dont

(1) Le Zénith.

l'écriture était si fine qu'ils faisaient tenir un manuscrit de l'Iliade dans une coque de noix. Il est de force à résumer tout un système philosophique, la Scolastique ou le Cartésianisme, en une formule lapidaire :

Aristote surpris renaît chrétien dans Rome...

Il rebâtit le monde en sa propre maison (1).

Dans un seul vers du Zénith, des personnages symboliques se parlent et se répondent, l'un deux fois, l'autre trois :

Monte. — Oh ! cruel, encor? — Monte ! esclave. — Encore ? — Oui.

Par la densité de son style, Sully Prudhomme rappelle un philosophe du moyen-âge qui fut poète à ses heures, saint Thomas d'Aquin. Le rapprochement est moins forcé qu'il n'en a l'air. Les hymnes que le Docteur angélique nous a laissées sont des synthèses doctrinales fort exactes. La pensée puissante et logiquement ordonnée est vivifiée par une piété profonde. Il y passe un souffle de mysticisme ardent et pur. Le style est sobre, clair et solide. Les vers de saint Thomas ont la beauté de ces ouvrages métalliques à la fois sveltes et robustes, parfaitement appropriés à leur destination, où l'on ne voit rien à ajouter ni rien à retrancher.

Ce genre de beauté qu'ils ont en commun avec ceux de Sully Prudhomme, a pour les connaisseurs un charme particulier, le charme de ces essences aromatiques où sont condensés les parfums d'innombrables fleurs. Quand on s'est assimilé la philosophie de l'auteur des Destins et qu'on peut le suivre sans trop d'effort, on est émerveillé de la somme d'idées qu'il ramasse en quelques stances.

(1) *Le Bonheur*, La Philosophie moderne.

Avec plus de raison que Philaminte, on entend là-dessous un million de choses. C'est une volupté austère, mais susceptible d'un renouvellement indéfini, car chaque lecture ouvre des aperçus qui tout d'abord avaient échappé.

L'inconvénient de cette manière, c'est qu'elle devient à la longue assez fatigante. Après avoir lu de suite plusieurs ouvrages de Sully Prudhomme, on se prend à désirer une poésie plus facile ; on songe aux vers de Musset,

> ... Ces beaux vers ingénus,
> Tantôt légers, tantôt boiteux, toujours pieds nus...

La poésie de Sully Prudhomme est une dame correcte, serrée de taille, un peu collet monté, sobre de gestes et qui pèse ses mots. Estimable, elle l'est assurément, aimable même pour les esprits sérieux ; mais sa réserve et sa gravité font trouver plus piquant le charme d'une Hélène aux lèvres rieuses, à la tunique flottante, à l'allure plus libre. Celle-ci peut avoir de grands défauts qu'on lui pardonne en raison de ses grâces naïves et de son tour primesautier. On lui passe bien des longueurs, des redites et même des chevilles. Du reste les chevilles, quand elles sont adroitement dissimulées, ne déplaisent pas à tout le monde. Elles flattent en nous une certaine paresse : ce sont comme des paliers où l'esprit se repose. Quand l'attention se relâche sur des vers faibles ou insignifiants, cela ne nuit en rien à l'intelligence du texte. Mais avec Sully Prudhomme on ne peut se permettre ces petites pauses. Tous ses mots portent ; si l'on perd une phrase, on est désorienté et l'on ne sait plus où l'on va. Il faut pour le suivre une application continuelle. Aussi bien ses vers ne sont-ils pas faits pour être lus à la hâte et, comme dit l'autre, avalés, mais pour être absorbés à petite dose et lentement dégustés.

*
* *

La précision et l'ordre sont des qualités connexes. L'œuvre littéraire est une quand elle ne contient pas d'éléments parasites, pas de hors-d'œuvre ni de superfétations. Le mot y est subordonné à la phrase, la phrase au paragraphe et le paragraphe au discours entier. Elle ressemble à un arbre où les feuilles se rattachent aux ramilles, les ramilles aux branches et les branches à la tige. Tout y est combiné en vue d'une vérité à démontrer ou d'un effet à produire.

Mais ce n'est pas assez que toutes les idées conviennent au sujet : il faut encore mettre chacune d'elles en bonne place. Parmi toutes les combinaisons dont elles sont susceptibles, il en est une qui satisfait davantage l'écrivain. S'il est surtout logicien, il part d'un fait ou d'un principe connu et s'achemine progressivement vers la vérité qu'il s'agit de mettre en lumière. S'il est surtout artiste, il ordonne ses matériaux selon l'impression qu'il veut produire, il ménage ses effets et prépare habilement le trait final. Dans tous les cas, la suite des idées doit être naturelle et facile à saisir.

Sully Prudhomme aime les ordonnances simples. La plupart de ses poèmes peuvent se ramener à quelques idées générales logiquement enchaînées. Les transitions ne sont pas toujours apparentes, mais il n'importe. Quand des pierres sont bien taillées et appareillées, il suffit de les juxtaposer pour faire une construction élégante et solide.

Dans les recueils de Sully Prudhomme les poèmes ne sont pas disposés au hasard. Ils se groupent par séries selon leurs affinités réciproques. Souvent les raisons du classement sont d'ordre esthétique, partant moins faciles à déterminer. Le poète compose ses recueils comme des bouquets, où l'on met chaque fleur à la place où elle fait le mieux.

Son amour de l'ordre, excessif parfois, le porte à introduire la logique jusque dans le sentiment. Quand Faustus se réveille de la mort et promène un premier regard sur l'Eden, il est émerveillé, ébloui. Songe-t-il à dépeindre son impression telle qu'il l'éprouve ? Point du tout. Il est troublé un instant ; mais, en philosophe qu'il est, il ne tarde pas à se ressaisir. Il se dit : « Voyons ! puisque je suis ému, c'est qu'il y a en dehors de moi des causes émouvantes. Ces causes ne peuvent être que des données sensibles : parfums, sons, formes ou couleurs. Passons-les en revue méthodiquement. » Il nous expose ensuite le résultat de son analyse : ce n'est pas son impression première, mais les éléments dont elle était formée. Il nous les présente l'un après l'autre, sans parvenir à les combiner en un tout vivant.

En d'autres poèmes, comme la Justice, l'ordonnance est trop rigoureusement symétrique. Le Chercheur qui représente la raison, alterne constamment avec une Voix qui interprète les aspirations du cœur. Le Chercheur débute par un sonnet ; la Voix réplique par trois stances et demie que le Chercheur complète par un distique. Et ce dialogue si bien réglé se poursuit pendant des pages et des pages. Les Muses, dit-on, se plaisent aux chants alternés. Oui, mais à la condition que le rythme n'en soit point trop uniforme.

Autre défaut de composition plus grave encore. Le poète annonce qu'il va se mettre en quête de la justice. Ne la trouvant ni dans l'espèce ni entre espèces, ni dans l'Etat ni entre Etats, ni sur la terre ni dans les cieux, il la cherche enfin dans la conscience. C'est là en effet qu'elle réside. L'ayant rencontrée, il l'examine à loisir, l'analyse et la définit. Il semble bien qu'il aurait dû commencer par là : se met-on en campagne sans savoir où l'on va ? On fera remarquer que le poète n'est pas sans quelque idée de la

justice : il en possède au moins le signalement, ce qui lui permet de la reconnaître. Puis il l'examine plus à fond et en précise la nature. Mais quelle est cette idée qui lui sert de point de départ? Ce ne peut être que la notion commune de la justice : observer l'équité dans les échanges et les contrats, rendre à chacun son dû, récompenser ou punir selon les mérites. C'est du moins ce que le lecteur s'imagine : aussi est-il déconcerté quand on lui affirme qu'il n'y a point de justice, parce que nos affections sont intéressées et que nous sommes assez barbares pour mettre à mal les animaux. Eh quoi ! le marchand est-il coupable s'il cherche un honnête profit? Nous est-il défendu de tuer une vipère qui veut nous mordre, ou même un lièvre si nous avons faim? Oui, paraît-il, car la justice, c'est l'amour. Soit : nous voulons bien qu'on dénature le sens des mots les plus usuels, à condition toutefois qu'on nous en prévienne. Sully Prudhomme ne l'a point fait ; il ne s'est pas expliqué suffisamment, et c'est une des raisons pour lesquelles son poème est si obscur. On s'y enfonce un peu au hasard comme dans une forêt touffue. Pour nous orienter, il nous met entre les mains un fil conducteur : l'argument analytique dont chaque Veille est précédée. Commenter lui-même son œuvre ! il faut vraiment qu'un poète désespère de ses lecteurs pour en venir à cette extrémité.

Sully Prudhomme a donc, comme tant d'autres, les défauts de ses qualités. Il est exact et précis, mais sa précision dégénère en laconisme. Il s'efforce de resserrer sa pensée en de brèves formules, mais à la longue cet effort nous fatigue. Par l'harmonieuse simplicité de leurs lignes, ses meilleurs poèmes rappellent les chefs-d'œuvre de nos peintres classiques, mais il lui arrive de mettre de l'ordre et de la logique en des matières qui n'en comportent pas.

Imperfections relativement légères et rachetées par de grandes beautés. Ainsi les taches du soleil disparaissent dans le rayonnement de l'astre et l'astronome est seul à les voir avec sa lunette et ses verres fumés.

Ajoutons, à la décharge de Sully Prudhomme, que les genres où il s'est exercé sont difficiles entre tous. Quand l'écrivain veut raconter un événement ou dépeindre un aspect du monde extérieur, il dispose d'un riche vocabulaire. Presque tous les mots désignent des objets matériels ou des qualités sensibles. Ceux qui expriment les mouvements ou les états de l'âme sont en petit nombre ; et encore la plupart sont employés au figuré ou, comme on dit, au moral. Dans la poésie sentimentale ou personnelle, il s'agit donc, avec un nombre de couleurs très limité, de reproduire les nuances infiniment variées des émotions.

Un autre avantage des objets matériels, c'est que l'observateur peut les contempler à loisir, et les retrouver quand il désire comparer son portrait au modèle. Mais il n'en est pas ainsi des émotions. Tant qu'elles agitent le poète, il n'est pas assez maître de lui pour les analyser ; et, quand elles ont pris fin, il ne lui en reste qu'un pâle souvenir. Comment donner forme et vie à ces fantômes inconsistants qu'il évoque avec peine du fond de son passé ?

Enfin rien n'empêche le conteur et le paysagiste de modifier certains traits du modèle, d'ajouter des détails ou d'en retrancher. Le récit comme la description est une matière malléable que le poète façonne à sa guise. Mais s'il veut définir exactement son état d'âme, condenser en quelques phrases précises le résultat de ses méditations, adieu la fantaisie ! adieu cette liberté où se complaît l'inspiration ! La vérité est une ; et, quand la formule qui l'exprime ne peut sans violence entrer dans le vers, on risque de la fausser ou de la mutiler.

C'est à peu près en ces termes que Sully Prudhomme expose les difficultés de son œuvre (1) .Naturellement il les a un peu exagérées, et aucune des raisons qu'il fait valoir n'est incontestable Il. n'en est pas moins vrai que la poésie personnelle et philosophique se meut dans des limites plus étroites que la poésie narrative ou descriptive, et qu'elle porte de plus lourdes entraves. Si, malgré toutes ces contraintes, sa démarche reste ferme et naturelle, il convient de l'en estimer davantage.

(1) *Testament Poétique.* Lettre à Mounet-Sully.

CHAPITRE V

Le Pittoresque et l'Harmonie.

Sous le rapport du pittoresque et de l'harmonie Sully-Prudhomme est inférieur aux grands romantiques et aux parnassiens.

I. La nature n'est pas pour lui une confidente ou une consolatrice ; elle n'est pas non plus un spectacle toujours divers, toujours nouveau. En philosophe qu'il est, il cherche la réalité sous les apparences, la loi permanente sous les phénomènes transitoires. D'autre part, son attention se tourne plutôt vers les événements dont son ame est le théatre que vers l'aspect extérieur des choses.

II. L'harmonie, le rythme, la rime chez Sully Prudhomme.

Par la justesse et la précision de leur style, par la nature des sujets qu'ils traitent, par leur impersonnalité au moins apparente, les Parnassiens se séparent nettement des romantiques. Mais ils les ont trop lus, trop admirés dans leur jeunesse pour les oublier tout à fait. Ces maîtres qu'ils renient leur ont donné le goût du vers pittoresque et musical, Leconte de Lisle décrit avec amour la nature tropicale et sa faune étrange ; son style est admirable de solidité, de plénitude et d'harmonie. Sully Prudhomme n'a pas tenté de le suivre dans cette voie : sa poésie ne se recommande ni par le coloris ni par la sonorité, mais par des qualités d'un autre ordre.

I

Les romantiques voyaient dans la Nature une confidente et une consolatrice. La Nature est là qui t'invite et qui t'aime ! s'écrie Lamartine ; et Victor Hugo pense que les prés, les fontaines, les grands bois frissonnants, les monts et les plaines nous sont prêtés pour y mettre nos rêves et nos amours. En langage psychologique, cela signifie que le poète a le don de transfigurer et de personnifier les choses mortes. Les nuages dorés par le soir qui s'allongent en murailles ou se recourbent en dômes, lui apparaissent comme une cité féerique, séjour du bonheur et de l'immortalité. Dans le bruissement confus des feuillées il entend une âme qui soupire, âme puissante, impérissable, et cependant malheureuse. Il lui parle, elle répond, et voilà qu'un colloque s'engage entre l'homme éphémère et la Nature éternelle. Ce commerce familier est pour le poète une source de jouissances délicates. Il jouit de sa puissance créatrice qui transforme et anime le paysage. Il jouit des spectacles bizarres ou charmants qu'il se donne à lui-même. Il jouit surtout de se sentir en communion avec une puissance qui lui est supérieure, au moins par la masse et la durée. Même dans la solitude, il n'est jamais seul. De tous côtés sa fantaisie fait surgir des apparitions visibles pour lui seul. Ces fantômes prennent corps dans les rochers ou les arbres, chantent avec les sources ou glissent avec les nuages.

Ces beaux rêves ont le tort de n'être que des rêves qu'un peu de réflexion dissipe. Le ciel, les collines et les fleuves n'ont de sensibilité que celle que nous leur prêtons. A part le chien, les animaux ne servent l'homme, leur tyran, que par intérêt ou par crainte. La Nature n'est pas une bonne nourrice qui l'allaite, le réchauffe et le berce pour le consoler : elle ignore la

vermine qui grouille à sa surface et, dans ses convulsions, l'écrase sans le savoir. De tous les romantiques, c'est Vigny qui a exprimé ces idées avec le plus de vigueur et qui en a le mieux vu les conséquences.

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations...
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

L'indifférence de la Nature, c'est un thème sur lequel s'est exercée maintes fois la virtuosité de Victor Hugo. Tandis que l'homme souffre et passe, la Nature est toujours jeune, toujours souriante. Mais le poète ne lui en veut pas pour autant et ne se lasse pas de la dépeindre. Plus logique ou plus fier, Vigny détourne d'elle son regard. Il rend dédain pour dédain à cette froide déesse qui n'a pour l'homme aucune bienveillance, pas même de pitié : elle ne recevra pas un cri d'amour de lui. C'est pour la majesté des souffrances humaines qu'il réserve sa tendresse. A ce qui dure il préfère ce que jamais on ne verra deux fois : telle la grâce d'Eva et son pur sourire. Que d'autres s'extasient devant l'impassible Nature : pour lui, il ne la contemplera que reflétée dans les yeux et l'âme de sa bien-aimée.

Que m'importe le jour ? que m'importe le monde ?
Je dirai qu'ils sont beaux quand tes yeux l'auront dit.

Comme Vigny, Sully Prudhomme n'a pour la Nature ni vénération ni tendresse. Il porte sur elle une main hardie et la dépouille des ornements dont la poésie se plaît à la parer. Il voudrait s'en faire une conception exacte, la voir telle qu'elle est. Mais il a beau se surveiller, il s'oublie quelquefois et retombe çà et là dans l'anthropomorphisme. Le poète reparaît sous le philosophe et fraternise avec la Nature qu'il a au préalable personnifiée.

Vois là-bas dans la brume onduler ce coteau,
Rose, au bord d'un lac bleu qui miroite et se plisse :
Il semble qu'une Hébé s'éveille avec délice,
Froissant le lit soyeux que lui fait son manteau ;
Cette haleine est vraiment la grâce qui respire :
Ce qu'elle dit aux fleurs l'amour l'aurait pu dire ;
Dans ces lis qu'elle incline on ne discerne plus
Leurs lentes flexions des plus chastes saluts ;
Et pourrait-on jurer qu'il ne tremble personne
Dans le feuillage ému de ce bois qui frissonne (1) ?

Mais ces écarts d'imagination sont rares et passagers. Vite le poète revient à une conception de la nature plus moderne et plus scientifique. Il semble l'avoir empruntée à Vigny et les stances où il l'exprime ne sont qu'un écho affaibli de la Maison du berger.

La Nature n'est plus la nourrice au grand cœur ;
Elle n'est plus la mère auguste et bénévole,
Aimant à propager la grâce et la vigueur,

Celle qui lui semblait compatir à la peine,
Fêter la joie, en qui l'homme avait cru sentir
Une âme l'écouter, divinement humaine,
Et des voix lui parler, trop simples pour mentir.

Il apprend que sa face, ou riante ou chagrine,
N'est qu'un spectre menteur ; tendre fils, il apprend
Qu'elle offre sans tendresse à ses fils sa poitrine
Et berce leur sommeil d'un pied indifférent ;

Que c'est pour elle et non pour eux qu'elle travaille ;
Que son grand œil d'azur leur sourit sans regard ;
Que l'homme dans ses bras meurt sans qu'elle en tressaille,
Né d'un père inconnu dans un lit de hasard (2).

C'est dans les montagnes ou en face de la mer que ces idées font le plus d'impression sur le poète. Sur

(1) *Le Bonheur*. Harmonie et beauté.
(2) *La Justice*. Prologue.

les hautes cimes il se trouve seul et dépaysé : l'espace immense que son regard découvre lui fait regretter la maison, nid étroit mais si tiède et si doux.

> Toujours le ciel se ferme aux bornes de la terre ;
> Rien ne sert, pour l'ouvrir, d'élargir l'horizon.
> Aimons plutôt : le cœur a besoin de prison ;
> Dès que le mur s'éloigne, il se sent solitaire (1).

L'Océan le déconcerte encore davantage. Il ne ressemble à rien de ce qui est à sa mesure et à sa convenance. Il ne garde pas, comme nos champs et nos bois, l'empreinte de l'industrie humaine. Farouche et indompté, il a des révoltes fréquentes et fait payer cher leur audace à ceux qui osent l'affronter. Vaste, profond, terrible, il en impose à l'homme qui se sent faible devant lui, chétif et comme écrasé.

Pour échapper à cette impression d'accablement, les anciens peuplaient les solitudes océaniques de divinités à forme humaine. Dans les profondeurs de l'abîme ils entrevoyaient des palais de corail, des jardins merveilleux que le soleil illuminait le soir, quand il se plongeait dans les flots. Mais le poète moderne ne croit plus aux Tritons et aux Néréides. S'il avait foi en la Providence, l'océan ne serait plus pour lui un désert. Quelqu'un de grand l'accompagnerait sur cette immensité mouvante. Il pourrait admirer, comme le prophète antique, ces soulèvements de la mer qui donnent une si grande idée de la puissance divine. Mais n'ayant pas la foi, il cherche en ce monde une providence visible et croit la trouver dans la femme, créature fragile comme lui, mais qui lui donne l'illusion d'être protégé.

> Il faut tenir des mains de femme
> Quand on rêve au bord de la mer (2).

(1) *Stances et Poèmes*, Sursum.
(2) Ibid. L'Océan. Cf. La Néréide et Chanson de mer.

Près de son Eva il oublie le monde : pourquoi lui jetterait-il un regard puisque tout ce qu'il contient d'admirable, l'éclat du ciel, le sourire des vagues, il le retrouve dans celle qu'il aime ? Quant à l'immensité qui déconcerte son intelligence, il la découvre dans son cœur : l'amour qu'il jure au bord des flots a quelque chose d'immense et d'éternel.

Du moment qu'il considérait la nature comme une déité froide et hautaine (1), Sully Prudhomme devait être peu enclin à la décrire. Ce qui l'a encore détourné de la poésie pittoresque, c'est l'esprit philosophique qu'il possédait à un très haut degré. L'artiste pur se borne à considérer l'apparence des choses. Les tons fins d'un ciel d'avril, les nuances délicates d'une feuillée en automne, il n'en faut pas davantage pour le charmer. Il jouit des sons, des formes, des couleurs, sans rien chercher au-delà. Quant au philosophe, il veut connaître la dernière raison des choses. Pourquoi soupire-t-il quand le vent gémit dans les arbres ? D'où vient la coloration bleue du ciel ? Pourquoi les feuilles changent-elles de teinte avant de tomber ? Le dernier terme de cette recherche est une représentation du monde toute différente de la connaissance sensible. Le ciel que l'astronome se figure ne ressemble guère à celui que lui montrent ses yeux : les points d'or sont remplacés par des masses énormes et l'immobilité par des vitesses prodigieuses. Sous les surfaces colorées qui retiennent l'attention du vulgaire, le chimiste se représente des groupements d'atomes qui se font et se défont sans cesse. A l'image sensible, inexacte et fragmentaire, le savant substitue une idée plus adéquate à la réalité.

(1) Il arrive à Sully Prudhomme de personnifier la Nature de l'appeler sa mère. Cf. Les Destins. Pan. Mais alors il entend par Nature le principe des choses, l'être métaphysique d'où procède l'univers visible.

C'est ce qui est arrivé à Sully Prudhomme. Dans les ouvrages qu'il composa vers la fin de sa carrière, notamment dans *Que sais-je ?* il plane bien au-dessus du monde phénoménal, dans la région des idées pures. Il médite, il spécule, et ne regarde plus. Comme on peut croire, il n'en est pas venu là du premier coup. La lutte fut longue entre le poète, observateur ému de la réalité concrète, et le philosophe, abstracteur de quintessence. Le premier l'emporta tout d'abord, mais il avait affaire à forte partie. Dès la vingtième année, les préoccupations philosophiques de Sully Prudhomme s'affirmaient avec une énergie singulière. Dans un voyage qu'il fit en 1866, ses amis le trouvaient distrait, songeur. Chaque monument, chaque paysage se présentait à lui comme une énigme dont il cherchait la solution avec une curiosité anxieuse. Selon Gautier, la nature nous parle hébreu. D'aucuns ne voient dans son discours qu'une suite de sons dont la musique harmonieuse ou étrange les amuse. Sully Prudhomme avait entrepris de déchiffrer ce mystérieux langage, et son effort pour l'interpréter lui en faisait oublier les qualités plastiques.

Il nous confie lui-même que, pendant son enfance, il était plus attentif aux choses extérieures que dans son âge mûr. L'homme fait n'est plus au niveau des herbes et des fleurs : il les dépasse de toute la hauteur de sa pensée. Son regard qui sonde le fond des choses ne s'arrête plus aux apparences.

> J'ai vu la terre aussi me tendre
> Ses bras, ses lèvres, autrefois !
> Depuis que je la veux comprendre,
> Plus jamais je ne l'aperçois... (1).

Mais ce que Sully Prudhomme voudrait comprendre, c'est moins encore la terre que l'âme humaine. La matière ne le retient pas longtemps : son

(1) *Les Solitudes.* La Terre et l'Enfant

regard se tourne bientôt sur le petit monde qu'il porte en lui-même, monde immatériel si différent de l'autre. C'est là son domaine propre, l'élément où il se complaît et se meut à l'aise. Son imagination est toute morale : ce qu'elle combine, ce n'est pas des sons, des formes, des couleurs, mais des idées et des émotions, en un mot des états d'âme.

Dès qu'il sort de ses limites, il est dépaysé. Il ne s'intéresse pas assez au monde physique pour le peindre avec succès. Voici par exemple comment il décrit une forêt de l'Eden :

> ... Ils s'enfoncent dans l'ombre
> D'une antique forêt aux colonnes sans nombre,
> Dont les fûts couronnés de feuillages épais
> En portent noblement l'impénétrable dais (1).

Où sommes-nous ? Dans une autre planète ? On se croirait aussi bien dans le parc de Versailles ou sous un bois de palmiers, tant la description est vague et générale. Aucune expression pittoresque ou évocatrice.

Sully Prudomme réussit encore moins dans le portrait. D'après l'esquisse qu'il nous trace de Stella transfigurée, nous voyons qu'elle a des prunelles d'azur, des lèvres de carmin, une longue et ondoyante chevelure. Mais de combien d'autres n'en pourrait-on dire autant ? C'est un signalement qui n'a rien de bien caractéristique.

Je sais bien que, dans les passages descriptifs de Sully Prudhomme, on relève çà et là quelques traits heureux.

> La verte nuit des bois que le soleil étoile (2).
>
> Une aigrette de flamme irise
> Le tranchant des cailloux aigus (3).

(1) *Le Bonheur*, Saveurs et parfums.
(2) *Les Epreuves*, Chagrin d'automne.
(3) *Stances et Poèmes*, Soleil. Voir encore dans *Les Solitudes*, L'une d'elles, Le Cygne, La Grande allée.

Mais il faut remarquer que chez lui la description n'est le plus souvent qu'un prétexte. Le tableau n'est là que pour amener une réflexion psychologique ou morale. Si, comme Leconte de Lisle, il dépeint la splendeur des midis d'été, c'est pour nous rappeler que, par une chaleur trop accablante, notre personnalité se disperse et se dissout. Il voit partout un reflet de l'âme. Les parfums eux-mêmes ne sont pas des sensations pures : chacun d'eux est associé à un sentiment qui s'éveille dès qu'on le respire. C'est ainsi que la rose exprime la joie, la violette la tendresse et le lilas l'espérance. Quant à la lumière, elle est comme une allégresse immense et surnaturelle répandue dans le ciel entier.

> Je bois ton harmonie, adorable lumière,
> Sublime harpe où vibre un hosanna sans fin
> Sous les doigts éthérés de quelque séraphin
> Qui fait son paradis de la nature entière ! (1)

A cet égard il est curieux de comparer le sonnet intitulé *Dans l'abîme* avec le *Récif de corail* de Heredia. Les deux poètes se sont proposé de décrire le fond de la mer. Mais l'un a des yeux d'enfant que les vives couleurs attirent et amusent. C'est assez pour lui d'admirer le fond vermiculé du pâle madépore ou les frissons d'or et de nacre qui courent à travers l'onde marine. Il n'en est pas ainsi de Sully Prudhomme : la forme étrange d'un oursin ou les émaux d'une écaille de poisson ne suffisent pas à le charmer. Penseur, il ne s'intéresse guère qu'à la pensée. Ce qu'il remarque dans l'abîme, c'est surtout le câble sous-marin, pont jeté pour l'âme entre deux continents ; et ce détail que de Heredia eût dédaigné, retient son attention et prend à ses yeux une valeur symbolique.

Faisant lui-même la théorie de la descrip-

(1) *Le Bonheur*. Saveurs et parfums.

tion (1), Sully Prudhomme demande qu'avant d'être peinte, la nature soit sentie. Le conseil en est sage. Dans son amour de l'objectivité, une certaine école avait trop séparé l'homme de la nature. Quand un poète regarde un paysage, c'est avec toute son âme, avec ses yeux, mais aussi avec son intelligence et son cœur. Or on voulait qu'il fît abstraction du sentiment et de la pensée pour ne retenir que la sensation. On attribuait une énorme importance aux détails matériels, aux traits physiques : le reste était tenu pour négligeable. Sully Prudhomme estime au contraire que la chair ne doit pas l'emporter sur l'esprit, ni le signe sur l'idée. La nature est comme un miroir qui nous intéresse surtout quand il reflète un visage humain. Une description qui ne reproduit que l'extérieur des choses nous semble artificielle et pauvre, car elle exclut volontairement ce que nous jugeons le plus digne d'estime. Elle ne parle qu'aux sens, tandis que la grande poésie s'adresse à l'homme tout entier. Dans les maîtres du paysage, il y a un artiste qui voit la nature, un poète qui l'anime, un philosophe qui essaie de la comprendre, et parfois un historien qui évoque les grands événements dont elle a été le théâtre. Tous ces rayons, émis par les plus hautes facultés humaines, se rassemblent en un faisceau qui nous éblouit d'un vif éclat.

II

Pas plus que le pittoresque, l'harmonie n'est la qualité dominante du style de Sully Prudhomme. Ce qui nous frappe dans ses vers, surtout si on les compare à ceux de Hugo, de Banville, de Leconte de Lisle, c'est leur peu de sonorité. La musique nous en paraît grêle. Victor Hugo dispose de tout un orchestre, un orchestre où les cymbales et les trom-

(1) Cf. *Testament Poétique*, Deuxième partie, Ch. III.

bones font leur partie. Sully Prudhomme n'a qu'une flûte : son chant est clair et pénétrant ; mais, par contre, il manque un peu d'ampleur.

L'harmonie du style, c'est d'abord ce que Boileau appelle : « un heureux choix de mots harmonieux. » Sully Prudhomme était trop artiste pour ne pas se préoccuper de l'euphonie. Il savait que l'agrément de la forme est un élément essentiel de la beauté. Le peintre et le sculpteur doivent flatter le regard, le musicien et le poète caresser l'oreille. Sans ce charme « sensuel » de la forme l'œuvre d'art n'existe pas. Mais, aux yeux de Sully Prudhomme, l'euphonie avait beaucoup moins d'importance que la justesse de l'expression ; et, quand d'aventure il ne pouvait concilier ces deux qualités, il sacrifiait naturellement la première à la seconde. De là ces vers, forts de choses, mais durs et heurtés qu'on relève assez fréquemment, surtout dans ses dernières œuvres.

Quand donc nous es-tu née et d'où donc nous viens-tu? (1)

Je n'en sais guère plus : dans l'ombre où je me meux... (2).

La main qui les forma les a sacrés époux (3).

Chez ces zélés chercheurs, le concert fraternel... (4).

Il est à remarquer que, dans ces vers, la cacophonie provient surtout de la répétition d'une même consonne à des intervalles trop rapprochés.

Cette allitération, quand elle est intentionnelle, produit d'heureux effets d'harmonie initiative. Le poète latin avait dit :

Et veterem in limo ranae cecinere querelam.

C'est par un procédé semblable, c'est-à-dire en

(1) *La Justice*, Huitième Veille.
(2) *Le Prisme*. Le Tourment divin.
(3) *Le Bonheur*. Formes et couleurs.
(4) *Epaves*. L'Institut de France.

multipliant les *r* que Sully Prudhomme traduit la plainte des rainettes :

Quand les rainettes font dans l'air serein leur bruit (1).

En combinant la même consonne, non plus cette fois avec des voyelles claires ou aiguës, mais avec des voyelles éclatantes et sonores, le poète nous peint le tumulte assourdissant des vagues marines.

Et les prisons dans leurs murailles
N'ont bruits de chaînes ni sanglots
Pareils au fracas de ferrailles
Que font dans les rochers les flots (2).

Quand les bruits et les mouvements se reproduisent à intervalles réguliers, ils ont un rythme naturel auquel se conforme aisément le rythme du langage. En lisant ces vers si fortement cadencés, ne croirait-on pas entendre le galop précipité d'un cheval ?

Galope, vole, glisse, et rase
Les plaines, les sommets, les eaux !
Fuis, crins au vent, flamme aux naseaux,
Coursier hardi comme un Pégase ! (3)

Que j'entende craquer sous ta corne bruyante
Le gravier des ruisseaux et les débris des bois ! (4)

Ce n'est pas seulement par le rythme, autrement dit par le rapport entre les intervalles qui séparent les accents, c'est aussi par sa lenteur ou sa rapidité même que le langage est expressif. Voici par exemple comment Sully Prudhomme nous rend sensible la rapidité de nos véhicules modernes.

Mais que la roue aux chars d'Olympie était lente !
Regarde-la qui vibre et fuit, toute brûlante
D'une rapidité que tu n'inventas pas ! (5)

(1) *Les Solitudes*, Le Cygne.
(2) *Stances et Poèmes*. L'Océan.
(3) *Le Bonheur*, Saveurs et parfums.
(4) *Stances et Poèmes*, Le Galop.
(5) *Les Epreuves*, La Roue.

Dans le premier vers de ce tercet il y a quatre accents principaux; la prononciation est retardée par deux hiatus et plusieurs syllabes lourdes. Aussi fait-il contraste avec le dernier vers si léger, si alerte. On s'imagine voir un quadrige essayant vainement de suivre une locomotive lancée à toute vitesse.

Sully Prudhomme a donc le sentiment de l'harmonie; mais il n'a pas cet instinct en quelque sorte infaillible que nous admirons dans Victor Hugo ou La Fontaine. Chez lui il n'y a pas toujours accord parfait entre les qualités acoustiques du langage et l'objet représenté. A cet égard les vers suivants ne sont pas tout à fait irréprochables :

> Et le ressouvenir des amours et des haines
> Me bercera, pareil au bruit des mers lointaines (1).

Par la répétition des *r*, par le choix de la rime féminine, par le rejet qui allonge le second hémistiche, par la juxtaposition d'éléments rythmiques égaux entre eux, pareil — au bruit — des mers — lointaines, le poète a voulu sans doute produire un effet de résonance et nous faire entendre le grondement lointain de l'océan. Mais pourquoi n'emploie-t-il que des voyelles aiguës ou claires pour exprimer un bruit sourd et vague ?

Le langage peut s'accorder avec les mouvements de l'âme comme avec les objets extérieurs. Lorsqu'un homme frémit d'impatience, de désir ou de haine, sa voix participe à certains caractères de son émotion. Elle se fait douce et caressante dans la tendresse, rude et violente dans la colère. Ces caractères communs entre l'état moral et sa manifestation extérieure deviennent expressifs dès lors qu'ils sont remarqués. De là vient que l'ampleur des syllabes, leur timbre plaisant ou désagréable, l'accent, le

(1) *Les Epreuves*. Sieste.

rythme nous font sympathiser avec ce qu'il y a de plus intime, de plus personnel dans une émotion ou un caractère. Comme le dit Sully Prudhomme, « les battements mêmes du cœur se font sonores dans la phrase qu'ils soulèvent en la rythmant ». Le frisson des mots prend un sens et nous révèle des nuances que le langage conventionnel ne rendrait qu'imparfaitement. Qui ne sent par exemple la valeur expressive de ces vers de Faustus ?

> Ne nous arrachons point à ce loisir calmant :
> Je le goûte à tes pieds voluptueusement (1).

Cet adverbe qui remplit à lui seul un hémistiche, exprime à merveille l'arrêt de l'âme qui se complaît et s'immobilise dans une sensation délicieuse.

Il n'est pas jusqu'à la place des mots qui ne soit suggestive. Dans chaque hémistiche de l'alexandrin, la pause a lieu généralement après la deuxième, la troisième, la quatrième ou la sixième syllabe, rarement après la première et la cinquième. Quand donc la coupe est inattendue, il y a souvent un effet d'harmonie. Quel délice, s'écrie Fautus,

> De respirer un air pur, absolument pur ! (2)

Par sa place autant que par sa répétition, le mot « pur » attire le regard et prend une valeur exceptionnelle.

Quand la lourdeur ou la dureté d'une phrase est en harmonie avec le sentiment qu'elle exprime, ce qui est désagréable à l'oreille est significatif pour l'intelligence et la cacophonie devient un mérite. Les vers suivants sont pénibles comme le labeur qu'ils représentent, et c'est pourquoi ils nous plaisent en dépit, ou plutôt à cause de leur âpreté.

(1) *Le Bonheur*, Formes et couleurs.
(2) Ibid.

Or ses genoux tremblaient ; il pliait, harassé
Sous la pierre, surcroît au poids des cieux torrides (1).

Au pas lent de nos bœufs, le fer tranchant du soc...
La divise, et soulève un gras et large bloc (2).

*
* *

La prose n'est pas incapable de produire de tels effets. Elle a son rythme et son harmonie, une expression qui tient à la forme seule et qui complète la signification conventionnelle des mots. Ce qui est propre au vers, c'est la mesure. Le nombre de syllabes y est déterminé ; la place de la césure n'est pas arbitraire ; l'entrelacement des rimes masculines et féminines est soumis à certaines conditions. Le choix des combinaisons métriques ne se fait pas au hasard : il est réglé par des principes dont les plus simples pourraient se formuler ainsi :

1° Il faut choisir pour chaque sujet le mètre qui lui convient le mieux.

2° Dans l'intérieur d'un poème, tout changement de mètre doit se justifier, soit par un changement de l'idée ou de l'émotion, soit par un effet à produire.

3° Quand des vers de différente longueur se succèdent, l'attention se porte tantôt sur le grand vers, tantôt sur le petit, selon que le sens se termine au premier ou au second. Ainsi dans ce passage de La Fontaine le dissyllabe prend un relief saisissant par contraste avec l'alexandrin qui précède :

C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

4° La lenteur ou la rapidité des vers se mesure d'abord au nombre relatif d'accents rythmiques.

(1) *Les Epreuves.* Cri perdu.
(2) Ibid. Le Fer.

Ainsi l'octosyllabique est plus rapide que l'alexandrin parce qu'il n'a, en général, que deux accents pour huit syllabes, tandis que l'alexandrin en a quatre pour douze.

Sully Prudhomme s'est-il conformé à ces règles? Ceux qu'une telle question intéresse étudieront avec profit le Bonheur dont la versification est si variée, et aussi la Révolte des fleurs, ce pur chef-d'œuvre. Ce dernier poème s'ouvre par une élégie en stances de quatre alexandrins à rimes embrassées. C'est la rose qui se plaint d'être délaissée par une génération voluptueuse et mercantile. Touchées de ses justes griefs, excitées par la harangue de l'ardent coquelicot, les fleurs au cœur fragile mais superbe décident de supprimer dans leur parure tout ce qui charme les yeux de l'homme. Comme il est naturel, le récit de leur bénigne révolte est en alexandrins à rimes plates : c'est le mètre généralement adopté pour la narration. Vient ensuite un éloge du poète où le sentiment est assez fort pour soulever de grandes strophes de huit vers. Par égard pour ce rêveur qui l'admire et qui l'aime, la fleur consent à reprendre sa parure. C'est l'événement capital du drame : aussi est-il souligné par un vers de six syllabes, unique en son genre dans tout le poème.

La rose a refleuri !

Les fleurs des prés, des bois, des dunes, des montagnes ne tardent pas à suivre l'exemple de leur reine. La description de leur foule bariolée se fait en octosyllabiques librement croisés. Ce vers que Sully Prudhomme emploie dans son résumé de l'histoire des sciences, se prête bien à une accumulation de faits, à une énumération rapide. Enfin le poème se termine harmonieusement par un grave accord d'alexandrins alternés.

Sully Prudhomme n'a pas été aussi bien inspiré

dans la Justice qui se compose en partie de sonnets. Le sonnet est un poème et non une strophe, c'est-à-dire qu'il se suffit à lui-même. Lui assigner le même rôle qu'au couplet dans la chanson, à la stance dans l'élégie, c'est en méconnaître la nature. Chaque sonnet de la Justice offre un sens complet, et de là vient qu'entre eux la transition est souvent pénible et factice : on ne passe pas, on saute de l'un à l'autre.

Sully Prudhomme a une préférence marquée pour les vers d'un nombre pair de syllabes : sauf de rares exceptions, il n'a pas fait usage du vers heptasyllabique dont d'autres poètes ont tiré un excellent parti. Dans ses strophes, les vers inégaux sont entre eux dans des rapports très simples. Ainsi le vers de huit syllabes alterne avec des vers de quatre et de deux.

Vous parliez des bijoux de noces,
Moi du serment,
Car nous étions différemment
Précoces (1).

Quant à l'alexandrin, il alterne avec des vers de huit, six ou quatre syllabes.

Jeune fille, crois-moi, s'il en est temps encore,
Choisis un fiancé joyeux, à l'œil vivant,
Au pas ferme, à la voix sonore,
Qui n'aille pas rêvant (2).

S'asseoir tous deux au bord du flot qui passe,
Le voir passer... (3).

Ce goût de la simplicité s'explique bien chez un poète, très épris de son art, mais attentif surtout à son idée.

(1) *Les Vaines Tendresses.* Enfantillage.
(2) Ibid. Conseil.
(3) Ibid. Au bord de l'eau.

La rime chez Sully Prudhomme n'a rien de rare ni d'imprévu : elle est même parfois indigente ou insuffisante : c'est ainsi qu'il fait rimer *dû* et *vertu*, *hymen* avec *main*, *angelus* avec *plus*, *hélas* avec *pas*, *je concevrai* avec *le vrai*. Mais il n'y a pas lieu de nous en scandaliser. La rime riche est de mise dans les poèmes où le travail l'emporte sur la matière. Elle est fort divertissante dans les odelettes de Banville; mais ne serait-elle pas déplacée dans un poème philosophique ? Conçoit-on un penseur qui, tout en cherchant à résoudre l'énigme du monde, s'amuserait à jongler avec des mots ? En voyant ses tours de force, ses exercices d'acrobatie littéraire, comment prendre au sérieux ses hautes considérations ? Le virtuose ferait tort au philosophe, et réciproquement. Sully Prudhomme a bien compris qu'une toilette trop riche, trop chargée de dentelles et de bijoux, ne siérait point à sa muse. Il lui a donné une parure élégante mais sobre, et c'est très bien ainsi.

*
* *

En résumé, la manière de Sully Prudhomme est un peu grise. Il ne sera jamais goûté par les esprits superficiels qui ne cherchent dans la poésie que de belles images ou encore un certain cliquetis de mots et de syllabes. On conte que Villiers de l'Isle-Adam ne pouvait le lire à haute voix sans un ricanement dédaigneux. Il est sûr que la poésie de Sully Prudhomme n'est pas aussi musicale que celle de Victor Hugo ou de Leconte de Lisle. Qu'on se rappelle cette strophe où le poète des Contemplations déplore le vide que fait dans la maison et dans les cœurs la mort des enfants :

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres.
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,
Tristes ; et la lueur de leurs charmants sourires
Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit (1).

Remarquons, dans le premier vers, le rejet qui allonge le second hémistiche et le roulement des *r* multipliés qui imite le long frémissement d'une corde qu'on frappe. Dans le vers suivant, la pause qui suit la cinquième syllabe met en évidence le mot *seuls* qui prend une valeur rythmique en rapport avec sa signification. Le mot *tristes* se détache encore mieux à cause de sa position et du silence prolongé qui le suit. Par des artifices d'une ingénieuse simplicité, le poète oblige la voix à s'arrêter sur les mots importants, ceux qui expriment la solitude et la tristesse des parents en deuil. Enfin la stance se termine par un vers harmonieux qui, succédant à trois vers d'un rythme brisé, satisfait l'oreille comme un accord parfait après une série de disonances. Quand on pense que ces prouesses rythmiques ne sont qu'un jeu pour Victor Hugo, que surtout depuis les Contemplations il en fait tous les jours de semblables, on reste émerveillé devant la virtuosité du maître.

Leconte de Liste fut aussi un grand artiste en vers. Qui n'a admiré dans Midi l'ampleur de la période, la majesté sereine et la sonorité du verbe !

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu...

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux (2).

(1) *Les Contemplations.* II, Claire.
(2) *Poèmes antiques.* Midi.

Considérons encore cette strophe admirable :

Encore une torture, encore un battement,
Puis, rien. La terre s'ouvre, un peu de chair y tombe,
Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,
Sur tant de vanité croît éternellement (1).

Peut-on mieux exprimer, par le rythme et la musique des mots, l'arrêt brusque de la vie après les convulsions de la dernière heure, puis le calme et l'immobilité de la mort ?

Sully Prudhomme ne peut rivaliser, pour l'harmonie, avec ces grands maîtres. Néanmoins Villiers de l'Isle-Adam avait tort de le dédaigner. S'il est vrai que les dons spirituels l'emportent sur les qualités sensibles, il est permis d'aimer la poésie de Sully Prudhomme, et même de la préférer à d'autres plus éclatantes, celle de Banville par exemple ou de Théophile Gautier. Il en est des préférences littéraires comme de l'amitié. Beaucoup se laissent séduire par la grâce physique, l'éclat des yeux, le charme prenant de la voix ; mais si d'autres mettent à plus haut prix les qualités morales, l'esprit, la bonté, le sérieux du caractère, n'est-ce pas leur droit et qui oserait les en blâmer ?

(1) *Poèmes barbares*. Le Vent froid de la nuit.

CHAPITRE VI

Sully Prudhomme et les classiques.

Sully Prudhomme est classique,

I. Par la préoccupation constante des choses de l'ame : il exprime surtout des vérités d'ordre psychologique et moral ;

II. Par la subordination parfaite de l'image a l'idée ;

III. Par le respect de la versification traditionnelle ;

IV. Pour être un pur classique il lui manque la sécurité intellectuelle. Il a dans les sentiments quelque chose de maladif et verse parfois dans la préciosité.

Sully Prudhomme a maintes fois déclaré qu'il n'était qu'un intrus dans le Parnasse. Il se jugeait bien lui-même. L'histoire littéraire le placera près des Parnassiens, car il s'inspire comme eux de la science et il a participé à leur réaction contre le romantisme. Mais il fut un franc-tireur plutôt qu'un combattant régulier. Il était trop personnel pour se laisser incorporer dans leur brigade. Par sa préoccupation des choses de l'âme, par son amour des idées générales, par les qualités rationnelles de son style et son respect de la tradition, il se rapprocherait plutôt des classiques.

On appelle classiques les écrivains qui méritent d'être proposés comme modèles littéraires à la jeunesse. En général, les éducateurs se soucient peu d'exalter l'imagination et la sensibilité de leurs élèves. Ce sont là des qualités naturelles qui ont besoin d'être réglées plutôt que développées. Aussi

est-il sage de n'étudier dans les écoles que des auteurs dont les qualités principales sont la mesure et le goût.

Tels sont nos grands écrivains du XVII[e] siècle. La raison qui chez eux est la faculté maîtresse, leur inspire l'esprit d'ordre et de discipline Eclairés par elle, ils établissent une échelle de valeurs et mettent chaque chose à sa vraie place, l'homme au-dessus de la nature, l'âme au-dessus du corps. Ils posent en principe qu'un auteur doit écrire pour le public : laissant donc de côté ce qui n'intéresse que lui, il exprimera surtout des vérités générales. Les mots et les images, serviteurs dociles, n'auront d'autre rôle que de manifester l'idée. Il ne s'écartera des règles traditionnelles qu'avec une extrême réserve. En effet, la tradition littéraire est à ses yeux comme une sagesse cristallisée. Si nos ancêtres ont établi des institutions et des lois, si ces institutions et ces lois ont reçu la consécration du temps, c'est qu'elles ont leur convenance et leur raison d'être. Bien prétentieux qui oserait les abolir !

I

L'attention des écrivains classiques se concentrait sur l'âme, et spécialement sur les conflits dont elle est le théâtre et souvent la victime. Les romantiques s'intéressent encore à l'âme, mais quand elle est extériorisée en quelque sorte et incorporée dans la nature. Le sentiment de la nature qui leur a inspiré tant de belles pages, a pourtant une origine assez trouble. Sans doute le progrès des sciences naturelles ne fut pas étranger à son développement. Rousseau, comme on sait, faisait de la botanique, et Chateaubriand doit beaucoup à l'auteur des Etudes et des Harmonies. Quand un savant sort des généralités et qu'il se met à décrire fleurs, insectes ou oiseaux, son style

se colore naturellement : il abonde en épithètes voyantes et en métaphores ingénieuses. Mais ce qu'on remarque chez les romantiques, ce n'est pas seulement le pittoresque, c'est une sympathie ou mieux une vénération pour la nature, dont la source profonde est peut-être le panthéisme.

S'il n'y a qu'une substance, le monde n'est pas l'ouvrage de Dieu, mais sa manifestation sensible, son corps, son visage. Tout émane de lui : donc tout est sacré, tout est divin. Notre raison est divine comme le reste ; mais, par une contradiction singulière, les romantiques en font l'appartenance de l'homme. Ce qui vient d'elle, la réflexion, la moralité, l'organisation sociale, est d'ordre inférieur. Rousseau ne va-t-il pas jusqu'à dire que l'homme qui médite est un animal dépravé ? Il jette l'anathème aux arts, aux sciences, à la société, principe de corruption. Par contre il exalte ce qui est instinctif et spontané, comme procédant directement de Dieu. Les intuitions du cœur atteignent la vérité plus sûrement que les inférences de la raison. Les codes et les Bibles nous leurrent, mais la conscience individuelle est infaillible. Nous pouvons suivre en toute sécurité les impulsions de notre cœur ; rien n'est mauvais, sortant des mains de l'auteur de la nature. Tout amour est donc légitime, pourvu qu'il soit sincère ; et si la loi le condamne, c'est la loi qui a tort. L'artificiel qui est l'ouvrage de l'homme, ne saurait prévaloir contre le naturel qui est divin. Pour ce qui est de la nature proprement dite, elle n'est vraiment belle que vierge et libre : notre industrie la déshonore comme une marque d'esclavage. Fi donc des jardins, des parcs, des paysages de banlieue tout encombrés de toits et de palissades ! Qu'ils semblent mesquins à côté des sites sauvages et romantiques où le songeur se trouve face à face avec Dieu ! Là, dans la solitude, il communie à la nature et se sent identique à elle.

Son deuil ou sa beauté, ses colères et ses tristesses sont aussi les siennes. L'homme en effet est une parcelle de Dieu ; sa vie individuelle est solidaire de la vie du Grand Etre : ainsi chaque molécule de l'océan, si imperceptible soit-elle, participe à ses formidables agitations.

Si l'on admet qu'à l'origine du sentiment de la nature il y eut un panthéisme latent, on ne sera pas surpris de voir avec quelle frénésie les grands romantiques s'y sont livrés, et plus d'un passage obscur de Rousseau ou de Lamartine s'expliquera de lui-même. N'oublions pas toutefois que les grands mouvements d'idées ont des causes fort complexes. La théorie de l'évolution, dont la fortune fut si éclatante, orienta les esprits dans le même sens que le panthéisme. Si toutes les espèces végétales et animales sont nées de la même cellule primitive, il faut compter parmi nos ascendants les plantes et les bêtes. Ce sont des parents pauvres que le sort n'a pas favorisés comme nous, mais qui sortent de la même souche. Arbres géants ou modestes graminées, tigres ou papillons, civilisés ou troglodytes, nous sommes des ondulations différentes d'un même courant de vie. Comment croire à cette parenté universelle sans ressentir quelque tendresse pour des êtres très inférieurs sans doute, mais qui après tout sont nos proches?

L'origine du sentiment de la nature est donc fort suspecte. D'autre part, si nous le considérons tel qu'il se manifeste dans Rousseau, père du romantisme, nous reconnaîtrons tout de suite qu'il s'y mêle une forte dose de misanthropie. Egal des grands par le talent littéraire, Rousseau leur est inférieur par la naissance et le rang. Il tient de leur libéralité le pain qu'il mange, et cela mortifie cruellement son orgueil qui est sans mesure. Maudite soit la nécessité

sociale qui a fait de lui, si noble d'esprit et de cœur, un vulgaire laquais! Il voudrait échapper à son étreinte et fuir au désert le commerce des hommes. Là du moins aucune supériorité ne lui fait ombrage. Autour de lui il n'y a que des créatures silencieuses et douces. S'il lui plaît de faire des rêves insensés, elles le laissent divaguer tout à son aise. Mais ne souffrira-t-il point de son isolement? Non, car sa fantaisie peuple le désert d'âmes intelligentes, sensibles, bonnes, en un mot formées à l'image de la sienne. Les génies des airs, des bois et des eaux conversent familièrement avec lui. Il répond à leur bienveillance fictive par une tendresse plus fictive encore. Il entretient avec eux une amitié qui le console, le réjouit sans lui imposer aucun devoir. Double avantage : car tout en le délivrant des contraintes sociales, la nature flatte son besoin d'affection. Elle ménage son amour-propre, son horreur de la gêne, son esprit d'indépendance, tous les instincts qui, poussés à l'extrême, font les hors-la-loi et les révoltés. Après cela, on ne s'étonne point qu'il l'aime ; mais comment ne pas se défier d'un amour vicié par tant d'éléments malsains?

Au simple point de vue littéraire, le sentiment de la nature et le goût du pittoresque qui en est la conséquence, n'échappent pas à toute critique. Chaque art a son domaine propre, délimité par ses moyens d'expression. Le peintre qui dispose de la palette et du pinceau, est outillé pour rendre l'aspect extérieur des choses. L'écrivain ne peut que combiner des mots abstraits ou les idées générales qui leur sont associées. Bien prétentieux serait le premier s'il entreprenait de résumer en un tableau tout un système philosophique. L'autre ne l'est pas moins quand il essaie de reproduire les apparences sensibles. Sortir de ses limites, empiéter sur les attributions de la peinture, c'est une tentative vaine et puérile. On exé-

cute des tours de force, on fait montre de sa virtuosité, et c'est tout. Encore la réussite n'est-elle jamais complète. Le poète ne fait jamais qu'évoquer des souvenirs, des images : il ne met point sous les yeux la réalité concrète. Qui n'aurait jamais vu le portrait de Louis XIV ou de Bonaparte, ne pourrait s'en faire idée par une description livresque. Quand il s'agit de la courbe d'un nez ou du profil d'un visage, un dessinateur médiocre nous renseigne mieux que le versificateur le plus habile. Dès lors pourquoi s'évertuer à faire avec des mots ce qu'on ferait plus facilement et mieux avec des lignes ou des couleurs ?

Sully Prudhomme n'a donc pas tort de tenir pour secondaire l'extérieur des choses et de s'attacher, comme les classiques, à l'âme et à l'idée. Dans son poème du Bonheur, quand après les saveurs et les parfums il en vient à décrire les formes et les couleurs de l'Eden, ce n'est pas sur les forêts et les fleurs qu'il arrête les yeux, mais sur l'homme. Des cavaliers surgissent devant Faustus, représentants des races primitives dont le croisement a formé les races actuelles. Superbes, ils font songer à des dieux d'or, de bronze ou d'ivoire. En philosophe qu'il est, Faustus s'intéresse moins à leur beauté qu'à la raison d'être de leurs différences spécifiques. Il la cherche dans le climat et le genre de vie. Les populations sédentaires et agricoles sont plus robustes ; les nomades, plus sveltes, ont la souplesse et l'élégance du roseau. Ainsi les plus beaux spectacles ne retiennent le penseur que s'ils sont en même temps instructifs. Il ne leur demande pas seulement de charmer ses yeux, mais de lui révéler quelque vérité générale.

Il va sans dire que Sully Prudhomme n'a fait qu'effleurer l'ethnologie et la préhistoire. Sa principale étude fut toujours l'âme humaine. Il en a chanté les souffrances, les aspirations, les combats

intimes, digne émule des classiques pour qui la littérature était surtout l'expression de l'homme moral.

II

Amis de l'ordre et de la hiérarchie, les écrivains du XVII[e] siècle ne souffraient aucun renversement de valeurs. Pour parler comme l'Evangile, ils estimaient l'âme plus que le corps et le corps plus que le vêtement. Dans leur style, le même esprit d'ordre subordonnait le secondaire au principal, le moyen à la fin, l'image à l'idée. Les théories modernes sur l'origine du langage leur donnent raison sur ce point. Comme l'enfant, l'homme primitif n'a dû s'intéresser d'abord qu'au monde extérieur. Le ciel, l'eau, les bêtes utiles ou malfaisantes, ses outils, ses membres et ses organes sont les premiers objets qu'il ait nommés. Quand il se mit à réfléchir, à tourner son regard au dedans de lui-même, le langage était déjà constitué. Econome de sa peine, obéissant à la loi du moindre effort, il se servit pour désigner les faits psychiques de termes connus dont il étendit le sens. Il appela son âme un souffle et ses jugements une pesée (1). L'homme des cavernes s'exprimait donc, comme nos poètes, en style imagé, et faisait des métaphores sans le savoir.

Il suit de là que le principal office des termes figurés est de suppléer le mot propre, inexistant ou trop faible : ils ne sont pas un ornement, mais une pièce nécessaire du langage. Les comparaisons et les métaphores ont encore cet avantage de rendre l'idée plus sensible et plus claire. En rapprochant deux objets, elles accusent leurs analogies qui prennent un relief singulier. La réalité nous devient pour ainsi dire présente ; nous en avons la vision colo

(1) Etymologiquement *penser* et *peser* sont deux termes identiques.

rée et précise. Quelle description minutieuse de géographe nous mettrait sous les yeux un paysage des Andes mieux que cette éclatante comparaison de Heredia ?

Plus haut, l'âpre forêt des aiguilles de glace
Fait vibrer le ciel bleu par son scintillement ;
On dirait d'un terrible et clair fourmillement
De guerriers cuirassés d'argent, vêtus d'hermine,
Qui campent aux confins du monde, et que domine,
De loin en loin, colosse incandescent et noir,
Un volcan qui, dressé dans la splendeur du soir,
Arbore, Pendragon de l'hivernal cortège,
Son étendard de feu sur tous ces fronts de neige (1).

D'ordinaire les objets assimilés par le poète sont l'un d'ordre physique, l'autre d'ordre moral. La comparaison éveille donc en nous une double série de sentiments et d'images. Elle élargit notre horizon et nous ouvre en même temps des perspectives sur le monde des corps et sur le monde des âmes. Grâce à elle, une idée banale peut s'enrichir, se transformer et nous apparaître sous un aspect nouveau. C'est ce qu'il est facile de vérifier sur ce passage de la Tristesse d'Olympio.

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin ;
Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain (2).

Dans cette strophe il y a deux comparaisons superposées. Les feuilles qui fuient sous les pas d'Olympio font songer à des oiseaux blessés qui s'envolent pour retomber aussitôt, et à des pensées tristes

(1) La Détresse d'Atahuallpa.
(2) *Les Rayons et les Ombres*. Tristesse d'Olympio.

qui s'évanouissent à peine formées. Ainsi le poète nous fait embrasser d'un regard le monde matériel et le monde moral, voués l'un comme l'autre à la souffrance et à la mort. Pour nous toucher plus vivement, il orchestre pour ainsi dire des voix isolées et nous fait entendre dans un accord puissant la plainte de toutes les créatures.

Sully Prudhomme était trop expert en son art pour méconnaître l'importance de l'image. Bien qu'à l'en croire l'idée puisse s'en passer, il en fait souvent usage. Il lui arrive même, dans ses moments d'enthousiasme, de la redoubler à la façon des romantiques. C'est ainsi que, dans la Justice, le soleil primitif est comparé tour à tour à un patriarche, à un chorège, à un frondeur, à une ruche qui essaime. Mais en général il est très sobre de comparaisons et de métaphores ; et cette discrétion est profitable à sa poésie, car la rareté de ses images en fait valoir la nouveauté et la justesse.

A cet égard il se distingue des romantiques dont la première vertu n'était point la modération. Chez Hugo en particulier l'image abonde, foisonne, pullule. La sève intarissable s'épanouit en une floraison magnifique, mais vraiment trop luxuriante. Pour illustrer cette idée que Marat fut à la fois compatissant et cruel, le poète de Toute la lyre ne trouve pas moins de trente-cinq images : c'est Jules Lemaître qui en a fait le compte (1). Présenter la même pensée sous trente-cinq formes différentes, cela suppose une incroyable puissance d'imagination, une prodigieuse fécondité verbale. Nous en sommes émerveillés, et quelque peu stupéfaits. La virtuosité du maître nous fait oublier l'idée qu'il exprime. C'est assez pour nous de suivre le galop tumultueux des images. Nous sommes amusés plutôt qu'émus. Joignez que les

(1) *Les Contemporains*, Quatrième série, p. 132.

beautés d'expression, trop nombreuses, se font tort l'une à l'autre. Devant cet étalage de pierres précieuses qui étincellent de toutes parts, nous sommes littéralement éblouis. Notre regard, sollicité en tous sens, ne sait où se fixer. Tant de splendeur le déconcerte, le fatigue ; et ainsi le poète, en prodiguant les trésors de son génie, va contre les intérêts de son art.

Le symbolisme qui fut le dernier éclat du romantisme expirant, devait aller plus loin encore dans cette voie et donner à l'image une importance démesurée. Selon les théoriciens de cette école, le symbole est un fait situé hors de l'espace et du temps et qui exprime une idée ou un sentiment. La formule n'est pas nouvelle. On trouverait dans Baudelaire, dans Vigny, dans La Fontaine lui-même, plus d'un symbole conforme à cette définition.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
— Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous ?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue ».

Comme les poèmes de Retté et de Vielé-Griffin, cette fable nous transporte dans un monde imaginaire, au pays des fées, des sylphes et de la Belle au bois dormant. Mais il y a une différence : c'est que les fables de La Fontaine ont un sens clair et précis. Même quand la moralité n'est pas exprimée, l'intention du poète ne fait pas de doute. Cette clarté parfaite offense les symbolistes qui préfèrent les demi-ténèbres du crépuscule. Clair est pour eux synonyme de banal. De fait, s'ils produisaient au grand jour leur pensée, elle apparaîtrait souvent mesquine et commune. Aussi prennent-ils soin de l'envelopper dans un mythe obscur qui en dissimule la pauvreté.

Après cela, ils déclarent avec assurance « qu'expliquer un symbole est presque impossible. Un symbole n'a tout son sens que pour celui qui l'a créé. Nul autre n'en peut percer tout le mystère » (1). Arrière donc les indiscrets et les profanes qui voudraient dépouiller Isis de ses voiles ! Il faut regarder de loin avec respect, et se permettre tout au plus de hasarder quelques conjectures. Parmi ces interprétations, il s'en trouvera d'assez plausibles ; mais aucune, qu'on le sache bien, ne représente exactement la pensée du poète. Il est seul à savoir ce qu'il a voulu dire, et encore ! Jadis l'obscurité passait pour un défaut : erreur, car sans elle il n'y a pas de poésie. Nos pères disaient que l'allégorie habite un palais diaphane : c'est dans un amas de nuées, très haut et très loin, que se cache le symbole.

Cette étrange doctrine n'était pas pour plaire à Sully Prudhomme. Il confesse ingénûment qu'il n'y comprend rien et que les poèmes symbolistes sont pour lui un véritable grimoire. Le vague et l'obscur répugnent à son esprit latin. Il lui est arrivé souvent d'illustrer sa pensée par des images empruntées au monde physique. Tantôt il présente séparément les deux termes comparés, le sensible et le spirituel (*Le Joug. Le Vase brisé.*) D'autres fois il nous propose une sorte de parabole dont il nous laisse deviner le sens (*L'Idéal. Le Cygne*). Plus rarement l'idée et l'image se compénètrent au point qu'on ne les distingue plus l'une de l'autre. Dans *Déclin d'amour*, par exemple, le saule qui lentement se dépouille et l'eau morne qui frémit chaque fois qu'une feuille la touche, représentent deux amants dont la tendresse se refroidit. Le poète les personnifie, les fait converser entre eux ; il mêle si bien l'âme aux choses que dans le murmure du vent d'automne, le bruissement

(1) Vigié-Lecocq, *La Poésie contemporaine.* L'Art symboliste.

de la feuillée et le clapotis des vagues on croit entendre un dialogue infiniment triste. Mais sous quelque forme que se présente le symbole, le sens exprimé ou implicite est toujours clair. Le plus souvent il peut se traduire en une formule courte et précise. Il n'y a jamais d'union parfaite entre les âmes, (*La Voie lactée*). A force de rêver, on devient impropre à l'action (*Sésame*). On ne sent bien le prix d'une chose que lorsqu'on en est privé (*La Révolte des fleurs*). Ces idées ne sont ni très profondes ni très originales ; mais elles ont du moins le mérite d'être vraies, simples et faciles à entendre.

Ce qu'il y a encore de remarquable dans ces symboles, c'est qu'ils ne contiennent rien d'inutile. Le moindre trait a sa raison d'être et sa valeur. Qu'on étudie à ce point de vue *Le Vase brisé*, et l'on verra que tous les détails de la comparaison matérielle annoncent l'idée et disposent l'esprit à la recevoir. Cela est d'un art à la fois très savant et très classique (1).

On a reproché à cette poésie si ordonnée et si précise de n'être pas assez suggestive : elle fait voir et non imaginer. Or, selon les symbolistes, le poète doit seulement mettre le lecteur sur la voie : il lui donne l'élan et le laisse continuer l'ascension tout seul. Tant pis pour les Philistins qui ne savent rien entendre à demi-mot ! Ils ne connaîtront jamais un des plaisirs les plus délicats de l'esprit : celui de compléter la pensée d'un poète et de collaborer avec lui.

Eh ! oui, la lecture est une collaboration ; mais il ne faut pas que cette collaboration devienne une fatigue.

(1) Cf. *Le Pot de fleurs* de Théophile Gautier. Il y a une certaine analogie entre les deux symboles. Gautier compare le cœur brisé par l'amour à un vase qu'une plante grasse, trop vigoureuse, fait éclater. Mais son goût pour le pittoresque lui fait perdre de vue son sujet ; il orne son vase symbolique de fleurs bizarres et de dragons bleus qui évidemment ne font rien à l'affaire.

Les maîtres du XVII^e^ siècle prenaient beaucoup de peine pour en épargner à leurs lecteurs. Avant de produire leur pensée, ils la préparaient avec soin, ils la digéraient en quelque sorte afin qu'elle fût d'une compréhension plus prompte et plus facile. Les symbolistes au contraire, par amour du naturel, nous livrent leurs impressions toutes crues. Elles sont plus spontanées, disent-ils, et plus vivantes, n'ayant pas été triturées par l'analyse. Soit, mais quel labeur pour se les assimiler !

Si encore on était sûr d'être payé de sa peine ! Mais en parcourant certains poèmes symbolistes, ceux de Mallarmé par exemple, le lecteur le plus confiant se demande malgré lui : Ces logogriphes ont-ils un sens ? Et à supposer qu'ils en aient un, valent-ils la peine qu'on se donnerait pour les déchiffrer ? Avec Sully Prudhomme de tels soupçons seraient injustifiés. Il procède quelquefois par allusions ; il pose des problèmes qu'il nous laisse le soin de résoudre (*La Colombe et le Lis*) ; deux ou trois de ses symboles sont assez énigmatiques (*La Jacinthe*). Il faut un certain effort pour en pénétrer le sens ; mais du moins cet effort n'est pas inutile et, après avoir brisé la noix, on n'a pas le déplaisir de la trouver vide.

Par la prépondérance qu'il donne au sentiment sur la pensée, ou par les effets qu'il tire de la seule harmonie des mots, l'art symboliste n'est pas sans analogie avec la musique. Celui de Sully Prudhomme serait plus voisin de la sculpture. Sobre et pur de lignes, il a la netteté d'un bas-relief antique. A la couleur qui charme les yeux, il préfère la forme où transparaît l'idée.

> C'est dans le contour seul, presque immatériel,
> Que le souffle divin se révèle et dépose
> La grâce qui l'exprime et ravit l'âme au ciel (1).

(1) *Le Prisme*. Devant la Vénus de Milo.

Est-ce à dire que cette poésie soit la seule estimable? Non sans doute : elle laisse place à une autre poésie plus musicale, plus évocatrice, qui fasse rêver autant que penser. Chacune d'elles a son charme et nous n'avons pas à en discuter les mérites respectifs. Il nous suffit d'avoir montré qu'en subordonnant à l'idée le mot et l'image, Sully Prudhomme se mettait en désaccord à la fois avec le romantisme et avec le symbolisme et qu'il est rentré, sans le vouloir peut-être, dans la grande tradition classique.

III

Classique, il l'est encore par son respect pour les règles de la versification. Ces règles dont plusieurs ne sont en usage que depuis Malherbe, il les observe religieusement lui-même, et il en prend la défense contre les partisans du vers libre, c'est-à-dire émancipé. Déjà les romantiques s'étaient insurgés contre l'autorité de Boileau. Ils voulurent saccager l'Art poétique, mais ils firent plus de bruit que de mal. Ils se contentèrent de disloquer ce grand niais d'alexandrin. La rime riche, l'enjambement sur la césure médiane ou d'un vers à l'autre, la coupe ternaire, c'est à quoi se réduisent leurs innovations. Mais les symbolistes qui sont des romantiques renforcés, ne s'arrêtèrent pas comme eux à mi-chemin. Plus de menottes! plus de bâillons! s'était écrié Victor Hugo. Ils proclamèrent à leur tour qu'en poésie, nulle autre règle que l'instinct et le goût. Le poète doit s'épancher librement comme un fleuve sans digue et sans bords. Si la rime le gêne, qu'il la remplace par une simple assonance ou qu'il s'en passe tout à fait. S'il n'a pas assez de douze syllabes pour remplir son vers, qu'il en mette quinze, dix-huit, ou même davantage : pourquoi pas?

De fait, cela n'a pas d'inconvénient, pourvu qu'on

appelle prose ces lignes qui se suivent sans mesure et sans rime. Mais les symbolistes n'admettent pas cette restriction ; ils enlèvent au vers tout ce qui le distingue de la prose et veulent qu'il soit vers quand même. C'est en quoi nous ne pouvons les approuver.

Plein de zèle et de candeur, Sully Prudhomme entreprit de convertir ces jeunes barbares qui bouleversaient avec tant d'entrain la versification française. Pour les amadouer, il leur fait d'abord quelques concessions. Il sacrifie sans hésiter la règle de l'hiatus qui en effet est absurde : s'il continue de l'observer lui-même, ce n'est point par un motif rationnel, mais uniquement par accoutumance. L'alternance des rimes introduit dans les vers un élément de variété ; mais si les rimes masculines ou féminines sont répétées à dessein, en vue de certains effets d'harmonie, elles n'en sont que plus expressives.

Ayant ainsi fait la part du feu, Sully Prudhomme n'en défend qu'avec plus de vigueur ce qu'il regarde comme essentiel à notre versification, à savoir le nombre des syllabes et la place de la césure. Les règles qu'il maintient se ramènent, selon lui, à la loi du moindre effort. Lorsque deux vers ont le même nombre de syllabes, l'oreille saisit leur égalité : il n'en serait pas de même si deux syllabes faibles pouvaient remplacer une forte. Les vers de dix et douze syllabes doivent se diviser en parties qui soient entre elles dans des rapports simples, c'est-à-dire qui aient un commun diviseur autre que l'unité. L'alexandrin par exemple se partagera bien en deux groupes égaux ou encore en trois groupes de quatre syllabes. La césure doit couper les vers impairs en parties le moins inégales possible, toujours pour la même raison : afin que les rapports rythmiques soient plus aisément perçus.

La théorie n'était pas si mauvaise. Ramenant les règles de la versification à un principe communé-

ment admis, elle avait au moins une apparence scientifique. Pourtant elle n'eut pas l'heur de convaincre les symbolistes. L'un d'eux déclara même sans plus de façon qu'elle était vide et nulle. Le bon Sully ne s'en formalisa pas outre mesure. Il fit seulement remarquer que ses adversaires n'avaient ni attaqué son principe ni ébranlé sa démonstration ; et désespérant de convertir ces endurcis, il se retira du débat.

Néanmoins ce n'était pas sans un serrement de cœur qu'il voyait grandir une génération de poètes dont les principes étaient si opposés aux siens. Il ne parlait de leurs réformes qu'avec tristesse, parfois même avec une certaine acrimonie. Faisant dans la Vallée-aux-Loups l'éloge de Chateaubriand, il soutint cette thèse paradoxale que l'auteur du Génie et des Martyrs avait écrit ses plus beaux ouvrages en vers. Seulement pour donner le change à un public frivole et peu ami de la forme poétique, il avait omis d'aller à la ligne. Quant à ses vers classiques qui, chacun le sait, sont plutôt faibles, il les a composés pour servir de repoussoir aux autres. On ne pouvait montrer d'une façon plus ironique et plus spirituelle que les vers invertébrés des symbolistes ne se distinguent en rien de la prose poétique.

Vers la fin de sa vie, Sully Prudhomme fonda un prix académique en faveur des jeunes poètes fidèles à la versification traditionnelle : c'était encore une manière indirecte de combattre les novateurs. Dans son Testament poétique, il avait annoncé que leur triomphe n'aurait qu'un temps : il eut avant de mourir la consolation de voir sa prédiction réalisée. Les symbolistes n'auront pas travaillé en vain : ils ont rendu service à la versification française en délaçant la cuirasse, brillante mais trop rigide, où les Parnassiens l'avaient serrée. Mais on peut dire que, comme école littéraire, ils ont vécu. Seuls quelques

attardés vantent encore les charmes du vers amorphe ou polymorphe qui est de la prose sans l'être.

IV

Nos grands écrivains du XVII[e] siècle furent presque tous des humanistes. Ils étaient versés, comme on dit, dans les lettres grecques et latines ; et l'étude assidue des chefs-d'œuvre de l'antiquité développa chez eux le goût de l'ordre et de la clarté qui est une qualité de la race. Au lycée, Sully Prudhomme étudia surtout les sciences ; mais plus tard il devait compléter son éducation littéraire sous la direction d'un maître incomparable, l'auteur des Poèmes antiques, le traducteur d'Eschyle et d'Homère, le fougueux apologiste d'Hypatie. Par son admiration passionnée des classiques grecs, par la facilité avec laquelle il entre dans leur esprit, s'en inspire et les imite, Leconte de Lisle est comme un Ronsard moderne. Il sut grouper autour de lui toute une pléiade de jeunes poètes dont plusieurs partagèrent ses goûts. Sully Prudhomme fut du nombre. Sans être imprégné d'humanisme, il en est au moins teinté. On sait qu'il traduisit en vers le premier chant de Lucrèce : besogne singulièrement ingrate et méritoire. Plusieurs de ses sujets, notamment *Le Lit de Procuste, La Néréide, Les Ecuries d'Augias*, sont empruntés à la mythologie. Ce commerce avec les anciens lui fut profitable : il en tira une leçon de sagesse, de mesure et de goût.

Bien lui en prit également de s'être initié de bonne heure à la discipline scientifique. La science donne à ceux qui la servent de solides qualités intellectuelles. Elle leur apprend à raisonner juste et à mettre de la suite dans leurs idées. Mieux encore : elle leur inspire le détachement de ce qu'on appelait jadis le sens propre, et une soumission absolue à l'ob-

jet. Le savant croit, non ce qui est conforme à ses préjugés ou à ses passions, mais ce qui est établi par l'expérience ou démontré par des preuves convaincantes. N'ayant d'autre ambition que de découvrir ou d'exposer la vérité, il a en horreur l'improbité, le parti-pris, et aussi la déclamation, l'emphase, tout ce qui fausse le rapport naturel de la chose et du mot. Semblable disposition d'esprit ne nuit pas à un auteur : bien penser conduit à bien écrire. Le style sobre, un peu austère, mais si robuste et si fier d'un Descartes ou d'un Pascal se ressent de la rigueur de leur méthode. Et Sully Prudhomme lui-même n'eût pas assemblé les mots avec tant de fermeté et de justesse si d'abord il n'eût appris à ordonner logiquement ses idées.

Nous n'irons pas cependant jusqu'à dire qu'il soit un pur classique : il lui manque cet équilibre intellectuel, cette santé morale, cette simplicité parfaite qui caractérisent notre grande époque littéraire.

Les auteurs du XVII[e] siècle ont une sérénité admirable. On dirait qu'ils ne doutent de rien. La philosophie du sens commun qui s'accorde si bien avec la foi chrétienne, leur semble incontestable. Jamais ils ne mettent en question l'existence de Dieu ou l'objectivité du monde extérieur. Il s'élève entre eux des querelles littéraires ou religieuses ; mais ils se gardent de toucher aux fondements de l'ordre social, famille, propriété individuelle, autorité du souverain. Il n'est pas un seul de ces principes qui ne soit aujourd'hui contesté. La plupart des esprits sont comme ballottés sur un océan d'incertitude. Les plus heureux s'accrochent à des rochers ou à des épaves, débris des anciennes croyances ; mais il n'y a pas de principe commun qui puisse servir de fondement inébranlable à la société nouvelle.

De là cette inquiétude chronique qu'on a nommée

le mal du siècle. Sully Prudhomme en a souffert autant que personne. Toute sa vie il a oscillé au-dessus de la vérité, sans pouvoir ni l'atteindre ni trouver son équilibre. Il lui est arrivé souvent de plaider le pour et le contre et finalement de ne rien décider. Ce fut un martyr du doute. Ce qu'il regarde comme acquis se réduit à peu de chose. Le monde sensible n'est pour lui qu'un mirage ; la Cause première, un être impersonnel dont nous ne savons rien sinon qu'il existe. Il se demande si le droit du propriétaire est fondé et s'il peut user de ses biens sans aucun scrupule. Son œuvre donne une impression d'insécurité : on y marche sur des sables mouvants. Il serait donc téméraire à de jeunes esprits de s'y aventurer sans guide.

Si l'intelligence de Sully Prudhomme est en proie au doute, son cœur, tel du moins qu'il se manifeste dans ses premiers poèmes, est désolé par un amour sans espoir. Rebuté par celle qu'il aime, il ne veut ni renoncer à sa passion ni chercher à la satisfaire. Il s'enfonce éperdûment dans une situation sans issue et s'acharne à se rendre malheureux. Il semble cultiver son mal et prendre plaisir à irriter sa plaie. Plus tard il devait se féliciter d'une blessure qui avait fait couler de son âme des flots d'harmonie. « Je dois mon chant à mes douleurs », disait-il (1). Mais tout le monde n'est pas poète. Ce qui, pour le littérateur, est une source d'inspiration, est pour le moraliste un principe de désordre et de souffrances. Si l'exemple de Sully Prudhomme était suivi, si la règle de sa conduite était érigée en maxime universelle, ce serait vraiment dommage. Le nombre des malheureux serait multiplié, et il y en a bien assez sans cela.

Enfin Sully Prudhomme n'est pas toujours simple.

(1) *Epaves*. La Source des vers.

Non qu'on puisse lui reprocher l'affectation ou l'enflure : ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher les phrases à effet et les grandes tirades ; mais parfois il raffine et subtilise à l'excès. C'est un défaut contre lequel le poète moderne doit se mettre en garde. Les grands thèmes lyriques, la nature, l'amour, la mort, ont été exploités tant de fois ! Pour trouver du nouveau, il faut ou bien une simplicité enfantine ou bien une habileté rare. Et comme dans la confrérie des poètes, les habiles sont plus nombreux que les simples, ils sont tentés de sortir des voies communes ; et, pour éviter des redites, ils donnent dans l'étrange et le maniéré. Si Molière avait connu le petit poème intitulé *La Jacinthe* il aurait pu l'insérer dans le Misanthrophe comme un chef-d'œuvre de préciosité. Le bulbe d'une jacinthe est posé sur un vase exhumé d'une sépulture antique. Il n'a pour nourriture qu'un peu d'eau où plongent ses racines ; mais cela suffit pour que sa tige lève et verdisse. Que signifie cet emblème ? Vous ne le devineriez pas : c'est la poésie, et spécialement la poésie de Sully Prudhomme, exaltée par l'aspiration et nourrie de larmes.

> Du poète inspiré la fortune est la même :
> Un deuil sublime, né hors du limon natal,
> L'exalte, et dans les pleurs germe et croît son poème (1).

Voilà qui est ingénieux ; c'est le fin du fin, comme on eût dit à l'Hôtel de Rambouillet.

Enfin voici le comble. Lorsqu'en 1896, le czar Nicolas, de tragique mémoire, visita le palais de Versailles, Mme Sarah Bernhardt, costumée en nymphe, lui récita un compliment dont je détache ces trois vers : c'est l'ombre de Louis XIV qui parle.

(1) *Epaves*, La Jacinthe. Remarquez le second vers qui signifie littéralement : un deuil sublime, né hors du limon où le poète est né. Mais il ne faut pas oublier que les *Epaves* sont une publication posthume.

Le fils des Romanoff m'apporte ses saluts :
Au seuil du palais vaste où je ne brille plus
Il sied que dans tes yeux mon soleil les lui rende (1).

Le Soleil royal, brillant dans les yeux d'une actrice et rendant un salut, c'est une subtilité que l'auguste visiteur ne dut pas très bien comprendre.

Pour toutes ces raisons, un choix s'impose dans l'œuvre de Sully Prudhomme. Par la sobriété nerveuse, par l'élégante simplicité, il s'égale souvent aux plus grands maîtres. Plusieurs de ses poèmes ont ce quelque chose d'achevé, de définitif qui donne l'idée de la perfection. Mais à côté de ces fleurs exquises, il en est d'autres moins belles ou moins saines. Sully Prudhomme n'est donc pas un pur classique : s'il est étudié dans les écoles, comme il commence à l'être, ce ne sera jamais que par fragments.

*
* *

Mais que faut-il retenir de son œuvre poétique ? De ses vers élégiaques ou de ses grands poèmes, auxquels donner la préférence ? Quelle est sa valeur et quel rang convient-il de lui assigner dans le chœur des poètes ?

Il se peut que de telles questions soient encore prématurées. Pour bien juger d'une œuvre, le recul du temps est indispensable. Il en est des appréciations littéraires comme des hypothèses scientifiques : la critique en fait lentement et patiemment le contrôle, rejetant les unes, complétant et corrigeant les autres. Aussi un jugement qui a résisté à l'épreuve des siècles a-t-il des chances d'être vrai.

Notre opinion sur Sully Prudhomme ne saurait donc être que provisoire et sujette à révision : qu'il nous soit permis néanmoins de la formuler ici.

(1) *La Nymphe des bois de Versailles.*

La valeur d'un poète se mesure à sa puissance, et cette puissance elle-même se reconnaît à divers signes : la création de caractères qui aient une beauté à la fois individuelle et typique, la mise en circulation d'idées profondes, justes et neuves, l'originalité, la richesse et la perfection du style.

Or Sully Prudhomme n'a jamais représenté que lui-même : il ne sait pas faire agir et parler des personnages. La puissance créatrice que nous admirons dans Shakespeare, Molière et Balzac, lui fait totalement défaut.

En revanche il excelle dans l'expression des idées générales. Il confie au vers le résultat de ses méditations sur notre nature, notre origine et notre destinée. Il s'élève sur les plus hautes cimes, embrasse du regard un vaste horizon ; et, en quelques notes brèves et pénétrantes, il dit ses émotions devant les spectacles qu'il a contemplés et l'inconnu qu'il a pressenti.

Il est vrai que sa philosophie nous semble bien fragile. Jusque dans ses meilleurs poèmes, mainte idée nous inquiète, nous déconcerte, et cela gâte un peu notre plaisir. Mais ce malaise et cette insécurité, nous l'éprouvons parfois en lisant les plus grands maîtres. Certains poèmes de Victor Hugo, le *Satyre* par exemple ou *Plein ciel*, passent pour des chefs-d'œuvre : il est pourtant difficile d'approuver l'idée qui en fait le fond. Ce sont des décors magnifiques tendus sur des portants sans valeur. Rien n'est beau que le vrai, a dit un sage. Oui, seule la vérité est parfaitement belle. Quand elle se revêt d'une belle forme, elle nous donne une joie sans mélange. Mais s'il n'y avait point de beauté sans elle, s'il fallait élaguer de notre littérature toutes les œuvres entachées d'erreur, que resterait-il après cet émondage ?

Bien qu'un poème contienne des idées contestables, nous pouvons donc l'admirer, soit pour la puissance

de la conception, soit pour la perfection de la forme. Or, sous le rapport du style, Sully Prudhomme mérite d'être comparé aux plus grands maîtres. Non qu'il ait cette richesse de vocabulaire, cette abondance d'images, ces trouvailles d'expression qui mettent certains écrivains hors pair. Il nous plaît par des qualités plus modestes, mais estimables entre toutes : la simplicité, la vigueur, la précision et surtout une admirable justesse. C'est un artiste minutieux et probe qui cisèle des coupes d'or fin où il nous présente une liqueur précieuse et rare. S'il nous fallait faire un choix parmi tant de belles œuvres, nous prendrions à pleines mains dans la Vie intérieure et les Solitudes, plus discrètement dans les autres recueils. De tous les poèmes philosophiques nous ne garderions que les Destins, le Zénith, le Tourment divin, la neuvième Veille de la Justice et deux ou trois passages du Bonheur. C'est peu, dira-t-on ; mais de toute l'œuvre de Vigny il est probable que la postérité retiendra moins encore, et cependant le chantre d'Eloa est un des grands noms de notre littérature.

Il n'est, disions-nous, renommée de bon aloi qui n'ait subi l'épreuve du temps. Jusqu'ici cette épreuve n'a pas été défavorable à Sully Prudhomme. Quand on feuillette le recueil du Parnasse contemporain, on est surpris de le voir entouré d'inconnus comme Nina de Caillas, Henry Rey, ou M^me^ Blanchecotte. Il faut croire que ces poètes ont eu leur heure de célébrité puisqu'on ne les a pas jugés indignes de paraître en compagnie de Leconte de Lisle, de Gautier et de Heredia. Mais si jamais ils ont brillé au firmament littéraire, ils n'ont pas tardé à pâlir et à s'éteindre. D'autres au contraire continuent de resplendir : leurs rivaux ayant disparu, ils se détachent mieux sur le fond sombre du passé. C'est le cas de Sully Prudhomme. Loin de s'éclipser, son étoile

rayonne d'un plus vif éclat. Il est plus estimé, que dis-je ? mieux aimé que jamais par les âmes sérieuses et tendres, celles qui ont beaucoup réfléchi et beaucoup souffert. Sa physionomie songeuse et inquiète, qui exprime à la fois la mâle audace du penseur et une tendresse presque féminine, ne s'effacera pas de notre mémoire. Si l'avenir est équitable, comme on le dit, il tirera du commun ce poète philosophe, hanté de rêves grandioses et scrupuleux observateur de la réalité, ce penseur tourmenté par la pitié, le scrupule, le doute, et qui sut exprimer ses nobles souffrances avec un goût parfait. Non, la postérité ne le laissera pas confondu dans la foule des écrivains, mais elle l'invitera à prendre place, je ne dis pas à côté, mais à la suite des plus grands.

CONCLUSION

Jusqu'ici nous nous sommes promenés pour ainsi dire autour de l'œuvre de Sully Prudhomme afin de la considérer sous ses différents aspects. Serait-il possible d'en prendre maintenant une vue d'ensemble et de la résumer dans une formule ? Parmi les traits de son modèle, le peintre choisit le plus caractéristique, celui qui le distingue et le fait reconnaître. Quel serait donc dans la physionomie morale de Sully Prudhomme le trait essentiel ou, pour employer une expression chère à Taine, le caractère dominant ? Il semble bien que ce soit le *tourment de l'absolu*. Entendons par ce mot, non pas l'être nécessaire qui n'est limité par rien et ne dépend que de lui-même, mais un objet idéal capable de satisfaire pleinement toutes nos tendances. Or cet idéal, Sully Prudhomme l'a cherché avec une ardeur obstinée, et par toutes les voies qui, comme les sentiers d'une montagne, aboutissent à la même cime : la science, l'art et la morale.

*
* *

L'absolu, dans l'ordre intellectuel, c'est d'abord la certitude qui ne laisse aucune place au doute et inonde l'esprit de lumière. C'est aussi la vérité suprême, celle qui commande et explique toutes les autres. Or chez Sully Prudhomme le besoin d'évidence, développé sans doute par l'étude des mathématiques, était impérieux, irrésistible. Le vague,

l'incertain, l'à peu près lui donnaient une sorte de malaise, et volontiers il eût dit comme Amiel : « L'inachevé n'est rien. » De là les précautions minutieuses qu'il prend dans ses investigations philosophiques ; de là encore ses hésitations, ses scrupules, ses contradictions qui nous touchent comme les témoignages d'une probité irréprochable. C'est surtout dans la controverse qu'il soutint avec Charles Richet qu'on peut observer les tâtonnements et les inquiétudes de Sully Prudhomme (1). Au lieu d'aborder de front son sujet, il commence par tourner autour, et traite plusieurs questions qui n'ont avec le problème des causes finales qu'un rapport indirect. Il plaide tantôt pour les finalistes, tantôt pour leurs adversaires qu'il appelle d'un mot bizarre, « les mécaniciens ». Il va du pour au contre et semble noyé dans un remous d'arguments contraires. Quelle est son opinion personnelle ? On ne peut la saisir : il déclare même au cours de la discussion que probablement il ne se prononcera pas. Il prend parti tout de même ; et, comme il fallait s'y attendre, il adopte une solution moyenne. Les finalistes ont tort assurément ; mais les « mécaniciens » n'ont pas tout à fait raison. Il n'est pas vrai que l'adaptation des organes à leur fonction soit l'œuvre d'une Providence ; mais elle n'est pas davantage le résultat d'un concours fortuit de circonstances heureuses. Les formes organiques préexistaient en germe dans un certain « potentiel de vie » que le penseur suppose aussi ancien que le monde. Et le lecteur de se dire : Voilà donc le fruit de toutes ces recherches ! Tant de méditations laborieuses pour aboutir à une formule vague qui vraisemblablement n'a satisfait personne, pas même son auteur !

Mais nulle déception ne pouvait briser le courage

(1) *Le Problème des causes finales.*

de Sully Prudhomme ni étouffer son désir de savoir. Comme aux Danaïdes, une voix jeune lui disait toujours : si nous recommencions ! Et après un temps de répit, il reprenait la tâche interrompue. Ce qu'il cherchait avec cette opiniâtreté, ce n'était rien moins que la vérité fondamentale, ce théorème éternel qui dans l'immensité du temps et de l'espace déroule la série sans fin de ses conséquences. L'univers lui apparaissait comme un sphinx énorme au front duquel est écrite une énigme redoutable. La plupart se contentent d'en admirer les beaux caractères ; pour lui, il voulait à tout prix en deviner la solution : il voulait savoir ce qu'il y a sous les couleurs, comment l'esprit meut la matière, quelle est l'origine du monde et de la vie. Ne pouvant venir à bout du sphinx par la patience et la ruse, il le saisissait corps-à-corps et l'étreignait avec violence pour lui arracher son secret. Mais il n'en tirait que des réponses incomplètes et évasives qui ne faisaient qu'irriter sa soif de connaître.

Cette lutte acharnée contre le mystère nous étonne d'autant plus que Sully Prudhomme déclarait insolubles les grands problèmes de notre origine et de notre destinée. Il conseillait même à ses jeunes amis de s'en désintéresser. Il serait sage, leur disait-il, de mettre des bornes à votre curiosité. Persuadez-vous que la vérité métaphysique est inaccessible, et vous ne souffrirez pas plus de ne pouvoir l'atteindre que de ne pouvoir « décrocher les étoiles » (1). Mais ce conseil qu'il donnait aux autres, il ne se résignait pas à le suivre lui-même. Il ne pouvait s'empêcher de courir après des fantômes insaisissables ; il aurait voulu avoir des ailes pour prendre l'essor vers l'inconnu, et toute sa vie il a souffert de ne pouvoir décrocher les étoiles.

(1) A. E. Sorel, *Sully Prudhomme intime.*

Un esprit fait comme le sien devait se préoccuper vivement de la question religieuse et, de fait, il en a été littéralement obsédé. Pendant sa jeunesse, il soutint avec Dieu de durs combats qu'il nous a contés lui-même. Les Epreuves nous font assister au douloureux spectacle d'une foi vacillante qui lutte avec l'ombre, jette un dernier éclat et disparaît. Mais après que la croyance se fut évanouie, le besoin de croire demeura vivace. L'incrédulité de Sully Prudhomme ne fut ni hostile ni indifférente. Mystique par tempérament, il continua de rôder, le cœur plein de regrets, autour du temple d'où il s'était exilé. Il enviait la sérénité des chrétiens qui se fient au Père céleste. Il aurait voulu se faire une religion ou même, s'il était possible, revenir au Dieu de son enfance. C'est dans cet esprit qu'il a étudié avec tant de persévérance les origines chrétiennes, la Somme de saint Thomas et les Pensées de Pascal. Son inquiétude religieuse s'aviva encore quand il sentit approcher l'heure du grand départ. Quelque temps avant sa fin, il disait à l'un de ses amis :

— La mort, oui, tant qu'on a la vie devant soi, c'est de la spéculation métaphysique ; maintenant elle est là, le trou est creusé, il faut y descendre : qu'y a-t-il dans le fond ?

Oui, qu'y a-t-il au fond de la tombe ? Est-elle « un portique ouvert sur les cieux inconnus ? » Est-elle un abîme qui nous engloutit et nous plonge dans un sommeil « plein d'insipidité et d'indolence ? » Terrible question qui troubla la vieillesse de Sully Prudhomme. La sérénité que d'aucuns ont cru remarquer en lui n'était qu'apparente et superficielle. Jusqu'à sa dernière heure il fut le Chercheur obstiné et malheureux ; jusqu'à sa dernière heure il subit ce qu'il appelle le *tourment divin*, le mal de ces âmes inquiètes et divisées contre elles-mêmes qui ne peuvent ni se passer de Dieu ni le trouver.

*
* *

La vie littéraire de Sully Prudhomme ne fut également qu'une longue recherche de l'absolu, c'est-à-dire de la perfection. Son idéal était de présenter ses idées philosophiques sous une forme élégante et précise, et de rendre avec leurs nuances les plus subtiles ses émotions personnelles. Justesse dans la conception, probité dans l'exécution, telle aurait pu être sa devise. Il avait en horreur l'emphase, les impropriétés de termes, les chevilles qui déparent des œuvres plus renommées que la sienne. Il voulait être sincère et vrai. Or cette adéquation parfaite de la pensée aux choses et des mots à la pensée, loin d'être, comme on pourrait le croire, une qualité commune, ne s'acquiert qu'au prix d'un patient labeur. Pour y atteindre Sully Prudhomme n'épargna point sa peine. Il n'était point de ces improvisateurs qui composent chaque matin cinquante vers en se faisant la barbe. Il travaillait lentement, chargeait ses manuscrits de ratures et revisait avec soin les éditions successives de ses ouvrages. Cet effort n'a pas été stérile : il s'est élevé maintes fois jusqu'à cette perfection qu'il rêvait. Plusieurs de ses poèmes sont d'un travail si délicat, si achevé que les connaisseurs eux-mêmes n'y trouvent rien à redire. Ils plaisent à tout le monde ; et pourtant le poète les juge encore inférieurs à son idéal. A l'en croire, ils ne seraient que l'écho affaibli, altéré, méconnaissable d'une délicieuse musique intérieure. Tel est son désenchantement qu'il est tenté de briser sa lyre pour écouter doucement ce murmure infini que font dans son âme les belles idées. Comme tous les grands artistes doués à la fois de génie créateur et d'esprit critique, il est moins sensible aux mérites qu'aux défauts de son œuvre, et soupire en jetant sur elle

un clairvoyant regard : Hélas ! ce n'est pas cela que j'avais voulu faire.

Ce souci de la perfection explique les principaux caractères du style de Sully Prudhomme. Il a souvent réussi à rendre sa pensée sans aucun compromis et à se représenter tel qu'il était. Il a des vers d'une justesse et d'une simplicité admirables, des vers pleins et transparents que Sarcey comparait à ceux de Racine. Mais sa bonne volonté l'emporte parfois au delà du but. Il dit beaucoup de choses en peu de mots ; mais sa précision est si grande que, pour le suivre, il faut un effort qui devient vite une fatigue : on ne le goûte pleinement qu'après l'avoir appris par cœur. Il déteste les chevilles et les épithètes banales : tous ses mots portent ; mais précisément pour cela ils semblent tous sur le même plan et son œuvre manque un peu de perspective. On y voit rarement de ces demi-teintes qui reposent le regard et font ressortir les idées essentielles Il analyse finement ; mais en voulant égaler la profondeur et la complexité de la nature, il n'évite pas toujours une subtilité excessive, si bien qu'il devient précieux par trop de sincérité. Sa probité est scrupuleuse ; mais son effort vers la perfection se trahit dans son style. Quand il composait la Justice, il travaillait, nous dit-il, au point de se rendre malade. Il y paraît quelquefois ; et, si nous admirons son labeur, nous aimerions mieux qu'il l'eût dissimulé sous un sourire. Une œuvre littéraire est imparfaite si elle n'a ce tour naturel, cette allure aisée, en un mot cette grâce qui, selon La Fontaine, est plus belle encore que la beauté. Sully Prudhomme a plutôt l'air d'un athlète bandé pour la lutte que d'un aède inspiré. Surtout dans ses poèmes philosophiques il manque d'expansion et de laisser-aller. Il se surveille et se comprime trop : aussi l'on peut croire qu'il eût été plus parfait s'il avait moins ardemment souhaité de l'être.

*
* *

Dans l'ordre moral, le souci de la perfection l'a encore entraîné à des exagérations manifestes. Il entend par perfection la dignité, c'est-à-dire le rang conquis par l'espèce humaine dans la population terrestre. Il aimait à répéter cette maxime de forme assez incorrecte :

— Il faut être un homme, s'en rendre compte et le maintenir.

Or, selon lui, notre essence, ce qui nous distingue de l'animal, c'est la liberté, l'effort et le désintéressement. Il en conclut qu'un acte n'est vraiment moral que s'il est à la fois libre, laborieux et désintéressé. C'est trop demander à notre faiblesse. Grâce à Dieu, nous ne sommes pas tenus d'être constamment des héros. La trame de notre vie se compose d'actes habituels, faciles, honnêtes sans plus, qui pourtant ne sont point dépourvus de toute valeur morale. Comme nous l'avons fait voir, la morale de Sully Prudhomme pèche donc par excès d'idéalisme, mais il n'est donné qu'aux grandes âmes de se tromper ainsi.

Non content de définir la perfection morale, Sully Prudhomme la désire et la recherche pour lui-même. Sans doute il ne fut point, comme l'ont assuré des admirateurs enthousiastes, un martyr et un saint. Il eut des faiblesses : il avoue lui-même que dans sa vie « il y a des recoins sombres que fuit la conscience en voilant son flambeau » (1). Mais il pratique du moins au plus haut degré trois vertus éminemment sociales : la pitié, la justice et la libéralité. Comme ces coquillages où l'on croit entendre la rumeur lointaine de l'océan, son cœur retentissait de toutes les plaintes de l'humanité souffrante. Il poussa jusqu'au scrupule le respect de la justice ; il en vint

(1) *Stances et Poèmes.* A. Alfred de Musset.

même à se demander si la fortune qu'il avait reçue en héritage était vraiment légitime, si son droit de propriété n'était pas une usurpation ; et il ne mangeait qu'avec remords « son pain blanc maudit des populaces ». Enfin il fut prodigue de son temps, de ses forces, de son argent, et se dépensa sans compter au service d'autrui. Qu'on se rappelle avec quelle simplicité magnifique il se dépouilla d'une somme de deux cent mille francs en faveur de jeunes poètes fidèles à la versification traditionnelle : c'est un beau geste où se révèle tout un caractère.

On s'explique maintenant un trait singulier du caractère de Sully Prudhomme. Lui qui met le désintéressement au premier rang des vertus, il voudrait vivre pleinement, développer toutes ses puissances, satisfaire toutes ses aspirations. Ce n'est pas qu'il soit incapable de sacrifice, tant s'en faut : s'il répugne à certains renoncements, c'est par respect de lui-même. Il considère ses facultés, ses tendances comme autant de personnes morales qui ont leurs exigences légitimes. Il se ferait scrupule d'en léser aucune au profit des autres. C'est pour cela qu'il prend à tâche de concilier le cœur et la raison, et de fondre en un accord ces deux voix dont l'une prie et l'autre blasphème. Comprimer ses inclinations naturelles lui semble une mutilation. Ne soyons donc pas surpris d'entendre ce grand idéaliste chanter un hymne à la Volupté. Si les sens ont leurs droits comme le cœur, pourquoi les frustrer d'une satisfaction qui leur est due ? Le grand art n'est-il pas d'associer l'attrait spirituel de l'idée au charme sensuel de la forme, et d'unir l'esprit et la matière en un tout harmonieux et vivant (1) ?

Considéré de ce point de vue, l'art de Sully Prudhomme apparaît comme une manifestation de son

(1) Cf. *Stances et Poèmes*. L'Art. Les Voluptés.

caractère. S'il a composé des poèmes philosophiques, c'est que, pour concilier ses diverses aptitudes, il n'a trouvé qu'un moyen : mettre en vers ce qu'il y avait de plus important et de plus original dans ses spéculations. S'il a fait de la poésie personnelle, c'est qu'il a beaucoup souffert dans sa jeunesse, beaucoup réfléchi sur ses premiers chagrins et qu'il n'a pu résister au désir naturel de se soulager en les exprimant. Si sa manière se recommande moins par le pittoresque que par l'exactitude et la précision, c'est qu'il a surtout vécu dans le monde des âmes et qu'il n'emprunte à l'univers physique que des comparaisons ou des symboles. Dans l'œuvre de Sully Prudhomme qui d'abord nous a semblé si complexe, il y a donc une certaine unité : c'est ainsi qu'un bois touffu nous apparaît disposé en files régulières quand nous le regardons dans le sens des allées.

La perfection morale que Sully Prudhomme a recherchée pour lui-même, il la souhaite aussi dans les autres, particulièrement dans ceux qu'il aime. Nul ne fut en amour plus délicat ni plus exigeant. Plus un vase est précieux de forme et de matière, plus il est difficile de trouver une liqueur qui en soit digne. Il en est ainsi des âmes :

... Plus on vaut, plus fièrement on aime,
Et qui rêve pour soi la pureté suprême
D'aucun terrestre amour ne daigne emplir son cœur (1).

Ces vers ont l'accent d'une confidence et nous révèlent une des raisons pour lesquelles Sully Prudhomme n'a point fondé de famille. Une fois seulement il a cru rencontrer la femme qu'il rêvait, et ce fut une apparition furtive et décevante. Il est vrai que, même s'il l'avait possédée, il n'eût été heureux qu'à demi, car il eût attendu d'elle plus qu'une

(1) *Les Vaines Tendresses*, La Coupe.

créature humaine ne peut donner. Pour lui, l'amour n'est pas seulement un accord des sentiments et des volontés : c'est une compénétration mutuelle et parfaite. Et cette union chimérique, impossible, il la voudrait éternelle. Il aime avec son cœur, c'est-à-dire ce qu'il a d'immortel ou du moins de plus fort contre la mort. Immuablement fidèle, il demande à sa compagne de l'être aussi, non seulement sur cette terre, mais dans l'Eden où les époux, un moment séparés par la mort, sauront bien se retrouver.

Qui ne voit que cette sentimentalité a comme un parfum religieux? Un objet sans défaut, une union sans réserve et sans terme, ne sont-ce pas là les exigences de l'amour divin? Le noble poète voudrait posséder l'infini, l'absolu ; mais comme son Dieu est impersonnel et qu'il ne sait à qui offrir ses hommages, il se tourne vers une créature d'élite qu'il embellit, qu'il divinise, au point que son amour devient une sorte d'idolâtrie. Pourtant, si fortes que soient ses illusions, il sent bien que rien de borné n'est à sa mesure, que les affections terrestres flottent dans l'immense capacité de son âme. Alors il se prend à songer mélancoliquement. Plus tard! se dit-il, après la mort! Oh! vienne le jour où il fixera sa demeure dans cet heureux monde où les lilas ne se flétrissent jamais, où Marie transfigurée en Stella, la femme accomplie, le tiendra éternellement embrassé! En lui-même s'opérera une métamorphose semblable : la larve humaine se muera en papillon splendide. Il verra toutes ses facultés s'épanouir et atteindre la plénitude de leur développement. Il contemplera, réel et vivant, le beau idéal dont son œuvre terrestre n'était qu'un pâle reflet. Il découvrira la vérité première, la formule magique qui lui permettra de résoudre tous les problèmes dont son intelligence est obsédée. L'espoir de ce paradis l'enchante et le console. Ainsi son âme, durement comprimée par

la vie réelle, cherche une issue vers des régions supérieures, et ses désirs, prenant des ailes, se transforment en aspirations (1).

*
* *

Le 19 Juillet 1914, fut érigé à Lyon, sur la Croix-Rousse, un monument à la mémoire de Sully Prudhomme. Du haut de la stèle que couronne son buste, le poète semble contempler le cours du Rhône, les cimes lointaines des Alpes, tout un vaste et magnifique paysage. Près de lui est assise une femme, la main droite posée sur un livre ouvert, et soutenant de la gauche son front lourd de pensées. Un voile qui fait ombre sur son visage, lui dérobe la vue des choses extérieures et favorise son recueillement. Cette œuvre due au ciseau de Cladel symbolise admirablement le génie de Sully Prudhomme qui semble toujours regarder à l'infini ou au dedans. Il est attiré vers les sommets déserts et froids, difficiles à escalader, mais d'où l'œil embrasse un immense horizon. Les sujets les plus élevés et les plus arides, nature du beau, fondement du devoir, organisation de la société, origine de la vie, rapports du fini et de l'infini et jusqu'à la philosophie des mathématiques, ont tenté tour à tour ce chercheur intrépide. Mais après avoir parcouru les hautes régions métaphysiques, il aimait à descendre et, pour ainsi dire, à s'enfoncer en lui-même, à suivre les événements de sa vie intérieure, à les disséquer avec une précision d'anatomiste. Son esprit est à la fois synthétique et analytique, large et minutieux.

Cette diversité d'aptitudes donne à sa physionomie je ne sais quoi d'étrange, d'énigmatique et, par suite, le sentiment qu'il inspire est assez complexe. Il en

(1) Cf. *Stances et Poèmes.* Ici-bas. Plus tard. *Les Vaines Tendresses.* Ce qui dure. *Epaves.* Aux Cieux.

impose par sa réserve et par l'élévation de sa pensée. Mais quand on songe à sa bonté qui fut extrême, à sa sincérité qui fut parfaite ; quand on se rappelle à quel point il fut tourmenté par la pitié et par le doute, avec quelle bonne foi, quelle ardeur inlassable, il a cherché la vérité, on ne peut se défendre pour lui d'un sentiment plus tendre que l'admiration et assez voisin de l'amitié. D'autres ont chanté avec plus d'ampleur et de passion leurs amours déçues, leurs aspirations inassouvies, leurs angoisses devant le mystère de la destinée. Leurs plaintes harmonieuses nous émeuvent et nous enchantent ; mais ce qui nous empêche de leur donner toute notre sympathie, c'est que nous voyons en eux des auteurs autant que des hommes. Ils semblent fiers de cette mélancolie distinguée qui leur inspire de si beaux vers. Au besoin ils élargiraient cette « sainte blessure que les noirs séraphins leur ont faite au fond du cœur ». Ils s'épanchent abondamment avec une éloquence qui n'est pas toujours exempte d'emphase. Plus simple, plus discrète, l'élégie de Sully Prudhomme n'en est que plus touchante. Chez lui, nul orgueil, nulle morgue aristocratique. Il se laisse voir avec ses misères et sa noblesse, avec ses incertitudes et sa soif de connaître, avec ses défaillances et son effort vers le mieux. Au lieu de se séparer de la foule comme un être exceptionnel, il s'en rapproche et s'y confond autant qu'il le peut ; il est heureux que nous puissions nous reconnaître dans le portrait qu'il fait de lui-même. De là notre sympathie pour ce poète qui nous ressemble comme un frère. Il nous avoue qu'après la grande déception de sa jeunesse, il a cherché dans la gloire l'oubli de sa solitude, et d'un cœur qui n'était pas rempli tendu la coupe infinie au monde. Que le poète se console : cette coupe n'est pas restée vide. Pendant ses jours périssables, il eut autant d'amis, connus ou inconnus,

qu'il n'avait osé l'espérer dans le plus ambitieux de ses rêves. Et depuis qu'il est entré dans l'immortalité, il continue de recevoir de fervents hommages. Tant qu'il y aura des âmes délicates et pensives, tendres et douloureuses, elles iront d'instinct à ce poète qui les a si bien comprises. Elles l'écouteront chanter de sa voix douce, un peu voilée et monotone, et berceront leur souffrance au rythme de ses vers. Telle sera la gloire de Sully Prudhomme : il en est de plus éclatantes ; mais, s'il avait eu à choisir, il n'en est aucune qu'il eût préférée à celle-là.

Vu, le 22 juillet 1918.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Rennes,
G. DOTTIN.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Rennes,
L. G. VARET.

PRINCIPAUX OUVRAGES DE SULLY PRUDHOMME (1)

POÉSIE

(1) Premier Recueil : *Stances et Poèmes* (1865-1866) comprenant : *La Vie Intérieure*, *Jeunes Filles*, *Femmes*, *Mélanges*, *Poèmes*. Bien que figurant en dernier lieu dans ce recueil, les *Poèmes* ont été composés avant les stances de *la Vie Intérieure*.

(2) Deuxième Recueil (1866-1872) comprenant : *Les Epreuves*, *Les Écuries d'Augias*, *Croquis Italiens*, *Les Solitudes*, *Impressions de la Guerre*.

(3) Troisième Recueil (1872-1878) comprenant : *Les Vaines Tendresses*, *La France*, *La Révolte des Fleurs*, *Poésies diverses*, *Les Destins*, *Le Zénith*.

(4) Quatrième Recueil (1878-1879 comprenant : La traduction en vers du premier chant de Lucrèce, composée en 1859, et *La Justice* avec une Préface et un Prologue.

(5) Cinquième Recueil (1879-1888) comprenant : *Le Prisme*, poèmes composés à diverses époques, et *Le Bonheur*.

(6) Sixième Recueil, posthume, publié en 1908, sous le titre *Epaves*, par les héritiers littéraires de Sully Prudhomme. Il comprend des poésies composées de 1861 à 1900.

PROSE

(1) *Préface à la Traduction du Premier Chant de Lucrèce*, publiée en 1869.

(2) *Discours de réception à l'Académie Française*. Eloge de M. Duvergier de Hauranne (1882).

(3) *L'Expression dans les Beaux-Arts* (1883).

(4) *Réflexions sur l'Art des Vers* (1892). Etude reproduite dans le *Testament Poétique*.

(5) *Sur l'Origine de la Vie Terrestre*, étude publiée en juillet 1893 dans la Revue de métaphysique et de morale.

(1) Voir dans notre *Esthétique de Sully Prudhomme* la liste des ouvrages consultés.

(6) *Que Sais-je ?* Publié en 1895 dans la Nouvelle Revue, sous ce titre : *La Curiosité et les Limites du Savoir.*

(7) *Testament Poétique* (1897). Cet ouvrage comprend des lettres, préfaces et allocutions publiées à diverses époques. L'édition in-8. contient une conclusion importante parue le 27 juin 1903 dans la Revue bleue.

(8) *L'Histoire et l'Etat Social.* 1899. Préface à la Bible de l'humanité de Michelet.

(9) *Le Problème des Causes Finales.* Série de lettres parues dans la Revue scientifique en 1899.

(10) *Le Crédit de la Science*, Revue scientifique du premier novembre 1902.

(11) *Sur les liens nationaux et internationaux.* Etude publiée dans la Revue du 1er janvier 1904 sous le titre : Patrie et Humanité.

(12) *La Vraie Religion selon Pascal* (1905), précédée d'une Introduction et suivie des Réflexions finales, d'un Appendice et d'une Annexe. Plusieurs chapitres de ce livre avaient paru précédemment dans différentes revues.

(13) Préface à la *Philosophie de M. Sully Prudhomme* par M. C. Hémon (1906).

(14) *Psychologie du libre arbitre* suivie de *Définitions fondamentales* (1907).

(15) *Le Lien social*, ouvrage posthume, publié d'après les manuscrits de l'auteur par M. C. Hémon (1909).

(16) *Fragments inédits : Notes pour servir à une physiologie de l'adultère ; Propriété littéraire, artistique, industrielle*, publiés dans la Revue bleue du 5 novembre 1910.

(17) *Lettres à une amie*, publiées par les soins de M. Barthou. Cet ouvrage ne se trouve pas dans le commerce. Une partie des lettres qu'il contient ont été publiées dans la Revue des Deux-Mondes, 15 décembre 1911.

Manuscrits : Cahier de pensées de jeunesse. Fragments d'un Journal intime (1).

(1) Les héritiers littéraires de Sully Prudhomme se proposent de publier ces manuscrits et une partie de la correspondance dans un ouvrage qui paraîtra chez l'éditeur Lemerre.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos, ... 7

PREMIÈRE PARTIE
L'AME

CHAPITRE I. — Complexité de sa nature 13

I. Oscillations de la pensée de Sully Prudhomme, soit d'un poème à l'autre; soit dans le même poème. Ses idées de reflet.

II. Fluctuations de sa sensibilité. A travers toutes ces variations il reste sincère.

CHAPITRE II. — Ce que Sully Prudhomme tient de son temps 25

I. Le positivisme. Influence générale du positivisme. Sully Prudhomme lui emprunte quelques-unes de ses idées sur les limites du savoir humain, sur la méthode pour atteindre le vrai, sur l'avenir et les bienfaits de la science. Il s'en faut pourtant qu'il soit positiviste.

II. L'évolution. Hypothèse de l'évolution. Sully Prudhomme s'en inspire dans sa théorie de l'aspiration, sa morale et son esthétique.

CHAPITRE III. — Ce qu'il tient du romantisme . . . 46

I. Généralités sur l'individualisme. Ses manifestations dans les premiers poèmes de Sully Prudhomme.

II. L'aspiration romantique, comme celle de Sully Prudhomme, n'est peut-être en son fond qu'un mysticisme sans Dieu. Son objet est vague et son influence sur la pratique assez médiocre.

III. Chez Sully Prudhomme, comme chez plus d'un romantique, l'amour se détourne de sa fin naturelle: ce n'est plus qu'une adoration mutuelle, exclusive et ombrageuse. Aspirant à une possession complète, il est inassouvissable. Les amants sont prédestinés l'un à l'autre: d'où fatalité du choix et de la rencontre, constance et perpétuelle fidélité.

CHAPITRE IV. — Ce qu'il tient de la philosophie antique et moderne 87

I. Platon et l'idéal. Lucrèce et la poésie philosophique. Marc-Aurèle et la soumission à la nature.

II. Spinoza : l'unité de substance, distinction entre l'être métaphysique et le monde accidentel.

III. Kant : le relativisme, l'impératif catégorique. Hegel : le principe de contradiction. Schopenhauer : le pessimisme.

CHAPITRE V. — Ce qu'il tient de sa nature 112

I. La pitié. Sa pitié est universelle et profonde. Causes diverses qui ont développé en lui ce sentiment.

II. La tendresse. Nature de la tendresse. Ses rapports avec la bienveillance pure et la passion. Chez Sully prudhomme, elle se nuance de mélancolie.

CHAPITRE VI. — Conflit de l'individualisme et des tendances sociales 134

I. La famille. Chez le poète, l'instinct familial est combattu par la pitié.

II. La patrie. Manifestations de l'humanitarisme dans les premiers poèmes et la quatrième Veille de la Justice. Nos malheurs de 1870 réveillent en Sully Prudhomme le sentiment patriotique. Sa conception de la patrie, ses impressions de guerre. Dans la suite, il essaie de concilier l'amour de la patrie et l'amour de l'humanité ; il espère que, dans un avenir lointain, l'art et la science rapprocheront les peuples.

III. La société. L'état de nature est une utopie ; ou, s'il a jamais existé, il est impossible d'y revenir. Il faut donc accepter l'état social ; mais l'accepter, ce n'est pas l'approuver entièrement. — Sully Prudhomme s'efforce de l'amender par la diffusion de la vérité morale, l'exercice consciencieux de son art et enfin par l'action directe.

CHAPITRE VII. — Conflit entre le cœur et la raison au sujet de la conception d'un Dieu personnel. . . . 179

Formes diverses du conflit entre le cœur et la raison.

I. Comment Sully Prudhomme perdit la foi en un Dieu personnel : ses griefs contre le catholicisme.

II. Sa conception personnelle du Divin. Il est panthéiste, comme on peut s'en assurer en examinant sa morale, son esthétique, ses vues sur le pessimisme, sa théorie sur les rapports du physique et du moral.

III. Cette conception n'est pas purement rationnelle : Sully Prudhomme est un libre-penseur mystique. Il croit qu'une intervention de l'être métaphysique pourrait bouleverser l'ordre de la nature. Surtout dans sa théorie de l'aspiration, il donne un rôle considérable à l'acte de foi. On ne peut dire toutefois que sa philosophie soit religieuse.

IV. Du reste, elle ne le satisfait pas entièrement. Manifestations diverses de son inquiétude métaphysique.

CHAPITRE VIII. — Conflit entre le cœur et la raison au sujet de l'immortalité de l'âme. 216

I. Si l'âme n'est qu'un flux de phénomènes, pas d'autre immortalité que celle de la renommée et des œuvres.

II. Cependant Sully Prudhomme semble admettre une sorte de métempsycose. La vie présente ne serait qu'un des anneaux d'une chaîne sans fin : elle serait précédée et suivie d'autres existences.

III. Cette doctrine prête à trop d'objections pour que le poète philosophe puisse s'y arrêter ; mais il veut vivre comme si, après la mort, nous avions des comptes à rendre.

CHAPITRE IX. — Conflit entre le cœur et la raison au sujet de la morale. 236

I. Si le déterminisme est le vrai, comment croire à la responsabilité ? Le spectacle de la lutte pour la vie est un scandale pour le juste.

II. Néanmoins le cœur affirme l'obligation morale et, par suite le libre arbitre et la responsabilité. Comparaison entre la conscience et l'instinct.

III. Essai de conciliation entre le cœur et la raison sur la question du libre arbitre, de la nature du bien et de l'obligation morale.

IV. Critique de cette théorie. Elle ne donne un fondement solide ni à la distinction du bien et du mal ni à l'obligation morale. Elle semble exclure un amour de soi légitime et nécessaire.

CHAPITRE X. — Conséquences du Conflit entre le cœur et la raison : intensité de la vie intérieure. 275

Ce conflit douloureux entre le cœur et la raison, Sully Prudhomme en a cherché la solution toute sa vie. De là sa passion pour la philosophie. De là encore l'acuité de son analyse psychologique. Il observe avec soin ses états d'âme, et de préférence les plus vagues et les plus subtils ; il en recherche les lois et l'origine. Sa parfaite sincérité.

CHAPITRE XI. — Conséquences du Conflit : sentiment de la solitude 290

Le sentiment de la solitude chez Sully Prudhomme s'explique :

I. Par son individualisme : il n'a pas fondé de famille et a cherché dans l'amour une sorte d'union irréalisable ;

II. Par le caractère exceptionnel de son génie : il est trop philosophe pour le grand public et les poètes, et trop poète pour les philosophes ;

III. Par le manque de foi religieuse : il a cherché la vérité et pratiqué la vertu par ses propres moyens, c'est-à-dire sans le secours de la révélation et de la grâce.

CHAPITRE XII. — Conséquences du Conflit : tristesse et pessimisme 303

I. Chez Sully Prudhomme la tristesse est un état chronique : elle a sa source dans les circonstances extérieures et aussi dans son âme que tourmentent l'amour, le doute et la pitié.

II. Jugement que Sully Prudhomme porte sur le monde et la vie. Croit-il que la somme des maux l'emporte sur celle des biens ? Il est permis de le supposer pour diverses raisons.

III. Toutefois il n'est point misanthrope et il prêche l'action.

SECONDE PARTIE

L'ART

CHAPITRE PREMIER. — Le Parnasse et la Poésie personnelle 335

I. La poésie parnassienne emprunte à l'esprit scientifique quelques-uns de ces caractères : impersonnalité, objectivité, sobriété. Mais elle garde du romantisme le coloris et le pittoresque. Sully Prudhomme n'est dans le Parnasse qu'un intrus et un fourvoyé.

II. La personnalité d'un auteur se révèle par le choix des idées et des mots et aussi par les jugements qu'il porte sur les hommes et les choses. Il peut en outre parler de lui, se mettre en scène. A la différence de Leconte de Lisle, Sully Prudhomme est personnel dans tous les sens du terme. Mais de sa poésie, si subjective qu'elle soit d'apparence, se dégage toujours une vérité générale et humaine.

III. Sa poésie personnelle est plus sobre que celle des romantiques, plus pénétrée de réflexion et d'intelligence. En lui l'analyse ne tue point le sentiment.

CHAPITRE II. — La Poésie scientifique et philosophique 351

Non-seulement Sully Prudhomme a le culte de la science, mais il veut faire de la science la matière de sa poésie. Cette entreprise est-elle légitime ?

I. Y a-t-il incompatibilité entre les facultés qui font le savant et le philosophe et les facultés qui font le poète entre la conception scientifique et la conception poétique de la nature, entre les clartés de la science et le demi-jour de la poésie ? Ces oppositions ne semblent pas irréductibles.

II. Le poète peut chanter l'héroïsme des savants, les merveilles de l'industrie, les sentiments qui accompagnent la recherche scientifique ou philosophique.

III. Mais peut-il exprimer, sans péril pour son art, les résultats de cette recherche ? Conditions auxquelles les vérités générales peuvent être introduites en poésie.

IV. Nouvelle comparaison entre Sully Prudhomme et les Parnassiens. Leconte de Lisle met en œuvre des idées philosophiques, mais il n'est point philosophe.

CHAPITRE III. — La Théorie de l'Art pour l'Art . . 381

I. Pour Leconte de Lisle, comme pour Gautier et Flaubert, l'art a sa fin en lui-même. Il ne peut, sans déchoir, se mettre au service de la science ou de la morale, ni se faire l'interprète des sentiments de la foule. La religion de la beauté.

II. Par ses idées toutes différentes sur le rôle social de l'art, Sully Prudhomme se rapproche des romantiques plus que des Parnassiens.

CHAPITRE IV. — Les qualités rationnelles du style . 396

Sully Prudhomme possède à un très haut degré les qualités rationnelles du style et en particulier cette justesse

que Leconte de Lisle recommandait instamment à ses disciples. Sa précision est extrême et, en général, l'ordonnance de ses poèmes est admirable de simplicité et de clarté.

CHAPITRE V. — Le pittoresque et l'harmonie . . . 407

Sous le rapport du pittoresque et de l'harmonie Sully Prudhomme est inférieur aux grands romantiques et aux Parnassiens.

I. La nature n'est pas pour lui une confidente ou une consolatrice; elle n'est pas non plus un spectacle toujours divers, toujours nouveau. En philosophe qu'il est, il cherche la réalité sous les apparences, la loi permanente sous les phénomènes transitoires. D'autre part, son attention se tourne plutôt vers les événements dont son âme est le théâtre que vers l'aspect extérieur des choses.

II. L'harmonie, le rythme, la rime chez Sully Prudhomme.

CHAPITRE VI. — Sully Prudhomme et les classiques . 427

Sully Prudhomme est classique.

I. Par la préoccupation constante des choses de l'âme: il exprime surtout des vérités d'ordre psychologique et moral;

II. Par la subordination parfaite de l'image à l'idée;

III. Par le respect de la versification traditionnelle.

IV. Pour être un pur classique, il lui manque la sécurité intellectuelle. Il a dans les sentiments quelque chose de maladif et verse parfois dans la préciosité.

Conclusion 451

Vannes. — Imprimerie Lafolye, Frères.